This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford - Messer
Bequest

Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford-Messer
Bequest

Q
54
.A17

MISCELLANEA
PHILOSOPHICO-MATHEMATICA.

Favete, adeste aequo animo, & rem cognoscite
Ut pernoscatis, ecquid spei sit reliquum.

Terent. Prolog. Andr.

MISCELLANEA
PHILOSOPHICO - MATHEMATICA
SOCIETATIS PRIVATAE
TAURINENSIS

TOMUS PRIMUS.

AUGUSTÆ TAURINORUM,

EX TYPOGRAPHIA REGIA.
MDCCLIX.

A SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR LE DUC DE SAVOYE.

MONSEIGNEUR

L'Ouvrage que nous avons l'honneur de vous présenter est le prémier fruit des tra-

vaux que nous avons commencé ſous vos Auſpices, & la protection que V. A. R. veut bien lui accorder, d'autant plus flatteuſe pour nous qu'elle eſt éclairée, préviendra le Public en ſa faveur. La ſupériorité des connoiſſances qui vous diſtinguent dans le rang élevé où vous êtes placé, vous fait appercevoir ces liaiſons ſecrettes, & ces rapports qui échappent au commun des hommes, par leſquels les ſciences les plus abſtraites conduiſent ſouvent aux plus utiles découvertes pour la Societé; c'eſt de ce point de vuë que vous vous intéreſſés à l'avancement des ſciences, & qu'en daignant jetter un oeil favorable ſur ceux qui les cultivent, vous nous retracés les grandes qualités qui brillent dans NOTRE AUGUSTE SOUVERAIN.

Puisse, MONSEIGNEUR, ce prémier essai répondre à son objet, & être en quelque façon digne de vous : ou puisse du moins nôtre exemple inspirer à des talens supérieurs le désir, & le courage d'y satisfaire plus amplement. Pour nous, il nous sera toujours assés glorieux de pouvoir vous offrir nos respectueux hommages.

De V. A. R.

MONSEIGNEUR

Les très-humbles, & très-obéissans Serviteurs
Saluce, De La Grange, Cigna.

Imprimatur. Provic. S. Officii Taurini.

V. Berta LL. AA. P.

Se ne permette la Stampa

NICCOLO' DI QUAREGNA per la Gran Cancellaría.

DE IIS, QUAE IN SOCIETATE ACTA SUNT

COMMENTARII

A JOH. FRAN. CIGNA

CONSCRIPTI.

DE BELLINIANO PROBLEMATE,

SEU

DE OVORUM ELIXATORUM CICATRICULA.

CUM ova lampadis calore foveremus, parata machina ad imitationem illius, quae in Berolinensis Academiae monumentis describitur (*a*), praecipuos Auctores consulebamus, qui de ovo, aut formatione pulli commentati fuerant, ut eorumdem lectione studia nostra dirigi possent, & adjuvari. Inter hos Bellinum quoque adivimus, penes quem cum praeclara multa, & laude digna reperiremus, tum illud in primis admirabile nobis videbatur, quod nomine belliniani problematis solemne est: cicatriculam, dum ova elixantur, e superficie vitelli in centrum abire, idque

(*a*) An. 1749.

eo magis admirationem nostram excitabat, quod in incubatis ovis rem aliter se habere, & cicatriculam post elixationem remanere in superficie Bellinus ipse traderet: tenebamur itaque desiderio, ut rem miram nostris oculis intueremur, cui ut satisfieret, ab incubatis ovis exordium duximus. Horum unum elixatum cortice, & albumine nudavimus, & cicatriculam cum contento pullo ad vitelli superficiem revera invenimus paullo infra obtusum ovi verticem medio, ut solet, inter *calazas* loco, & tenuissimae albuminis parti subjectam esse observavimus, quae omnia diligentius a nobis adnotata sunt, ut eo facilius in posterum, si quando opus esset, cicatriculam reperiremus. Observata cicatricula vitellum per centrum secuimus, & in centro ipso praeter omnem expectationem corpus invenimus albidum, tenerum, quale nempe nomine cicatriculae ad centrum latae in ovis non incubatis, & elixatis Bellinus descripserat: & hujus quidem corporis cum belliniana cicatricula omnimodam similitudinem declaravit comparatio, quae cum cicatricula ad centrum recentis ovi elixati inventa instituta fuit: quae cum omnium, ut inquiebam, expectationem fefellissent, in caussa fuerunt, cur nostrum aliquis hujusmodi dubitationes proponeret. An non caussa, quae in ovis non incubatis, dum elixantur, cicatriculam ad centrum pellit, id multo magis in incubatis efficere deberet, in quibus incubationis calore cicatriculae nexus resolvuntur, atque laxantur? An non fieri potuit, ut in ovis non incubatis cicatricula ad vitelli superficiem posita ob parvitatem Bellini diligentiam effugerit, qui dum ubique eandem sollicite perquireret, in corpus album inciderit in centro vitelli positum, idque corpus similitudine aliqua deceptus pro cicatricula habuerit? Enim vero si vera esset cicatricula in incubatis ovis, quorum cicatricula in superficie remanet, ad centrum neutiquam reperiretur. Quamquam porro hisce conjectationibus aliquam veri spe-

ciem

ciem inesse omnes faterentur, ne tamen iisdem leviter adeo indulgeremus, Bellini fides, & auctoritas illustrium Scriptorum testimonio confirmata, & ingenuus veritatis amor prohibebant. Statuimus itaque in non incubatis, elixatisque ovis vitelli superficiem omni diligentia perlustrare, ut experiremur, num forte hac in re Bellino feliciores esse possemus, secus arduam inquisitionem dimitteremus potius, quam ut magni Viri diligentiae, aut candori temere quidpiam detraheremus. Suscepta igitur inquisitio est in primis ab Equite Salutio, qui non leve industriae, ac dexteritatis suae hac in re specimen exhibuit; ostendit enim in plerisque recentibus ovis, quae elixari, ac indurari omnino curaverat cicatriculam ad vitelli superficiem adhuc haerentem, quam cicatriculam esse, tum ex situ demonstrabat, qui medius erat inter *calazas* paullo sub obtuso ovi vertice, & tenuissimae albuminis parti respondebat, ut in incubatis ovis contigisse diximus, tum ex figura, quae annulis conflata erat, & cicatriculam recentium ovorum non elixatorum plane aemulabatur, tum demum ex aliquali ejusdem prominentia supra vitelli superficiem, quam respondens indurati albuminis foveola recipiebat; adeo ut integro adhuc albumine exteriora ovi perlustrans cicatriculae locum certissime indicaret. Ad centrum porro albidum Bellini corpus perpetuo inveniebat, dummodo nec nimis parum, nec diu nimis excocta ova fuissent, quibus in casibus vel nullum, vel obscurius id corpus conspiciebatur. Haec cum saepissime omnium oculis Vir diligentissimus exhibuisset paullo liberius de belliniani inventi veritate dubitare caepimus, Auctoresque perquirere, si qui forte experimenta haec iterassent, aut illustrassent, ut ex illorum observationibus nostrae confirmari, vel refelli possent. Occurrebat itaque Cl. Balbi dissertatio bononiensibus commentariis inserta (*b*), in qua cum Bel-

(*b*) Tom. 2. par. 2. pag. 369. & seq.

lini experimenta renovasset problematis solutionem ex mechanicis principiis deducere conatus est. In illis autem experimentis observavit, postquam ova sex horae minuta in ebulliente aqua detenta sunt, cicatriculam adhuc suo manere loco, quamquam altius eo tempore vitellus obduruerit. Inde vero novum dubitationi nostrae fundamentum accessit; neque enim ullo modo concipere poteramus, quo pacto cicatricula per obduratum vitelli stratum permeare potuisset in tanta teneritudine, & integra deinceps ad centrum pervenire. Postquam novem horae minuta ova in ebulliente aqua Balbi detinuisset, cicatriculam in centro vitelli se reperiisse refert evidentissimam; sub-albidum scilicet corpus a Bellino habitum pro cicatricula; eo autem in loco de vitelli superficie non meminit Cl. Auctor, ut videatur Bellini fidei innixus corpus illud albidum, quod in centro repererat, pro cicatricula habuisse, omnemque adeo cicatriculam in vitelli superficie inveniendi curam abjecisse, utpote quam inutilem fore praevideret. Nos contra, quibus Bellini observationes jam suspectae erant, in ovis iis, quae decem, & ultra minuta in ebulliente aqua elixata fuerant reperta cicatricula ad vitelli superficiem posita, hanc comparabamus cum illa, quam in ovis, quae quinque tantum minuta elixata fuerant, Balbi deprehenderat, cumque omnino similem esse cerneremus, jam nulla supererat dubitatio, cicatriculam post quodcumque ebullitionis tempus nunquam a vitelli superficie recedere. Ad albidum corpus quod spectat in centro vitelli positum, tum in ovis non incubatis, quod Balbi observaverat, tum in incubatis, quod nostrae observationes nos docuerunt, non reperiri, aut obscurius cerni certum est, quando vel diutius, quam par esset, vel per brevius tempus in ebulliente aqua ova detenta fuerunt.

Ne autem in tanta clarissimorum Virorum aliter sentientium auctoritate nostrae observationes sua veritate, & fide

desti-

destituerentur Cl. Bertrandi Regium Chirurgum, Regiumque Professorem, ac Parisiens. Chirurg. Acad. Socium earundem participem esse voluimus, qui postquam ipsas pluries omni diligentia renovasset, ambiguas neutiquam esse conclusit. Gavisi itaque non mediocriter fuimus qualiacumque haec tentamina omni difficultate physicos expedire.

DE VARIA BAROMETRORUM DIVERSAE DIAMETRI ALTITUDINE.

I. CUM Bononiensis Academiae commentarios pervolverem, atque ex praeclaris inventis, quibus elegantissima volumina referta sunt, plurimum jucunditatis, utilitatisque perciperem, in eum locum incidi, ubi Clar. Balbi experimenta narrantur, quae ad variam barometrorum diversae diametri altitudinem spectant, eamque Clarif. Auctoris sententiam esse intellexi, ut censeat capillarium tuborum exemplo, minorem angustiorum barometrorum altitudinem a majori tuborum, quibus construuntur vi repellente esse repetendam (*a*), ita tamen, ut repellens ea vis in superiori vacua barometrorum parte in primis sedem habeat (*b*), & (quemadmodum experiundo invenit) frigore ad eam partem admoto imminui possit, restituto calore iterum adaugeri (*c*). Cum vero haec semel, iterumque attente perlegissem, quemadmodum Clarif. Viri industriam, & experiundi peritiam magnopere admirabar, ita de phaenomeni caussa penitus consentire non poteram.

2. Primo enim animadvertebam vim repulsivam tuborum capillarium, si quae sit, eam in vacua parte minime positam

(*a*) Com. t. 2. par. 1. a pag. 307. ad 311., & a pag. 353. ad 360.
(*b*) Ibid. p. 354. & seq.
(*c*) Ibid. p. 356.

ſitam eſſe, cum diametro tantummodo reſpondeat, nec varia vacuae partis longitudine mutetur (*d*), nec proinde barometrorum vim repellentem in vacua parte eſſe reponendam. Deinde vero ſi vel maxime in vacua barometrorum parte vis repellens locata eſſet, eam frigore augeri potius, quam minui debuiſſe, quandoquidem, ut ipſe Balbi advertit, frigoris vi tubi conſtriguntur (*e*), eoque magis, quod in tubis capillaribus nulla hujuſmodi proprietas nec a Balbi, nec ab aliis fuiſſet obſervata.

3. Conjecturam itaque feci mercurii depreſſionem in anguſtioribus barometris deberi potius preſſioni relicti in vacua parte aëris, qui vel majori copia in anguſtioribus tubis adeſſet, vel arctius ſpatium nactus, proindeque denſior ſubjectum mercurium vehementius comprimeret, admoto autem ad ſupremam barometri partem frigore ita conſtringeretur, ut minorem preſſionem exerceret. Enimvero dum perpendebam, quam difficile ſit omnem e barometris aërem penitus expellere, dum difficultatem in anguſtioribus tubis majorem eſſe cogitabam, dum Muſchembroekii diligentiam in omni expellendo aëre Balbi ſupervacaneam exiſtimaſſe legebam (*f*), non parum in mea ſuſpicione confirmabar.

4. Eo itaque adductus ſum, ut meam hanc qualemcumque ſuſpicionem cum Sociis communicarem, quos inter Ludovicus de la Grange eamdem non modo non improbavit, verum etiam experimentum indicavit, quo definiri facile poſſet: propoſuit nempe, ut accuratiſſima barometra conficerentur ex tubis diverſae diametri, qui in infima parte flexi ſurſum crus promitterent barometrico tubo aequale, &

(*d*) Inſtitut. Neuton. de M. Sigorgne §. 364. 375.
(*e*) L. c. p. 356.
(*f*) L. c. p. 357. cum ſimilia experimenta Florentini propoſuiſſent ex hac ipſa cauſſa pendere Muſchembroechius definivit cum in accuratiſſimis barometris calore, aut frigore ad ſupremam partem admoto mercurii altitudinem non mutari obſervaverit. Vide additamenta ejuſdem ad Acad. Flor. in Collection Académique partie étrang. Tom. 1. p. 26.

& parallelum, ut in ipſum mercurius infundi poſſet, ſicque aër, ſi quis eſſet, in vacua barometri parte in brevius ſpatium coërceri. Si enim, inquiebat, addito per vices mercurio, ipſius altitudo ſupra libellam minueretur, & decrementa altitudinis relicti poſt ſingulas additiones in ſuprema barometri parte vacui ſpatii inverſam rationem ſequerentur, inde confici poſſe depreſſionem barometri tribuendam eſſe fluido elaſtico in ſuperiori barometri parte contento, cujus elaſticitas in ratione inverſa voluminis adaugeretur, qualem aëris proprietatem eſſe ad certos uſque limites Phyſici noverunt (*g*).

5. Experimentum igitur caepimus, omnique diligentia ſaepe iteravimus, cum barometrorum alterum vix dimidiam lineam in diametro haberet, alterum paullo minus quam duas, & mercurius quidem in anguſtiori tubo quatuor circiter lineas inferius haeſit, quam in ampliore, infuſoque, ut propoſitum erat, in crus alterum mercurio altitudo barometri ſupra libellam imminuta eſt, ita ut decrementa altitudinis relicti in ſuprema parte vacui ſpatii inverſam rationem quam proxime ſervarent, quamquam in horizontali ſitu collocato barometro exigua tantum in ſuprema parte aëris bulla deprehenderetur, quae vix aciculae caput magnitudine aequaret. Verbo dicam, talem fuiſſe hujus experimenti exitum, ut Cl. Auctor jam exploratum narraſſe, potiuſquam novum propoſuiſſe videretur. Jam vero ſi a vacua barometri parte mercurius repelleretur imminuta vacuae partis longitudine ſimul & repulſio minui debuiſſet, ut Bononienſes Academici alicubi fatentur (*h*): at contra, ut dictum eſt, mercurii depreſſio major evadebat.

6. Quam-

(*g*) Cogitavi deinceps experimentum faciliori opera abſolvi poſſe etiam barometris qualia a Phyſicis parari ſolent, dummodo magis, minuſve iiſdem inclinatis, & magis, minuſve ea ratione condenſato, ſi quis eſſet, in vacua parte aëre normalis mercurii altitudo ſupra libellam metiretur, & varia ipſius decrementa, aut incrementa notarentur.

(*h*) P. 355.

6. Quamquam porro eo in experimento expectationi eventus adamussim respondisset, nondum tamen eidem acquievi, quin imo veritus sum, ne minori diligentia nostra barometra constructa fuissent, atque adeo residui aëris pressio simul cum vi vitri repellente conjungeretur, cum in iis, quae accuratiora Balbi parasset, sola vis repellens omnem depressionem effecisset. Alio itaque experimento directe investigare constitui, quantum tuborum vis repellens, si quae esset, in deprimendo mercurio valeret.

Itaque animadvertebam vim repellentem ab aëre non oriri, nec ab aëris actione ullo modo mutari (*i*) oportere, adeo ut, si quae differentia esset vis repulsivae inter binos tubos barometricos, eadem etiam in iis apertis se proderet. Binos igitur tubos, quorum unus duas lineas patebat in diametro, alter vix unam, ita inferiori extremitate jungendos curavi, ut deinceps flexi sursum normaliter erigerentur, juncturae autem locus esset in media inferiori parte. Tuborum parietes eamdem propemodum crassitudinem habebant, eodem vitro conflati fuerant, altitudo erat eadem, quanta barometrorum esse solet, erat autem uterque apertus in superiori extremitate. Hos mercurio implevi ad eam altitudinem, ad quam mercurius in barometro suspenditur, ut differentia altitudinis mercurii in binis tubis differentiam vis repulsivae in barometris ejusdem diametri ostenderet: veruntamen mercurius ad libellam propemodum compositus est, ut vix tertia, quartave lineae parte in angustiori tubo depressior deprehenderetur. Dum vero hoc experimentum cum iis comparabam, quae Cl. Galeatius instituit, in quibus nempe inter barometra ejusdem diametri differentiam altitudinum trium linearum fuisse observavit (k), verosimillimum videbatur depressionem eam barometrorum a Balbi observatam vel plane totam,

(*i*) Sigorgne l. c. §. 329.
(*k*) P. 309. 310.

totam, vel saltem maxima ex parte alii caussae, quam vi tuborum repellenti esse adscribendam.

7. Dum haec tentarentur, Eques Salutius novam indicavit experimenti speciem, quae rem totam mirifice illustrare non tantum posset, verum etiam sola quaestioni absolvendae sufficeret: proposuit nempe, ut communicantes barometrici tubi, quibus in superiori experimento usus fueram (6) mercurio implerentur, tum in vas mercurium continens inverterentur; sic enim bina barometra inaequalis diametri esse proditura, quae cum commune in suprema parte vacuum spatium haberent, aequalem etiam a residuo, si quis forte remaneret, in ea parte aëre pressionem paterentur, atque adeo solum effectum vis repulsivae suarum altitudinum differentia certissime definirent.

Eos igitur tubos iterum replevimus, & candentium prunarum calori exposuimus, ut mercurius ebulliret, sicque prodeuntes ab ipso aëreae bullae per immissum, blandeque commotum filum ferreum educerentur: his peractis, inversisque tubis eamdem fere ac in superiori experimento altitudinum differentiam invenimus, quae scilicet tertiam, quartamve lineae partem aequaret.

8. Quidquid igitur de priori experimento sentiendum sit (6), postremo (7) difficultatem omnem tolli, & nostram sententiam luculentissime confirmari censemus. Erant enim bina barometra, quae in reliquis cum Academicorum Bononiensium barometris omnino convenirent, atque adeo vis repulsivae effectum non minus, quam illa ostendere deberent: quapropter cum Bononienses Academici multo majorem altitudinum differentiam obtinuerint, concludendum omnino est, copiosiori aëri in minori barometro relicto eamdem esse adscribendam, quum commune in nostris barometris vacuum spatium nullam hujusmodi differentiam admitteret. Voluimus etiam experiri, num ex admota glacie ad supremam partem altitudo mercurii adaugeretur, &

magis quidem in angustiori barometro, num contra ex admoto calore minueretur, & magis quidem in minori, id enim ex Balbi theoria sequebatur, cum nostra contrarium suaderet; altitudinum namque incrementa, & decrementa in utroque tubo aequalia futura erant, siquidem ex condensatione, & rarefactione relicti in vacua parte communis aëris penderent, cum inaequalia esse deberent, si ab aucta, vel minuta tuborum vi repellente orirentur. Sed frustanea fuit in hanc rem adhibita opera; neque enim vel ex admotis calidis linteis, vel ex admota glacie mercurii altitudo in tubis mutata est; deinceps vero cum aëris aliquae bullae in eam vacuam partem consulto admissae fuissent, tunc equidem glaciei frigore mercurium elevari, ex linteorum calore iterum deprimi observavimus, ut tamen altitudinum incrementa, & decrementa in utroque tubo ad amussim aequarentur: ex quo fit manifestum mercurii altitudinem ex frigore, vel calore non mutari, siquidem superior barometri pars aëre accuratissime vacua sit, quod vero incrementum, vel decrementum ex calore, & frigore observatur, id relicto in ea parte aëri tribuendum esse, qui aequalia incrementa, & decrementa efficiat, si communis, & aeque densus in utroque barometro sit, quemadmodum in nostro experimento contingit, inaequalia vero, si inaequali copia, & impari densitate relinquatur, quemadmodum in Bononiensium barometris accidisse ex hactenus dictis colligi posse censemus.

9. Eosdem tubos iterum mercurio purissimo implevimus, & pari industria aëre expurgavimus, eamdemque altitudinum differentiam obtinuimus. Iterum pariter glacie per immissum nitri spiritum admodum refrigerata, & candentibus bracteis ferreis supremam partem refrigerare, & calefacere per vices curavimus; at non minus frustranea opera nostra fuit, cum aeque immobilis, ac in priori tentamine mercurius perstitisset.

10. Eos-

10. Eosdem etiam tubos ex utraque parte apertos in vas mercurio plenum injecimus, ut depressionum differentiam reperiremus, eamque iterum tertiam, quartamve lineae partem non excedere observavimus, in qua constanti experimentorum consensione (6. 7. 9.) veritatis non leve argumentum inesse consideranti patebit.

11. Aliqua quidem nascebatur difficultas ex iis experimentis, quae in vacuo boyleano a Viris Cl. capta sunt: in quibus nempe educto aëre, & mercurio in utroque barometro descendente, auctaque adeo vacuae partis capacitate, differentia tamen altitudinum eadem perseverabat, id enim Cl. de la Grange experimento in primis adversabatur. Etenim si in eo experimento imminuta vacuae partis capacitate differentia altitudinum augebatur, aucta in hoc experimento eadem capacitate differentia imminui similiter debuisset. Legebamus quidem Plantadium observasse in montibus ultra centum hexapedas altis omnem differentiam sublatam fuisse, quod cum Bononiensium experimentis opponeretur nostrae theoriae, & experimentis apprime erat consentaneum: quamquam enim ipsi proponant in Plantadii observatione vi frigoris in montibus eam differentiam sublatam fuisse, cum tamen, ut demonstravimus, frigus differentiam non minuat, nisi relicti aëris elasticitatem minuendo minime dubium videtur, id etiam magna ex parte ex descensu mercurii, & ejusdem aëris rarefactione contigisse, ex qua non minus quam ex frigore ejusdem elasticitas minor evadit.

12. Ea igitur experimenta repetenda suscepimus, ut si fieri posset, diversitatis caussam assequeremur: & revera maximam in iisdem varietatem invenimus. Quando enim barometris utebamur, quae supra candentes prunas aëre expurgata non fuerant, inter exanthlandum altius barometrum depressiori aequale evadebat, & cessante emboli motu pristina differentia redibat, quemadmodum Bononienses observarunt; alias, quando accuratissime supra candentes

prunas

prunas barometrorum mercurius aëre fuerat repurgatus, durante emboli motu amplius barometrum deprimebatur, & in eadem depressione etiam cessante emboli motu permanebat, quod cum Plantadii experimento in primis convenire videtur. Arbitrabamur itaque in priori casu, cessante emboli motu, novum aërem, & quidem copiosius in angustiori barometro ex parietibus labente mercurio detectis, vel ex mercurio ipso prodiisse, eumque aërem pristinam differentiam restituisse, quod in barometris aëre expurgatis similiter contingere non potuerit.

13. Revera hasce descensuum anomalias aëri in suprema barometrorum parte contento, vel deinceps a mercurio, aut vitro erumpenti tribuendas esse demonstrat experimentum barometris communicantibus in machina pneumatica institutum; ea quippe barometra, quae eandem propemodum, ut dictum est (7), altitudinem habebant, dum aër educeretur, aequali omnino celeritate descendebant, & eamdem altitudinis aequalitatem servabant etiam quiescente embolo, & similiter aëre in recipiens pneumaticum pedetentim admisso pari gradu ascendebant, ut aeque alta perpetuo remanerent.

14. Superest, ut moneam Muschembroeckium, Desagulierium, Sigornium, aliosque primae notae Physicos ostendisse, mercurium a vitro non solum non repelli, quin potius ab eodem attrahi; depressionem autem mercurii in capillaribus tubis fieri docuisse excessu vis attrahentis partium mercurii inter se supra vim attrahentem vitri (*l*); quapropter cum ea attractionis differentia locum non habeat,

(*l*) Mercurium absque vi repellente deprimi posse cognovi, dum ipsum inter aeneam bracteam ad acutissimum angulum flexam ita in curvam sinuari observavi, ut maxime depressus prope angulum esset, & eo elatior, quo magis bracteae crura divergerent, non secus ac inter vitreas laminas contingat. Mercurium autem ab aere repelli nemo dixerit, cum in eo ipso experimento aeneae laminae margo in mercurium immersus eodem imbutus, infectusque sit & mercurius a Chymicis cum aere in amalgama uniatur &c.

beat, si barometrum ex unico inflexo tubo construatur, absque eo quod in subjectum vas mercurio plenum immergatur, patet modus, quo in angustissimis etiam barometris mercurii depressio ab ea caussa orta declinari possit. Hoc autem artificium etiam in hypothesi vis repellentis ipsius effectus praecavebit; cum enim vis repellens perinde ac vis attrahens, si quae sit in tubis, eadem remaneat quaecumque sit ipsorum longitudo, & quantacumque ipsorum pars in attractum, aut repulsum fluidum immergatur (*m*), manifestum sit repulsionem mercurii in barometro haerentis a repulsione ejusdem in altero crure elidi, ac corrigi debere.

DE CORRIGENDIS BAROMETRORUM ERRORIBUS EX CALORE, ET FRIGORE NATIS.

I. BArometrorum mutationes non solum ex variata atmosphaerae pressione ortum ducere, verum etiam ex vario caloris gradu, qui mercurii densitatem immutet a longo jam tempore Physicis innotuit, factumque propterea est, ut effectibus caloris a gravitatis effectibus distinguendis ab eo tempore incubuerint: veruntamen correctiones hujusmodi proposuerunt, quae pro unaquaque barometri observatione experimenta requirerent, aut computationes, quorum alterum difficile erat, alterum incommodum. Laudabile proinde visum est Ludolff consilium, qui in monumentis Acad. Sc. Berol. (*a*) talem correctionem proposuit, ut absque experimentis, & absque computis ex solius scalae barometricae observatione vera atmospherae pressio quocunque tempore cognosceretur. Id

duntaxat

(*m*) Quae de attractione Sigornius demonstrat §. 330: 375. ad vim repulsivam transferri facile possunt, cum eae vires non nisi ob contrariam directionem inter se differant.

(*a*) An. 1749.

duntaxat in ea correctione incommodi supererat, ut scalae constructio, quam Vir Cl. exhibuit non admodum facilis, & expedita videretur, & thermometri comparationem perpetuo postularet. Cum itaque de eo etiam incommodo tollendo cogitarem, Cl. de la Grange ea de re collocutus sum, qui unica observatione problema hoc ita absoluit, ut nihil in hac re desiderari amplius posse videatur. Inquiebat enim incrementum altitudinis mercurii ex dato caloris gradu natum esse, ut altitudinem columnae mercurii, quae ei calori exponeretur, ac proinde si barometra ex unico inflexo tubo conficerentur, ita ut in crure altero mercurii altitudo unius tantum, aut duorum pollicum esset, rarefactionem mercurii, & condensationem in eo crure tam exiguam altitudinis differentiam esse effecturam, ut negligi tuto posset; nil igitur aliud esse faciendum, nisi ut scala altitudinum breviori barometri cruri apponeretur; sic enim ascensus, ac descensus, ex mutata aëris gravitate natos aequae percipi, interea dum mutationes ex calore productae sensibilem errorem non parerent.

2. Cum porro quantum mercurius in uno crure adscendit, tantundem in altero descendat, & contra, variatio altitudinis mercurii supra libellam dupla est spatio a mercurio descendendo, vel adscendendo percurso: quapropter ut scala veram altitudinem supra libellam significet in hac loco pollicum semipollices, linearum loco semilineae ponendae sunt, & pro integris pollicibus, ac lineis integris deinceps assumendae; inde autem constat in hac barometri specie errores a rarefactione natos duplos esse ipsa rarefactione.

3. Quod si igitur quis paullo acuratior, & diligentior errorem quoque ex minoris cruris rarefactione natum (1) declinare cupiat, in promtu correctio est ab eodem fonte petita: si enim binae scalae construantur, quarum una barometro ipsi apponatur, altera breviori barometri cruri,

ita

ita ut haec adſcendendo imminuatur, illa adaugeatur, quamdiu mercurius in eadem denſitate perſeverabit, utraque ſcala eundem gradum oſtendet, mutata vero denſitate, diverſi gradus prodibunt, quorum ſemidifferentia totius voluminis incrementum, vel decrementum ſignificabit. Poterit autem in ſcalis aptandis certa, & determinata mercurii denſitas aſſumi, quod nos in noſtris barometris parandis praeſtitimus: tubo enim cartaceo totum barometrum incluſimus, & comminuta glacie intervallum replevimus, ut in utroque crure congelationis frigore mercurius condenſaretur. Deinceps mercurii altitudinem in utroque crure filo notavimus, & differentia altitudinum inventa, ad utrumque crus opportunam ſcalam aptavimus, quae eam differentiam exprimeret (2).

4. Similibus peractis ſpatium a mercurio congelationis tempore occupatum, quod aequale eſt longitudini cilindri intra cognomines quoſcumque utriuſque ſcalae gradus intercepti, ſemel dimetiendum eſt; huic enim ſi addatur, tota mercurii rarefactio (3) habebitur, quocumque tempore volumen mercurii rarefacti.

5. Porro altitudo mercurii in minori crure eſt minor vera dupla quantitate rarefactionis (2) in eodem crure; rarefactio autem tota aequatur ſummae duplae rarefactionis in minori crure, & rarefactionis mercurii ſupra libellam exiſtentis: quare ſi altitudini minoris cruris addatur rarefactio tota, habebitur altitudo vera aucta rarefactione mercurii ſupra libellam exiſtentis, ſeu aucta ſua rarefactione.

6. Quare ſi fiat, ut volumen totius mercurii rarefacti ad volumen ejuſdem condenſati (4) ita altitudo mercurii rarefacti ſupra libellam (5) ad quartam proportionalem, haec dabit veram mercurii altitudinem (*b*).

 7. Haec

(*b*) Scalarum conſtructio ea eſt, ut gradus in inferiori deſcendant, dum in ſuperiori aſcendunt, quo fit, ut extremitates columnae mercurii fri-

7. Haec autem correctio tum accuratioribus, ut diximus, ſatisfacere poteſt, tum uſui eſſe, quando mercurius deſcendit per inſignem altitudinem, & propterea rarefactio minoris cruris inſigniter augetur, quod in altiſſimorum montium altitudine barometri ope dimetienda fere contingit, quando correctionis uſus in primis neceſſarius videtur ob frigus in montibus magis, magiſque plerumque adauctum, prout loci altitudo adaugetur. Coeterum cum aſcenſus mercurii in minori crure, ex maxima atmoſpherae mutatione ſit unius pollicis cum dimidio, ſi minima mercurii altitudo in eodem crure ponatur ſemipollicis, erit altitudo maxima duorum pollicum, atque adeo ejus rarefactio erit $\frac{1}{15}$ circiter rarefactionis in crure majore, & altitudo ab ipſo crure notata pro vera aſſumi plerumque poterit abſque ſenſibili errore.

8. Hoc

gore glaciali condenſati ſemper ad gradus cognomines pertingant, qui gradus exprimunt altitudinem ejuſdem mercurii condenſati ſupra libellam; ſit itaque in hoc mercurii ſtatu numerus graduum, quem utraque ſcala quocumque dato tempore exhibet, $= r$, & immutato atmoſpherae pondere ponamus mercurium ſubito rarefieri evidens, eſt quantitates materiae in unaquaque columna eaſdem remanere debere, dum ejuſdem volumina per ſpatia quaevis augebuntur. Exprimantur haec columnarum incrementa per m, & n, & quoniam menſurae graduum in ſcalis dimidiae tantum ſunt verarum, prodibunt in ſcala ſuperiori gradus $r + 2m$, & in inferiori $r - 2n$; hi ſunt gradus, qui ex immediata obſervatione ſemper habentur. Sit itaque numerus graduum in ſcala ſuperiori a mercurio notatus $= a$, & numerus graduum reſpondens in inferiori $= b$, & erit $r + 2m = a$; $r - 2n = b$ ſubtrahatur haec aequatio ab illa, & reſiduo per 2 diviſo exurget $m + n = \frac{a-b}{2}$; quae adeo erit aequalis rarefactioni totali. Addantur nunc ambae aequationes, & ſummis per 2 diviſis habebimus $\frac{a+b}{2} = r + m - n$, quae formula, ut videre eſt exhibet volumen primum mercurii ſupra libellam, cum ſua rarefactione, quae aequatur differentiae rarefactionum ambarum columnarum. Si itaque c ſit longitudo totius cilindri mercurialis frigore condenſati; ſequentem analogiam poterimus inſtituere $c + \frac{a-b}{2} : c = \frac{a+b}{2} : \frac{ca+cb}{2c+a-b}$, quae quarta proportionalis exhibebit quocumque tempore altitudinem mercurii ſupra libellam ad eundem ſemper condenſationis ſtatum redacti.

8. Hoc porro barometrum quanquam duplo minus sensibile sit, quam reliqua, plures tamen utilitates complectitur, quod nec scalam mobilem postulet, nec obnoxium sit depressioni ex tuborum angustia natae, nec demum ob caloris, frigorisque vicissitudines, in errorem inducat.

DE FALLACIA METHODI DIMETIENDI QUANTITATEM ATTRACTIONIS.

INquisiturus, num aliqua, & quanta mercurium inter, & vitrum adhaesio intercederet, utebar methodo a Tayloro, aliisque tradita, ex altero nempe bilancis brachio vitrum planum suspendebam in situ orizontali, & apposito in altero brachio aequipondio, suppositoque mercurio, vitri inferiorem superficiem mercurii superficiei aptabam, & ex pondere in altero bilancis brachio addendo ad vitrum e mercurio divellendum adhaesionis vim metiebar, cumque non exiguum pondus ad id requiri experirer, maximam mercurium inter, & vitrum adhaesionem ea methodo me invenisse, ac demonstrasse existimabam. Fallacem methodum esse amice monebat Ludovicus de la Grange, eamque adhaesionem externi aëris pressioni aut totam, aut ex parte esse adscribendam, cumque responsionis loco nihil suppeteret, quod afferrem, nisi Cl. Virorum auctoritatem, qui ea methodo eodem scopo saepe usi fuerant, ad experimentum provocabat inter corpora, inter quae nullam adhaesionem esse, apud Physicos in confesso esset. Itaque unanimes id ipsum experimentum vitro oleo madido, subjecta aqua tentavimus, sed magnum quoque pondus ad id vitrum ab aqua divellendum necessarium fuisse invenimus; observabamus duntaxat, majus, minusve pondus requiri, prout contactus magis, minusve esset accuratus, prout nempe plures, paucioresve aëris bullae vitrum inter, & aquam essent interpositae. Cum autem in eo experimento

reri liceret, ne olei ſtratum minus craſſum eſſet, quam ut ſufficere poſſet vitri, & aquae adhaeſioni prohibendae aliud in hanc rem libuit inſtituere. Nempe vitrum operuimus ſebi ſtrato ultra ſemilineam craſſo, & nihilominus idem fuit experimenti exitus, ex quo conſtitit novem, & ultra unciarum pondus neceſſarium fuiſſe ad ſuperficies 10. circiter pollicum quadratorum divellendas. Sebum porro omnem aquae ad vitrum adhaeſionem impedire Phyſici conſentiunt, & demonſtrat experimentum, quo tubi capillares intus ſebo inuncti aquam ſupra libellam ſuſpenſam non retinent, obſervante Sigornio, ex quibus conficitur eam methodum a Phyſicis adhibitam, veram adhaeſionis menſuram non praebere.

DE ASCENSU, ET DESCENSU THERMOMETRORUM VARIIS LIQUORIBUS MADENTIUM EX INFLATO VENTO.

Thermometra humida, ſi vento ejuſdem temperaturae perflentur, aut ſi ventus ipſe humidus ſit, inſigniter deprimi Muſſchenbroeckius ſcribit (*a*), quod porro phaenomenon cum ſingulare videretur, libuit variis liquoribus rem eamdem tentare. Talis autem fuit experimentorum exitus.

Aqua, vini ſpiritus, acetum, lac, cremor lactis thermometri deſcenſum praeſtabant; petroleum, eſſentia caryophillorum, oleum olivarum, oleum lini adſcenſum efficiebant, ac demum oleum Tartari per deliquium ad aëris temperaturam redactum nihil mutabat, adeout, inflato aëre, thermometrum immobile permaneret. Ut autem certiores fieri poſſemus, num revera ex vento thermometrum adſcenderet, aut deſcenderet, ſi de iis liquoribus quaeſtio erat, qui adſcenſum faciebant, iisdem frigidioribus utebamur,

(*a*) Eſſai de Phyſique §. 962.

mur, quam eo tempore atmoſphaera eſſet; ſic enim inflato vento prius ad atmoſphaerae calorem aſſurgebat thermometrum, dein flatu continuato majorem altitudinem aſſequebatur, & poſtea in aëre relictum ad atmoſphaerae temperaturam redibat, ac demum ſi in eum liquorem immergeretur, iterum deſcendebat. Contra autem, quando de liquoribus agebatur, qui deſcenſum facerent, eoſdem calidiores parabamus, quam atmoſphaera eſſet, ut pariter venti effectum exploratum, certumque haberemus.

Recenſita porro experimenta nulli hactenus cognitae ignis, caloriſve proprietati accommodari poſſe videntur. Si enim dicas, vi ſalium in aëre contentorum, liquores, quibus thermometra madent, refrigerari, aut incaleſcere, qui vero fit, ut oleum tartari, quod maximam cum acidis per atmoſphaeram diffuſis efferveſcentiam efficere, maximum inde calorem producere deberet, nec minimum pariat caloris, aut frigoris gradum? Sin vero ad attritum confugias aërem inter, & liquores, quibus aſperſa thermometra ſunt, primo quis dixerit ex aquae, & aquoſorum humorum attritu frigus produci? deinde vero hactenus in ea theoria illud firmum, ratumque habitum eſt, quod calor non ſolum attritui reſpondeat, verum etiam liquorum indoli plus, minuſve pinguium, atque adeo magis, minuſve inflammabilium, a qua quidem lege noſtra experimenta longiſſime abſunt. Quid enim macrius oleo tartari? quid vini ſpiritu inflammabilius? quid pinguius lactis cremore? veruntamen oleo tartari nullum frigus gigni, ingens ex vini ſpiritu, & cremore lactis oriri, ipſa experimenta conſtantiſſime docuerunt.

Nobis igitur rem ipſam propoſuiſſe ſuffecerit; rei cauſſam diligentioribus inveſtigandam relinquemus, forte etiam nos ipſi aliquando proponemus; experimenta enim aliqua inchoavimus, quae ſi eumdem eventum conſtanter habeant, ad hanc, aliaſque caloris, frigoriſque cauſſas aſſequendas conducere poſſint.

DE

DE CAUSSA EXTINCTIONIS FLAMMAE IN CLAUSO AERE.

1. CUM Eques Salutius definire ſtuderet, num elaſticum fluidum a pulvere pyrio erumpens alendae flammae aptum eſſet; quaeſtio exorta eſt cur clauſo in ſpatio flamma diu vivere nequeat, eaque occaſione variae Phyſicorum de hac re ſententiae in medium prolatae ſunt, ut ſi fieri poſſet, potiſſimam, ac veritati proximam aſſequeremur.

2. Inter caeteras celebris illa adducebatur, qua flammae extinctio vaporibus haeterogeneis tribuitur ab ipſa erumpentibus, quibus incluſus aër abſorbeatur, aut ejus elaſticitas deſtruatur, unde is, qui reſiduus eſt minorem elaſticitatem exerceat, quam ſuſtentanda flamma poſtularet (*a*). Hanc vero non levibus difficultatibus obnoxiam eſſe proponebam, cum vix ad aliquot pollices elevato mercurio clauſo in ſpatio flamma extinguatur (*b*), etſi in montibus, ubi longe rarior aër exiſtit, quam commode vivat; quod ſi a vaporibus, ac fuligine flamma extingueretur alcoholis flammam diutiſſime clauſo in ſpatio victuram eſſe colligebam, cum ab eadem fuligo nulla emanet, nec niſi aquei vapores aliqui erumpant (*c*): quoniam vero diverſus fuit experimenti exitus, & alcoholis flamma citius quam ſebi,

(*a*) L' on ne doit pas attribuer à la perte de l' éſprit vital de l' air l'extinction de la flamme de la chandelle, & des méches ſous des récipiens, mais aux vapeurs fuligineuſes, & acides, dont l' air ſe charge, & qui détruiſant l' elaſticité de cet air, empêchent, & retardent l' action, & le mouvement elaſtique du reſte. Statiq. des vegetaux exp. 117. p. 223.

(*b*) Poſt abſorptam $\frac{1}{37}$ aëris flammam extingui Mayovv, poſt abſorptum $\frac{1}{27}$ Haleſius tradit l. c. exp. 106. p. 200. 201.: imo, ne uno quidem pollice elevato mercurio, flammam extinctam fuiſſe ipſe Haleſius tradit l. c. exp. 125. p. 223. 224.

(*c*) Boerrhauv. elem. chem. t. 1. p. 170. 171. edit. pariſ.

ſebi, aut pinguis olei extincta eſt, mea exinde magis dubitatio augebatur (*d*).

3. Interea Ludovicus de la Grange experimento alio prioris opinionis infirmitatem evincebat. Accenſam ſcilicet candelam ita vitreae campanae ſuppoſuit, ut campana ipſa ſpatium non clauderet, ſed ejus inferior limbus a tabula, cui candela inſiſtebat, aliquot tranſverſos digitos diſtaret, at flammam non minus perire obſervavit; quanquam ampliſſimus externo aëri ſub campanam aditus pateret, quare nobis etiam apertius perſuadebatur ex defectu aëris, aut ejuſdem abſorptione clauſam flammam non extingui.

4. Cum id Vir induſtrius obſervaſſet, explorare inſuper coepimus, num intra recipiens in ſuprema parte amplo foramine pertuſum flamma vivere poſſet, ſed ſimiliter extingui experti ſumus: Jam igitur binos in ſuprema parte hiatus experiri libuit, quos ſimiliter ſuſtentandae flammae ineptos eſſe comperimus, tum vero obſervavimus foramina non majora flammam ſervare, ſi alterum in ſuprema recipientis parte, alterum in infima pateret, cumque varias apertionum poſitiones, variaſque earundem combinationes Ludovicus de la Grange ſimiliter tentandas propoſuiſſet, ad id Eques Salutius lanternam ex albo ferro conſtruendam curavit, quæ undique accurate clauſa erat; ſed duobus in ſuprema parte foraminibus hiabat, duobus in media, totidem in infima, quorum unumquodque pollicem circiter diametro patebat, & ſubere obturari pro lubitu poterat.

5. Hac uſi, obſervavimus bina oſtia ſuperiora, aut media, aut infima ſuſtentandae flammae non ſufficere, ſufficere au-

(*d*) Deinceps cum Boylei opera pervolverem haec jam olim ab eximio Phyſico animadverſa fuiſſe comperi, qui cum alcoholis flammam clauſo in ſpatio extinctam fuiſſe naraſſet, haec addit *poſt flammae extinctionem aër in recipiente alteratus viſibiliter non fuit, & quantum ex judicandi modis, qui ad manum tunc erant percipere potui, aër, vel omnem ſuam elaſticitatem, vel ſaltem longe maximam ejus partem retinebat*. Vid. ejus ſuſpic. de latent. aëris qualit. tom. 2. p. 8. edit. Genev. 1680.

autem duo alia quaevis, si modo eorum unum supra flammam, alterum infra ipsam situm esset; quinimo unicum ad basim lanternae sufficere Eques Salutius demonstravit, si ita lanterna agitaretur, ut modo superiora, modo inferiora flamma teneret.

6. Ex quibus experimentis cum constare videretur per foramen alterum, & quidem per inferius ingressuro aëri, per alterum, & quidem per superius eidem egressuro aditum liberum esse opportere, ut flamma sustentaretur, eam tamen aëris per foramina directionem levibus corporibus admotis de la Grange tutius, certiusque definire cupiebat.

7. Id facilius appositis valvulis perfici posse animadverti, & quidem observavimus ex tali valvularum dispositione, ut per superius foramen aër egredi, per inferius ingredi posset, flammam vivam mansisse, ex opposita ipsarum directione interiisse, ita ut in primo casu valvulae a foraminum margine sponte recederent, in postremo contra eundem aptarentur.

8. Quum igitur id constitisset, per inferius foramen ingredi, per superius egredi aërem debere, ut flammam sustentare possit, experiri volui, num tubo curvo communicationem inter superius, inferiusque foramen perficiente flamma intra clausum spatium servari posset; sed nihilo secius extingui observavi, quam si nulla hujusmodi communicatio intercessisset.

9. Halesius porro crus alterum syphonis per apertum excipuli pneumatici verticem ita trajecit, ut ad lancis fere contactum perveniret, ejusque cruris orificium tribus laneis tegumentis munivit: candela sub eo recipiente posita intra pauca minuta extinguebatur, quanquam tunc temporis Halesius aërem exhantlando renovaret; nam per lanea syphonis tegumenta libere adeo externus aër in exantlati locum penetrabat, ut mercurii altitudo, ne uno quidem pollice augeretur (e).

(e) Statiq. des vegétaux exp. 115.

15. Lanterna itaque ex albo ferro expoſita arte conſtructa fuit, quae anteriori in parte plano vitro ad ferrum quam exacte ferruminato, ac glutinato claudebatur, ut ipſius cavitas conſpici poſſet. Lanternae porro fundus rotundo foramine pertuſus erat, quod in tubum aliquot pollices longum ſupra internam fundi faciem normaliter junctum aperiebatur. Tubus alius planae laminae normaliter inſiſtens priori congruebat, & accenſam candelam recipere poterat, ac ſuſtinere: ſuperior autem planae laminae facies molli cera obducebatur, ſic enim tubo hoc in priorem immiſſo, candela in lanternam inſinuabatur, & interea plana baſis ſuperiori facie, qua cera obducta fuerat, contra lanternae fundum compreſſa, eidem adhaerebat, & exterioris aëris ingreſſum prohibebat. Reliqua ſe habebant, ut §. praecedente propoſitum fuerat: duntaxat notandum follis, quo uſi fuimus, poſteriorem aperturam, ſuperpoſito corio, ac rite glutinato obturatam fuiſſe: his ita diſpoſitis experimentum aggreſſi fuimus, quod expectationi noſtrae reſpondit; candelam enim mediocrem, quae intra recipiens ſibi relicta minuto temporis extinguebatur, tamdiu vivam ſervabamus, quamdiu follem agitare lubebat, & intermiſſa paullispe r agitatione languidam cernebamus, quae mox, eadem renovata, reſtaurabatur.

16. Etſi vero lanternam accurate clauſam optaremus, talem nihilominus ab artifice non obtinuimus, ſed ſingulis follis agitationibus aëris irruentis, aut prodeuntis ſibilum percipiebamus, inprimiſque citra vitrum, tumque ex follis agitatione flamma vehementer commota extinguebatur, praeſertim ſi paullo celerius follis agitaretur: poſtquam vero pleraſque lanternae juncturas ſuperinducta cera, & maſtice glutinavimus, deſcriptum lanternae effectum demum obtinuimus; quapropter in noſtra opinione fuimus confirmati non ex renovatione, ſed ex circumductione aëris flammam

 ſer-

servari, siquidem quo accuratius novus aër arcebatur, eo magis quieta, & incolumis apparebat.

17. Interim non inopportunum existimamus ea afferre, quae Cl. P. Beccaria in suis physices lectionibus in hanc rem protulerat, ea autem hujusmodi sunt.

„ Primo flammam ex charta excita sub flamma candelae: „ extinguitur; ea enim aërem disjiciens infra candelae flam„ mam constitutum, facit, ne aëre undique ambiente flam„ ma candelae libretur, contineatur.

„ 2. Candelam accensam supponito vasi undique clauso: „ brevi extinguitur; supponito vasi clauso undique, quod „ tamen prope fundum communicet cum aëre ambiente: „ extinguitur.

„ 3. Supponito vasi undique clauso, praeter quam in „ vertice, ubi foramen hiet pollicare: extinguitur.

„ 4. Supponito vasi, in quo foramen pollicare duplex, al„ terum basi flammae depressius, alterum altius: vivet „ flamma, atque non verticali emicabit directione, sed „ obliqua, apice nimirum suo declinabit a loco foraminis „ depressioris in locum foraminis altioris patentis in latere „ opposito vasis.

„ Quae omnia non solum probant aërem esse neces„ sarium, qui flammam reverberet undique ad flammam „ alendam, sed plane etiam evincunt aëre opus esse, qui „ certa circumeat lege; flamma nimirum suo apice immi„ nentem sibi aërem perpetuo deturbat, illi aër succedit, „ qui basi flammae adjacet; novo ergo aëre continenter „ opus, qui adfluat ad basim, dimotoque ex apice aëri „ succurrat.

„ Ratio ipsa, qua servatur ignis in prunis accensis, vel „ ratio potius, qua fit, ne ignis in prunis accensis grassans, „ ipsas velociter exolvat in cineres, eamdem confirmat, „ quam superius constitui veritatem; nimirum cineribus „ obvolvuntur accensae prunae, ea res facit ne recens con-

„ tinuo

„ tinuo aër reverberet ignis particulas, prunasque adeo ser-
„ vat diutius. „ Hactenus Vir Clarissimus. Quid vero de hisce sentiendum videatur ex sequentibus apparebit.

18. Postquam quae tentavimus de flamma experimenta in eum qualemcumque ordinem redegissem, quo proposita leguntur, Eques Salutius nova instituere aggressus est: investigare nimirum voluit num aëris fluxus, qui ab inferiori ad supremam clausi recipientis partem dirigeretur, flammam quoque sustentaret, etsi hujusmodi directio, directioni, quam aër circa flammam sponte sequitur, opposita esset.

Itaque siphones binos ex vitro selegit, quorum crus alterum intra clausum recipiens insinuavit, dum alterum extra ipsum emergebat: inclusa crura non eandem habebant altitudinem, sed unum supra flammam eminebat, alterum infra ipsam deprimebatur: ex hoc aërem ore exhantlari jussit, atque ejusmodi exhantlationibus flammam vivam servari observavit, quanquam aër ex infimo siphone eductus nonnisi ab aëre per supremum siphonem irruente reparari posset, sicque a superiori ad inferiorem siphonem aëris cursus dirigeretur. Cessante exsuctione flamma extinguebatur, quemadmodum juxta §. 11. contingere debebat: jam vero binos siphones adhibuit, quorum inclusa crura, vel utraque supra flammam eminebant, vel utraque eadem depressiora existebant, & in utroque casu, hausto ex altero siphone aëre, flammam vixisse deprehendit.

19. Haec autem experimenta eo magis paradoxa nobis videbantur, quod postremum Halesii experimento superius descripto (9) oppositum esset; itaque tum caetera experimenta, tum inprimis hoc ipsum non semel, aut iterum, sed saepius omni diligentia, ac sollicitudine instituimus, cumque eventus idem constantissime se proderet, suspicati sumus Halesium ampliori, altiorique recipiente usum fuisse, adeo ut fluxus aëris ab uno ad alterum inferiorum foraminum absolveretur, intereaque aër superior, qui flammam cir-

circumdaret, immotus remaneret, vel eundem Halesium sero nimis embolum agitasse, flamma jam languida facta, vel demum majori, minorive, quam par esset, celeritate embolum commovisse, eo vel maxime, quod ex postremis hisce caussis, flammam in nostris experimentis non semel extingui contigisset.

20. Neque solum alienis experimentis, verum etiam nostris, & praeconceptae theoriae mox proposita experimenta adversari videbantur: nam ex illis conficiebatur, vel qualencumque aëris motum, & agitationem flammae servandae aptam esse, vel flammae vitam non ab aëris motu, sed ab ejus renovatione repetendam esse. Itaque unum, eundemque inclusum aërem agitare primum coepimus, ut videremus, num agitatio aëris, quae ipsius renovationem nullam producat, flammae servandae sufficeret; si enim secus contingeret, concludendum erat motum aëris non per se ipsum flammam servare, sed quatenus per motum continua aëris mutatio perficeretur: cum vero aëris varia agitatione flamma sustentari non potuisset, tunc eo magis dubitavimus, etiam in proposita machina (15) flammam vixisse ob aëris renovationem potius, quam ob ipsius circuitum certa lege, certaque directione excitatum: dilatato enim folle, si aliquod vel minimum in machina foramen remaneret, tantum aëris per ipsum in machinae cavitatem penetrare oportebat, quantum aucta erat aperti follis capacitas, eodemque constricto, aequalis aëris quantitas per idem foramen iterum erat expellenda, eaque ratione aër renovari potuisset.

21. Experimentum quidem in machina pneumatica primum fuerat institutum, sed cum nullum barometrum fuisset appositum, quo certi essemus externum aërem prohibitum fuisse (13), ideo illud experimentum apposito siphone iterandum esse censuimus; cum vero ea methodus incommoda esset ob multiplices juncturas, quae promte pro quovis

expe-

experimento erant perficiendae, commodiorem apparatum Eques Salutius exhibuit: binos ſcilicet tubos vitreos binis machinae pneumaticae foraminibus, per quorum alterum aër hauriri, per alterum expelli ſolet, firmiter glutinavit, qui quidem tubi ab illis foraminibus diſcendentes, ita protendebantur, ut ad vas aquam continens pervenirent, ibi flexi normaliter erigebantur, ita ut alterum aliquot tranſverſos digitos ſupra aquae ſuperficiem aperiretur, alterum multo altius deſineret: tuborum aperturae conis cartaceis tegebantur, ut aëris introëuntis, aut prodeuntis impetus frangeretur, ex quo vicina flamma extingui potuiſſet: deinde inter binos tuborum ramos in eodem vaſe accenſa candela collocabatur, cujus flamma altero tubo depreſſior, altero elatior erat, & medium fere inter ipſorum altitudinem locum tenebat: poſtremo tubi aqua immerſi, & candela ſimul, campana vitrea tegebantur, cujus limbus aliquot tranſverſos digitos infra aquae ſuperficiem demergebatur, eoque pacto aqua omnem externo aëri in campanam aditum intercludebat. Agitato autem embolo, ut per altioris tubi oſtium aër exſugeretur, & mox per inferioris orificium iterum propelleretur, alterne aqua intra campanam aſcendebat, ac deſcendebat, qui quidem aquae alterni motus externum aërem excludi ſignificabant; at vero deprae-hendimus candelam ex tali aëris ab inferioribus ad ſuperiora circuitu, ſervari non potuiſſe, & ex contraria aëris directione non magis ſuſtentari; quin imo ejus vita ex hujuſmodi aëris circuitibus, non magis durare viſa eſt, quam ſi aërem immotum relinqueremus: quando autem aquae copia minor in vaſe erat, adeo ut educto embolo trans ipſam bullarum ſpecie externus aër in campanam inſinuari, & eodem reſtituto eadem via expelli poſſet, tunc utique flammam ſervari obſervavimus, ex quibus intelleximus in machina ſuperius deſcripta (15), non certa aëris directione, ſed ejuſdem renovatione flammam ſuſtentatam fuiſſe (e);

(e); ex aperturis citra vitrum aeque periisse (16), non quod externus aër admitteretur, sed quod direꝃe nimis aëris unda in flammam irrueret.

22. Neque vero difficile est intelligere, cur per bina foramina, quae verticalia non sint, aut in apparatu §. 11., & 18., aut demum in nostra machina, aër sponte non renovaretur; nam aër ex flamma rarefactus, ac specifice levior a graviori aëre circumposito ad superiora impellitur, nec nisi ea directione e lanterna prodire potest; ut autem expellatur necesse est externum aërem, & quidem per inferius foramen, eidem succedere; nam si externo aëri per superiora tantum foramina aditus pateat, is suo nisu rarefactum aërem, qui contraria directione prodire conatur, intra lanternam coërcebit, nisi tanta fuerit superiorum foraminum amplitudo, ut ingressuro, & egressuro aëri eodem tempore transmittendo sufficiant, quo in casu per ea sola foramina aër renovari poterit, & flamma servari: & hanc quidem theoriam experimento alio de la Grange confirmat (4); nam lanternae ostio inferiori patente, ad ostium superius tubum curvum accommodat, qui si sursum vergit, flammam servat, si deorsum, eandem suffocat, quod scilicet sursum vergens, aëri rarefacto, & ad superiora tendenti aditum praebeat, deorsum directus, aëris rarefacti directioni opponatur, eundemque intra lanternam coërceat. Ex his etiam deducitur, in experimento Equitis Salutii, unico foramine flammam vixisse, non quod foramen superiora modo, modo inferiora teneret (5), sed quod ex agitatione per unicum etiam foramen aër renovaretur, qui, lanterna quiescente, renovari non potuisset.

23. Id igitur commodi habet proposita machina, ut aërem renovet, quando sponte non renovaretur, adeoque iis in locis flammae sustentandae inservire poterit, ubi ob loci figu-

(e) Jam aliqua talis machinae species apud Boyleum extabat (nov. exper. de relat. inter flammam, & aërem exp. 4. p. 21.), qui folli communi, & in posteriori parte aperto ad renovandum aërem utebatur.

figuram aër circa flammam sponte renovari non potest, quae ob eam caussam cito suffocatur. Quum vero ea renovatio per quaevis minima foramina eo pacto perfici possit, per quae ignis scintillae transmitti nequeunt, machinam eandem utilem esse posse censemus, si quando nocturno tempore pulvis pyrius conficiendus, aut aliquo modo pertractandus sit, cum omni incendii periculo vacet: in ea autem machina valvulas supervacaneas fuisse posteriora experimenta (18, & seq.) demonstrarunt. Et priorem quidem theoriam (15, 16) minus accuratis experimentis (13) innixam missam fecissemus, nisi ejus fama evulgata fuisset. Nostrum igitur esse duximus magnorum virorum exemplo candide rem totam profiteri, eoque libentius id fecimus, ut ostenderemus Cl. Viris, quorum sententias alicubi minus probavimus, nos non contradicendi studio, sed veritatis amore in id adductos fuisse, cum eandem nos in emendandis opinionibus nostris severitatem, quam in aliorum sententiis perpendendis adhibuerimus.

24 Postquam solum aëris circuitum flammae servandae ineptum esse comperimus, tela lanea oleo tartari imbuta tuborum orificium Eques Salutius munivit, ut aër per illam trajectus a vaporibus expurgari posset; Halesii, ut ita dicam, conjectura excitatus (f), veruntamen flamma cito interibat. His non contentus superius aperti recipientis ostium ampullae ventre replevit, & commissuras glutinavit, venter autem ex contenta aqua frigidus servabatur, eoque artificio aërem a flamma sub recipiente posita rarefactum, & admixtos vapores refrigerare, ac condensare contendebat, ut flammae vita produceretur; siquidem ex nimia ambientis aëris rarefactione, aut admixtis vaporibus interiret: sed hoc tentamen non minus inutile fuit, quam praecedens, idemque fuit eventus, quando *refrigeratorium*, &

E

(f) Exp. Phy. p. 232. 233.

& filtrationem ſimul adhibuit, cum inde flammae duratio ſenſibiliter producta non fuerit.

25. Tum ego non per telam tantum liquore imbutam, ſed per craſſum diverſorum liquorum ſtratum aërem flammae circumpoſitum crebro trajiciendum ſuaſi, cum ſuperioris experimenti (23, 24) apparatus opportunus eſſet, dummodo brevior alterius tubi ramus, per quem aër in recipiens reſtituitur, ad liquoris fere libellam frangeretur. Ita enim exhantlato aëre ex altiori ramo, ſicque elevato liquore, brevioris rami aperturam liquore ipſo tegi oportebat, & propterea aër per eam aperturam impulſus, in recipiens penetrare non potuiſſet, niſi per ſuperpoſitum liquoris ſtratum bullarum ſpecie permearet, qua trajectione non modo a vaporibus expurgari, ſed & refrigerari, ac condenſari debuiſſet: ad praeveniendam vero liquoris in breviorem immerſum tubum, indeque in antliam pneumaticam irruptionem Eques Salutius ipſum non recta ex antlia in vas aquam continens deduci, ſed in arcum flecti curaverat, qui continuus non erat, ſed in ſuprema parte interpoſita phiala vitrea interruptus, ut in ipſam abſorptus liquor proprio pondere deponeretur. His ita paratis aërem per aquam, per oleum, per nitri ſolutionem, per fortem ſolutionem ſalis tartari ſucceſſive trajecimus, ſed flammae recipienti incluſae vita haud ſenſibiliter inde protracta fuit.

26. Quoniam igitur conſtiterat non fumo, aut aquoſis vaporibus (1, 24, 25), non abſorpto aëri, aut deſtructae ejuſdem elaſticitati (3, 4), non ipſius rarefactioni, propter quam ad flammam circa elycnium coërcendam ineptus evadat (24, 25), flammae extinctionem clauſo in ſpatio tribuendam eſſe, unica ſupererat hypotheſis a Phyſicis propoſita, quod ſcilicet flammae nutrimentum clauſo in aëre contentum a flamma brevi abſumatur (g), & id quidem nutrimen-

(g) Quae Boylei conjectura eſt in ſuſpic. de latent. aër. qualit. p. 8, & Muſſcenb. Eſſai de Phyſiq. §. 999., & Laghii Commen. Bonon. t. 4. pag. 88.

mentum a nitrosis salibus per aërem diffusis in primis ortum ducat: quae hypothesis aliquam veri speciem praeseferre videbatur, tum ex eo, quod caeteras reijciendas esse experimenta demonstraverant, tum quod pinguia corpora nitrata, ut pulvis pyrius, vel in vacuo boyleano flammam concipiant; sperabam igitur candelam diutius intra clausum spatium victuram, si nitro pulverato elycnium, & sebum inspergerentur, sed aeque cito extincta est. Eques vero Salutius rem eandem aliter tentavit. Nam campanae, qua flamma tegebatur, limbum, in nitri spiritum fumantem immersit, ut inde erumpentes nitrosi spiritus per campanam dispersi flammam circumdarent, sed similiter flammam perire observavit, ac si aqua, vel liquor alius loco nitrosi spiritus campanae limbum obtegisset. Hypothesim itaque consumti pabuli perinde ac caeteras experientia edocti deserendam esse intelleximus.

27. Id nihilominus certum permanere videbatur aërem clauso in spatio ab inclusa flamma vitiari, cum eamdem diutius alere nequaquam posset, etsi quale hujusmodi vitium esset, detegi nondum potuisset: quapropter experiri volui, num aër, in quo flamma sponte extincta fuerat, alteram flammam injectam suffocaret; proinde sub campanam vitream dispositam ut §. 3. accensam candelam per inferiorem aperturam insinuabam, & postquam sponte extincta fuerat, accensam aliam per eandem aperturam immittebam: temporis momento suffocabatur, imo post aliquot minuta accensa candela immissa similiter peribat, ex quo confirmatur per unicam etiam amplam campanae aperturam aërem sponte non renovari (23); idque in caussa esse cur intra ipsum flamma diu vivere non possit.

28. Cum itaque aërem flamma ita perverti observarem, ut post aliquot minuta temporis eandem indolem retineret flammae exitialem, inquirere praeterea constitui, an non longiori temporis intervallo, refrigerato aëre, & flam-

mae vaporibus ad latera excipuli ſubſidentibus, priſtinam ſalubremque naturam aër ille recuperaret: quoniam vero äër intra campanam relictus, quae inferiore parte patebat (§. praec.), leviori quacunque vicinorum corporum agitatione ſenſim ſenſimque renovari potuiſſet, idcirco malui ſupra lancem metallicam duobus rotundis foraminibus perviam campanam eandem glutinare. Per alterum foraminum in lance patentium ſipho vitreus mercurium continens traductus fuerat, & cera firmatus, per alterum accenſa candela in recipiens inſinuari poterat, & interim mollis cera, cui candela inſiſtebat, foramen illud obturabat. Extincta itaque candela vidimus mercurium in ſiphone contentum adſcendiſſe, ob condenſationem ſcilicet aëris, qui a flamma fuerat rarefactus, forte etiam ob ejuſdem abſorptionem, & mercurii ſupra libellam ſuſpenſio per tredecim, & ultra horas perduravit, quod nos certiores fecit toto eo tempore exteriori aëri in recipiens aditum denegatum fuiſſe, proinde aërem renovari non potuiſſe. Eo tranſacto tempore, imo & multo antea recipientis cavitas limpida facta fuerat, & ad latera vitri ros fuerat depoſitus ex fumis, vaporibuſque extinctae candelae in liquorem condenſatis. Tum igitur candelam prius extinctam, quae obturaculi inſtar erat, leniter eduxi, ne aër recipiente contentus commoveretur, & accenſam aliam per id foramen in recipiens inſinuavi. Vix flamma intra recipiens penetraverat, cum repente extinguebatur, perinde ac ſi in aquam immergeretur (*h*). Quod cum oſtenderet aërem flamma vitiatum diu id vitium retinere, confirmare videbatur ejuſmodi vitium, neque calori,

(*h*) Haleſius accenſam candelam ſub recipiente poſitam, in quo alia mox extincta fuerat, non ſtatim ſuffocari obſervavit, ſed $\frac{1}{5}$ temporis perdurare, quo prior candela vixerat (pag. 102.). Veruntamen id eveniſſe videtur, quod Auctor recipiens e loco movere, & ab aqua, in quam immerſum erat, eximere debuerit, ut accenſam candelam illi ſubſtitueret, quae mox fuerat extincta, illiſque commotionibus recipientis aërem ex parte ita renovaverit, ut flamma aliquamdiu vivere potuerit.

lori, qui jam dudum dissipatus fuerat, neque vaporum mixtioni, qui condensati subsederant, esse adscribendum.

29. Postquam comperissem, aërem per flammam traductum, flammae alendae imparem effici, in lanterna, quam descripsi §. 4., duo tantum verticalia foramina aperta relinquebam, & accensa candela intra ipsam inclusa, superiori foramini flammam admovebam; extinguebatur. Aër scilicet ab inferiori foramine ad superius movetur (7); propterea flamma superiori foramini admota aërem recipit per flammam lanternae trajectum, qui prava sua qualitate eandem suffocat (§. praec.).

30. Quod si inferiori foramini flammam admoverem, candela lanternae inclusa extinguebatur; quod nempe aër per inferius foramen in lanternam penetrans (7), per admotam flammam traijci cogeretur, a qua ita mutabatur, ut lanternae flammam servare non posset; extinguebatur autem sive adposita candela ex sebo esset, lanternae vero inclusa ex cera, sive contra; sive utraque ex sebo esset, sive utraque ex cera, sive aequales, & aequali elycnio praeditae essent, sive alterutra major, majorique elycnio praedita esset. Quapropter cum nec alimenti qualitas, nec elycnii magnitudo experimenti exitum immutaverit, videtur aërem per flammam unam trajectum alteri cuicumque alendae aeque ineptum evadere.

31. Quum autem animadverterem, non flammam solum, sed & accensos carbones (*i*) clauso in spatio suffocari, utriusque phaenomeni eandem caussam esse ratus, ad inferius lanternae foramen ardentem prunam ita admovebam, ut ab ipso foramine non nihil distaret, & liberum aëri intra lanternam aditum relinqueret; flamma tamen lanternae inclusa suffocabatur; quod si prunam lanternae includerem, & ad superius lanternae ostium flammam admoverem, haec protinus extinguebatur.

32.

(*i*) Musschenb. Essai de Physiq. §. 994.

32. Hauksbejus porro fuerat expertus, aërem per candentia metalla trajectum, & intra recipiens collectum, flammae exitiale fuisse. Hac autem methodo praestantissimus Physicus usus est (*K*). Recipiens amplum selegit in superiori parte apertum, cujus apertura lamina cuprea, & interposito molli corio, accurate claudebatur; ex parvo foramine in lamina cuprea aperto tubus erigebatur auricalceus, clavi versatili munitus, ut communicatio inter recipiens, & tubum pro opportunitate induci, vel tolli posset: tubi extremitas opposita in cavitatem crassae mollis cupri insinuabatur, ita tamen, ut inter tubum, & illius massae cavitatem aër penetrare posset; recipiens aëre exhauriebatur: metallica massa interim prunis immersa candebat: clavis aperiebatur: aër in cavum recipiens penetrans per ardens metallum transire cogebatur, a quo ita vitiabatur, ut ablata lamina cuprea tegente flamma in ipsum immersa protinus extingueretur. Quod experimentum cum perpendissem, metalla candentia non aliter aërem vitiasse arbitrabar, quam a flamma, aut accenso carbone nostris in experimentis vitiatus fuisset. Igitur, & inferiori lanternae foramini candens ferrum admovi, ut aër per id foramen irruens ferrum in transitu lamberet. Observavi autem ex ipso ferro lanternae flammam similiter interiisse.

33. Jam vero, si ex vaporum e flamma exhalantium mixtione aër vitiaretur, profecto tot, ac tam diversae substantiae, quibus flamma ali potest, & quae tot diversos halitus emittunt, unum eundemque effectum non praestarent: at demonstravimus non flammas solum diversas, & vario pabulo altas, sed & carbones accensos, imo & candentia metalla proximum, & circumfluentem aërem ita mutare, ut alendae flammae impar evadat. Quapropter calore potius, qui idem est in omnibus hisce corporibus, nec nisi gradu

(*K*) Saggio delle transaz. filosof. del Sig. Derebam t. 3. p. 124.

gradu in singulis differre potest, quam exhalantibus effluviis, quae mirum in modum in singulis discrepant, aërem vitiari arbitrabar, eoque magis quod nec condensatione, nec filtratione, nec ullo alio artificio (24, 25), id aëris vitium emendari, aut imminui potuerit.

34. Observaverat porro idem Cl. Auctor, aërem per tubos vitreos candentes trajectum non similiter vitiari: quum vero mea experiundi methodo hujusmodi tentamina facile perficerentur, libuit & hoc ipsum explorare. Itaque vitri solidi massam in rudem quandam annuli formam effictam, & extremitati tubi vitrei annexam in ignem injeci, ibidemque retinui donec candesceret: tum vix ab igne eductam proximae lanternae inferiori foramini admovi, ut aër per candentem annulum transire cogeretur: flamma nihilo minus, quam ex candente ferro extincta est. Dedimus porro operam in hisce experimentis, ne candente metallo, aut carbone, aut vitro foramen inferius clauderemus, sed ad latus foraminis ita aptabamus, ut influentis aëris transitum nullo pacto impedirent, adeo ut si frigida eodem situ aptarentur, nullum inclusae flammae detrimentum afferrent: imo observavimus, trajecto per ea candentia corpora aëre, citius, quam eodem intercepto, flammam suffocatam fuisse. Haec autem experimenta, cum facilia sint, poterunt qui rebus hisce delectantur suis ipsi oculis eorum veritatem confirmare: id tantummodo caveant velim, ne vitrum nimis tenue sit, aut non satis candens, neve tardius admoveatur; vitrum enim cito calorem amittit, eoque citius, quo tenuius fuerit: unde aëri pervertendo ineptum evadit, quemadmodum experiundo deprehendimus.

35. Quoniam autem vitrum candens effluvia in aërem emittere, aut ex aëre nutrimentum haurire vix verosimile videtur, si ejusdem fixitatem, & immutabilitatem in igne attendamus, in ea opinione confirmabar, calore potius, quam absorptis, aut emissis particulis aërem labefactasse.

36.

36. Sed quae tandem hujusmodi mutatio est ab igne inducta, propter quam aër eidem diutius alendo ineptus fiat? rarefactionem non esse, aut mutatam aliam sensibilem qualitatem, tum vitii constantia ostendere videbatur (27), tum Hauksbei testimonium, qui in aëre per candentia metalla trajecto nullam sensibilium ejusdem qualitatum mutatam, consulto institutis experimentis, se deprehendisse (*l*) testatur; tum demum Greenwoodii tentamina, qui aërem putei, in quem demersa candela extinguebatur, in sensibilibus suis qualitatibus mutatum minime fuisse comperit (*m*). Nihilominus cupiebam aërem, qui per flammam, aut prunam, aut ardens vitrum trajiciebatur, prius per aquam frigidam trajectum refrigerari, antequam ad flammam alendam perveniret, ut rarefactionis suspicio omnis tolleretur. Ad id Eques Salutius per foramen poculi ad fundum pertusi tubum vitreum trajecit, & ita glutinavit, ut poculum infusam aquam contineret, postea superius tubi extremum in inferius lanternae foramen immissum similiter glutinavit, ac demum ad inferiorem aperturam, flammam, prunam, candensque vitrum identidem admovimus, & flammam lanternae inclusam non minus perire observavimus, ac quando haec ad lanternae foramen immediate admovebantur. Quamquam vero aërem trajectum per tubi portionem aquae immersam refrigerari, ac condensari omnino debuerat; ipsum tamen Hauksbei experimentum renovare constitui, ut de aëris condensatione eo tutior esse possem; sed tubi ardentes, ex impetu irruentis aëris constringebantur: si vero candens vitrum ad foramen admoveretur, per quod aër in recipiens vacuum penetrare debebat, cito adeo refrigerabatur, ut aër sufficientem caloris gradum experiri non posset, ex eo vel maxime, quod tanta celeritate aër in vacuum recipiens irruat, & tanta proinde celeritate per can-

(*l*) Loc. cit.
(*m*) Lib. mox cit. tom. 5. p. 10. 11.

candens vitrum trajiciatur, ut sufficientem ex ipsius calore mutationem neutiquam pati videatur: idcirco eam methodum deseruimus, eoque libentius, quod simpliciorem, commodioremque Eques Salutius proposuisset, ut scilicet phiala vitrea, longo collo instructa, nudo igni immediate exponeretur. Collo vesicam flacidam circumligavimus, ut aër, qui vi ignis rarefactus e phiala erumpebat, eadem excipi posset; & postea frigore condensatus ex vesica in phialam iterum pelleretur pressione externi aëris, qui eo pacto ab ejusdem cavo arcebatur. Experimentum scilicet expectationi respondit. Nam phiala tamdiu in igne relicta, donec candesceret, vesica intumuit, postmodum, phiala ab igne remota, & refrigerata; pristinam flacescentiam vesica adepta est, fractoque demum inversae phialae collo, & immissa in ejus cavum ardente flamma, protinus extingui observavimus, perinde ac si aër alta flamma corruptus fuisset.

37. Cum vero id experimentum demonstrasset caloris vitalem in minimis particulis aërem componentibus mutationem induci, ut igni sustentando ineptus evaderet; sperare coepi, frigore, quod contrariam mutationem induceret, quaecunque demum ea mutatio esset, pristinam aëris constitutionem restitui posse: et experimentum quidem spem haud frustra conceptam fuisse comprobavit; cum enim candelam accensam per vitreae lagenae breve collum in ipsius cavitatem insinuassem, & accuratissime molli cera colli orificium obturavissem, flammam sponte extingui sinebam, ut aër lagena inclusus corrumperetur: deinde, circumposita glacie, lagenam refrigerari curabam, & per duodecim quidem horas in eodem frigoris gradu detineri; postea, lagena e glacie educta, expectabam, donec ad cubiculi temperaturam ejus calor restitutus esset; & inversa demum lagena, ac reserato collo, accensam candelam in lagenae ventrem intromittebam: flamma aliquandiu viva servabatur; idque experimentum aliquoties eodem eventu interavimus. Quando

vero per duas, tresve horas duntaxat intra glaciem lagena detenta fuerat, pristinam indolem flammae exitialem contentus aër retinebat: ex quibus intelleximus frigus, & quidem diuturnum requiri ad pravam aëris indolem corrigendam, quae ex ingenti calore orta sit.

38. Idem experimentum etiam in aëre ex ignis exteriori actione corrupto Eques Salutius tentavit: scilicet lagenam vesica obturatam, quemadmodum §. praec. descripsimus, & ab igne paullo ante eductam in comminutam glaciem immersit, ibique per plures horas detinuit, ac similem effectum assecutus est; ut scilicet immissa in inversae, & reseratae lagenae cavitatem flamma, viva servaretur. Quae quidem experimenta, quanquam haud facile in praxim traduci possint ad flammae vitam clauso in spatio protrahendam; novam tamen lucem in physicam quaestionem hactenus obscurissimam afferre videntur, eaque de caussa Physicis haud ingrata futura esse speramus.

39. Adhuc de postremo experimento (37) dubitatio aliqua mihi supererat (jamdiu enim vel nostro periculo didiceram, quanta in experimentis cautela adhibenda sit), quippe etsi cera, lagenae, quae in glaciem immersa fuerat, ostium, qua fieri potuerat accuratione obturassem, nullum argumentum suppetebat, quo certus essem obturaculum omnem externo aëri aditum prohibuisse, in primis quando glaciei frigore, condensato interno aëre, externus in recipiens irruere conabatur. Ut ergo mea haec dubitatio solveretur, vas vitreum propemodum cylindricum elegi, quod undique clausum erat, sed prope summitatem binos tubos continuos habebat, qui in ipsius cavitatem hiabant: tuborum alteri sipho vitreus, mercurium continens conglutinatus est, per alterum accensa parva cerea candela in cylindri cavitatem immissa fuit, & interim molli cera, cui candela insistebat, tubum ipsum accurate obturavimus. Flamma per 25." aut 30." perduravit: postquam vero extincta est, mercurium in

ad-

adnexo siphonis crure uno circiter pollice supra libellam elevatum fuisse vidimus, sive id ex aëris prius a flammae calore rarefacti condensatione, sive ex aliqua etiam ipsius aëris absorptione oriretur: quando vero vas crasso glaciei strato undique fere circumdatum, & refrigeratum fuit (iis nimirum exceptis locis, ubi cera tubi obturati fuerant, quae ex glaciei, & aquae attactu a vitro secedere potuisset) mercurium adhuc tribus, quatuorve pollicibus supra libellam elevari vidimus, ex aucta scilicet interni aëris condensatione: addita vero pro opportunitate glacie in ejus locum, quae solvebatur, & effluebat, vas in eo statu retinuimus per 6. circiter horas, locus autem mercurii in siphone, tum ante admotam glaciem, tum post ipsam adhibitam filo notatus fuit: postremo e glacie vas eduximus, & in cubiculi temperatura diu reliquimus, sensimque ad priorem notam mercurium deprimi observavimus, non ultra descendere, multo minus ad libellam componi. Ex quo consequebatur nec aëris elasticitatem ex eo frigore fuisse mutatam (cubiculi enim eadem propemodum temperatura erat) nec exteriori aëri in recipiens aditum toto eo tempore patuisse. Tum igitur obturaculum, cui extincta candela insistebat, leniter eduxi, & accensam aliam immisi, ipsamque vixisse observavi, & tamdiu vixisse, quam cum recenti aëre vas plenum erat, ut aër ille procul dubio, contractum a priori flamma vitium deposuisset.

40. Boerhaavius porro experimenta plura protulit partim sua, partim ex aliis Auctoribus selecta, quibus probavit, corpora sulphurea inclusa vasis, in quae aër non admittatur ex igne extrinsecus admoto, quantumvis vehementi nec inflammari, nec in partes resolvi posse. Quae quidem experimenta, cum ad rem nostram mirifice faciant, huc afferenda esse censui. Inquit itaque Vir Celeberimus (n).

 Unus

(n) Ch. t. 2. pag. 220.

Unus, idemque ignis, applicatus eidem corpori, sed cum diversis circumstantiis, mirifice totam suam actionem variat, inprimis quidem pro vario admissu aëris simul in operatione ipsa. Sumserat carbonem Hookius, incluserat pyxidi ferreae carbonem, dein operculo, cochlea accurate facta adacta, vas accuratissime occluserat. Sic commiserat ingenti igni diu. Neque interim tam violenta actione ignis carbo exustus erat, ubi eximebatur postea. Vid. vitam ejus in posthumis pag. xxi. unde collegerat subtilis Philosophus, aëra esse menstruum, quod agitatum igne, omnia dissolveret corpora sulphurea; quum ignis sine aëre id praestare non posset: idem in destillationibus jam olim Helmontius in carbone suo fixo observaverat. Et Papinus Recueil des machines pag. 25. 26. Et scobem ego lini guajaci subtilem, coram vobis, utsi adeo diuturno, adeo violento igne; ostendi tamen nigerrimam foecem superstitem retinuisse oleum sibi, nulla ignis potentia ex retorta expellendum. Simulac vero pulverem hunc carbonarium, patina larga exceptum, parva scintilla imposita, examinabam, statim omne nigrum oleum, cum fumo aromatico, cedrino, consumebatur, & vertebatur scobs in cineres inclusos, candidos. Camphoram spectate, Auditores. Tota in aëre consumitur incensa semel, licet aquae innatet. Pone in vase vitreo puro, cum alembico imposito, supra ignem, liquescit, ascendit in alembicum, concrescit in novam, eandemque iterum immutatam camphoram, idemque observabitur repetenti saepius. Nonne sulphur vasis clausis coercitum, sublimatur centies, semper manens sulphur idem? Si vero inter sublimandum rimam vas contraxerit, atque liquefactum sulphur hac rima aëri contiguum evaserit, flammam capit subito, atque ocyssime in flammam caeruleam; & acidum fumum resolvitur. Succinum certe in aëre aperto incensum totum fere deflagrat, flammam, ignemque alit. Idem si summo egeris, sed lento gradu aucto igne, ex retorta in excipulum, aquam, spiritum, salem volatilem acidum, oleum multiplex conficies, faciesque tandem igne maximo, ut tota substantia

per

per collum retortae transcendat, *ut saepe quidem praestiti*. *Ignis igitur sine aëre*, *vel cum eodem immoto*, *suffocante*, *agens in materiem inflammabilem*, *penitus alia efficit*. Haec cum perpenderem, a summi Viri theoria non nihil recedebam; neque enim aëris immobilitas, aut defectus prohibere posse videbatur, quominus corpora in clauso spatio accenderentur, cum flamma ex iisdem orta, & vasis inclusa, ad tempus aliquod ardere pergat, eoque diutius, quo vasa ampliora fuerint, donec nempe omnis aër in vasis contentus flammae calore fuerit corruptus (27, 28): verosimilius propterea videbatur, exteriorem ignem, interea dum corpora calefacit vasis contenta, conclusum aërem ita pervertere, ut ipsorum inflammationi inservire non posset (16). Cum vero cogitarem specula caustica etiam, quae validissima sunt, calorem omnem in angustum spatium ita colligere, ut ad paucorum pollicum a foco distantiam calor mediocris omnino sit, (*o*) per ipsa corpora vasis inclusa calefieri vehementer posse conjiciebam, quin ambiens aër ex calore corrumperetur, atque adeo eo pacto, & inflammari, & ex inflammatione in partes resolvi debere; neque vanam conjecturam fuisse experimentum comprobavit: cum enim in amplam lagenam vitream recenti aëre plenam carbonem, sulphur, camphoram, succeslive immisissem, &, accurate obturato lagenae orificio, contenta corpora foco radiorum solarium per causticam lentem (*p*) collectorum exposuissem, ex unoquoque horum corporum fumum erumpentem observavi, & carbonis superficiem pluribus in locis in cinerem redegi, & ex camphora demum, ac sulphure veram flammam excitavi, quibus rite perpensis, extra controversiam positum esse videbatur, igne exterius adhi-

(*o*) Calor in distantia 5. pol. a foco speculi Vilettiani vix est 190. graduum ther. Faranehit. (Boerh. Ch. t. 1. p. 129.) quanto igitur minor erit in eadem distantia a foco speculorum, aut lentium multo debiliorum? quanto minor in majoribus ab iisdem focis distantiis?

(*p*) Lens, qua usus sum, focum habebat ad distantiam semipedis circiter, convexo-convexa, erat quinque transversos digitos latitudine aequabat.

adhibito corpora vasis inclusa inflammari non posse, ex eo, quod interea dum corpora ipsa suscepto paullatim calore ad inflammationem disponuntur, ambiens aër simul calefactus vitietur, & alendae flammae impar efficiatur: Et aërem quidem calore corruptum ipsum esse, qui sulphuris inflammationem in vasis clausis impediat, confirmat Equitis Salutii experimentum, qui cum sulphur in phiala angusti colli contentum, igni impositum non inflammari cerneret, mutato ope follis aëre, flammam emisisse observavit. Postremo pulvis pyrius, qui in corrupto ex calore aëre flammam emittit, is exterius admoto igne etiam accenditur (*q*): in corrupto autem aëre pulverem pyrium flammam emisisse observavi, dum in recipiens, in quo paullo ante flamma sponte extincta fuerat, quemadmodum §. 28. pyrobolum ex eodem confectum, & accensum immisi; nam intra id recipiens tamdiu arsit, quamdiu omnis pulvis consumtus fuisset.

41. At Nobilis Boyleus non solum corpora vasis vitreis inclusa, radiis lentis ope collectis, combuserat; verum etiam pastillo usus fuerat ejus naturae, ut semel accensus in libero aëre totus consumeretur, atque observaverat, ubi semel pastillus hujusmodi vasi inclusus ope lentis accensus fuisset, eo majorem ipsius quantitatem combustam fuisse, quo vas amplius esset, aut aër densior (*); adeo ut pastillus tum demum extinctus fuisse videatur, quando ipsius calore omnis aër in eodem vase conclusus vitiatus fuerat, & igni communi alendo ineptus evaserat.

42. Aër porro factitius e corporibus eductus immissam flammam suffocat, ut Cl. Physici observarunt (*r*), cujus quidem phenomeni ratio ex nostris principiis deduci facile posse videtur; cum enim calore aër pervertatur, ita ut flam-

(*q*) Inter corpora inflammabilia ea tantum, quae nitrata sunt in clauso vase flammam concipere posse Macherus monet Ch. pratiq t. 2. cap. 1. proc. 5.

(*r*) Boyle exper. physico-mech. cont. 2. artic. 5. exp. 3.

(*) Exper. physico-mech. cont. 2. artic. 7. exp. 2. 3.

flammae infensus evadat, cumque aër factitius, vel actuali igne educatur, vel effervescentia, aut putrefactione, quos motus utrosque ingens caloris gradus comitatur, vel demum e corporibus eruatur, quae ignis, calorisque actionem passa fuerunt, (*ſ*) patet et ipsum alendae flammae imparem esse debere (36).

43. Quod si nostra experimenta cum aliorum experimentis conferre pergamus, videmus Halesium aërem respirando jam ineptum, sola per telam laneam oleo tartari imbutam filtratione, iterum respirationi aptum reddidisse (*t*); cum contra nos aërem sustentandae flammae imparem, ne trajectione quidem per crassum ejusdem liquoris stratum, ad pristinam indolem restituere poterimus (25), quod significare videtur, aliam caussam esse interitus animalium in clauso spatio, aliam extinctionis flammae; hanc ex mutatione ab igne inducta oriri, illum ex admixtis haeterogeneis vaporibus, animali exitialibus, qui a filtris retineri possint: quae quidem sententia Boylei experimento confirmari videtur, qui cum accensam flammam simul cum animali intra recipiens clausisset, flammam cito perire observavit, & interim animal nullum adhuc molestiae indicium praebuisse; adeo ut id vitium, quod aërem flammae sustentandae ineptum reddiderat, nullum animali incommodum afferret (*u*).

44. Equidem inversam propositionem experimento explorans, observavi aërem, intra quem animal perierat, sustentandae flammae ineptum fuisse; cum enim in recipiente eo modo disposito, quo §. 28. passerculus inclusus fuisset, & periisset ex impedito novi aëris accessu, iis symptomatibus, quae a Cl. Viris jamdudum adnotata sunt, obturaculum eduxi, quo lancis foramen obturabatur, &, immersa

(*ſ*) Vid. suite de recherches sur le fluid. élast. par le Cheval. Saluce.
(*t*) Statiq. des vegetaux. exp. 116.
(*u*) Nova experimenta intra aërem, & flammam vitalem animalium exp. 1., & 2. Et Cl. Lagh. Comment. de Acad. Bonon. tom. 4. p. 88. in opusc., qui tamen observat passerculi mortem ex flammae vaporibus 36. celeriorem fuisse. ibid. p. 81.

mersa accensa candela in recipientis cavitatem, protinus extingui observavi, quod demonstrat aërem animali alendo ineptum, etiam ineptum fieri alendae flammae; forte quod vitium duplex contrahat ex animalis mora, alterum ab admixtis vaporibus, ex quo animali exitiale fiat, alterum actione pulmonum animalium, quos toties subire cogitur, ex quo flammae perniciosus evadat: et duplex quidem id vitium inesse videtur in aëre a carbonibus ardentibus, aut candentibus metallis corrupto (x), qui non tantum flammae exitialis est, ut aër a flamma alia vitiatus, sed & ipsis animalibus infestus deprehenditur.

45. Illud vero quaeri posset, num respiratus aër flammae exitialis evadat ex eo tantum, quod pulmonum calorem passus sit; num quod intra pulmonem, aut animale corpus ex alia caussa id vitium contraxerit. Nam quod ignis, & calor aërem sustentandae flammae imparem reddat (36), id non prohibet, quominus et aliae caussae id ipsum facere possint. In Physicis enim ita comparatum est, ut si errores vitare velimus, vix ultra experimenta progredi liceat: veruntamen haud leviter novae caussae excogitandae, aut admittendae sunt, ubi jam certa suppetat, cum compendiosa natura, una caussa, innumeros, ac mire diversos effectus producere soleat. Sequenti igitur experimento quaestionem definiendam suscepi. Ranam poculo vitreo, supra lancem metallicam (28) glutinato, inclusam, suffocavi; vixit autem per tres ferme dies. Una a morte hora lancis foramen aperui, & per ipsum accensam candelam in poculi cavitatem immisi: protinus extincta est, non secus ac in superiori experimento (44) contigisset. Cum vero ranae calor vix ullus sit, tuto concludi posse censeo, perversionem aëris ex suffocatis animalibus ortam calori minime tribuendam esse, ac proinde non una, sed pluribus de caussis nativam,

(x) Boyle l. c. exp. a. Hauksbé l. c.

tivam aëris compagem ita vitiari, ut flammae alendae impar evadat: quamobrem nec definire audemus, num ſimile artificialis aëris vitium ſoli calori ſit adſcribendum (42), licet diuturno frigore perinde fuerit emendatum, ac ſi ex calore productum fuiſſet (ζ).

46. Neque ſolum quando animal demum interiit (44, 45), ſed etiam multo ante aërem flammae infeſtum deprehendi; adeo ut deinceps, non flammam ſolum, ſed et ipſas immiſſas prunas ſtatim ſuffocaret. Quoniam vero aër in quo flamma extincta eſt, prunis non aeque noxius obſervatur, concludendum videtur, prunas, & animalium vitam (43) a leviori vitio, ex brevi flammae calore inducto, minus affici, dum ex graviori ejuſdem ſpeciei vitio, quod aut animalium vita, aut calor diuturnus prunarum induxit, vehementer laedantur. In eam itaque opinionem adductus ſum, ut putem, ab exhalantibus vaporibus utique animalia in clauſo vaſe plurimum laedi, ſed multo magis a vitio, & perverſione ipſius aëris haud abſimili illi, quam diuturnus calor inducere potuiſſet. Profecto, quando experimentum Haleſii (43), quo filtrationis ope, aër reſpirationi diutius aptus ſervatur, ita ab ingenuo Auctore propoſitum video, ut nec ipſe ſatis eidem fidere videatur (a), multo minus vaporibus tribuendum cenſeo, quam principio fueram opinatus (43). Huc accedit quod vitium, quo aër ex ſuffocato animali inficitur, ſimiliter diuturnum eſſe comperio, ac illud, quod ex extincta flamma naſcitur (28). Nam Boyleus aërem, in quo animal ante quatuor horas interierat immiſſo alteri animali, trium minutorum ſpatio, mortem attuliſſe ſcribit (b),

 quo

(ζ) Vid. ſuite des recherches ſur le fluide élaſt. &c. par le Chev. Saluce.

(a) Mais je ne ſçai, ſi cela ne doit pas être attribué a quelque paſſage inſenſible que l' air avoit pû ſe faire à travers les ligatures, je ne me ſouciai pas même de répéter l'experience, crainte de m'altérer la poitrine en reſpirant ſi ſouvent ces vapeurs nuiſibles. Statiq. des veget. exp. 116.

(b) Exp. phyſico-mechan. cont. 2. artic. 3. exp. 11.

quo certe tempore, animalis prius extincti vapores, qui aquosae indolis esse censentur (c) condensari, ac colligi debuissent: aër quoque factitius, undecim diebus, postquam e quercu fuerat eductus, vim veneficam retinuerat, qua immissum animal cito suffocavit (d): ex quibus erui posse videtur, aërem factitium, aut ex suffocatis prunis, aut animalibus depravatum multo gravius labefactari, ideoque non flammae solum, sed & prunis, & animalibus perniciosum esse; contra, qui flamma vitiatus fuit, flammae quidem nocere; sed, cum levius id vitium sit, quanquam ejusdem speciei, animalia, aut prunas manifeste laedere neutiquam posse. Caeterum, dum mutatae aëris constitutioni animalium in ipso inclusorum mortem tribuendam esse conjicio, minime inficior, collectis quoque vaporibus, animalia ipsa laedi plurimum posse; cum tam perspicua, tam vehemens sit diversorum effluviorum actio in nervosum systema, ut nonnisi temere in dubium revocari possit. Hoc tantum suspicor, vapores ab animalibus emanantes, ipsorum vitae minus, quam mutatam aëris crasim infensos esse. Quid quod flammam, cujus extinctionem in clauso aëre mutatae aëris constitutioni adscribendam probavimus (36), a quibusdam tamen odoratis effluviis laedi Laghius testatur (e)?

47. Sed jam forte nimis conjecturis indulsimus: enim vero nobis visum est, propositam quaestionem non prius solvi posse, quam plura in eam rem experimenta tentata fuerint, quorum inspecto eventu, difficultas tandem omnis evanescat. Primo enim definire oporteret, quousque varii alitus ex odoriferis corporibus emanantes, & per interclusum aërem dispersi, flammae in ipsum immersae nocere possint: nocere enim Laghius innuit, quantum vero noceant mi-

(c) Haller, prim. lin. Physiol. §. 438.
(d) Hales apud Desagulierium. Vid. sag. delle transaz. filosof. tom. 4. pag. 61. Vim vero veneficam aëris artificialis ab aliis corporibus educti demonstravit Boyle l. c. art. 5.
(e) L. c. pag. 85.

minime proponit; deinde opus esset Halesii experimentum (43) commodiori methodo, qua superius usi fuimus, (25) iterum instituere, omniaque ipsius phaenomena, quae ad hanc rem facere possent diligenter adnotare: postea definire, an vitium, quod ex suffocato animali aër contrahit, quodque, non secus ac vitium ex flamma natum, diuturnum esse innuimus (46), glacie ita emendari possit, quemadmodum id, quod ex flamma provenit (37, 38, 39): experimento demum decernere opus esset, num aër, qui ignis exterius admoti calorem diu passus est, postea refrigeratus (36) immissis animalibus incommodum afferat: experimenta, verbo dicam, omnia in flamma capta, mutato congruenter apparatu, in animalibus instituenda essent. Quandoquidem vero hujusmodi experimenta multum operae, & temporis requirerent, quod nobis in praesentiarum deficit, cum noster hic liber jam sub praelo sit; idcirco in tempus aliud differenda esse statuimus.

DISSERTATIONES,

ET

OPUSCULA VARIA.

MÉMOIRE
DU CHEVALIER SALUCE
Sur la nature du fluide Elastique qui se dévelope de la Poudre à Canon.

LEs sentimens de ceux qui ont traité de la Poudre à Canon sont si partagés ; leurs raisonnemens sont si brillants, & paraissent si bien apuiés sur le vrai, qu'il n'est pas possible au prémier coup d'œil de se décider sur l'estime qu'on en doit faire. Le plan que je me propose de suivre dans une matiére aussi épineuse, & si peu éclaircie, est de procéder le plus méthodiquement qu'il me sera possible à un nombre d'expériences décisives, dont je donnerai une exacte déscription, après avoir exposé en racourci le sentiment de plusieurs grands Hommes : des résultats des expériences, je tâcherai de déduire toutes les conséquences qui dépendent de l'entiére connaissance de la nature du fluide, & de la soigneuse observation des phénoménes ; c'est par la voie d'un enchainement naturel de faits, que je chercherai de satisfaire aux doutes qui partagent les Physiciens ; je n'entrerai dans aucune question qui ait rapport à la pratique ; plusieurs célébres Auteurs excités par l'importance, & la difficulté du sujet y ont exercé leurs talents. On a pû calculer l'action de ce fluide sans en connaître la nature ; & on a tiré de cette Téorie tous les secours, dont la pratique avoit besoin. C'est un bonheur pour les hommes qu'ils puissent avec la seule connaissance des effets naturels, en faire des applications heureuses aux usages les plus utiles

à la Société avant d'être assurés des causes qui les produisent.

I. Les opinions sur la cause de la force, & des effets de la Poudre à Canon, se peuvent réduire à deux principales: Mr. le Chevalier Isaac Nevvton (*a*), qu'on peut considérer comme Auteur de la première, pense que la subite & véhémente raréfaction de la matiére qui s'enflame, & s'échause très-vivement la convertit en vapeurs, dont l'action violente se manifeste par une explosion & une force prodigieuse; car dit-il le charbon & le souffre qui s'allument aisément, mettent en feu le salpêtre, dont l'ésprit converti en fumée détonne avec violence. Les vapeurs qui provienent du volatil du souffre ne contribuent pas peu à en acraitre la force. Mr. Wolff, & plusieurs autres Auteurs pensaient de même (*b*).

2. La seconde opinion est, que, lorsque la Poudre prend feu il se dévelope un fluide, dont l'élasticité était auparavant fixée, & qui gardait la forme d'un corps solide.

3. Quoique ce principe soit adopté par plusieurs illustres Auteurs, Mrs. Boyle (*c*), Papin (*d*), Jean Bernoulli (*e*), de la Hire (*f*), Belidor &c, tous ne con-

(*a*) Pulvis tormentarius, quum ignem concipit, abit in fumum flammantem. Carbo nimirum, & sulphur ignem concipiunt facillime nitrumque accendunt; nitrique spiritus inde in vaporem rarefactus, prorumpit cum explosione; similiter ac aquae vapor ex aeolipila. Sulphur quoque, ut est volatile, convertit se itidem in vaporem; id quod explosionem illam adauget . . . . Explosio itaque pulveris tormentarii oritur ex celeri ac violenta actione, qua tota permixtio subito, & vehementer calefacta, rarefit utique, vel convertit se in fumum sive vaporem: qui denique vapor actionis istius violentia eodem tempore candefactus, flammae nimirum speciem exhibet. Quaest. x. post. opt. pag. 139. 140.

(*b*) Musch. Phys. tom. 1. pag. 432.

(*c*) Op. var. pag. 36.

(*d*) Trans. phil.

(*e*) Op. om. tom. 1. Diss. de efferv. & ferm. pag. 34.

(*f*) Diss. de l'an. 1702.

conviennent pas ſur la nature & ſur la maniére dont ce fluide agit. Quelques uns, comme Mr. Halles (*g*) ont conclus, par la reſſemblance de ce fluide avec celui qu' ils avaient tiré d'autres corps ſolides par la diſtillation, ou autres procédés, qu' il était du véritable air, ſans qu' ils ſe ſoient cependant attachés à en faire une analiſe particuliére, telle, que parait l'éxiger la délicateſſe & l' importance du Sujet.

4. Mr. Muſchembroek (*h*), dont l' habileté dans les expériences eſt univerſellement reconnue, révoque en doute que le fluide élaſtique des corps ſoit du véritable air, & fait pluſieurs objections au ſentiment de Mr. Halles: & il a tâché même par pluſieurs raiſons de démontrer que ce n' était point en effet du véritable air.

5. L' autorité des grands Hommes que je viens de citer, ne ſervant qu' à augmenter mon incertitude ſur la nature de ce fluide, j'ai eu recours, comme je me l'étais propoſé, aux expériences, unique reſſource pour démêler le vrai, & terminer les différens.

6. Je démontre par leur ſecours, en prémier lieu, l'inſufiſance de la prémiére opinion; je fais enſuite une ſcrupuleuſe analiſe du fluide, en obſervant à peu près la méthode qu' a tenu Mr. Halles (*i*) pour en éxaminer d'autres; je réponds en troiſiéme lieu aux objections de Mr. Muſchembroek, en aportant les raiſons que l' expérience m' a fournies.

7. Je me flatte par ce procédé de fournir des nouvelles lumiéres ſur la Téorie Phyſique de la Poudre, & d' avoir par un cours naturel & ſimple donné la ſolution d' autres queſtions, ſçavoir de la maniére, avec laquelle la Poudre prend feu dans le vuide, & des effets qui en réſultent; En

(*g*) Stat. des veg. trad. par Mr. de Buffon pag. 164. & ſuiv. & 169.
(*h*) Coll. Acad. tom. 1. add. 38.
(*i*) Stat. des veg. pag. 166.

8. En prémier lieu personne n'ignore que les vapeurs aqueuses perdent leur élasticité, & se convertissent en eau en refroidissant. Je prouverai donc, dans la suite, que le fluide élastique de la Poudre ne perd que peu de son élasticité, (*) & que par conséquent il ne saurait être produit par des vapeurs aqueuses.

9. Mr. Halles informé des expériences de Mrs. Boyle, Papin, Bernoulli &c., & connaissant (*K*) d'ailleurs la grande quantité d'air que contient le salpêtre, & eu égard aux raisons ci-devant citées ne balance point à croire que ce ne soit du véritable air. Cette conjécture cependant est combattue ainsi que je l'ai dit par les raisons suivantes de Mr. Muschembroek.

I. Que ce fluide n'est point propre à la respiration;

II. Qu'il n'entretient point le feu.

10. Mr. Halles (*l*) soupçonne, que ces effets soient produits par le mélange des exhalaisons sulfureuses, puisqu'il a démontré qu'elles absorbent l'air, & qu'elles nuisent à la respiration; en preuve de quoi, il compare (*m*) ses résultats avec ceux de Mr. Hauksbee: pour m'en convaincre, je n'ai pas hésité de tenter la séparation des exhalaisons sulfureuses, & faire ensuite la comparaison entre les propriétés du fluide qui en serait purgé, & celui qui les contiendrait encore; C'est pourquoi j'ai fait les expériences suivantes.

11. Prémiérement pour m'assurer que ce fluide nuit aux animaux.

EXPE-

(*) J'ai dit que le fluide élastique de la Poudre perd un peu de son élasticité, parceque vraiment dans l'expér. que j'en ai fait, il est arrivé quelque changement à la hauteur du mercure, j'aurois cependant lieu de douter que l'atmosphére ait pu y contribuer, c'est pourquoi je me reserve à la répliquer avec plus de diligence.

(*K*) Voiés stat. des veg. pag. 159.

(*l*) Ibid. pag. 163.

(*m*) Ibid. pag. 197.

EXPERIENCE PREMIERE.

JE mis sous un récipient [a] en forme de bouteille placé sur la Pompe Pneumatique, une Caille: de l'embouchure [b] du récipient sortait un tube de verre, à l'extrémité [c] du quel était un petit flacon où j'avois mis de la Poudre, je lutai fortement toutes les jointures, je pompai ensuite par deux éxantlations une partie de l'air, après lesquelles je fis placer un flambeau, dont la flamme répondait éxactement à l'endroit [d] où était la Poudre dans le flacon: je continuai aprés cela à pomper l'air jusqu'à ce que l'animal donna des marques assurées qu'il alloit toucher à sa fin, terme précis où la Poudre devait s'enflammer, & que j'avais trouvé après plusieurs reprises, en effet elle prit feu, & le fluide passant dans le récipient étouffa l'animal; il est donc prouvé que le fluide élastique de la Poudre est pernicieux & mortel. Fig. 1. pl. pr.

12. Les phénoménes que j'ai observé dans cette occasion sont les suivans;

I. Qu'une flamme lente & bleuatre se manifeste lorsque la poudre commence à entrer en fusion;

II. Que lorsqu'elle s'embrase totalement elle ne fait point de bruit, & se convertit en une nuée opaque.

Les difficultés que j'ai rencontré dans l'éxécution de cette expérience, m'ayant obligé de la repéter bien des fois, j'ai eu occasion de remarquer les précautions qu'il y faut apporter, je ne parlerai que des principales, pour épargner de peine à ceux qui se donneront celle de la répliquer.

I. Le flacon doit être bien sec, car sans cela il se fend dans le tems que la poudre prend feu; pour remédier à cet inconvénient, j'ai coutume de l'exposer petit à petit à un feu plus violent; & je l'y tiens pendant long tems, ayant soin pour prévenir la fusion, de le changer de situation.

2. La

II. La Poudre doit être pilée finement, parceque la propagation du feu étant interrompue dans le vuide, les grains ainsi divisés en parties fort petites sont plus contigus, & le feu s'y met plus aisément tout à la fois, lorsqu'ils sont échauffés.

III. La plus grande facilité de s'enflammer que la Poudre pilée a dans l'air libre, & la perte de force qu'elle parait souffrir par cette opération, (à ce qu'on peut juger par le faible détonnement qu'elle fait) m'ont déterminé à en mettre une plus grande quantité dans le flacon; en effet l'événement a très-bien confirmé mon attente, & on peut en mettre davantage sans risquer de briser les vaisseaux, ce qui est d'autant plus utile dans cette expérience, où il faut un assés grande quantité de fluide, sans qu'il soit possible de faire un grand vuide à cause que l'animal périrait.

Cet effet surviendrait-il peut-être parceque la vitesse, avec laquelle l'air recouvre son élasticité trouvant moins de résistance, à cause que les parties n'adhérent plus entr'elles par un si fort contact, la force en serait amoindrie?

13. Cette façon de mettre le feu à la poudre en échauffant le verre me parait la plus propre, & la plus simple, outre les avantages qu'elle a d'être plus active, & d'en allumer une plus grande quantité, parce qu'elle peut embrasser une surface plus étendue.

Ce qui n'arrive pas en se servant d'un miroir, ou d'un verre ardent, puisque par ce moyen on n'embrase que les grains, sur lesquels tombent les rayons, car il faut remarquer ainsi que je l'ai dit en passant seulement (II.) que la Poudre dans le vuide ne s'embrase qu'après qu'une forte chaleur l'a mis en fusion; le miroir, ou verre ardent ne produit cet effet qu'aux peu de grains qu'il affecte; & l'application d'un fer rouge sous le disque de la platine de la Pompe, est une manière trop pénible, qui a en

partie

partie le désagrément ci-devant indiqué, & qui plus est, elle ne peut convenir dans des expériences aussi délicates.

14. Par ce qui a été dit on voit clairement en prémier lieu, que, ce n'est qu'en vertu de la résistance de l'air extérieur que la Poudre détonne, puisque dans un air fort rare, l'explosion se fait sans détonnement.

En second lieu, que l'air qui se trouve dans les intervales de la Poudre grainée sert à la propagation du feu, car l'on sait, comme je l'ai dit, (13) qu'en se servant du miroir &c., ou du fer rouge l'on ne peut enflammer toute la Poudre, & si la communication du feu n'était point interdite l'inflammation de peu de grains devrait suffire pour mettre le reste en feu, & c'est aussi pour cette raison que je la fais piler, comme je l'ai fait observer, précaut. II.

15. La conjécture de Mr. Halles ne me paraissait pas moins fondée après l'expérience que je venais de faire, & dans l'intention de mettre fin à toute controverse, je commençai par refléchir sur la nature de chaque individu, afin de me former du fluide l'idée la plus juste, & ayant considéré que le salpêtre contient un alkali fixe & un acide volatil, que le souffre est composé d'un acide, d'une matiére huileuse & inflammable, que le charbon enfin contient une grande quantité de phlogistique; j'imaginai que le fluide serait constitué par des parties omogénes à celles des substances primitives, & en conséquence de ce jugement, je m'attachai à tenter la séparation des exhalaisons pernicieuses par une voye chimique.

16. Persuadé donc que ce fluide contiendrait essentiellement des parties acides vitrioliques & nitreuses, & une grande quantité de matiéres grossiéres, (15) j'eus recours à une substance alkaline qui retenant par une grande affinité les prémiéres, interdiraient à l'aide des filtres le passage aux autres, & pour m'en convaincre je fis l'expérience suivante.

EXPERIENCE SECONDE.

Fig. 1. pl. pr. JE fis à l'apareil de la prémiére expérience la variation seule du tube, qui sert de communication du récipient au flacon : j'en employais un fait en plusieurs piéces (*r r r r*) qui entraient l'une dans l'autre : chacune de celles, qui s'emboitaient avoit un double filtre de gaze bien enduit d'huile, ou de sel tartre ; celui qui entrait dans le récipient était ou triple, ou bien d'une toile plus serrée. Les jonctions furent soigneusement lutées, & je procédai ensuite de la même maniére, que dans la prémiére expérience. La Caille par son abatement & ses contorsions, ménaçait une fin prochaine. Le baromêtre était à 20. pouces environ, lorsque la poudre s'alluma ; l'animal aussitôt prit sensiblement de nouvelles forces, loin de démeurer couché sur son ventre les yeux mourants, il se leva promptement, enfin il donna des marques non équivoques de l'alternative qu'il venait d'essuyer. Le baromêtre dans ce moment baissa de 10. pouces environ ; les exhalaisons denses & noires ne passerent point au delà du prémier filtre : ayant répliqué cette expérience sans changer les filtres à cause de la grande quantité d'huile de tartre, dont je les avais enduits, j'en eus les mêmes résultats : j'ai trouvé après avoir ôté les filtres que le plus proche du flacon contenait une espéce de calcination en assés grande quantité, dans celui qui suivait un sel cristallisé, au troisiéme un peu du même sel, dans le dernier enfin je ne pû rien apperçevoir de sensible.

17. Le sel qui se trouve dans le second & troisiéme filtre suivant le jugement que j'avais formé (16), devait contenir un espéce de nitre regénéré, car l'on sait (*n*) que de l'inflammation du souffre combiné avec le salpêtre, il

s'éléve

(*n*) Voy. Macquer. el. de Chim. prat. pag. 60.

s'éléve des vapeurs, dont l'odeur est mélée d'un esprit sulfureux & d'esprit de nitre, & si on les rassemble, on trouve effectivement que la liqueur est un mélange d'acide nitreux, d'acide de souffre & d'esprit sulfureux, ce qui étant combiné avec l'alkali du tartre, doit donner un composé de nitre regéneré & de tartre vitriolé, j'en ai mis sur un charbon en feu, & j'ai observé qu'il petillait, & fusait sensiblement, ce qui a servi à me confirmer dans mon idée; faute d'une quantité suffisante de ce sel, je n'ai pu l'assujettir à d'autres éxamens.

18. Cette expérience comparée avec la précédente fait connaître que les exhalaisons infectées dont le prémier fluide n'était pas purgé, sont celles qui on fait périr l'animal, ce qui étant aussi arrivé à Mr. Muschembroek lui a donné lieu de douter que les fluides élastiques soient du véritable air.

19. J'ai emploié le même artifice pour observer si le fluide ainsi purgé perd une aussi grande partie de son élasticité qu'en a perdu celui que Mr Hauksbee avait gardé, ce qui devait servir à établir avec plus de fondement l'issue de mes recherches, quoique d'ailleurs Mr. Halles ait (o) vu qu'en distillant le salpêtre à travers l'eau, l'air qui s'en dévelopait conservait son élasticité, ce qui n'arrivait pas sans cette précaution, car alors ses résultats aprochaient de ceux de Mr. Hauksbee.

EXPERIENCE TROISIEME.

UN robinet qui passait à travers la platine, & communiquait avec le récipient était soigneusement luté à la partie supérieure (a) du tube d'un baromètre, qui en cette occasion ne touchait point au mercure, mais il était Fig. 2. pl. pr.

(o) Stat. des veg. pag. 166.

était recourbé en forme de ſiphon: le reſte de l'apareil était conforme à celui de l'expérience ſeconde. Je fis le vuide, & le mercure ſe trouvait environ à 27. pouces de hauteur, lorſque la Poudre prit feu; les oſcillations du mercure étant ceſſées, enſorte qu'on le voyait 10. à 12. pouces plus bas, je fermai le robinet, & je marquai avec un petit fil de ſoye ciré le point où répondait la ſurface ſupérieure adhérante aux parois du tube, j'ai laiſſé enſuite pendant long tems cet apareil ſans que j'aie aperçu de changement bien ſenſible à la hauteur du mercure, & par conſéquent à l'élaſticité du fluide, de ſorte que j'ai lieu de croire que ces petites variations aient été cauſées par celles de l'atmoſphére, ou ſi elles dépendaient encore du fluide, c'eſt peut être, parceque je ne l'ai pas aſſés purgé des exhalaiſons vicieuſes; car au lieu d'enduire les filtres d'huile, j'aurais pû mettre du ſel de tartre qui les aurait retenu plus ſûrément & en plus grande quantité; je ſuis d'autant plus porté à le conjécturer que les différences furent de peu de conſéquence, tandis que Mr. Hauksbee (*p*) a trouvé que le fluide qu'il avait gardé dixhuit jours perdit en ce tems $\frac{19}{20}$ de ſon élaſticité une ſeule 20.^me^ reſtant conſtante..

20. Par la comparaiſon des expériences de Mr. Hauksbee, & de Mr. Halles, il eſt d'autant plus plauſible de conclure que le fluide élaſtique de la Poudre perd une grande partie de ſon élaſticité à cauſe des exhalaiſons ſulfureuſes, & des vapeurs acides; car Mr. Halles démontre que les exhalaiſons, & les vapeurs de cette nature fixent, ou abſorbent une quantité déterminée d'air, & que le reſte ne ſouffre plus d'altération, ce qui eſt préciſément conforme à l'iſſue qu'ont eu les expériences de Mr. Hauksbée, que j'ai cité ci-devant, *expér.* 3.

EXPE-

(*p*) Expér. Phiſ. mec. pag. 85.

EXPERIENCE QUATRIEME.

LE peu d'altération que, j'observai dans l'élasticité du fluide me détermina à profiter de cet apareil pour examiner un autre caractére du véritable air, il s'agissait d'observer dans quelle raison il se comprimerait, & par l'infusion que je fis de nouveau mercure dans la jambe recourbée, je trouvai qu'il se comprime à peu près de même que l'air commun en raison des poids. Fig. 2. pl. pr.

21. Mr. Muschembroek n'ayant point parlé de l'élasticité du fluide, & ayant remarqué seulement pour ainsi dire en passant la différence des raisons de compression entre ce fluide & l'air comun, je me ne suis pas trop attaché & n'ai pas pris toutes les précautions nécessaires pour décider incontestablement ces deux points; il est cependant bon de savoir que Mr. Halles (*q*) ayant comprimé de ces airs factices a trouvé aussi qu'ils suivent la loi de l'air comun.

22. La seconde objection de notre illustre Auteur ne peut qu'embarasser très-fort un Physicien par la grande difficulté qu'on rencontrerait dans l'arrangement d'une expérience qui ne laissa plus rien à désirer d'autant plus qu'il a laissé ignorer celles, par lesquelles il a trouvé que le fluide élastique éteint la flamme; elle n'est cependant pas à mon avis aussi solide, que l'autre, quoiqu'elle présente au premier coup d'œil quelque chose de plus frappant, qui parait décider la question; l'altération que la chaleur violente cause à cette propriété de l'air, lors même qu'il est comun & naturel, nous tire de l'admiration où nous pourrions être en voyant dans le fluide élastique de la Poudre tous les caractéres de l'air comun, excepté celui-ci; l'on sait que l'air en

(*q*) Stat. des veg. pag. 164. & 369.

en passant par la flamme, ou autour des corps que l'on a fait fortement échaufer ne sçaurait plus être propre non seulement à entretenir un autre flamme, mais aussi à nourrir quelque feu que ce soit (*r*).

24. Delà il pourrait très-bien resulter que l'air nouvellement développé de la Poudre, quoique rendu à son prémier état d'air comun, (en le purgeant des parties qui altéraient si fort ses propriétés qu'on avoit lieu de douter avec quelque fondement de sa véritable nature) cet air dis-je se dégageant des obstacles qu'il n'aurait pu surmonter sans le secours du feu, qui lui fait recouvrer subitement son élasticité, peut être ne peut-il aquérir ce caractére, de même que l'air échaufé dans un récipient sans rien perdre de sa gravité spécifique, de son élasticité &c. est cependant privé entiérement de cette vertu.

25. Après tout ce que nous venous de dire, il parait qu'il n'y a plus aucun lieu de douter de la nature du fluide élastique de la Poudre; l'air par conséquent est le grand mobile des effets surprenans, que nous voyons, & le violent ressort, qui agit si puissamment, en vertu des particules ignées qui le mettent en action: de sorte que l'air contenu dans chaque grain fait le principe virtuel de la force, celui qui se trouve dans les intervales des grains sert de véhicule à l'inflammation, & l'extérieur cause le détonnement par la collision & l'impulsion que souffrent ses particules de celles qui se développent avec une vitesse prodigieuse à l'inflammation de la Poudre.

26. Puisqu'après avoir analisé le fluide élastique en question il est démontré en conséquence que l'opinion des Auteurs cités (1) quelque ingénieuse & brillante qu'elle soit, n'est pas confirmée par l'expérience, il est tems d'examiner les sentimens de ceux dont j'ai parlé (2) pour en démêler

(*r*) Com. pag.

méler les circonſtances qui font naître les différences entr' eux ſur la maniére, avec laquelle ils font agir l'air, qu' il reconnaiſſent tous comme la cauſe des effets de la Poudre, ſans qu' ils en aient aſſuré la vérité par des expériences.

I. Mr. Jean Bernoulli (s) prétend, que le feu met en action l' air condenſé dans chaque grain.

II. Mr. de la Hire (t) ajoute que non ſeulement l'air des grains eſt mis en agitation par le feu, mais auſſi celui qui ſe trouve dans les interſtices.

III. Mr. Belidor enfin généraliſe l' opinion, & ne met point de reſtriction à l' action de l' air, d' où l' on peut inférer qu' il comprend auſſi l' air extérieur.

17. Par ce qui a été dit on doit former le jugement ſuivant.

I. Que Mr. Bernoulli par ſon avis n'aſſigne que la ſource du fluide qui fait l' activité intrinſéque de la Poudre, ſans que tous ſes effets ordinaires ſoient compris en effet ſous l' idée qu' il avait de l' action de l' air, car il n' aurait pu combiner par ce ſeul ſecours le détonnement & la propagation du feu avec l' exploſion.

II. Mr. de la Hire a quelque avantage ſur Mr. Bernoulli, puiſqu' il pourrait indiquer la propagation du feu, cependant ſon opinion eſt encore imparfaite.

III. Mr. de Belidor n' ayant ſpécifié aucune eſpéce d' air, enſorte, qu' il n' entre point à déterminer l' action particuliére qu' elle éxerce à chaque phénoméne, a donné un explication conforme à la vérité de la cauſe générale des effets ordinaires, qui n' eſt en ce cas que la combinaiſon des trois différentes propriétés, avec leſquelles l'air influë ſur les phénoménes mentionnés.

18. Il

(s) Op. om. tom. pag. 34.
(t) Diſſ. an. 1702.

28. Il ſera moins difficile à préſent d'avoir avec plus de préciſion pluſieurs des connuës néceſſaires aux Mathématiciens pour reſoudre tous les Problêmes balliſtiques, & les autres de cette nature, puiſqu'en ſe ſervant des mêmes artifices, dont j'ai uſé, il ne s'agira plus que d'obſerver les différences des réſultats cauſées par les altérations apportées au fluide. Les expériences n'en seront ſans contredit pas moins délicates: l'utilité réelle qu'on y trouvera, ſera celle d'avoir une baze conſtante, dont on a déja bien des notions aſſurées, vu que pluſieurs de ſes propriétés caractériſtiques ſont ſoumiſes à des loix immuables, qui ſont ſous l'empire du Calcul: quoique ces données ayent été priſes juſqu'à préſent, (de l'aveu de Mr. Euler dans ſes notes à Mr. Robins) plutôt hipotétiquement à cauſe des grandes difficultés que l'on rencontre, cependant bien des ſavans ſe ſervant des obſervations plus aprochantes du vrai, ont répandu de grandes lumiéres ſur ce ſujet, non ſeulement par la réſolution de pluſieurs Problêmes, mais encore par les méthodes qu'ils ont fourni pour reſoudre les autres Problêmes poſſibles.

29. Mr. Nevvton eſt le prémier qui aie recherché la courbe que trace un corps pouſſé par la force de la Poudre en ſupoſant la réſiſtence de l'air proportionelle aux quarrés des viteſſes, & aprés bien des ſoins il l'a déterminée par aproximation. Mr. Jean Bernoulli en donna enſuite une ſolution plus ample & plus éxacte. Mr. Beniamin Robins après avoir trouvé que la viteſſe, avec laquelle l'air ſe précipite dans le vuide eſt moindre que celle, avec laquelle ſe meut un projectile pouſſé par la force de la Poudre, a déterminé la réſiſtence de l'air preſque en raiſon des cubes, & Mr. D'Alembert rapportant ce principe dans ſon excellent ouvrage ſur la réſiſtence des fluides lui fait une ingénieuſe application du Calcul; Mr. Euler enfin a donné dans ſes notes à Mr. Robins &

dans

dans une Diſſertation particuliére, (*u*) tout ce que l'on peut trouver de plus complet à préſent: il y a même ajouté des méthodes, & des formules pour reſoudre les cas poſſibles. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail ſur ces ſortes d'applications, une telle digreſſion étant tout à fait étrangére au ſujet que je me ſuis propoſé.

(*u*) Mém. de l'Ac. R. des Sc. de Berlin tom. 6.

RECHERCHES
SUR LA METHODE
DE MAXIMIS, ET MINIMIS
PAR M. LOUIS DE LA GRANGE.

1. LES Géométres ſavent depuis long-tems, que lorſque la premiére différentielle d'une variable quelconque diſparoit ſans que la ſeconde diſparoiſſe en même tems, elle devient toujours un *maximum*, ou un *minimum*; & en particulier elle eſt un *maximum*, ſi ſa différentielle ſeconde eſt négative, & un *minimum*, ſi cette différentielle eſt poſitive. Si la différentielle ſeconde diſparoit au même tems que la premiére, alors la quantité n'eſt ni un *maximum*, ni un *minimum*, à moins que la troiſiéme différentielle ne diſparoiſſe de même, dans lequel cas la propoſée deviendra un *maximum*, ſi la différentielle quatriéme ſera négative, & un *minimum*, ſi elle eſt poſitive, & ainſi de ſuite. En général, pour qu'une quantité ſoit un *maximum*, ou un *minimum*, il faut que les ordres ſucceſſifs des différentielles, qui s'évanouiſſent enſemble, ſoient en nombre impair, & alors elle eſt ſûrement un *maximum*, ou un *minimum*, ſelon que la différentielle qui ſuit la dernière évanouiſſante ſe trouve négative, ou poſitive. Voyez Maclaurin, traité des fluxions p. 238. & 857.

2. Tout ceci ſuppoſé & bien entendu, que Z repréſente une fonction algébrique des variables t, u, x, y, &c., & qu'on ſe propoſe de la rendre un *maximum*, ou un *minimum*. Soit ſelon les regles ordinaires

dZ

$dZ = pdt + qdu + rdx + fdy +$ &c., & l'on aura d'abord cette équation

$pdt + qdu + rdx + fdy +$ &c. $= 0$. Mais comme la relation entre t, u, x, &c. est encore indéterminée, de même que celle de leurs différentielles dt, du, dx &c., & que d'ailleurs l'équation donnée doit être vraie quel que soit leur rapport; il est évident que pour les chasser tout à fait de l'équation, il faut égaler séparément à zero chaque membre pdt, qdu, rdx &c., d'où l'on tire autant d'équations particuliéres qu'il y a de variables savoir $p = 0$, $q = 0$, $r = 0$ &c. Par le moien de toutes ces équations on trouvera les valeurs de chaque inconnue, t, u, x &c. qui substituées dans la fonction proposée Z la rendront un *maximum*, ou un *minimum*.

3. Passons maintenant à l'examen de la seconde différentielle. En supposant, ce qui est permis, les premiéres différentielles dt, du, dx &c. constantes, l'on aura

$d^2Z = dpdt + dqdu + drdx + dfdy +$ &c.

Soit $dp = Adt + Bdu + Ddx + Gdy$

$dq = Bdt + Cdu + Edx + Hdy$

$dr = Ddt + Edu + Fdx + Idy$

$df = Gdt + Hdu + Idx + Ldy$

ce qui donnera

$d^2Z = Adt^2 + 2Bdtdu + Cdu^2 + 2Ddtdx + 2Edudx + Fdx^2 + 2Gdtdy + 2Hdudy + 2Idxdy + Ldy^2$.

Pour commencer par le cas le plus simple supposons qu'il n'y ait qu'une seule variable t, de sorte que $d^2Z = Adt^2$; on voit d'abord que, puisque dt^2 est toujours positif, la différentielle d^2Z doit avoir le même signe que la quantité A; donc si A est positif Z sera un *minimum*, & si A est négatif il sera un *maximum*; si $A = 0$ on suivra les regles données §. 1.

4. Les variables contenues dans Z soient deux, savoir t & u; alors $d^2Z = Adt^2 + 2Bdtu + Cdu^2$. Il paroit au premier aspect bien difficile de connoître si cette expression d^2Z doit être positive, ou négative, sans qu'on ait le rapport de dt à du, qui n'est pas donné; car puisqu'en changeant ce rapport la fonction d^2Z doit aussi varier, il semble indubitable qu'elle pourra aussi passer du positif au négatif, & du négatif au positif, pendant que les quantités A, B, C restent les mêmes. Qu'on donne cependant à la proposée $Adt^2 + 2Bdtdu + Cdu^2$ cette forme $A\left(dt + \frac{Bdu}{A}\right)^2 + \left(C - \frac{B^2}{A}\right)du^2$; & on verra que, comme les quarrés $\left(dt + \frac{Bdu}{A}\right)^2$, & du^2 ont toujours le même signe $+$, toute la quantité sera nécessairement positive si les deux coéficiens A & $C - \frac{B^2}{A}$ sont positifs, & au contraire elle deviendra négative, lorsque ceux-ci seront tous deux négatifs, quel que soit le rapport de dt à du. On aura donc pour le cas du *minimum* $A > 0$ $C - \frac{B^2}{A} > 0$ savoir $C > \frac{B^2}{A}$, ou $CA > B^2$ ce qui donne de même $C > 0$; à moins donc que les quantités A, B, C n'aient ces conditions $A > 0$, $C > 0$, & $AC > B^2$ la proposée Z ne pourra pas être un *minimum*. En second lieu on trouvera pour le *maximum* $A < 0$ $C - \frac{B^2}{A} < 0$ savoir $C < \frac{B^2}{A}$, $CA > B^2$, puisque A est négatif; ce qui donne encore $C < 0$; donc les conditions pour le *maximum* seront en partie les mêmes, & en partie précisément contraires à celles du *minimum*.

5. Si

5. Si A ou C, ou toutes deux ſont $=$ o ſans que B le ſoit auſſi, la condition de $AC > B^2$ ne pourra pas ſubſiſter, ainſi la quantité propoſée ne deviendra jamais un vrai *maximum*, ou *minimum*; la même choſe arrivera toutes les fois que A, & C ſeront de ſigne contraire; car puiſque B^2 eſt toujours poſitif la condition de $AC > B^2$ devient impoſſible. Si B s'évanouiſſoit encore en même tems que A, ou C; d^2Z ſe trouveroit réduite au cas d'une ſeule variable, & par conſéquent pourroit être de nouveau un *maximum*, ou un *minimum*, ou ni l'un, ni l'autre, ſelon ce qu'on a dit pour le premier cas. Enfin ſi la quantité d^2Z étoit toute $=$ o, ſavoir $A = 0$, $B = 0$, $C = 0$, il faudroit recourir à la différentielle troiſiéme; que ſi celle-ci ſe trouve n'être pas égale à zero, la quantité Z ne peut être ni un *maximum*, ni un *minimum*; & au contraire ſi elle évanouit en même tems que la ſeconde on cherchera tout de ſuite la quatriéme; & ſi elle n'eſt pas évanouiſſante il ſera facile par la méthode dont nous nous ſommes ſervi ci-devant de connoître ſi elle eſt poſitive, ou négative, ce qui déterminera de nouveau le *maximum*, ou le *minimum*.

6. Lorſque les variables ſont trois, ſavoir t, u, x la différentielle d^2Z prend cette forme $d^2Z = Adt^2 + 2Bdtdu + Cdu^2 + 2Ddtdx + 2Edudx + Fdx^2$ qu'on réduira d'abord à

$$A\left(dt + \frac{Bdu}{A} + \frac{Ddx}{A}\right)^2 + \left(C - \frac{B^2}{A}\right)du^2$$

$$+ 2\left(E - \frac{BD}{A^2}\right)dudx + \left(F - \frac{D^2}{A}\right)dx^2$$

Soit poſé $C - \frac{B^2}{A} = a$, $E - \frac{BD}{A^2} = b$, $F - \frac{D^2}{A} = c$,

& on aura $d^2Z = A\left(dt + \frac{Bdu}{A} + \frac{Ddx}{A}\right)^2 + adu^2 + 2bdudx + cdx^2$; qu'on opére à préſent

ſur

sur ces trois derniers membres, comme on a fait ci-dessus §. 4., & toute la différentielle proposée $d^2 Z$ deviendra $A\,(dt + \frac{B\,du}{A} + \frac{D\,dx}{A})^2 + a\,(du + \frac{b\,dx}{a})^2 + (c - \frac{b^2}{a})\,dx^2$; or les quarrés $(dt + \frac{B\,du}{A} + \frac{D\,dx}{A})^2$, $(du + \frac{b\,dx}{a})^2$, & dx^2 étant toujours positifs, toute la différentielle sera de même positive si les coéficiens A, a, & $c - \frac{b^2}{a}$ ont chacun le signe +; on a donc pour le *minimum* les conditions suivantes $A > 0$, $a > 0$, $ca > b^2$, ou en remettent au lieu de a, b, c, leurs valeurs, $A > 0$; $C - \frac{B^2}{A} > 0$, $(C - \frac{B^2}{A}) \times (F - \frac{D^2}{A}) > (E - \frac{BD}{A})^2$ savoir $A > 0$, $CA > B^2$, & $(CA - B^2) \times (FA - D^2) > (EA - BD)^2$, d'où il résulte encore $C > 0$, $F > 0$, & $FA > D^2$. On trouvera par les mêmes principes pour le *maximum* $A < 0$, $CA > B^2$, & $(CA - B^2)(FA - D^2) > (EA - BD)^2$, & par conséquent $C < 0$, $F < 0$, & $FA > D^2$.

7. Si les quantités A, & C évanouissent seules, ou toutes deux, ou une simplement, la seconde condition devient impossible; si c'est F qui s'évanouit, alors la troisiéme devient impossible; car $(CA - B^2) \times - D^2$ qui est nécessairement négatif, à cause de $CA > B^2$ doit toujours se trouver moindre de $(EA - BD)^2$, d'où il suit que Z ne sauroit être un *maximum*, ou un *minimum*, si A, C, D prises séparément, ou ensemble comme on voudra sont égales à zero. Si par l'évanouissement des termes la différentielle $d^2 Z$ se reduisoit à deux variables, ou à une seulement, elle tomberoit dans le second cas, ou dans le premier, & on devroit suivre les regles données §. 3., & *suiv.* Enfin si toute la $d^2 Z$ se trouvoit égale à zero, &

que

que la différentielle troisiéme ne soit pas de même égale à zero, on seroit sur que la proposée Z ne pourroit jamais devenir ni un *maximum*, ni un *minimum*; & quand cette différentielle troisiéme évanouiroit avec la seconde, par des transformations semblables à celles que nous avons pratiquées, on pourroit dans la quatriéme différentielle distinguer les cas du *minimum*, & du *maximum*, & ceux qui sont inutiles.

8. On peut étendre la même théorie aux fonctions de quatre, ou plus variables. Quiconque aura bien saisi l'esprit des réductions que j'ai employées jusqu'ici, pourra sans peine découvrir celles qui conviendront à chaque cas particulier. Au reste pour ne pas se méprendre dans ces recherches, il faut remarquer que les transformées pourroient bien venir différentes de celles que nous avons données; mais en examinant la chose de plus-près on trouvera infailliblement que quelles qu'elles soient, elles pourront toujours se réduire à celles-ci, ou au moins y être comprises.

9. Comme je crois cette théorie entiérement nouvelle, il ne sera peut-être pas inutile d'ajouter les réflexions suivantes. Quel que soit le nombre des variables qui entrent dans la fonction proposée Z; si on les regarde chacune en particulier, & qu'on cherche le *maximum*, ou *minimum* qui lui convient pendant que toutes les autres demeurent les mêmes, on trouvera à part les premiéres différentielles $p\,dt$, $q\,du$, $r\,dx$ *&c.*, dont chacune étant égalée à zero, nous donneroit les mêmes équations que ci-dessus, $p = o$, $q = o$, $r =$ *&c.* §. 1. De la même maniére passant aux différentielles secondes, ont trouveroit celles-ci séparément $A\,dt^2$, $C\,du^2$, $F\,dx^2$, $L\,dy^2$ *&c.*, & par conséquent si A, C, F, L *&c.* sont toutes positives, ou négatives, on pourroit croire que cela suffit pour que les valeurs de t, u, x *&c.* tirées des équations $p = o$,

$q = 0$ *&c.* rendent néceſſairement la propoſée Z un *minimum*, ou un *maximum*. Il eſt vrai en effet que par rapport à chacune de ces variables conſidérées à part la quantité donnée Z devra toujours être la plus grande, ou la plus petite ; mais eſt-il certain que ce qui vaut pour chacune priſe ſéparément doive auſſi valoir pour toutes enſemble ? Examinons la choſe plus intimément.

10. Que la propoſée Z contienne les ſeules variables t & u, & on pourra la regarder comme l'ordonnée à une ſurface, dont t & u ſont les deux autres ; donc la queſtion dans ce cas ſe reduit à trouver la plus grande, ou la plus petite ordonné d'une ſurface, dont l'équation eſt donnée, ſavoir $dZ = p\,dt + q\,du$. Si l'on fait u conſtant, elle ſe reduit d'abord à $dZ = p\,dt$, & dans ce cas elle exprime toutes les ſections de la même ſuperficie paralléles à l'axe des t, à meſure que la quantité u reçoit des valeurs différentes. Soit donc poſé $p = 0$, & on aura §. 2. une valeur de t qui donnera la plus grande, ou la plus petite ordonnée Z dans chacune de ces ſections paralléles ; mais puiſque u eſt conſtant, ſi l'on différentie de nouveau la dZ on a $d^2 Z = A\,dt^2$, & par conſéquent on jugera du *maximum*, ou *minimum* par la ſeule valeur de A, après y avoir cependant ſubſtitué à la place de t la valeur que fournit l'équation $P = 0$. Savoir ſi A ſe trouve poſitive, ou négative quelle que ſoit la valeur d'u, ou bien ſi en changeant u, elle peut auſſi changer de ſigne, on conclura dans le premier cas que toutes les dites ſections ont un *maximum*, ou un *minimum*, & dans le ſecond qu'elles ont entre certaines limites un *maximum*, entre d'autres un *minimum*. Si A eſt $= 0$, quelle que ſoit la valeur de la conſtante u, alors aucune des dites ſections n'aura ni un *maximum*, ni un *minimum*. Mais ſi A devient ſeulement $= 0$, lorſque u a de certaines valeurs données, dans ces cas ſeulement les ſections correſpon-

respondantes feront destituées du *maximum*, ou du *minimum*. Le lieu de toutes ces ordonnées qui font un *maximum*, ou un *minimum*, ou ni l' un ni l' autre fera contenu dans l' équation $p = 0$, en aiant égard à la feule variabilité de u, elle formeront donc dans la même fuperficie une fection qui fera à fimple, ou à double courbure, & qui fera déterminée par les deux équations conjointes $dZ = p\,dt + q\,du$ & $p = 0$, ou $dZ = q\,du$ & $p = 0$. On voit par là, que pour trouver le *maximum*, ou le *minimum* de la furface entiére, il faudra chercher la plus grande, ou la plus petite ordonnée qui convient à cette même fection; on aura donc de nouveau $q = 0$, ce qui donnera la valeur de l'autre variable u.

11. Paffons maintenant à la différentielle de q; elle a été d'abord fuppofée $= B\,dt + C\,du$ §. 3.; mais puifque dans ce cas t eft déterminé par u dans l'équation $p = 0$, ou bien dans fa différentielle $A\,dt + B\,du = 0$, dt eft $= -\frac{B\,du}{A}$, ce qui rend $dq = (-\frac{B^2}{A} + C)\,du$; il refulte donc que fi $-\frac{B^2}{A} + C$ eft pofitif, favoir fi $C > \frac{B^2}{A}$ l'ordonnée fera la moindre; fi $C < \frac{B^2}{A}$ elle fera la plus grande, & fi $C = \frac{B^2}{A}$ elle ne fera ni l'une, ni l'autre, à moins que les conditions réquifes dans les différentielles des genres plus élevés ne foient remplies. Or en refléchiffant fur ces *maximum* & *minimum*, il fera aifé de comprendre que l'ordonnée Z ne pourra pas être un *maximum* entre toutes les autres, à moins qu'elle ne foit la plus grande de toutes celles qui font contenues dans la fection determinée par $dZ = q\,du$, & de plus que toutes les ordonnées qui compofent cette même fection ne foient encore elles mêmes des *maximum* dans les fections

 paral-

parallèles correspondantes. §. 10. On prouvera de même que la quantité Z ne sauroit être absolument un *minimum* sans qu'elle soit de même un *minimum* dans la section qui contient tous les *minimum*. Car dans tous les autres cas l'ordonnée seroit ou la plus grande, ou la plus petite d'entre celles qui ne sont ni les plus grandes, ni les plus petites, ou bien entre les plus grandes, ou les plus petites, elle ne seroit ni la plus grande, ni la plus petite, ou enfin elle seroit la plus grande d'entre les plus petites, ou au contraire, ce qui ne donne pas un vrai *maximum*, ou *minimum* comme on cherche. De tout ceci je conclus donc qu'après avoir tiré des équations $p = 0$, $q = 0$, les valeurs de t & u, & les avoir substituées dans A, & dans $C - \frac{B^2}{A}$ il faut pour que Z soit un vrai *maximum*, que A soit négatif, & $C < \frac{B^2}{A}$, savoir $CA > B^2$; & au contraire si Z doit être un vrai *minimum* on doit trouver A positif, & $C > \frac{B^2}{A}$, ou $CA > B^2$, conformément à la théorie générale expliquée §. 4., & *suiv.*

12. Si au lieu de considérer d'abord u constant & t variable, on avoit fait u variable & t constant, on seroit parvenu aux déterminations suivantes $C < 0$, & $AC > B^2$, pour le *maximum* $C > 0$, & $AC > B^2$, pour le *minimum* ce qui revient au même. Au reste cette méthode que nous venons d'employer pour découvrir les conditions des *maximum* & *minimum* dans les fonctions à deux seules changeantes, est également applicable à toutes les autres fonctions plus composées, elle a même l'avantage d'être plus analitique, & plus directe que la première, c'est pourquoi je tâcherai ici de la développer dans toute sa généralité.

13. So-

13. Soient les variables contenues dans Z en tel nombre qu'on voudra ; je ne considére d'abord qu'une variable seule, & je tire par la différentiation l'équation pour le *maximum*, ou *minimum* qui lui convient ; puis en passant à la différentielle seconde, je trouve les conditions qui déterminent la proposée à être un *maximum*, ou un *minimum*, ou ni l'un ni l'autre. Après cette premiére opération je substitue dans Z, ou dans ses différentielles simplement la valeur de la premiére variable trouvée, & je procéde sur un autre variable de la même maniére ; ensuite mettant de nouveau dans la fonction proposée Z la valeur qu'on aura trouvée pour cette seconde variable, on passera à l'examen d'une troisiéme variable ; & ainsi de suite &c. Soit t la premiére variable qu'on veut considérer dans Z, & on aura $dZ = pdt$; & $d^2Z = Adt^2$; d'où $p = 0$, & $A > 0$ pour le *minimum* ; $A < 0$ pour le *maximum* §. 1. Que t & u, soient à présent toutes deux variables, il en résultera $dZ = pdt + qdu$ qui à cause de $p = 0$ se reduit à $dZ = qdu$, d'où l'on tire $d^2Z = (Bdt + Cdu)\,du$; mais puisque $p = 0$; dp le sera aussi, & par conséquent $Adt + Bdu = 0$; ce qui donne $dt = -\frac{Bdu}{A}$; cette valeur substituée dans d^2Z la changera en $d^2Z = (-\frac{B^2}{A} + C)\,du^2$, j'aurois donc $q = 0$; & $-\frac{B^2}{A} + C > 0$ pour le *minimum*, & $-\frac{B^2}{A} + C < 0$ pour le *maximum*, savoir, puisque A est positif dans le premier cas, & négatif dans le second, en multipliant par A, il résultera toujours la même condition de $AC > B^2$. Si outre les deux précédentes il y a encore une troisiéme variable x à considérer, je cherche la valeur de dZ eu égard à ces trois variables t, u, x, & je trouve $dZ = pdt +$

$q\,du + r\,dx$ ce, qui à cause de $p = o$, $q = o$ se change en $dZ = r\,dx$; donc la différentielle seconde $d^2 Z$ sera $= (D\,dt + E\,du + F\,dx)\,dx$. A présent par le moyen des équations $p = o$, $q = o$, ou bien de leurs différentielles $A\,dt + B\,du + D\,dx = o$, & $B\,dt + C\,du + E\,dx = o$ je cherche des valeurs de dt & du en dx, & je trouve
$dt = \frac{BE - CD}{AC - B^2}\,dx$; $du = \frac{BD - AE}{AC - B^2}\,dx$ je les substitue dans l'expression de $d^2 Z$; ce qui me donne.
$d^2 Z = (\frac{BE - CD}{AC - B^2}\,D + \frac{BD - AE}{AC - B^2}\,E + F)\,dx^2$ Il résulte donc en premier lieu pour le *maximum*, ou *minimum*. $r = o$; ensuite
$\frac{BE - CD}{AC - B^2}\,D + \frac{BD - AE}{AC - B^2}\,E + F > o$ pour le *minimum*, & $< o$ pour le *maximum*, ou bien en ôtant le dénominateur $AC - B^2$ qui est toujours positif, on a $2\,BDE - CD^2 + AE^2 - FB^2 + ACF > o$ pour le *minimum*, & $< o$ pour le *maximum*. Soit multipliée cette expression par A qui est positif dans le premier cas, & négatif dans le second, & on aura
$2\,ABDE - ACD^2 - A^2E^2 - AB^2F + A^2CF > o$ soit pour le *maximum*, soit pour le *minimum*, savoir $(CA - B^2) \times (FA - D^2) > (EA - BD)^2$. On suivra le même procédé pour un plus grand nombre de variables.

14. Cette méthode étant générale pour quelque nombre de variables que ce soit, ne sera pas bornée au seules fonctions algébriques, mais pourra encore s' étendre avec succès aux *maximum* & *minimum* qui sont d' un genre plus élevé, & qui appartiennent à des formules intégrales indéfinies. Je me reserve de traiter ce sujet que je crois d' ailleurs entiérement nouveau dans un ouvrage particulier que je prépare sur cette matiére; & dans lequel après avoir

avoir exposé la méthode générale, & analitique pour résoudre tous les problêmes touchant ces sortes de *maximum*, ou *minimum* j'en déduirai, par le Principe de la moindre quantité d'Action, toute la Mécanique des corps soit solides, soit fluides.

15. Je finirai ce mémoire par quelques exemples des plus simples qui éclaircissent la théorie qu'on vient d'établir. Soient tant de corps qu'on voudra parfaitement élastiques, & rangés en ligne droite sans se toucher; supposons que le premier vienne choquer le second avec une vitesse donnée c, le second avec la vitesse acquise du premier choque le troisiéme, & ainsi de suite, les masses du premier & du dernier étant données, on demande celles des corps intermédiaires, afin que le dernier reçoive la plus grande vitesse possible. Soit a la masse du premier, & b celle du dernier; soient ensuite t, u, x, y *&c.* les masses intermédiaires inconnues; par les loix du choc on trouvera la vitesse comuniquée par le premier corps a au second $t = \frac{2ac}{a+t}$, celle que donne celui-ci au troisiéme $u = \frac{2act}{(a+t)(t+u)}$ & ainsi de suite; donc la vitesse que reçevra le dernier b sera exprimée par $\frac{2catuxy \ldots\ldots\ldots\ldots b}{(a+t)(t+u)(u+x)(x+y)\ldots\ldots\ldots}$ expression qui doit devenir un *maximum*. Pour en trouver plus aisément la différentielle, qu'on la suppose $= Z$, & prenant les logarithmes d'une part, & de l'autre on trouvera $l\,2ca + lt + lu + lx + ly +$ *&c.* $- l(a+t) - l(t+u) - l(u+x) - l(x+y) -$ *&c.* $= lZ$ ce qui donne par la différentiation $\frac{dt}{t} + \frac{du}{u} + \frac{dx}{x} + \frac{dy}{y} +$ *&c.* $- \frac{dt}{a+t} - \frac{dt+du}{t+u} - \frac{du+dx}{u+x} - \frac{dx+dy}{x+y} -$ *&c.* $= \frac{dZ}{Z}$; d'où en mettant ensemble, & réduisant au même dénominateur les

les termes affectés des mêmes différentielles l'on tire $dZ = \frac{Z(au-t^2)dt}{t(a+t)(t+u)} + \frac{Z(tx-u^2)du}{u(t+u)(u+x)} + \frac{Z(uy-x^2)dx}{x(u+x)(x+y)} +$ &c.
On aura donc en premier lieu pour le *maximum*, ou *minimum* les équations suivantes $au = t^2$; $tx = u^2$; $uy = x^2$ &c. qui donnent les analogies $a:t = t:u$, $t:u = u:x$, $u:x = x:y$ &c., savoir $\div\!\div\ a:t:u:x:y:\ .\ .\ .\ .\ .\ .\ .\ b$; d'où l'on voit que toutes les masses doivent constituer une progression géométrique, dont les deux extrémes sont les données a & b. Pour juger à présent du *maximum*, ou *minimum* soit fait d'abord pour abréger $\frac{Z}{t(a+t)(t+u)} = \alpha$; $\frac{Z}{u(t+u)(u+x)} = \beta$; $\frac{Z}{x(u+x)(x+y)} = \gamma$ &c. on aura $p = \alpha(au - t^2)$; $q = \beta(tx - u^2)$; $r = \gamma(uy - x^2)$ &c. donc $dp = (au - t^2)\,d\alpha + \alpha(adu - 2tdt)$; $dq = (tx - u^2)\,d\beta + \beta(xdt + tdx - 2udu)$; $dr = (uy - x^2)\,d\gamma + \gamma(ydx + udy - 2xdx)$ &c. Or comme les termes a, t, u, x, y &c. doivent être en progression continue si l'on nomme $1:m$ la raison constante d'un antécédent quelconque à son conséquent on trouve $t = ma$, $u = m^2a$, $x = m^3a$, $y = m^4a$, &c.; de plus $\beta = \frac{\alpha}{m^3}$ $\gamma = \frac{\alpha}{m^6}$ &c., lesquelles valeurs substituées dans les expressions précédentes les reduiront à $dp = \alpha a(du - 2mdt)$;
$$dq = \alpha a\left(dt - \frac{2du}{m} + \frac{dx}{m^2}\right); \quad dr = \alpha a$$
$\left(\frac{du}{m^2} - \frac{2dx}{m^3} + \frac{dy}{m^4}\right)$; & ainsi des autres. On aura donc $A = -2m\alpha a$; $B = \alpha a$; $C = -\frac{2\alpha a}{m}$; $D = 0$; $E = \frac{\alpha a}{m^2}$; $F = -\frac{2\alpha a}{m^3}$; $G = 0$; $H = 0$; $I = \frac{\alpha a}{m^4}$ &c.

On

On voit par là en premier lieu que A eſt négatif, & que par conſéquent la propoſée doit être un *maximum* ſi les autres conditions ſe trouvent remplies. Or $AC = 4\alpha^2 a^2$, & $B^2 = \alpha^2 a^2$ donc 1^mo $AC > B^2$; $AC - B^2 = 3\alpha^2 a^2$ $FA - D^2 = \frac{4\alpha^2 a^2}{m^2}$; $EA - BD = -\frac{2\alpha^2 a^2}{m}$, donc

$$(AC - B^2)\times(FA - D^2) = \frac{12\alpha^4 a^4}{m^2}, \text{ \& } (EA - BD)^2$$

$= \frac{4\alpha^4 a^4}{m^2}$, & par conſéquent 2^do $(AC - B^2)\times(FA - D^2) > (EA - BD)^2$. S'il n'y a que deux maſſes intermédiaires t & u, il ſuffit d'avoir égard à la première de ces conditions, s'il y en a trois il faut encore conſidérer la ſeconde; s'il y en avoit pluſieurs autres il faudroit avoir recours à autant de conditions qu'il y a de variables. Au reſte dans ce problême on les trouvera toutes remplies, ſi on veut bien prendre la peine de pouſſer plus loin le calcul; de ſorte qu'on peut franchement aſſûrer, que lorſque les maſſes intermédiaires quel que ſoit leur nombre ſont telles qu'elles forment une progreſſion géométrique entre les deux extrêmes données, la viteſſe que reçoit la derniére par leur moyen eſt toujours la plus grande poſſible. Ce problême a été traité par Mr. Huguens le premier, & depuis par beaucoup d'autres Géométres; mais ſans avoir aucunement égard aux nouvelles déterminations, que nous avons cependant trouvées néceſſaires pour s'aſſûrer de l'exiſtence du *maximum*, ou *minimum*.

16. Soit l'équation générale pour les ſurfaces de ſecond ordre $z^2 = ax^2 + 2bxy + cy^2 - ex - fy$, qu'on ſe propoſe de trouver le point où l'ordonnée z eſt la plus grande, ou la plus petite; on aura en différentiant $2zdz = 2axdx + 2bydx + 2bxdy + 2cydy - edx - fdy$ ce qui fournit d'abord les deux équations ſuivantes $ax + by = \frac{e}{2}$; $cy + bx = \frac{f}{2}$, d'où l'on tire

$x =$

$x = \frac{ec - fb}{2(ac - b^2)}$; $y = \frac{eb - fa}{2(ac - b^2)}$. Différentions de nouveau la différentielle trouvée, & on aura, puiſque $dz = 0$, $2z d^2 z = 2 a dx^2 + 4 b dx dy + 2 c dy^2$ où les quantités x, y ne ſe trouvent plus. Or afin que l'ordonnée z ſoit un vrai *maximum*, ou *minimum*, il faut que a & c ſoient toutes deux négatives dans le premier cas, & toutes deux poſitives dans le ſecond, de plus il faut encore que $ca > b^2$, car ſans cela les valeurs trouvées pour les ordonnées x & y ne donneroient jamais ni un *maximum*, ni un *minimum*; en effet toutes les fois que ca n'eſt pas plus grand que b^2; le célébre Mr. Euler a demontré par une autre voie dans l'appendice à l'introduction à l'Analiſe des infiniment petits, que la ſurface propoſée s'étend à l'infini, & qu'elle a une aſſimptôte conique. Il paroit donc clairement que la méthode pour déterminer les *maximum* & *minimum*, quand il y a pluſieurs variables en ne les regardant qu'une à la fois, peut ſouvent être très-fautive. Car par exemple dans le cas précédent, en traitant d'abord x comme variable, on trouve la différentielle premiére $2(ax + by - \frac{e}{2})dx$, & la ſeconde $2adx^2$; de même en faiſant varier y on a pour la différentielle premiére $2(cy + bx - \frac{f}{2})dy$, & pour la ſeconde $2cdy^2$. Or les deux différentielles premiéres poſées $=$ à zero donnent les mêmes équations qu'on a trouvé, & les deux ſecondes font voir que ſi a & c ſont toutes deux poſitives, ou toutes deux négatives l'ordonnée z eſt un *maximum*, ou un *minimum*, ſi on a ſimplement égard à la variabilité des x & y conſidérées ſéparément; mais on n'eſt pas en droit de conclure pour cela que z ſoit un *maximum*, ou un *minimum*, par rapport à toutes deux enſemble, comme on vient de le voir.

Sur

Sur l'intégration d'une équation différentielle à différences finies, qui contient la théorie des suites récurrentes

PAR M. LOUIS DE LA GRANGE.

1. SOIT proposée l'équation différentielle $dy + yXdx = Zdx$, où X & Z expriment des fonctions quelconques de la variable x; l'on sait que pour intégrer cette équation, il suffit de faire $y = uz$, ce qui donne $udz + zdu + uzXdx = Zdx$, où l'on peut faire évanouir deux termes par une valeur convenable de u, ou de z. Supposons donc $zdu + uzXdx = 0$, & divisant par z, l'on aura $du + uXdx = 0$, & par conséquent $\frac{du}{u} = -Xdx$, & $lu = -\int Xdx$, savoir $u = e^{-\int Xdx}$, où e est le nombre, dont le logarithme hyperbolique est 1. Par cette supposition la proposée deviendra $udz = Zdx$, ce qui donne $dz = \frac{Zdx}{u}$; $z = \int \frac{Zdx}{u} = \int e^{\int Xdx} Zdx$, & enfin $y = uz = \frac{\int e^{\int Xdx} Zdx}{e^{\int Xdx}}$.

2. En observant le procédé de cette méthode, on verra aisément qu'elle doit pouvoir s'appliquer encore avec succès aux équations différentielles qui ont la même forme que la précédente, quoique les différences soient supposées finies. Soit donc l'équation $dy + My = N$, dont la différentielle dy soit finie, & les autres quantités M & N soient des fonctions d'une autre variable quelconque x. Supposons en premier lieu $y = uz$, & l'on aura dans ce cas $dy = udz + zdu + dudz$, & l'équation se changera en $udz + zdu + dudz + Muz = N$. Qu'on pose comme ci-dessus les deux ter-

mes $z\,du + Muz = 0$, & on aura $du + Mu = 0$, savoir $\frac{du}{u} = -M$; pour resoudre cette équation dans notre cas où la différentielle du n'est pas infiniment petite, qu'on suppose $u = e^t$, & l'on aura $u + du = e^{t+dt}$; & $du = e^t(e^{dt} - 1)$; d'où $\frac{du}{u} = e^{dt} - 1 = -M$; $e^{dt} = 1 - M$, & prenant les logarithmes $dt = l(1 - M)$, & ensuite intégrant $t = \int l(1 - M)$; mais l'on sait que la somme des logarithmes de plusieurs nombres est égale au logarithme du produit de tous ces nombres; donc si l'on exprime généralement par $\pi.(1 - M)$ le produit continuel de toutes les quantités contenues dans la formule $1 - M$, on aura $t = l\pi.(1 - M)$, & par conséquent $u = e^t = \pi.(1 - M)$. Par l'évanouissement de ces deux termes l'équation devient $u\,dz + du\,dz = N$, d'où l'on tire $dz = \frac{N}{u + du}$, & en intégrant $z = \int\frac{N}{u + du}$. Mais ayant déja trouvé $u = \pi.(1 - M)$, si l'on exprime par M^1 le terme consécutif à M on aura $u + du = \pi.(1 - M^1)$, & par conséquent $z = \int\frac{N}{\pi.(1 - M^1)}$; & puisque $y = zu$, $y = \pi.(1 - M) \times (\int\frac{N}{\pi.[1 - M^1]})$, ou bien en ajoutant à cette intégration une constante quelconque A; $y = \pi.(1 - M) \times (A + \int\frac{N}{\pi.[1 - M^1]})$.

3. Soit à présent proposée l'équation $y^1 = Ry + T$, ou y^1 est le terme qui suit y dans la suite des y; puisque $y^1 = y + dy$ elle se reduira à $dy + (1 - R) \times y = T$. Qu'on fasse donc $1 - R = M$; $T = N$, & l'on trouvera pour la valeur de y l'expression suivante $ly = \pi.R.(A + \int\frac{T}{\pi.R})$. Si R est une quantité con-

stante,

ſtante, il eſt clair que $\pi . R$ & $\pi . R^1$ deviennent des puiſſances de R, donc l'expoſant eſt égal au nombre qui dénote la place des termes y, & y^1 dans la ſuite des y; ſoit donc m ce nombre, de ſorte que y^m ſoit le même que y, & on aura $y^m = R^m \left(A + \int \frac{T}{R^{m+1}}\right)$. Si T eſt conſtant $\int \frac{T}{R^{m+1}}$ eſt $= T \int \frac{1}{R^{m+1}}$, où les termes exprimés par $\frac{1}{R^{m+1}}$ forment une progreſſion géométrique, dont il ſera aiſé d'avoir la ſomme; ſoit cette ſomme qui commence par $\frac{1}{R} = S$, ſavoir que $\frac{1}{R} + \frac{1}{R^2} + \frac{1}{R^3} +$ &c. $+ \frac{1}{R^m} = S$, & on aura, en multipliant par R, $1 + \frac{1}{R} + \frac{1}{R^2} +$ &c. $+ \frac{1}{R^{m-1}} = SR = S + 1 - \frac{1}{R^m}$ de cette égalité l'on tirera $S = \frac{R^m - 1}{R^m[R-1]}$, par conſéquent $y^m = R^m \left(A + T\frac{R^m - 1}{R^m[R-1]}\right)$, ou bien $y^m = AR^m + T.\frac{R^m - 1}{R-1}$.

4. Pour ſe convaincre que cette valeur de y ſatisfait entiérement aux conditions de l'équation donnée $y^1 = Ry + S$, ou bien $y^{m+1} = Ry^m + S$, on n'a qu'à multiplier la formule trouvée pour y^m par R, & lui ajouter la quantité T, & l'on trouvera le réſultat $AR^{m+1} + T.\frac{R^{m+1} - R}{R-1} + T$ qui ſe réduit à $AR^{m+1} + T.\frac{R^{m+1} - 1}{R-1}$ qui eſt la valeur que la formule générale nous donne pour le terme y^{m+1}.

5. Après avoir trouvé la méthode d'intégrer toute équation différentielle à différences finies, compriſe ſous la

forme générale $dy + My = N$, l'on pourra de même procéder à l'intégration des autres qui dépendent de celle-ci. Or Mr. D'Alembert dans les Mémoires de l'Académie Royale de Berlin a fait voir, que toutes les équations différentielles, telles que

$$y + \frac{A\,dy}{dx} + \frac{B\,d^2y}{dx^2} + \frac{C\,d^3y}{dx^3} + \&c. = X$$ où A, B, C &c. font des conftantes quelconques, & où X eft une fonction quelconque de x, fe réduifent à une équation de cette forme $z + \frac{H\,dz}{dx} = V$, ou H eft une conftante, & V une fonction de x; laquelle équation eft la même que nous avons appris à intégrer dans le cas même des différences finies. Si donc le procédé de Mr. D'Alembert peut avoir lieu auffi quand les différences font finies, l'on pourra intégrer encore dans cette circonftance tout équation différentielle de cette forme $y + A\,dy + B\,d^2y + C\,d^3y + \&c. = X$, & par conféquent l'équation $y^{\text{I}} + Py^{\text{II}} + Qy^{\text{III}} + \&c. = X$, qu'on peut regarder comme la formule générale des fuites récurrentes. La méthode de Mr. D'Alembert fe trouve détaillée dans le fecond tome du Calcul intégral de Mr. Bougainville; mais pour épargner de peine aux Lecteurs je tâcherai de la développer ici en peu de mots. Qu'on fuppofe $\frac{dy}{dx} = p$, $\frac{dp}{dx} = q$, $\frac{dq}{dx} = r$ &c., & l'équation propofée fe changera en $y + Ap + Bq + \frac{C\,dq}{dx} = X$. Qu'on multiplie à préfent chacune des équations qu'on a fuppofé par des coéficiens indéterminés a, b, c &c., & qu'on les ajoute toutes à celle-ci; on aura $y + (A + a)p + (B + b)q - \frac{a\,dy}{dx} - \frac{b\,dp}{dx} + \frac{C\,dq}{dx} = X$. Soit fait enforte que la

pre-

première partie du premier membre de cette équation devienne un multiple exact de l'intégral de la seconde, savoir que $dy + (A+a)\,dp + (B+b)\,dq = dy + \frac{b\,dp}{a} - \frac{C\,dq}{a}$, & en comparant terme à terme il en resultera $A+a = \frac{b}{a}$; $B+b = -\frac{C}{a}$; de ces deux équations l'on tire $b = -\frac{C}{a} - B = aA + a^2$, & $a^3 + Aa^2 + aB + C = 0$, dont les racines donneront trois valeurs d'a qui satisfairont également aux conditions requises. Supposons maintenant $y + (A+a)\,p + (B+b)\,q = z$, l'équation trouvée deviendra $z - \frac{a\,dz}{dx} = X$, laquelle comparée avec celle du §. 1. donnera en intégrant $z = e^{x:a} \int \frac{X}{a\,e^{x:a}}$. Or comme la quantité a peut avoir trois valeurs différentes, nommons les a^{I}, a^{II}, a^{III}, & exprimons par Z^{I} la valeur de z qui contient a^{I}, par Z^{II} celui qui contient a^{II}, & par Z^{III} celui qui contient a^{III}; on aura donc les trois équations suivantes;

$$y + (A+a^{\text{I}})\,p + (B+b^{\text{I}})\,q = Z^{\text{I}}$$
$$y + (A+a^{\text{II}})\,p + (B+b^{\text{II}})\,q = Z^{\text{II}}$$
$$y + (A+a^{\text{III}})\,p + (B+b^{\text{III}})\,q = Z^{\text{III}}.$$

De ces trois équations on tirera la valeur de y, laquelle à cause des quantités constantes A, B, a^{I}, a^{II} &c. se réduira à cette forme $y = FZ^{\text{I}} + GZ^{\text{II}} + HZ^{\text{III}}$, où F, G, H sont des constantes, dont la valeur dépend des autres A, B, a^{I}, a^{II} &c.

6. Si l'on examine le procédé de cette méthode il paroitra clairement que si l'équation eut contenu beaucoup plus de termes, par exemple qu'elle eut été

$$y + \frac{A\,dy}{dx} + \frac{B\,d^2y}{dx^2} + \frac{C\,d^3y}{dx^3} + \frac{D\,d^4y}{dx^4} + \frac{E\,d^5y}{dx^5} + \&c = X$$

+ &c.

sultera la suivante $y^{I} + (A+a)p^{I} + (B+b)q^{I} + (C+c)r^{I} + (D+d)s^{I} - ay^{II} - bp^{II} - cq^{II} - dr^{II} + Es^{II} = X$. Qu'on fasse maintenant que chaque coéficient de la premiére partie soit multiple de la même maniére de son correspondant dans la seconde, & l'on parviendra aux mêmes équations qu'on a trouvé §. 6., & la quantité a sera déterminée par l'équation $a^5 + Aa^4 + Ba^3 + Ca^2 + Da + E = 0$, dont on a supposé les racines a^{I}, a^{II}, a^{III} &c. Donc si l'on fait $y^{I} + (A+a)p^{I} + (B+b)q^{I} + (C+c)r^{I} + (D+d)s^{I} = z^{I}$ l'équation se reduira à $z^{I} - az^{II} = X$, qui par une intégration semblable à celle du §. 3. donnera

$z^{m} = a^{m}\left(const. + \int \frac{X}{a^{m+1}}\right)$, où m exprimera le quantiéme du terme z^{m} dans la suite des z. Or comme pour a l'on peut substituer chacune des cinq racines a^{I}, a^{II}, a^{III} &c. de l'équation $a^5 + Aa^4 +$ &c. $= 0$, l'on aura de même cinq valeurs différentes de z^{m} que nous exprimerons comme ci-dessus par Z^{I}, Z^{II}, Z^{III} &c.; donc à cause que $z^{m} = y^{m} + (A+a)p^{m} + (B+b)q^{m} + (C+c)r^{m} + (D+d)s^{m}$, l'on parviendra en chassant les lettres p^{m}, q^{m} &c. à la formule $y^{m} = FZ^{I} + GZ^{II} + HZ^{III} + IZ^{IV} + KZ^{V}$, où F, G, H &c. sont des constantes qu'on doit puis déterminer par la comparaison d'autant de termes donnés dans la suite des y.

9. Si X est constant, par ce qu'on a démontré §. 4. la somme exprimée par $\int \frac{X}{a^{m+1}}$ deviendra $= X\frac{a^{m}-1}{a^{m}[a-1]}$; & nommant L la constante ajoutée à cette intégration, on aura finalement $Z = La^{m} + X\frac{a^{m}-1}{a^{m}[a-1]}$, d'où l'on tirera par conséquent les autres valeurs Z^{I}, Z^{II}, Z^{III} &c. en substituant à la place de a ses valeurs a^{I}, a^{II}, a^{III} &c.

10. De

10. De tout ceci l'on peut déduire le théorème général suivant; si l'on a l'équation
$y^m + Ay^{m-1} + By^{m-2} + Cy^{m-3} + Dy^{m-4} + Ey^{m-5} + \&c. = X$, où les exposans des y dénotent leurs places; que l'on cherche toutes les racines $a^{I}, a^{II}, a^{III}, a^{IV}$ &c. de l'équation $a^5 + Aa^4 + Ba^3 + Ca^2 + Da + E = 0$; & l'on aura généralement

$$y^m = Fa^{Im}\left(L + \int\frac{X}{a^{Im+1}}\right) + Ga^{IIm}\left(L + \int\frac{X}{a^{IIm+1}}\right) + Ha^{IIIm}\left(L + \int\frac{L}{a^{IIIm+1}}\right) + Ia^{IVm}\left(L + \int\frac{X}{a^{IVm+1}}\right) + Ka^{Vm}\left(L + \int\frac{X}{a^{Vm+1}}\right) + \&c.$$

& dans le cas, où X est constant.

$$y^m = L(Fa^{Im} + Ga^{IIm} + Ha^{IIIm} + Ia^{IVm} + Ka^{Vm} + \&c.) + X\left(F\frac{a^{Im}-1}{a^{I}-1} + G\frac{a^{IIm}-1}{a^{II}-1} + H\frac{a^{IIIm}-1}{a^{III}-1} + I\frac{a^{IVm}-1}{a^{IV}-1} + K\frac{a^{Vm}-1}{a^{V}-1} + \&c.\right).$$

Si $X = 0$ l'on pourra supprimer la constante L, & on aura plus simplement.
$y^m = Fa^{Im} + Ga^{IIm} + Ha^{IIIm} + Ia^{IVm} + Ka^{Vm}$ &c.
formule connuë pour l'expression du terme général de la suite des y, telle que
$y^m + Ay^{m-1} + By^{m-2} + Cy^{m-3} + Dy^{m-4} + Ey^{m-5} + \&c. = 0$;
ce qui n'est autre chose qu'une suite récurrente, dont l'échelle de rélation est $-A - B - C - D - E -$ &c.

11. Voila donc la théorie des suites récurrentes réduite au calcul différentiel, & établie de cette façon sur des Principes directs & naturels au lieu que jusqu'ici elle n'a été traitée que par de voies tout-à-fait indirectes. De plus les recherches qu'on a fait sur cette matiére, ont toujours été bornées au cas de $X = 0$; & personne que je sache n'a jamais entrepris d'examiner généralement les autres cas, où X est constant, ou même variable, ce qui

peut néanmoins être de la derniére importance pour la résolution de plusieurs problêmes qui conduisent à de telles équations, dont la doctrine des hazards est principalement remplie, comme je me propose de le faire voir une autre fois, en appliquant à cette espéce de calcul la théorie que je viens d'expliquer.

JOHANNIS FRANCISCI CIGNA

De Analogia Magnetismi, & Electricitatis

DISSERTATIO.

MAgnetica phaenomena ad electrica pertinere etiam ante inventam electricitatis theoriam ingeniosi Viri conjectarunt, quod utrimque attractionis motus, & repulsionis observarent, atque adeo analogia ducti ex eodem fluido excitari arbitrarentur, quod in electricis quidem in sensus incurreret, in magneticis autem occulte actionem suam exerceret: quae porro opinio, etsi ab aliis, iisque Clarissimis Viris impugnata fuerit, nuper tamen per immortalia electrica inventa restituta est, ac illustrata. Cum in eam rem meditarer, nonnulla occurrebant, quae ut analogiam magnetici, & electrici fluidi confirmare, ita identitatem dubiam reddere posse videbantur, quae quamquam obvia sunt, cum tamen magna ex parte hactenus non sint animadversa paullo fusius exponenda esse duxi.

1. Corpora inaequaliter electrica se attrahunt, aequaliter se repellunt, eodem modo poli magnetici diversi nominis se attrahunt, ejusdem se repellunt (*a*).

2. Motus electrici non contingunt, nisi corpora actu electrica fuerint *insulata*, magnetici motus perpetuo contingunt, ergo magnes perpetuo *insulatus* est.

3. Corpora actu electrica movent corpora deferentia, seu eadem attrahunt, magnes ferrum attrahit; ergo ferrum est instar corporis deferentis.

4. Prae-

(*a*) Observante Cl. D. Alibardo in additis ad FrancKlini epist. t. 2. p. 208.

4. Praeterea magnes in ferrum agit ad ingentem distantiam, si ferrum aliud teres, nec nimis magnum fuerit interpositum, eodemque demto ad tantam distantiam magnetis actio non amplius extenditur; ergo si magnes tamquam corpus consideretur electricum fluidum emittens, vel recipiens, ferrum considerari poterit tamquam corpus deferens; atque ideo magnes est instar globi vitrei emittentis, vel resinosi recipientis, ferrum est instar catenae transmittentis.

5. Hoc tamen discrimen intercedit, quod globus vitreus, vel resinosus electricum fluidum non recipiat, aut emittat, nisi fricetur, magnes quocumque tempore absque ulla praeparatione recipiat, & emittat.

6. Melius itaque comparari poterit cum metallo electrico aëri exposito, quod perpetuo electricum est ob majorem metalli respectu electrici fluidi, quam aliorum corporum permeabilitatem, ob quam electricum fluidum in minus resistens metallum, faciliusque permeabile continuo fertur: corpora adeo omnia, quibus magnes insistere potest perfecte non coërcent magneticum fluidum, sed tantummodo minus facile ab eodem permeantur, quam ferrum, aut alius magnes; praeterea vero corpora deferentia electricum fluidum illud ad remotissima intervalla transferre possunt, si corporibus rite coërcentibus confinia sint; ferrum magneticum fluidum, nonnisi per certum intervallum defert sensim debilius (*b*). Ergo nec ferrum perfecte deferens, nec reliqua corpora perfecte coërcentia sunt.

7. Si corporibus deferentibus corpora actu electrica contigua fiant, electricum fluidum per ipsa distribuitur, & eorum vis electrica hebescit. Eodem modo ingens ferri massa

(*b*) Actio enim magnetis, quae per interpositum ferrum propagatur, aucta distantia per gradus minuitur. Muschem. dis. de magni exp. 52. p. 112. Ex hoc fere fonte reliqua hausi, quae ad magneticorum phaenomenorum historiam spectant.

massa magneti propinqua ipsius actionem in admotum ferrum imminuit, aut etiam extinguit.

8. Ex hac porro explicatione intelligitur, cur ferrum interpositum, quod actionem magnetis ad majora intervalla extendit, si sit exiguum (4), si ingens sit, eamdem tollat, quod postremum quibusdam Physicis imposuerat, putantibus ideo ferrum magnetis actionem intercipere ex eo, quod magneticum fluidum difficilius per ipsum permearet (*c*). Enim vero non ideo intercipit actionem, quod difficilius permeari possit, sed quod facilius permeabile, si ingens sit, fluidum magneticum retineat, & *insulationem* auferat, non secus ac corpora electricum fluidum deferentia corporibus actu electricis contigua, si ingentia sint *insulationem* tollunt, & electricos motus extinguunt. Ex his intelligi potest, cur magnes albi ferri laminae applicitus, ferri limaturam in ipsius margine positam non attrahat, si lamina ampla sit, sin autem sit angusta, ad eam distantiam commoveat, ad quam demta lamina commovere nullatenus potuisset; cur item scobs ferri albi ferri folio superposita a magnete ad oppositam folii superficiem admoto eo validius commoveatur, quo folium fuerit arctius.

9. Ut autem eo evidentius pateret ferrum non minus, quam reliqua corpora magnetico fluido permeari sequens experimentum institui. Acum ferream ex praelongo filo ferreo suspendi, dein ensem ad apicem magnetismo imbutum ad eamdem admovi, & aeque vividas acus motiones observavi, ac quando alio corpore acus sustentabatur; quo in experimento, quum acus ferro fulciretur, & apex ensis magnetismo imbutus cum ense reliquo magnetismo destituto continuaretur; luculenter constat utrumque corpus optime *insulatum* futurum fuisse; ac proinde motum nullum fuisse secuturum, siquidem ferrum magneticum fluidum coër-

(*c*) Vid. Mémoir. de l'Acad. 1733.

coërceret, caeterum respectu magnetici fluidi ferrum vices praestare corporis deferentis evidentius constabit inferius, ubi de armatura magnetis sermonem habebo.

10. Corpora electrica se attrahunt, quando ex his alterum fluidum electricum emittit, alterum recipit, se repellunt, quando vel utrumque emittit, vel utrumque recipit, nempe se attrahunt, quando eadem directione per ipsa fluidum electricum movetur; se repellunt, quando movetur directione opposita. Quoniam igitur poli magnetici ejusdem nominis se repellunt, nominis diversi se attrahunt horum unum magneticum fluidum recipere, alterum emittere censendum est; inde intelligitur cur electrica corpora se non repellant, nisi aequaliter electrica fuerint; contra poli ejusdem nominis se repellant, etsi inaequalem habuerint magnetismum; nempe in corporibus electricis, ut contraria sit electrici vaporis directio, non sufficit, ut eodem modo sint electrica, sed praeterea necesse est, ut sint electrica aequaliter, contra in polis magneticis sufficit, ut sint ejusdem nominis, ut contraria quoque sit magnetici fluidi directio.

11. Electrica porro corpora postquam se attraxerunt, se repellunt, quod cum prius horum alterum ex altero electricum fluidum reciperet, paullo post aequaliter electrica facta, vel ambo recipiunt, vel ambo emittunt. Contra magnes constanter ferrum attrahit, & polus magneticus polum item diversi nominis constanter attrahit, ejusdem constanter repellit. Ergo per magnetem, & ferrum constanter eadem directione magneticum fluidum movetur, tum etiam per polos diversi nominis, per polos ejusdem nominis diversa (*).

12.

(*) Lex illa motuum electricorum, quod corpora inaequaliter electrica se attrahant, aequaliter electrica se repellant eatenus vera est, quatenus fluidum electricum per corpora communicatione electrica ad aequalitatem distribuitur, ac proinde, quando bina corpora aequaliter electrica facta sunt ab uno in alterum fluere desinit, sed vel in utraque ingredi, vel

12. Propterea polus unus magnetis conſtanter magneticum fluidum recipit, alter conſtanter emittit, non ſecus, ac in electricis machina vaporem recipit, catena emittit, vel contra, quamdiu globus circumducitur.

13. Quemadmodum igitur in electricis, ſic in magneticis, nulla neceſſitas duplicis fluidi affluentis, & effluentis, quale a Carteſio fuerat propoſitum (*d*).

14. In locis reliquis magnetis extra polos, quoniam vis magnetica exigua eſt per eadem, nonniſi exigua quantitate magneticum fluidum movetur, atque adeo a polo ad polum fertur; inde autem intelligitur cur ſi tranſverſim magnes ſecetur, plana, quae ſectione gignuntur polos diverſi nominis exhibeant (*e*); cum etenim ex uno in alterum magneticum fluidum ante ſectionem moveretur, etiam poſt ſectionem planum unum magneticum fluidum emittet, alterum recipiet, ac propterea tamquam poli diverſi

ab utriſque egredi nititur pro ut poſitivam, vel negativam habuerint electricitatem: at ſi quaeſtio ſit de motibus inter corpora deferentia, & coërcentia ſibi invicem admota, quoniam in his lex illa aequabilis diſtributionis non obtinet, nec etiam ea motuum regula obtinebit. Vitrum tenue, aut talci folium ex ſerico filo pendulum, ita admoveo corpori metallico catenae electricae adnexo, ut plana vitri ſuperficies ejus corporis ſuperficiei obvertatur ad aliquot pollicum diſtantiam. In eadem diſtantia ad oppoſitam vitri faciem colloco corpus deferens cum ſolo communicans: vibrat vitrum inter catenam, & corpus deferens oppoſitum; nempe dum ſuperficies vitri catenae obverſa electricum vaporem recipit, vitrum ad catenam fertur, dum oppoſita vitri ſuperficies aequalem vaporis quantitatem exonerat in adpoſitum deferens corpus verſus illud movetur. Apicem metallicum corpori huic ſubſtituo, ut ad majorem diſtantiam electricum fluidum haurire poſſit ex vitri ſuperficie, vitrum conſtanter adhaeret corpori catenae adnexo; dum enim apex metallicus eo una vitri ſuperficie vaporem haurit, ex catena in oppoſitam ſuperficiem idem vapor fluere pergit, ex quo vaporis ex uno corpore, in alterum corpus conſtanti fluxu adhaeſio illa conſtans producitur: ergo ſuperficies vitri ad catenam converſa aequaliter, imo magis electrica evadit quam catena ipſa, & tamen catenae conſtanter adhaeret, quando conſtans eſt electrici vaporis ex catena in illam ſuperficiem effluxus. En igitur etiam in electricis exemplum adhaeſionis conſtantis ad ſimilitudinem magneticae attractionis.

(*d*) Confer Regnault entretien 15. n. 3. 6.
(*e*) Muſchenb. diſ. de magn. exp. 85. pag. 159.

versi nominis erunt spectanda (11): sin autem plano ad axim paralello magnes secetur, extrema, quae prius cohaerebant, se repellent, quod poli ejusdem nominis remaneant (*f*).

15. Quoniam ferrum a polis diversi nominis aeque attrahitur, necesse est, ut a polo fluidum emittente idem accipiat, & ad polum recipientem idem traducat, ut adeo aequali facilitate quacumque directione a fluido magnetico possit permeari.

16. Ferrum porro ex magnetis contactu, multo magis ex magnetici poli juxta ipsius longitudinem ductu, magneticum evadit, etiamsi pannus hoc inter, & magnetem fuerit interpositus (*g*). Ergo ubi semel per ipsum certa directione magneticum fluidum moveri coepit, eamdem deinceps affectare pergit. Inde fit, ut qua parte ferrum magneticum polum tangit, diversi nominis polum acquirat (*h*); si polo debilioris magnetis aptetur polus diversi nominis magnetis validioris, illius virtus augeatur (*i*), si polus ejusdem nominis debilitetur, destruatur, in contrariam mutetur (*K*), ut demum magnetici poli ejusdem nominis vim suam ex vicinia perpetuo imminuant, nominis diversi servent, adaugeant in ratione aliqua distantiarum inversa (*l*).

17. Quod autem diximus ferrum quacumque directione aeque facile a magnetico fluido permeari (15), magnetem nonnisi certa directione (11), ulterius comprobatur, observando polum magneticum, qui ex validiore polo ejusdem nominis in contrarium mutatur (16), antequam mutetur, omnem magnetismum amittere, ac proinde in ferri conditionem redigi: cum igitur simplicis ferri conditio sit veluti gradus, quo

(*f*) Id. l. c. exp. 80. pag. 140.
(*g*) Muschenb. l. c. pag. 100.
(*h*) Rohaul. pag. 244. n. 8. Muschenb. exp. 89. pag. 141.
(*i*) Muschenb. l. c. exp. 89. pag. 141.
(*K*) Muschenb. l. c. exp. 119. pag. 243.
(*l*) Encyc. ex Mitchelio, Article aiman.

quo a polo uno in contrarium fit transitus, quando contrarias directiones magneticum fluidum affectat (10), necesse est, ut ferrum ipsum indifferens sit ad utramque; atque adeo ad quamcumque magnetici fluidi directionem. Praeterea vero ferrum magnetismo imbutum, & magnes ipse diuturna ignitione vim attrahendi amittunt (*m*), & vim directivam, aut nullam, aut exiguam retinent (*n*), cum tamen postquam refrigerata fuerint aeque valide a magnete alio attrahantur (*o*), quod nempe vi ignis, magnete, & ferro mollibus factis fluidum magneticum aeque facile quacumque directione aditum sibi comparet, sicque ipsa (si satis diuturna fuerit ignitio) in merum ferrum redigat, quod attrahi quidem a magnete possit, ferrum vero aliud attrahere non possit, sin autem ignitio breviori tempore perduret, tum frigefacta vim duntaxat aliquam attractivam servabunt, quae jugi magnetici fluidi juxta pristinam directionem fluxu augeri poterit, ac reparari (*p*): magnetem vero, & ferrum ex igne mollia magnetico fluido quavis directione in ipsa incurrenti facilius cedere, quam si frigida fuerint experimenta alia inferius adducenda comprobabunt.

18. Corpora contrario modo electrica ad majorem distantiam in se agunt, quam in corpora deferentia electricitate destituta (*q*). Ita ferrum magnetismo imbutum ad ma-

(*m*) Muschenb. dis. cit. exp. 29. pag. 71. 72. magnetem, qui per sex horas canduerat, nequidem scobis ferri particulam elevare potuisse, & Boyleus apud eumdem pag. 262.

(*n*) Magnes modo dictus in Muschenb. exp. acum mobilissimam sex polic. longam nonnisi ad distantiam $\frac{1}{2}$ polli attrahebat, ac repellebat; ferrum ignitum minorem adhuc vim directivam ostendebat exp. 131. pag. 234.

(*o*) De magnet. conf. exp. cit., de ferro autem dum candet minori vi a magnete attrahi Muschenb. dis. cit. exp. 23. pag. 55. 56. vi aequali Monier Encyc. l. c. contendit; consentiunt tamen postquam fuerit refrigeratum pristina vi magneti adhaesurum.

(*p*) Quod contigisse videtur in exp. Monierii loc. cit.

(*q*) Cl. Beccaria *dell' elettricismo artif.* § 68.

majorem distantiam in polum diversi nominis agit, quam in ferrum magnetismo destitutum (r).

19. Foliola metallica ad corpus actu electricum celerius feruntur, si deferente corpore, quam si coërcente sustineantur (s). Ita ferrum validius magneti adhaeret, si ferrum, quam si aliud quodvis corpus suppositum fuerit (t).

20. Ex eodem principio fit, ut ferrum nimis breve minorem ex affrictu magnetismum suscipiat, admoto in extremitate ferro alio majorem (u); majorem iterum si ex utroque extremo ferrum fuerit admotum (x); majorem denique, quo admota in extremitatibus ferramenta iisdem fuerint propinquiora (y), eo nempe major ex affrictu vis excitatur, quo facilius per unum extremum magneticum fluidum ingredi potest, per alterum egredi, facilior autem ingressus, egressusque paratur admotis ferramentis, eoque facilior, quo proximius admoventur.

21. Ex eadem electricitatis analogia corpora deferentia electricum fluidum, si levia sint, ac mobilia, ita disponuntur, ut viam faciant inter corpora idem recipientia, & emittentia (z). Ita scobs ferrea circa magnetem posita in arcus disponitur, quorum extrema utrumque polum attingunt (a).

22. Supra dictum est magnetem, nonnisi certa directione a magnetico fluido permeari (11, 17.); inde fit, ut per polorum superficies fluere, ac simul colligi fluidum illud non possit; eodem modo, quo electricum fluidum per vitro-

(r) Muschenb. cor. 3. pag. 45. diss. cit.
(s) Nollet essai sur l'electric.
(t) Reaumur mémoire de la Acad. 1723.
(u) Encyc. l. c.
(x) Si plures virgae aequales, & similes in longum dispositae magnete fricentur, quae mediae sunt, maximam vim aquirunt. Encyc. l. c.
(y) Muschenb. exp. 53. pag. 112. dis. cit.
(z) P. Beccaria in epis. ad Cl. Beccarium.
(a) Rohault. pag. 268. n. 24. Muschenb. dis. cit. exp. 66. pag. 121., & exp. 117. pag. 242.

trorum superficies fluere nequit. In electricis vitrum corpore aliquo deferente tegitur, quo vapor electricus colligi possit; ita, & in magneticis superficies polorum bracteis ferreis teguntur (quod unum corpus respectu fluidi magnetici (4) deferens est), ut similiter fluidum magneticum per easdem fluere, ac simul colligi possit; in utrisque ea operimenta ex corporibus deferentibus armaturae vocantur (*b*).

23. Verumtamen non sufficit, ut vapor magneticus per armaturam ferream fluere queat; sed praeterea necesse est, ejus motum omnem ad certam plagam determinari, ut ibidem colligi, & condensari fluidum illud possit; propterea ferreae laminae armaturam constituentes pedem ferreum continuum habent, qui sub magnetem extenditur, & fertur versus pedem alterum ab oppositi poli lamina similiter productum; ita enim magneticum fluidum per unam laminam effluens ad pedem accurrit, unde faciliorem, brevióremque viam invenit, ut ad pedem alterum regrediatur; non secus ac, si alicubi machinae electricae partes catenae partibus fuerint viciniores, ad eam viam percurrendam omnis vapor electricus determinatur, quod per eam viam minimam resistentiam inveniat (*c*).

24. Cum armatura colligat fluidum per polorum superficies fluens (22), intelligitur cur eo pacto magnes majori ferri ponderi sustentando aptus evadat (*d*); cur item armatus magnes majorem magnetismum ferro communicare valeat, quam non armatus (*e*); cur demum magnetis armati virtus, cæteris paribus, sit in ratione superficierum polarium (*f*).

(*b*) Haec comparatio ab Illustri Franklino proposita fuit epist. 4. ad Collinsonium §. 1.
(*c*) P. Beccaria §. 58.
(*d*) Musch. dis. cit. exp. 74. p. 132. 133.
(*e*) Id. l. c. exp. 76. p. 133.
(*f*) Id. exp. 79. p. 135.

25. Quod autem ex armaturae pedum vicinia magneticum fluidum determinetur, ut ab altero in alium fluat (24), ulterius confirmatur observando ex armatura sphaeram activitatis magnetis imminui (*g*), tum armaturam ipsam opposita pedibus parte minimam vim possidere, ac demum armaturae crura, dum versus pedem protenduntur, & proinde majorem magnetici fluidi copiam transferre debent, crassiora etiam fieri debere (*h*).

26. Conjecturam itaque feci vim armaturae crurum auctum iri, siquidem fluxus magnetici fluidi ab uno ad alterum pedem interciperetur, de qua re ut certior fierem, polum cognominem aequalis propemodum virtutis ad armaturae pedem admovi, & revera deprehendi eo pacto illius armaturae crura, tum ad majorem distantiam, tum majori virtute ferrum attraxisse: polus diversus admotus contrarium praestitit effectum.

27. Ideo ferrum a magnete attrahi proposueram, quod ferrum respectu fluidi magnetici corpus deferens sit (3), id vero ex eo confirmatur, quod ferrum molle, & armaturae aptius, proindeque magnetico fluido colligendo magis idoneum validius etiam magneti adhaereat; ferrum item phlogistico destitutum, & armaturae ineptum debilissime a magnete attrahatur (*i*).

28. Ex hac ipsa observatione confirmatur, quod superius indicavimus (16) ferrum magneticum effici ex magnetici fluidi fluxu per ipsum certa directione fluentis; quo enim ferrum durius est, atque adeo ex §. praec. difficilius a magnetico fluido permeatur, eo etiam difficilius, tardiusque magneticam vim acquirit (*K*).

29.

(*g*) Id. exp. 77. p. 134. Encyc. l. c.
(*h*) Id. Essai. de phys. §. 556.
(*i*) Musch. Essai. §. 555. 557. Idem ex eo, quod fluido magnetico chalybs difficilius pervadatur majori vi ab eodem contra magnetem impulsum iri concludit, unde contra magnetici fluidi existentiam argumentum desumit §. 787. p. 313. Confer. etiam eund. in diss. cit. exp. 33. 39. pag. 127.
(*K*) Encyc. l. c.

29. Quando inter corpora positive, & negative electrica corpus deferens aptatur validius utrisque id corpus adhaerebit, quam si alterutro tantum admoveretur, imo majus pondus eo pacto machina, & catena simul elevare poterunt, quam si seorsim in corpora sejuncta actionem suam exercerent; interea tamen fluidum electricum per corpus deferens appositum a catena in machinam redibit, sicque exteriora electricitatis signa extinguentur. Ita ferrum transversim a polo ad polum magnetis traductum, & majus pondus sustinere valet, quam bina ferri frustra seorsim polis appensa; & interea ab uno ad alterum polum fluidum magneticum revehit, sicque sphaeram activitatis magnetis in reliqua exteriora corpora imminuit, ac ferme extinguit (*l*).

30. Idipsum ferrum magnetis virtutem conservat, restituit, dum magnetico fluido certa directione fluenti liberiorem viam praebet, magisque expeditam, ex cujus fluidi certa directione per ferrum, & magnetem fluxu ipsorum vim nasci, servari, augeri superius innuimus (16). Asserti veritatem confirmant annuli chalybei, qui etiam ea directione siti, quae spontaneae directioni sit opposita magnetismum non amittunt, quin imo ex contrario magnetis affrictu aegrius virtutem deperdunt, & licet aliquando amisisse videantur paullo post eamdem recuperant (*m*).

31. Muschenbroeckius observavit, quod si magnes suspensos retinere possit aliquot annulos ferreos sibi invicem admotos, unus autem ex iis ita suspendatur, ut utrumque armaturae pedem simul tangat, tunc hunc unum sustineri, reliquos decidere (*n*); ego vero generatim sum expertus magnetem armatum, qui exteriore unius pedis parte tres claves facile sustentabat, nec unicam sustinere potuisse,

quan-

(*l*) Musch. dis. cit. exp. 77.
Encyc. l. c.
(*m*) De la Hire phil. transf. n. 188.
(*n*) Exp. 75. p. 173. dis. cit.

quando ipsarum altera utrumque pedem tangebat: ratio autem perspicua est ex §. 29., quod scilicet in postremo casu magneticum fluidum, per appositam clavim ab uno in alium pedem traductum per magnetem ipsum circumiret, atque adeo minorem in ferrum extrinsecus admotum actionem exercere posset; nil igitur singulare est in Muschenbroeckii experimento, nec opus est cum eodem confugere ad ferri figuram, ut phaenomeni ratio eruatur: ex eadem ratione intelligi potest, cur pes unus magnetis contra albi ferri laminam applicitus multo validius, & copiosius ferri limaturam margini circumpositam alliciat, quam si ambo armaturae pedes ipsi laminae aptentur; in primo nimirum casu magneticum fluidum per ferri laminam effusum ad ipsius margines copiosius pervenit, quam in altero, quando per laminae portionem pedibus interjectam ad socium pedem faciliorem invenit regressum.

32. Quo vis magnetis major, eo armatura crassior esse debet (*o*), ut, & ferrum transversim adhaerens (29); crura item armaturae dum majorem magnetici fluidi quantitatem successive versus pedes recipiunt, successive etiam crassescere debent (25): ergo ferrum nonnisi certam magnetici fluidi quantitatem transmittere commode potest, cum corpora electricitatem deferentia maximam facillime ferant.

33. Electricitas catenae fortior erit si machina corporibus perfecte deferentibus, quam si imperfecte deferentibus suffulta sit, & vicissim machinae electricitas fortior erit, si catena perfecte, quam si imperfecte deferentibus corporibus suffulciatur: similiter vim unius poli majorem fuisse deprehendi (*p*), quando oppositus polus praelongum ferrum contiguum habebat, quod praestantissimum deferens corpus esse demonstravimus (27).

34.

(*o*) Id. Essai §. 554.
(*p*) Id ipsum a Savery fuerat observatum vid. Sag. delle trans. filosof. del Cavaliere Dereham t. 5. p. 100. §. 26.

34. Si folium auri versus catenam apicem suum dirigat, atque inter hoc, & catenam transversim metallum mucronatum admoveatur, bracteae apex eam directionem amittet; sic dum acus ex superposito magnete supra tabulam erigitur, si alia inter illam, & magnetem admota fuerit, prima statim decidet. En igitur phaenomeni explicationem, quod omnes fluidorum currentium leges respuere Muschenbroeckius affirmat, ex quo concludit magnetem non operari effluviis, aut fluido quocumque alio (*q*).

35. Bina fila ex catena, vel machina actu electricis pendentia a se mutuo recedunt (*r*). Ita binae acus apicibus suis ex utrovis magnetis polo pendentes invicem divergunt. 2. Angulum eo majorem fila electrica constituunt, quo major est electricitas (*s*). Ita acus angulum majorem constituent, si ex admoto polo validiore ejusdem nominis, poli sustinentis magnetismus augeatur, ad parallelismum accedunt, si admoto ferro, multoque magis ad oppositum polum traducto (29), ejusdem magnetismus minuatur. 3. Fila electrica magis divergunt si ipsis admoveatur corpus deferens (*t*). Ita acus ex admoto ipsis ferro majorem divergentiam acquirunt. 4. Si filum ad contactum corporis deferentis perveniat, ipsi adhaeret (*u*). Ita si acus ferrum attingat, cum eodem jungitur. 5. Quod si fila inter bina corpora aequaliter electrica posita sint parallela evadunt (*x*). Ita si acus inter polos cognomines pendeant ipsarum divergentia minuitur, aut penitus aufertur. Cavendum autem est in hisce experimentis, ne acuum, quae adhibentur, extrema magnetismo, ac praesertim contrario imbuta sint, quod eorum experimentorum eventum perturbare posset.

36.

(*q*) Differt. exp. 54 p. 113.
(*r*) Beccaria §. 94 n. 1.
(*s*) Ibid. n. 2.
(*t*) Ibid. n. 3.
(*u*) Ibid. n. 4.
(*x*) Ibid. n. 5.

36. Si maximum ferri pondus, quod a magnetis polo sustentari potest eidem appensum sit, admoto polo diversi nominis alterius magnetis appensum ferrum decidet, si vero ejusdem nominis polus alterius magnetis admoveatur ad eam distantiam, ad quam eumdem repellit, ferrum non modo non decidet, verum etiam aliquot alia ponduscula ipsi appensa sustentabit, quod scilicet in primo casu liberiori facta via fluido magnetico per datum polum fluenti ejusdem affluxus per appensum ferrum minuatur, in altero impedito fluidi magnetici transitu, a fluido contraria directione fluente, id majori copia per appensum ferrum moveri cogatur, quod apprime congruit cum iis, quae §. 26. proposuimus, ex quibus ea lex erui potest polos se attrahentes vim suam in ferrum extrinsecus admotum imminuere contra dum se repellunt majori vi ferrum extrinsecus positum allicere.

37. Docent nonnulli armaturae pedes validius attrahere interna parte, quam externa. Id verum esse tantummodo videtur, quando utriusque pedis externae, internaeve partes simul agunt, per ferrum transversum iisdem applicitum (29), falsum quando agunt seorsim; nam in primo casu fluidum, quod ad vicinum polum copiosius accurrit, per ferrum attractum transit (§. cit.), secus ac in altero casu contingat (§. praeced.).

38. Docent etiam, si pedes armaturae introrsum sub magnetem vergant validius attrahere, quam si vergant extrorsum, quod iterum verum duntaxat esse videtur, quando utroque pede simul utimur; nam si unico pede utamur, is eo debilius adhaerens ferrum sustentabit, quo proximior erit pedi alteri, ad quem divertere potest magneticum fluidum.

39. Quando unico pede utimur majus ferri, quam alterius corporis pondus sustentabit, quando utroque majus alterius corporis quam ferri. In primo enim casu copiosius

ad

ad ferrum, quam ad aliud corpus, fluidum affluet, in altero dum per ferrum diffunditur tanta copia in oppositum polum non redibit.

40. Acuminata porro corpora majori copia electricum fluidum recipiunt, & emittunt (*y*); idipsum in magnetico obtinere videtur: extremitates enim conicae cylindrorum, qui magnetismo imbuti fuerunt pondus ferreum multo gravius sustinent, quam plana eorumdem basis (*z*), & limatura ferri copiosius magnetis, vel magnetici ferri angulis adhaeret, quam planis eorumdem superficiebus (*a*), & anguli armaturae (22) externi, si acuti fuerint vim magneticam imminuunt, ac disperdunt (*b*), non secus, ac metallicus apex catenae, aut machinae adnexus electricam vim imminuit (*c*), & acutum demum ferrum ex affrictu, contra ferrum, aut rigidum aliud corpus, majorem, quam planum ferrum virtutem acquirit (*d*).

41. Cum autem ad eamdem distantiam magnetis actio extendatur, sive corpora, quaevis fuerint interposita, sive nullum corpus intercedat (*e*), inde conjectabam aërem non minus, quam corpora reliqua, fluidi magnetici expansioni resistere, ac propterea coërcentis corporis vicem praestare, qualem aëris resistentiam respectu electrici fluidi experimenta demonstrarunt (*f*). Quamquam enim interpositam flammam electrici vaporis actionem ad longinquius intervallum extendere novissem (*g*) imminuta, ut puto, aëris resistentia, magnetici non item (*h*), quamquam

h ma-

(*y*) FranKlin. episc. 1. §. 17.
(*z*) Muschenb. dis. pag. 97.
(*a*) Id. l. c. exp. 64. pag. 118., & exp. 116. pag. 241.
(*b*) Ideo in rotunditatem secondos esse monet idem Muschenb, Essai de Physiq. §. 556.
(*c*) FranKlin. episc. 6. §. 76. P. Beccaria §. 191. 232.
(*d*) Muschenb. dis. cit. exp. 245. pag. 268.
(*e*) Saggi di naturali esperienze intorno alla calamita, esp. 1. & 2. Muschenb. dis. cit. pag. 59. & seq.
(*f*) FranKlin. episc. 2. §. 22.
(*g*) P. Beccaria §. 457.
(*h*) Muschenb. dis. cit. exp. 28. pag. 70.

magnetem in vacuo boyleano idem ferri pondus gestare, quod in aperto aëre compertum habuissem, quamquam magnetem in aëre constitutum magnetem alium ad datam distantiam aequali vi attrahere meminissem, sive is in vacuo, sive in aëre collocaretur (*i*); hisce tamen experimentis non acquiescebam, ex eo vel maxime, quod ferrei apices majori copia magneticum fluidum, & emittant, & recipiant (40), ac similis apicum proprietas in electricis ex aëris resistentia in primis nascatur (*K*), etsi in vacuo adhuc obtineat (*l*). Sequens igitur in eam rem experimentum institui. Sub campanam pneumaticam ferramentorum congeriem collocavi, & in suprema recipientis parte notam apposui, ut ad idem punctum semper magnetis polum aptarem, dein ex opposita recipientis parte ad eamdem notae altitudinem acum nauticam collocavi, & tentando distantiam maximam inveni, ad quam acus illa nautica a magnete ad notam apposito commoveri posset; postremo aërem exhantlavi expectans futurum, ut magnetis actio ad acum usque pervenire amplius non posset; siquidem aër magnetico fluido resistentiam faceret; enim vero ablato aëre resistentia minui similiter debuisset fluido ad supposita ferramenta tendenti, hacque ratione aucto ejusdem fluidi ad ea ferramenta affluxu id ab acu averti debuisset; perinde ac catena electrica, cujus extremum per verticem recipientis pneumatici traducitur corpora extrinsecus posita ad datam distantiam agitat, quamdiu aër prohibet ne electricum fluidum in subjectam lancem fluere, ac disperdi possit, ablato autem aëre, & liberiori parata via electrico fluido ad lancem tendenti catenae actio in exteriora corpora extinguitur (*m*). Sed nihil hujusmodi observare con-

(*i*) Id. dis. cit. exp. 25.
(*K*) P. Beccaria §. 217. 218. & seq.
(*l*) Id. §. 235.
(*m*) Consule Beccariam §. 121.

contigit, cum ad eadem distantiam magnes in acum ageret, sive vacuum recipiens esset, sive aëre plenum, ex quo proclive erat concludere per spatia aëre vacua aeque difficulter magneticum fluidum moveri, ac per corpora alia quaevis excepto ferro. Quantum porro firma est hujus experimenti veritas, tantumdem erroribus obnoxiae essent hypotheses, quae ad id explicandum exoogitari possent: satius igitur erit consectaria quaedam adnotare; scilicet 1. Vapor electricus, dum ex corpore in corpus transit stridorem edit, magneticus non item 2. Corpora actu electrica auram quamdam excitant, magnetica nil simile praestant. 3. Interposita ut diximus flamma electricam atmosphaeram ad majus intervallum extendit, magneticam non mutat, quae omnia ex memorata aëris resistentia intelligi posse videntur, quae, cum respectu electrici fluidi ingens sit, magneticum non afficiat.

42. Diximus polos ejusdem nominis utcumque inaequaliter magneticos, tamen se repellere (10); id in majori aliqua tantum distantia verum est, namque in minoribus distantiis, non modo vis repulsiva non augetur, sed minuitur, & tandem in attractivam mutatur, eoque citius, quo virium differentia major est: tamdiu nempe se repellunt, quamdiu fluidum magneticum per utrosque contraria directione movetur, contraria autem directione movetur, quamdiu polus debilior in tanta distantia ab actuosiori constituitur, ut fluidum ab actuosiori emanans ac in debilius irruens, per debiliorem polum eadem directione non feratur, tunc enim juxta sancitam motuum legem (19), vis repulsiva in attractivam mutabitur; & revera, quando ad polum dati nominis ejusdem nominis polus validior admovetur in distantia adeo exigua, ut eumdem attrahat tardius, vel citius polus debilior in contrarium mutatur (16), quod demonstrare videtur magneticum fluidum a validiore magnete erumpens alterius fluidi a debiliori polo contraria di-

directione effluentis resistentiam vicisse, & propria directione per ipsum permeasse (§. cit.): imo vero caeteris paribus eo citius debiliori poli virtus mutatur, quo inter ipsius vim & vim validioris major differentia intercedit, & quo magis ad se mutuo admoventur (§. cit.); attractio autem polorum cognominum in data distantia eo item major existit, quo virium differentia major est, & imminuendo sensim distantias vis repulsiva eo citius in attractivam mutatur, quo virium differentia major, eo tardius, quo minor existit, quemadmodum sequentibus experimentis comprobavi.

1. Poli magnetici debilioris virtutem adhuc imminuebant per ferrum transversum eidem admotum (30), *tum* vero polus validior ejusdem nominis ad exteriorem illius partem admotus longe fortius adhaerebat, quam si nullum hujusmodi transversum ferrum adfuisset, unde patet in contactu polorum ejusdem nominis attractionem augeri, si debilioris poli virtute imminuta, virium differentia augeatur.

2. Quod si ferro transverso non debilioris poli, sed robustioris vim imminuerem, tunc attractiones in contactu similiter minui observabam, imminuta virium differentia.

3. Ad apicem acus magnetismo imbutae, & per filum libere suspensae polum magneticum ejusdem nominis paullatim admovebam, & ad hujus latus ferream clavim aptabam, quando autem ad talem acus viciniam polum adduxeram, ut jam vim repulsivam in attractivam mutandam fuisse conjectarem, si clavis abfuisset, ipsam auferebam, eodemque, ut plurimum momento acus ad magnetem apice suo ferebatur, id ipsum luculentius adhuc transverso ferro, aut polo diversi nominis admoto, tum sublato, sicque vi imminuta, ac dein restituta experiri licebat, unde constitit polos cognomines ad distantiam eo majorem se attrahere, quo inter eorum vires differentia major intercedit.

Cum

Cum igitur eae conditiones, quae efficiunt, ut dati poli vis directiva tardius, citiusve mutetur, eaedem efficiant, ut is a cognomine polo proximius, remotiusve, tum validius, debiliusve attrahatur, cumque mutata poli directio a contrario fluxu magnetici fluidi producatur (16), inde confirmari videtur repulsivam quoque vim in attractivam ob eamdem caussam mutari, ob servatam scilicet a fluido validioris poli per debiliorem propriam directionem (*n*).

43. Muschenbroeckius, quando in minori aliqua distantia polorum vis repulsiva minuitur, aut extinguitur, non revera minui, aut extingui censet, sed cum attractiva duntaxat conjugi, quae magis crescat, quam repulsiva imminutis distantiis, & proinde eamdem aequet, aut superet, unde, vel nulla vis repulsiva remaneat, vel etiam attractiva nascatur (*o*). Haec vero Muschenbroeckii sententia confirmatur experimento 3. §. praeced., nam clavis robustiori polo admota debiliorem acus polum certe non repellere, sed potius attrahere debuisset, & tamen repulsivam vim servabat, quod praestitisse videtur attractivam vim validioris poli in debiliorem, imminuendo, quae si integra fuisset repulsivam facile superasset, atque extinxisset.

Quae quidem Muschenbroeckii theoria cum principiis nostris egregie consentit; nam fluidum magneticum ad debiliorem polum spectans, & fluido robustioris poli resistens vim repulsivam facit; excessus virium fluidi ad robustiorem polum spectantis, quo debilioris fluidi resistentiam superat, & per debiliorem polum propriam directionem servat, attractionem producit.

44.

(*n*) Mitchelius ideo vires repulsivas, imminutis distantiis, imminui censet, quod poli repellentis debilioris virtus imminuatur (Encyc. l. c.) sed saepe observatur in aliqua distantia vim repulsivam imminui, aut etiam in attractivam mutari, etiamsi debilior polus debilitari, aut mutari adhuc non potuerit. Enim vero fluxus fluidi certa directione sufficit ad attractionem faciendam, ut vero magnetismum mutet per tempus aliquod debet perdurare (16).

(*o*) De magn. exp. 15., ubi si attractivae vires a repulsivis subtrahantur has certas reciprocas distantiarum proportiones servare adnotavit.

44. Chalybis porro temperati magnetismo imbuti virtus caeteris paribus difficilius, quam simplicis ferri virtus a robustiori polo mutatur (p): An non ideo, quod difficilius validioris poli fluidum per chalybem, quam per ferrum sibi viam faciat (28)? An non itaque debilius chalybei poli ejusdem nominis se attrahere debent, & ad minores distantias, quam poli ferrei, siquidem ea, quam proposui, theoria locum habeat? Ex eadem quoque theoria intelligitur, cur poli cognomines, quamdiu se repellunt suas vires in ferrum extrinsecus admotum mutuo augeant (36); quando vero jam repulsio in attractionem mutata est potius imminuant; quamdiu enim se repellunt fluida contraria directione lata se mutuo coërcent, quando vero se jam attrahunt a robustiori polo in debilius, vel contra magneticum fluidum movetur, atque adeo in primo casu per ferramenta extrinsecus admota fluidum illud adigitur, in altero per admotum polum dissipatur.

45. Magneticae acus directio ea est, ut uno extremo fluidum magneticum recipere, altero emittere quam commode possit, quam proprietatem electricorum corporum phaenomenis analogam esse superius monuimus (21), inde vero fit, ut ferrum magnetismo destitutum, si collocetur in eo situ, ad quem acus sponte se dirigit ex magnetici fluidi juxta eam directionem fluxu magneticum evadat (q), imo eamdem magneticam vim acquirat, si juxta lineam constituatur, quae meridianam magneticam ad angulum quemvis intersecet, sed eo tardius, debiliusque, quo angulus major fuerit, donec ad angulum 90° nullam adipiscatur (r): ferrum quoque eo citius vim eam acquirit, quo longitudo majorem ad crassitiem proportionem habuerit, & quo mollius fuerit, multoque majorem suscipit, si candens eo in situ sponte, aut aqua frigida affusa, refrigescat: extre-

(p) Encyc. l. c.
(q) Muschenb. dis. exp. 132. pag. 216.
(r) Id. l. c. ab exp. 133. ad 136.

tremitas autem, qua ad polum boreum inclinat, borealem polum, qua inclinat ad auſtralem, auſtralem acquirit, & ex contrario ſitu vim priſtinam amittit, oppoſitamque adipiſcitur (*s*), quae omnia cum iis conveniunt, quae de magnetiſmo per magnetem inducto obſervata ſunt (16.20.) unde recte Muſchenbroeckius concluſiſſe videtur (*t*), *vim magnetis terreſtris eſſe admodum univerſalem, eam ſe extendere per totum terrarum orbem, agere in omne ferrum, id dirigere haud aliter, quam ferrum allici, regique a magnete obſervetur*.

46. Acus vero ferrea magnetiſmo deſtituta, debilius quidem, dirigitur tamen juxta meridianam magneticam, ſed indiſcriminatim, quae extremitas polo telluris ſeptentrionali proximior eſt ad illum convertitur, quae vero auſtrali ad auſtralem dirigitur, & inverſa acus aeque facile contraria directione ſe collocat, quamdiu ex diuturna mora in aliquo ſitu conſtantem magnetiſmum non acquiſivit (*u*); ea enim directione ſe collocat, qua viam faciliorem praebeat magnetico fluido certa directione fluenti (21), quapropter cum id fluidum, quamdiu magnetiſmo deſtituta eſt oppoſitis directionibus juxta ejus longitudinem aequali facilitate feratur (15..17.), idcirco oppoſitas directiones indiſcriminatim acus affectabit.

47. Neque ſolum terreſtris magnetis actio manifeſta fit, quando ex diuturno magnetici fluidi per ferrum fluxu id magneticum demum evaſit (44), verum etiam in ferro magnetiſmo deſtituto ejuſdem effectus obſervantur; nam ſi virga quaevis ferrea in ſitu quovis collocetur, ut meridianam magneticam interſecet, mediatas virgae, quae ad polum magneticum borealem telluris inclinat vim poli ſeptentrionalis oſtendit, quae ad auſtralem, auſtralis, inverſaque virga eae medietates contrarium polum protinus exhi-

(*s*) Id. loc. ult. cit.
(*t*) Exp. 146. pag. 268.
(*u*) Savery. vid. ſag. delle tranſ. del Cav. Derebam t. 5. §. 54. pag. 102.

exhibent, ita ut polaritas, quae reſpectu telluris conſtans eſt, reſpectu virgae ferreae ex mutato ſitu mutetur, donec ea virga conſtantem magnetiſmum ex diuturna mora in certo ſitu non fuerit adepta (x), ex quibus, & vis magnetis terreſtris conſpicua efficitur, & confirmatur magnetiſmi contrarietatem in contraria magnetici fluidi directione reponendam eſſe, & demum evincitur ferrum magnetiſmo deſtitutum a magnetico fluido aeque facile quacumque directione permeari (15. 17.), cum eadem virga magnetico fluido oppoſita directione fluenti, tam facilem tranſitum praebeat, ut ipſius extremitates ex inverſione in oppoſitos polos illico mutentur.

48. Quoniam ferrum ex magnetici fluidi juxta certam directionem fluxu magneticum fit, ex contraria ejuſdem fluidi directione contrarium acquirit magnetiſmum (16.45.), quoniam facilius ex fluido per meridianum excurrente, vel a magnete prodeunte vim magneticam acquirit, ſi ex igne molle, ſponte, vel ſuperaffuſa aqua refrigeſcat (y), quoniam chalybs durior difficilius magnetiſmo imbui poteſt (z), ſed majorem recipit, & diutius ſervat (a), quoniam ignitio (17), percuſſio, attritus (b) magnetiſmum deſtruunt, inde confici videtur magnetiſmum in certa partium diſpoſitione ſitum eſſe, ob quam ferrum magnetico fluido ex una parte recipiendo, ex altera emittendo aptum fit, eamque diſpoſitionem ab ipſo fluido induci, tum auferri poſſe, idque eo facilius, quo ferrum fuerit mollius.

49. Carteſiani, qui motus magneticos ex ſolis mechanicis legibus explicare contendebant, partibus magnetici fluidi, tum magnetis, ac ferri poris figuram tribuerunt, quam

(x) Id. l. c. §. 18. pag. 97.
(y) Conf. loca cit. §. 16., & 45.
(z) Encyc. l. c.
(a) Muſchenb. diſ. pag. 232.
(b) Id. pag. 73. 74.

quam maxime opportunam esse opinabantur, aëris quoque resistentiam, ac reactionem huc accersunt; cautiores alii, ut Muschenbroeckius (c) Wisthonus (d), cum Cartesianos scopum non attigisse animadverterent, vel ipsius magnetici fluidi existentiam in dubium revocarunt. Ego ad mechanicas rationes omnia exigere minime potui, ac ne studui omnino quidem, cum nec ipsa electricitatis theoria usque eo perduci potuerit; malui igitur analogia ductus theoriae electricae innumera, sejunctaque phaenomena ad certas classes revocare: nec vero diffiteor hanc me comparationem multo, quam fecerim, versare potuisse accuratius. At summa tantum capita speciminis loco attingenda esse putavi, ne in re facili nimia prolixitas lectori molesta evaderet.

50. De Analogia inter fluidum electricum, ac magneticum hactenus: nunc de identitate horum fluidorum aliqua essent addenda. Et experimenta quidem nupera, per quae acus magnetica fit artificiali electricismo, aut ipsius poli mutantur; tam observationes, quibus constitit acus nauticae directionem vi fulminis mutatam fuisse, identitatem confirmare utique possent, si definitum esset, utrum electricum fluidum magnetismum inducat magnetici fluidi vices gerens, an agat duntaxat ad instar communis ignis (e), quod olim Muschenbroeckius proposuerat (f), quae minus dubia forent, si certis experimentis constaret, num extremitates acus quae meridiem, & septentrionem respiciunt

i po-

(c) Dis. p. 57. & seq., & a p. 63. ad 76., & p. 218., & Essai §. 587.
(d) Apud eumdem p. 65. dis. cit. Cl. Monnier in act. Acad. R. S. P. an. 1733. contra fluidi magnetici receptam theoriam argumenta proposuit.
(e) Revera ad magnetismum inducendum tanta requiritur electrici fluidi copia, talis acus inter vitreas laminas dispositio, tanta ejusdem tenuitas, ut electricum fluidum acus colorem mutare, quin imo ipsam liquefacere possit (Cl. D. Alibard. in addit. ad FranKlinum t. 2. pag. 137. 147. 148.) atque adeo effectus praestare, qui ab ignis violentia producuntur.
(f) Dis. pag. 225. exp. 106.

polum conſtanter acquirant cognominem plagae, ad quam diriguntur, quaecumque fuerit directio fluidi electrici acum permeantis, num contra in quocumque acus ſitu extremitas, per quam electricus vapor ingreditur, ſeptentrionalis, per quam egreditur auſtralis perpetuo evadat (*g*), num demum acus juxta aequatorem magneticum collocata ex electricitate nullum magnetiſmum acquirat, quemadmodum ignitum ferrum eo in ſitu refrigeratum nullum adipiſci experimenta demonſtrarunt (45).

51. Caeterum contraria, quae ſe ſe offerunt argumenta minime reticenda videntur. Scilicet primo magneticum fluidum dum a magnete ad ferrum, vel a ferro ad magnetem fluit, per interpoſitam aëris laminam, etiam in tenebris non lucere, quod electricum fluidum facere ſolet. 2. Ab aëre reſiſtentiam nullam pati, nec ab interpoſita candela ejus actionem mutari, nec ſtridorem edere, auramve excitare (41), quae omnia phaenomena in electrico fluido obſervamus. 3. Magnetem ipſum frictione electricum fieri, tumque novam proprietatem acquirere a priori diſtinctam, cito ceſſantem. 4. Reſinoſa, ſerica corpora, quae fluidum electricum coërcent, magneticum non magis, quam caetera coërcere 5. Metalla omnia, ferro excepto, quae fluidum electricum deferunt, magneticum non magis, quam caetera deferre (*h*). 6. Corpora deferentia electricum fluidum maxima copia deferre facile poſſe, deferentia electricum nonniſi certa quantitate (37) 7. Ex affrictu corporum electricum fluidum deferentium vim nullam electricam naſci, contra ex ferri contra ferrum certa lege affrictu maximum magnetiſmum produci. 8. Demum eas tempeſtatum mutationes, quae electrica phaenomena inſigniter

gniter

(*g*) Non conſentiunt FranKlini, & D. Alibardi experimenta t. 2. p. 144. 145.
(*h*) Muſch. Eſſai. §. 187. n. 3.

gniter mutant, non eodem modo magnetica afficere; contra, quae magnetica afficiunt, non similiter afficere electrica (*i*), quae omnia fluidorum horumce identitatem, si non refutare, at certe dubiam reddere posse videntur.

(*i*) Encyc. artic. cit.

EJUSDEM.

De colore Sanguinis experimenta nonnulla.

COccineum rutilumque ſanguinis colorem, exhauſto aëre, in atrum & nigricantem converti Cl. Viri ſcripſerunt (*a*), cum contrarium alii traderent ſupremam nempe ſanguinis ſuperficiem in vacuo non minus, quam in aperto aëre rutilum colorem ſervare (*b*). Quod quidem experimentum cum multis phyſiologicis graviſſimis quaeſtionibus illuſtrandis opportunum eſſe animadverterem, ea cautione, eaque diligentia renovari cupiebam, ut nullum de ipſius eventu dubium ſupereſſet. Itaque Virum experientiſſimum J. B. Beccaria rogavi, ut idipſum ſuſciperet, quod humaniter praeſtitit, quemadmodum ſum expoſiturus.

1. Sanguinem ex homine febricitante eductum, & quaſſatione ſolutum in bina pocula vitrea aequalia, & ſimilia infudit, horum alterum ſub recipiens pneumaticum collocavit, alterum in aperto aëre reliquit. Subducto aëre ſanguinem ſub recipiente poſitum inſigniter elevari, in ſpumam faceſſere, intumeſcere in bullas obſervavimus ſenſim increſcentes, quae tandem diſruptae aërem emittebant elaſticum, ex quo altitudo mercurii in appoſito indice augebatur: interea color ſanguinis eleganter floridus, & rubicundus perſeverabat. Cum vero repetitis diu exantlationibus omni aëre exhauſtus ſanguis ſubſediſſet, floridum colorem cum atro, & nigricante mutavit, quemadmodum ex comparatione cum eo, qui extra recipiens erat, facile innotuit; etenim non in ſuprema tantum ſuperficie, verum etiam in tota mole multo obſcurior, ac nigrior deprehendebatur; poſtremo cum poculum

(*a*) Dorſten apud Haller n. 9. ad §. 203.
(*b*) Gorter comp. trac. 31. §. 9. n. 9., & Rega conſent. Schwencke haematol. p. 116.

culum eductum ex recipiente fuisset, paullo post contentus sanguis rutilum in suprema superficie colorem recuperavit, & rutili strati crassities, aëre profundius pervadente, sensim, sensimque increscebat, adeo ut post aliquod tempus totum sanguinem aeque rutilum, ac prius, se invenisse Cl. Beccaria narraret.

3. (α) Cum igitur aër sanguini admixtus ruborem faciat, inde cum Lovvero intelligimus, cur sanguis venae pulmonalis, perinde ac arteriosus floridus sit, cur contra arteriae pulmonalis sanguis perinde ac venosus atro colore inficiatur.

(β) Cur postquam sanguis arteriosus, & venosus per aliquot minuta aëri expositus fuit omne coloris discrimen tollatur (*).

(γ) Cur item, obturata trachea, & impedito aëris accessu ad pulmonem id discrimen sanguinis arteriosi, & venosi tollatur.

(δ) Cur inflato in cadavere pulmone, eadem diversitas restituatur (c).

(ε) Cur rejectus ex pulmone sanguis spumosus floridusque esse soleat.

(ζ) Cur in foetu, qui pulmone non utitur, sanguis obscuri, & rubiginosi coloris, & aquosus perpetuo reperiatur (d).

(η) Cur in erysipelate, aliisque morbis, quos ingruens putredo comitatur, sanguis intense floridus, ac rutilus observetur (e), aëre nempe putredinis vi ex eodem prodeunte, cur item in confirmata putredine, omni prorsus aëre difflato, sanguinis color niger, & luridus evadat.

(θ) Cur

(*) Hammerschmidt. in disput. cui titul. notabile discrimen inter sanguinem arteriosum, & venosum §. 22.

(c) Vid. Lovverum de mot. cord. p. 159. & seq., & consentientes Bohon, Duverney apud Haller n. 11. ad §. 200.

(d) Observante Haller l. c.

(e) Gorter. Chirurg. §. 14. 29. & alibi.

(ϑ) Cur demum in gangraena partes emphyſematicae evadunt aëre vi putredinis prodeunte, tumque ſanguis ex ſcarificationibus effluens nigro colore inficiatur.

Sanguis quaſſatione ſolutus, & aequabili rubore praeditus, dum putreſcit, ruborem amittit, nigrumque colorem acquirit, & primo quidem ea mutatio in ſuperiori ſanguinis ſtrato contingit, quae pedetentim ad inferiora ſtrata progreditur, quemadmodum in ſuis circa putredinem experimentis D. Gaber obſervavit, cujus phaenomeni ratio eſſe videtur, quod ſuperiora ſtrata putreſcentia aërem facilius emittant, quam illa, quae iiſdem ſubjiciuntur.

Definiendum autem ſupereſſet, num ſanguis ruborem in pulmone receptum in venis amittat ex eo, quod aërem per corporis ſuperficiem expellat (*f*), an quod aëri elaſticitatem demat, & rubori ſervando imparem efficiat, inde enim forte intelligeretur, cur diverſitas ſanguinis arterioſi, & venoſi aliquando maxima, alias nulla fuerit obſervata (*g*).

4. Sanguis porro quamdiu ſolutus eſt, aequaliter coloratus apparet, dum autem concreſcit in ſuprema ſuperficie ruborem ſervare, in infima nigrum colorem induere ab antiquiſſimis temporibus eſt obſervatum (*h*), idque poſt Galenum (*i*), veteres plerique tribuerunt humori melancholico, qui reliquo ſanguine gravior, & nigrior proprio pondere ad infimam vaſis partem delaberetur, interea dum cruor ſpecifice levior ſupernataret, nec multum ab hac theoria receſſerunt recentiorum non pauci, qui ruborem parti magis ſulphureae, leviori, tenuiorique tribuerunt, inferioris partis nigredinem denſiori, magiſque terreſtri ſan-

guinis

(*f*) Quae Mery ſententia eſt apud Haller. n. ſ. ad §. 201., quam idem Hallerus rejicit n. a ad §. 432.

(*g*) Haller prim. lin. phyſ. §. 117. 206. caeterum eam diverſitatem nuper confirmavit Hammerſchmidt. diſp. cit. §. 22.

(*h*) Ariſt. hiſt. anim. lib. 3. cap. 19. Hippoc. de gland. 1. 6.

(*i*) Com. in 3. epid. 1. 5. de atra bile toto libro, de elem. 2. 12.

guinis parti adscribendam esse existimarunt (*K*), & quamquam, inversa sanguinea placenta, ut inferior superficies suprema evaderet, quae vero suprema fuerat in inferiorem abiret, illam rubrum, hanc nigrum colorem induere cernerent (*l*), id nihilominus tribuere maluerunt gravioribus, & nigrioribus sanguinis partibus, quae superiora deserant, & proprio pondere ad inferiora trudantur (*m*), quamquam non levis erat objectio in massa solida, & concreta, qualis sanguinea placenta est, haud facile partes juxta variam specificam gravitatem distribui posse : ut igitur phaenomeni caussam assequerer, sequentia experimenta institui.

5. Sanguinem ex vena hominis pleuritici eductum statim affudi aequali quantitate in bina pocula vitrea aequalia, & similia. Alterius superficiem superaffuso oleo ad pollicis altitudinem cooperui, alterum in libero aëre reliqui, in utroque sanguis coagulabatur, & is, qui aëri expositus erat rutilum admodum ruborem in superficie aëri contigua contrahebat, reliqua superficiei pars, quae poculi parietes tangebat in atrum colorem mutabatur : sanguis vero alterius poculi, educto per syphonem oleo, aequabiliter niger est deprehensus, interea aëri expositus ruborem in superiori superficie adeptus est, in aliquibus tantum locis, ubi oleo adhuc inunctus erat, nigrum colorem servavit. Id deinceps experimentum in recenti vitulino sanguine coram Cl. Beccaria, pari successu, renovavi.

6. Cum igitur nigricans color non in infima tantum superficie nascatur, verum etiam in quacumque alia poculi parietibus contigua (*n*) patet nigredinem non fieri a partibus gravioribus fundum petentibus ; imo cum suprema etiam

(*K*) SchuvencKe Haematol. cap. 11. p. 117. Gorter compend. trac. 31. §. 22. n. 3. alii permulti.

(*l*) Notante primum Fracassato in trans. phil. anni 1667. num. 27. art. 4, qui id aëri tribuit.

(*m*) ScuvencKe l. c., qui globulos alios prae aliis ponderosiores esse docet.

(*n*) Consent. Boer. Chem. t. 1. p. 261. edit paris.

etiam ſuperficies atro colore infecta ſit, ſi tenui olei ſtrato obtegatur manifeſtum fit ab immediato aëris attactu ruborem oriri: errant propterea, qui putant ruborem a levioribus partibus eſſe repetendum, niſi forte eo ſenſu leviores eſſe velint, quod ob contiguum, admixtumque aërem aliquanto ſolutae, minuſque invicem cohaerentes ſtratum efforment ſpecifice levius (*o*), interea dum partes ipſae a reliquis ſanguineae maſſae partibus nullo modo differant.

7. Hanc etiam partium ſpecifice leviorum hypotheſim alio experimento refutare aggreſſus ſum, quod a Lovvero olim jam tentatum inveni (*p*), ſupremam nempe rubicundam coagulati ſanguinis ſuperficiem cultro abradebam, & nigricantem ſubjectam ſuperficiem detegebam, quae, ubi per breve tempus aëri expoſita fuiſſet, novum rubicundum ſtratum priori ſimile ſuppeditabat, atque eo pacto repetita abraſione totam ſanguineam placentam in rubra ſtrata convertere facile potuiſſem.

8. Praeterea vero, ſive amplo, ſive anguſto vaſe ſanguis recipiatur, in ſuprema tantum ſuperficie rubicundus apparet; attamen ſi ex particulis datae ſolummodo gravitatis rubor oriretur, eo craſſius rubicundum ſtratum eſſe deberet, quo vas arctius, craſſius item, quo major copia ſanguinis in eodem vaſe contineretur, nec fieri poſſet, ut modica ſanguinis copia in amplum vas effuſa tota rubeſceret, quemadmodum quotidianis experimentis comprobatur.

9. Poſtremo ſanguineam placentam mox ex poculo eductam, atque adeo in lateralibus, & inferiori ſuperficie nigricantem reti ſuperimpoſui, & non multo poſt in lateralibus, & inferiori ſuperficie aeque florida evaſit, ac in ſuprema, ut aequabiliter colorata quaquaverſum deprehenderetur.

10.

(*o*) Quae LeuvvenhoecKii ſententia eſt in obſervationibus circa ſanguinem menſ. Junii 1674.

(*p*) Loc. cit.

10. Ex his autem etiam eorum ſententia infirmatur, qui inferiorum partium nigredinem ex ſuperiorum pondere, aut preſſione oriri autumant; obſervavimus enim tenuiſſimum olei ſtratum ſanguinis ſuperficiem inungens nigritudinem ſervare, ex quo tamen vix ulla compreſſio poteſt expectari; deinde, ſi nigrities ex incumbentium partium preſſione oriretur, prout ſanguis profundior eſſet, magiſque compreſſus, eo majorem nigredinem acquireret, cum tamen iis in locis, quibus aërem non attingit, aequabiliter niger conſpiciatur.

11. Quoniam igitur ſuprema ſanguinis ſuperficies rubra eſt, quando aërem tangit, nigra, quando aër ab eadem arcetur (5), & ſimiliter infima ſuperficies, quae nigra eſſe ſolet, admiſſo aëre, rubeſcit (9), quoniam ſanguis totus rubeſcere poteſt, ſi vel ſimul, vel ſucceſſive aëri totus exponatur (7. 8.), quoniam rubor, & nigrities, non per ſucceſſivos gradus aut creſcit, aut minuitur pro altitudine incumbentis ſanguinis, ſed aequabilem ruborem, & aequabilem nigredinem ſanguis acquirit (10), quoniam aëre exhauſtus ſanguis niger evadit (2), manifeſtum fit ab aëris attactu ſanguineae placentae ruborem oriri.

12. Ex his intelligitur, cur ſi conquaſſatione aër ſanguini admiſceatur, & tardius concreſcat, & majorem ruborem acquirat (*q*).

Cur ea, quae ſanguinem fluidum ſervant, eadem ruborem ſervare ſoleant, & contra.

13. Sanguis porro, dum concreſcit, denſior evadit (*r*), & interim ruborem, ut diximus, amittit: errant igitur, qui ex majori denſitate ſanguinis arterioſi, & condenſatione in pulmone nata ipſius ruborem deducunt: quod ſi in pulmone, non maſſae ſanguineae, ſed globulorum denſitatem augeri intelligant, quo id tandem experimento comprobarunt? Profecto inter globulos ſanguinis arterioſi, & venoſi nullum

k diſ-

(*q*) Ex Lowero, Haleſio aliiſque.
(*r*) Jurin in compend. tranſac. philoſophic. verſione italica Derehami tom 3. pag. 3. exp. 13.

discrimen microscopii ope detegere potuit Hammerschmidtius (*s*), quod ostendit coloris diversitatem non in componentibus particulis, sed in varia earumdem miscela, ac dispositione positam esse.

14. Cum in foetu sanguis aquosus simul, & obscurus deprehendatur, (3-ζ) patet ex sola seri mixtione ruborem non oriri.

15. Ad attritum quod spectat, ex quo ruborem in pulmone nasci plerique existimant, jam recte opposuit Lovverus in musculis multo magis, quam in pulmone sanguinem atteri (*t*), attamen ab ipsis nigricantem prodire, & praeterea adnotandum in ejusdem Lovveri experimento, in cadavere strangulati canis, inflato pulmone, sanguinem comprimi potius, quam atteri debuisse, nihilominus ruborem sanguini fuisse restitutum, ac proinde soli attritui ruborem in pulmone natum minime esse adscribendum.

16. Neque vero facile est definire, cur coagulatus sanguis ea in parte, qua aërem non attingit, niger evadat; num ex eo, quod liber aëris per sanguinem transitus prohibeatur, qui dum libere permeat salia, vel quid aliud deponat rubori servando aptum, quod non videtur; nam in clauso etiam spatio suprema sanguinis pars rubicunda diutissime remanet, dummodo tenuem aëris lamellam superpositam habeat; num ex eo, quod atmosphaerae pondere sanguis prematur, quod iterum probabile non est; siquidem atmosphaerae pressionem non minus superficies patitur oleo inuncta, quam ea, quae immediatae aërem contingit; num demum aër sanguini admixtus, & globulis sanguineis interpositus ruborem servet, contra concrescens cruor contentum in poris aërem expellat, vel ita fixum reddat, ut rubori efficiendo impar evadat, quod aucta concreti sanguinis densitas, & emissus ab aliis concrescentibus fluidis aër confirmare quodammodo videntur.

JOH.

(*s*) L. c. §. 6. (*t*) Consentit Cl. Sauvages Phys. elem. pag. 110.

JOH. BAPTISTAE GABER

Specimen experimentorum circa putrefactionem humorum animalium.

QUanti Medicinam, & naturalem scientiam intersit putrefactionis historia, jam ipse noverat Philosophiae instaurator Verulamius, qui Medicis idcirco, & Philosophis saepe auctor fuit, ut illius caussas, modos, & phaenomena diligentius pervestigarent; eaque passim commoda significavit, quae in affines facultates derivari possent. Atqui tanti Viri monita usque adeo neglecta sunt, ut vix pauci rem tam necessariam tractandam, & illustrandam susceperint; sed plerique ex aliis quaecumque extiterant experimenta, & observationes describere, aut ex praeconceptis opinionibus consectaria deducere maluerunt, quam rem tentare, & scrutari diligenter: ex eo fortasse etiam praetextum aliquem nacti, quod videbant Chymicorum sectam, & quidquid Chymicam saperet male audire apud prudentiores Medicos, qui ex illius abusu tantam intelligebant rei Medicae perniciem illatam. Sed egregiam huic facultati navavit operam Clarifs. Pringle, qui rem diu ante neglectam retractandam adgressus est, novasque aperuit in tam multiplici, & complicata disquisitione proficiendi, progrediendique vias. Magni hujusce Viri exemplo, & monitis excitatus ejus vestigia persequi constitui, quod & rei utilitatem perspectam haberem, & vitae, officiique mei ratio commodam mihi occasionem exhiberet hujusmodi tentandi experimenta. Neque tamen totam simul putrefactionis historiam investigandam suscepi, ne pluribus intentus minorem in singulis diligentiam adhiberem. Solos humanos humores, neque omnes, sed praecipuos tantum per experimenta scrutatus sum, cum haec cogni-

 tio

tio prae caeteris omnibus plurimum conducere videatur ad multorum morborum internas caussas detegendas, eorum effectus, seu symptomata explicanda, atque ideo ad indicationes eruendas. Quoniam autem experimenta nostra cum Pringlianis minime conveniunt, caussas idcirco ex ipsis experimentis eductas aperiam, quibus eventuum diversitatem adscribendam puto.

Lubens omitto inutilia omnia tentamina, qualia antequam aliquid certi in hoc genere assequi possem, fere innumera instituere opus fuit: ea duntaxat recensebo, quae novam aliquam lucem videntur suppeditare.

1. Quinquagenarius vir absque febre inveterato ictero confectus est. Cadaver integro nychtemero, brumali tempore, loco frigido repositum fuerat: hoc transacto temporis intervallo, dissecabatur: conspiciebantur crassa intestina cinereis foecibus infarcta, tenuia flavescente muco hac illac consperfa, cysticus, & choledocus ductus pervii: cystis ipsa bilis in atrum vergentis ingenti copia distendebatur. Vesicula pertusa bilem vitreo vase excipiebam, modicum foetebat, viscida erat, & tenax: minusculae hujus portioni unam, vel alteram aquae fortis guttulam affudi: effervescebat, erumpebant ad liquoris superficiem aereae bullae cum sibilo, qui admoto ad aures vasculo percipiebatur, atque ipso tactu sentiebam liquorem incalescentem.

2. Superstitem bilem in tres portiones distinctas totidem vitreis vasis apertis infudi, vario situ, & vario caloris gradu distribui; unum in hypocausto ad trigintaquinque circiter gradus Reaumuriani Thermometri calefacto, alterum in alio hypocausto, quod viginti quinque tales calebat gradus, tertium vero cubiculi servabat temperiem, quae inter septimum, & decimum fere continebatur. Viginti quatuor horis elapsis singulas portiones acidis exploravi. Quae bilis triginta quinque graduum calori fuerat exposita, ea dilutior evaserat, vixque indicia levissimae

effer-

effervescentiae praebebat: bilis, quae vigintiquinque gradus caloris passa fuerat, diluta quoque apparuit, cum acidis aliquanto magis, sed parum admodum efferbuit: quae demum fuerat in cubiculi temperie relicta suam visciditatem servaverat, & aeque vehementer, ac antea (1) cum acidis conflictabatur. Quod postremum experimentum coram Equite Salutio, Ludovico de la Grange, D. Cigna, & Mich. Ant. Plazza luculentissimis testibus, aliquot exinde horis simili eventu renovavi.

3. Ex ejusdem cadaveris vena eodem tempore eductus sanguis rubro-flavescentem exhibebat colorem. Ejus sanguinis portio simulac fuit educta, & nitri spiritu dilutiori permixta effervescentiam similiter exhibuit, multo tamen minorem, quam bilis; quo sanguine in digestione per paucas horas relicto, flavum serum a cruore secedebat, quinimo flavo colore superficies cruoris inficiebatur. Idem sanguis per tantumdem temporis, ac bilis in hypocaustis servatus majorem effervescendi vim retinuit, quam bilis, quae vis ex mora sensim hebescebat.

4. Ex hujusmodi observationibus haec videntur posse deduci consectaria.

1° Tantam in morbis nasci posse alkalescentiam, ut humores cum acidis effervescant: neque enim probabile est, eam in cadavere mutationem contigisse, quod per horas viginti quatuor servatum fuerat in loco frigido, ubi per plures dies servati humores sani ad talem alkalescentiae gradum vix pervenissent.

2° Levem putredinis, & foetoris gradum, qui extra corpus nullum adhuc alkali praebet, quemadmodum experimentis inferius exponendis constabit, intra animale corpus alkali producere.

3° Alkali intra corpus genitum, & bile contentum volatile admodum esse, & expeditum, quippe quod vigintiquinque graduum calore tam brevi tempore maxima ex

parte

parte in auras avolaret, secus a reliquorum elementorum nexu aliquanto magis intricatum esse illud alkali, quod in sanguine continetur, minusve volatile, quum per idem tempus, eodem calore, minor ejusdem portio dissiparetur.

5. Ex postrema hac observatione conjecturam feci, an forte in tentaminibus, quae circa putredinem fuerunt instituta, ex quibus indubias alkali notas nonnulli comperisse affirmant, alii vix levissimas observasse testantur, eventuum discrepantia ex vario caloris gradu, varia corruptorum corporum aetate, majori, minorive geniti alkali libertate repetenda esset.

6. Non aliter ac bilem corruptam, integram bilem tentavi, sanguinis cruorem, & serum: singulorum tres distinctas portiones memoratis (2) tribus diversis caloris gradibus exposui, & quum acidis mineralibus eos liquores quotidie explorarem, deprehendi omnium humorum citissime bilem efferbuisse (*a*), & citius adhuc humanam, quam bubulam; aliquanto tardius cruor corruptus cum acidis efferbuit, omnium tardissime serum effervescentiam exhibuit. Quae porro effervescentiae iisdem phaenomenis distinguebantur, quae paullo ante memoravi (1); neque vero cum solis acidis mineralibus corrupti humores effervescebant, verum etiam cum dilutissimo aceto distillato conflictabantur. Quae artificiali calori expositae fuerant humorum portiones foetorem citius, & effervescentiam dederunt; citius quinimo pervenerunt ad summum effervescentiae gradum, quem cum attigissent, continuato ejusdem loci calore effervescendi vim non solum amiserunt (*b*), sed ingratissimum

(*a*) Inter omnes humores citissime putrescere. Baglivi Oper. omn. p. 439.; & digestam sal alKali copiosius dare. Henninger de bile. Argent. 1705. apud Haller not. 2. ad §. 99.

(*b*) Imo serum in hypoc. ad 35. calido nunquam efferbuit, argumento vincendi alKali in sero natum ex eo caloris gradu dissipatum fuisse ea proportione, qua gignebatur.

mum foetorem in herbaceum, ac minime injucundum odorem commutarunt (*c*). Caeterum multo citius plerumque prodiit foetor, quam alkalescentia, idemque tardius desiit.

7. Dixi corruptos humores cum acidis mineralibus effervbuisse, quod ut clarius designem, notare juvat me ut plurimum aqua forti usum, quae diluta admodum erat, nec ullum, vel minimum excitabat motum aquae communi admixta; tantumque abest, ut acidorum concentrationi tribuenda sit effervescentia (*d*), ut potius putem, si nimia sit eorumdem concentratio, effervescentiam inde minorem reddi posse ex eo vel maxime, quod cito nimis, arctiusque ex acidis concrescentes animales humores effervescentiae motui resistant: adhibito enim aceto distillato, quod corruptos humores nequaquam coagulabat, vehementem pariter oriri effervescentiam deprehendi; imo aliquando ex admixto aceto distillato totum corruptum serum in spumam abiisse.

8. Jam vero dum Clariss. Pringle experimenta perpendo, adverto eumdem aliquando partes putrescentes calori centum graduum Thermometri Fahrenheitiani (qui quidem calor triginta gradibus Reaumurianis fere respondet) exposuisse, in quo calore animales humores citius quidem putrescunt, veruntamen eadem celeritate, ac temporis brevitate ex putrescentia acquisitam alkalescentiam amittunt; cum itaque limites temporis, inter quos ex eo calore putrescentes humores alkalinam indolem ostendunt, angusti admodum sint, fieri facile potuit, ut nulla alka-

lescen-

(*c*) Bilis in loco tepido mox rancescit, graviter olet, & post longum tempus ambrae odorem contrahit. Boerh. in praelect. ad §. 99. ad verbum *acescentibus*. Quod vero de bile docuit Boerhaave, id generatim in omnibus humoribus tepido loco putrescentibus obtinere comperi.

(*d*) Quemadmodum in bile sana contingit, quae cum fortissimis acidis effervescit, observante Verehyeno, & Hombergio. Mémoir. de l'Acad. des Scienc. 1700. eo fere modo, quo aqua ipsa ab oleo vitrioli incalescit. Boerh. Elem. Chim. tom. II. pag. 301.

lescentiae signa obtinuerit, si intra eosdem limites non instituerit experimentum, videlicet si paullo ante quam alkali genitum fuisset, vel paullo postquam in auras abiisset, corruptos humores exploraverit. Praeterea etiamsi intra illos ipsos limites tentasset experimentum, cum tamen ea proportione, qua alkali gignitur, magna ex parte ex ambienti calore in auras dissipetur, eo pacto non nisi levia alkalescentiae indicia eruere debuit, dum tamen ex minore caloris gradu evidentissima sum assecutus. Si igitur humoribus ad eum caloris gradum putrefactis semper usus fuisset Clarifs. Pringle, ex proposita interpretatione nostra experimenta cum ipsius experimentis conciliari posse censeo: sin minus, vel varietati individuorum, ex *quibus* humores educti fuerant (1. 3.), vel vario gradui concentrationis acidorum (7), vel alii, quam ignorem, caussae diversitas adscribenda erit.

9. Sanguinem, dum e vena flueret, continua quassatione solvebam, quassatum deinde putrefieri sinebam; rubens, & floridus, qui apparuerat color, pedetentim mutabatur, & in atrum, nigrumve vergebat, quae quidem mutatio non eodem tempore totam sanguinis massam inficiebat, sed a superiori parte incipiens temporis progressu sensim ad inferiorem propagabatur.

10. Si vero sanguis ita quassatus fuisset, & tardius putrescebat, & tardius praebebat alkalescentiae indicia, quam cruor a sero sejunctus, quod scilicet prae omnibus humoribus serum tardissime putrescat.

11. Cum propositis experimentis comperissem alkali in auras avolare ex miti caloris gradu, experiri adhuc volui, an non illud ipsum alkali colligere possem, ac retinere. Vitreo itaque alembico serum sanguinis ex febricitantibus paucas ante horas eductum excepi: alembicum reposui in hypocausto inter vigintiquinque, & vigintiocto Thermometri Reaumuriani gradus calente, collum alembici per

fora-

foramen in operculo ligneo hypocausti apertum trajiciebatur eo consilio, ut eidem adaptatum capitellum cubiculi, decem circiter ejusdem Thermometri graduum, temperiem servaret, & exhalans vapor inibi colligi, & in liquorem posset condensari: capitelli rostro phialam agglutinavi, quae collectum liquorem reciperet; alternis diebus obtinebam distillati liquoris drachmas tres, cui acida admiscens, varium, vario tempore, consequebar effectum. Portio, quae primum adscenderat, seri odorem, & saporem referebat, limpida erat, & diaphana, neque cum acidis, neque cum alkalicis effervescebat: portio, quam altera vice obtinui, foetidum quidem, modice tamen olebat; ejusdem ferme saporis erat, & pelluciditatis ac prima, atque in his cum secunda conveniebat tertia: nulla huc usque effervescentia. Quarta portio foetebat graviter, turbida erat, & opaca, coloris subalbentis, nullam exhibuit effervescentiam, sed levem rubelli coloris tincturam ab admixtis acidis assequebatur. Quinta portio, quae scilicet post dies decem distillaverat, limpida iterum apparuit, admixtis acidis effervescentiam dedit cum sibilo, qui admoto ad aures vase percipi poterat, bullas, spumamque excitavit (e). Sexta portio itidem limpida, debilius efferbuit. Cum jam nihil liquoris ex eo caloris gradu distillare observarem, alembicum fregi, ut residuum examini subjicerem; crustam efformaverat glutinosam subrufam, corio similem, quae pessimum foetorem emittebat, nullum tamen, vel levissimum affusis acidis indicium dedit effervescentiae. Ex hoc experimento patere arbitror vigintiquinque inter, & vigintiocto caloris gradus alkali dissipari, quod si colligatur, effervescat, massam inde relinqui foe-

 ten-

(e) Hoc experimentum tentavi matutinis horis, cum adesset D. Cigna: horis vero vespertinis, cum illud Clariss. D. Bruni observandum praeberem, eventu quidem non caruit, sed minor inde nata est effervescentia: Heliotropii tinctura huic liquori admixta minime coloris mutationem passa est.

tentiſſimam utique, ſed emiſſo alkali ad efferveſcendum ineptam.

12. Cum ſanguinem intra vas accurate obturatum ſervaſſem, diutius alkaleſcentem indolem retinuit, etſi calori vingintiquinque graduum expoſitus fuiſſet; dum vero obturaculum educerem magno impetu vapores erumpebant, quibus totum cubiculum tetro admodum odore inficiebatur: vaporum exploſio orta videtur ab aëre per putreſcentiam extricato. Ex quo experimento intelligi poteſt, cur intra vaſa humani corporis humores vix foetentes jam alkali contineant (§. 4. n. 2.), cum educti, & in apertis vaſis ſervati gravem foetorem prius acquirant, quam ullum alkali indicium praebeant (6): nempe intra vaſa humani corporis, ubi primum alkali gigni incipit, retinetur, cum in apertis vaſis exhalans, tum demum percipi poſſit, quando majori copia gignitur, quam in auras diſſipetur.

13. Quoniam vero ſerum integrum poſt decem demum dies alkali emiſit (11), nonniſi poſt illud temporis intervallum corruptum fuiſſe cenſeo, tum quod clauſo in vaſe tardius humores corrumpantur, tum quod inter illos ſerum tardiſſime putreſcat: quod ſi corruptum jam humorem diſtillationi commiſiſſem, minime dubitabam protinus alkali proditurum; propterea cupiebam corruptis humoribus idem experimentum capere, quod ſero ſano inſtitueram, ut & tempus definirem, quo alkali diſtillare inciperet, & collecto diſtillante liquore, eam coloris caerulei vegetabilis mutationem iterum tentare, quam ob cunctationem praecedenti experimento obtinere nequiveram. Sanguinem itaque putrefactum, & ex putrefactione cum acidis efferveſcentem (quem ſolum alkaleſcentem humorem tum habebam in promptu) alembico incluſi vitreo, eidemque caloris gradui expoſui eodem apparatu, quem in ſuperiori experimento adhibueram. Et quum prima die ſtillantes liquoris drachmas duas acidis variis miſcerem, vehementem efferveſcentiam obſervavi, eum-

eumdemque liquorem ſucco violarum inſtillans, color viridis non minus elegans ortus eſt, quam ex affuſo ſpiritu c. c. oriretur, inductoque rubore ex admixta aqua forti, is nova diſtillati liquoris affuſione deletus eſt, & violaceus color reſtitutus. Liquor, qui per quinque ſequentes dies diſtillavit, eaſdem alkali notas retinuit, quibus elapſis cum nihil amplius diſtillare obſervarem, alembicum fregi, & ad ejus fundum cruſtam inveni deſcriptae (11) ſimilem, ſub qua portio ad ſyrupi conſiſtentiam redacta recondita erat, quae alkalicam adhuc indolem oſtendebat, ſed levem, adeo ut ſpatio duodecim horarum, per quod ſuper feneſtram, cujus temperies circa decem gradus Thermometri Reaumuriani erat, diſſipato alkali, nulla ipſius veſtigia remanſerint.

14. Igitur & effervescentia, & colorum mutatione conſtat verum alkali illud eſſe, quod in humoribus putrefactis natum leviſſimo calore in auras diſſipatur. Ipſis equidem humoribus putrefactis colorum mutationem tentare maluiſſem, niſi & ſeri corrupti turbida opacitas, & ſanguinis rubor, ac bilis flavedo ambiguum de hiſce experimentis judicium effeciſſent; limpido itaque exhalante humore eadem experimenta inſtituere tutius eſſe putavi, ut omne erroris periculum declinarem.

15. Quum foeteret graviſſime reſiduum diſtillationis, quamquam omni alkali orbatum fuiſſet, manifeſtum videtur ab alkali foetorem exaltari quidem poſſe, & magis penetrantem effici, non autem ab eodem produci, quandoquidem ſupereſt eo ſublato.

16. Quoniam tamen continuato calore non ſolum alkaleſcentia, ſed & foetor ſimul perit (6), videtur is odor a volatilibus admodum particulis etiam proficiſci, ſed quae ab alkali volatili diſſimiles ſint, & plerumque citius gignantur, tardiuſque diſſipentur, cum ante alkaleſcentiam, & poſt ipſam foetor plerumque percipiatur (8). Praeterea vero aliquando alkaleſcentia adeſſe poteſt modico foe-

tori conjuncta, ut observavimus (13), vicissim maximus foetor absque alkalescentia, ut in postremo experimento deprehendimus (11. 12.). Ex quibus differentia inter foetidas, alkalinasque partes confirmari videtur, quam Clariss. Pringle alio argumento demonstraverat, animadvertens corruptae urinae halitus minime perniciosos esse, etsi prae caeteris corruptis corporibus maximam alkali salis quantitatem contineat; cum corruptorum aliorum humorum halitus infesti admodum sint, ex quo efficitur eos ab alkalici salis natura discrepare.

17. Quae cum ita sint, videtur alkali volatile non esse productum necessarium putrefactionis, neque gradum alkalescentiae gradui putrefactionis respondere, sed nativa salia oleis permixta vi putrefactionis volatilia reddi, si de stirpium partibus sermo sit, si vero de partibus animalium, videtur alkali actione viscerum jam inchoatum, aut aliis adhuc elementis involutum ex putrefactione perfici, aut extricari: quapropter eo major quantitas alkali salis ex putrefactione nascatur, quo major sit in corporibus eidem expositis salium, aliorumque elementorum quantitas, quae salibus permixta volatilitatem alkalinam eisdem impertiri possunt. Si enim consideremus stirpes acescentes, & acidum in distillatione emittentes, postquam solidis animalium partibus subactae in sanguinem, aut humores conversae sunt, vix accescere (*f*), & parum acidi distillando emittere (*g*), sed fere statim putrescere, & in distillatione copiosum alkali acidi loco praebere; si consideremus alkali ex corporibus putrefactis citius adhuc in distillatione prodire (*h*); si animadvertamus actione viscerum, & putredine reliqua salia fere omnia destrui, nec in corruptorum corporum

(*f*) Macquer elem. de chym. theor. cap. 15. pag. 173. 174., & elem. de chym. pratiq. tom. 2. pag. 377. 380.

(*g*) Id. tom. cit. pag. 381., & seq.

(*h*) Id. tom. cit, pag. 378. 379.

porum combuftorum cineribus ullum alkali amplius reperiri (*i*); fi perpendamus eos humores, qui maximam falium quantitatem continent, ut urinam, maximam alkali copiam putrefcendo praebere (*j*), confirmari videtur ea, quam fequimur, Chymicorum fententia, qui cenfent falia volatilia a reliquis falibus ortum ducere, quae vi vifcerum animalium putredine, igne ita immutentur, ut alkalica evadant, nullo fuperftite priftinae formae veftigio (*k*). Inde vero intelligi poffet, cur falia volatilia putredinem arcere poffint (*l*), non fecus, ac reliqua falia, quamquam ex putredine ortum ducant: quantitas enim alkalinorum falium per putredinem productorum refpondet quantitati falium nativorum praeexiftentium, quae porro falia cum arcendae putredini non fufficerent, mirum non eft genitum alkali ejufdem progreffui impediendo ineptum fuiffe: quod fi nativa falia majori copia praexiftant, videtur utique, & genitum alkali putredinis progreffum retardaturum: urina enim quae falibus copiofe referta eft, non tam corrumpitur, nec ejufdem corruptae halitus adeo perniciofi funt, quemadmodum aliorum humorum (*m*), quod non aliunde, quam a praeexiftentium falium, & geniti inde alkali copia, & efficacia repetendum effe videtur.

18. Urina fana nonnifi trium dierum intervallo ita putrefcebat, ut cum acidis effervefceret; veruntamen urina hominis putrida febre laborantis brevi tempore, fpatio nimirum vigintiquatuor horarum, hujufmodi alkalefcentiam obtinuit. Sanguis ejufdem hominis multo quoque citius, quam fanguis ab homine pleuritico eductus alkalefcentiae indi-

(*i*) Id. tom. cit. pag. 380. 381.
(*j*) Pringle Tr. fur les fub. fept., & antifep. mémoire 1. exper. 2. pag. 161.
(*k*) Macquer l. ult. cit., & tom. eod. pag. 343. 344. 349. 350.
(*l*) Quod, & Pringle teftatur (l. c. mem. 1. exp. 2. 3.), & ego pluries expertus fum, & propriis etiam experimentis confirmavit Cl. Gilbertus in difp. de putred. Lipf. 1753. §. 7. pag. 13.
(*m*) Pringle loc. cit. ad not. j.

indicia ostendit. Sed haec spectant ad aliam classem experimentorum, quae in tempus aliud differenda esse constitui, ut opportunitatem nactus morbosos humores explorare, atque ex phaenomenorum comparatione ea deducere possim, quae morborum, eorumdemque indoli detegendae, aut therapejae perficiendae apta videbuntur.

19. Nec vero in gravissima quaestione propriis tantum oculis fidere volui, sed Clarifs. D. Bruni Anat. Profess., & Londinensem Socium rogavi, ut experimentis meis interesset, ut & errores, qua est solertia, praecaveret, & auctoritate sua experimentorum veritatem tueretur.

P. S. Doctissimus Navier (*n*), quum carnem bubulam vasis accurate obturatis, ac glutinatis inclusam putrefactioni commisisset in gradu caloris inter nonum, & vigesimum Thermometri Reaumuriani, postquam in liquamen, & putrilaginem resolutam fuisse observavit, per vitream retortam cum excipulo accurate glutinatam, arenae balneo distillavit, & liquorem clarum, subalbidum, ac foetentem primum obtinuit, ex quo caerulea carta, nonnihil rubra facta est: hunc tamen liquorem alkalino volatili sale refertum esse comperit, cum superaffuso alkalici fixi liquore spiritus volatiles urinosi ex miscella prodierint; aucto deinceps igne, donec retorta candesceret, distillare adhuc continuavit per horae quadrantem similis liquor pauculo oleo imbutus, postremo sal volatilis albus, concretus, vegetationis specie, modica quantitate ad retortae collum depositus est, & vapores, qui adhuc per horae quadrantem prodierunt oleum crassum, ambrei coloris suppeditarunt. Cum vero laudatus Auctor incorruptam carnem arenae balneo similiter distillasset, liquor, qui eo calore prodiit, lim-

(*n*) Postquam mea haec experimenta in aliquem ordinem disposuissem, ut typis committerem Celeb. Navier dissertationem de ossium mollitie legendam praebuit Clarifs. Bertrandi, in qua pag. 33., & seqq. Clarifs. Viri citata experimenta reperi.

limpidus erat, nullumque alkaleſcentiae indicium exhibuit, nec niſi violento igne hujuſmodi demum ſales prodierunt. Quae quidem Clar. Viri experimenta noſtris egregie conſentire videntur : nam & miti caloris gradu ad putreſcentiam uſus eſt, & vaſis exacte obturatis corrumpendam carnem incluſit, ac propterea alkali retinuit, quod liquore primum extillante ſolutum leviſſimo calore prodiit, cum ex integris carnibus, nonniſi per auctam vim ignis demum educeretur (*o*).

(*o*) Idipſum in partibus omnibus animalibus obtinere, ut corruptae leviſſimo caloris gradu alKali diſtillando praebeant, integrae majorem ignis vim requirant, ut id alKali emittant. Clariſs. Macquer docuit Chym. pratiq. loc. cit. ad not. h.

DE

FASCICULUS STIRPIUM

Sardiniae in Dioecesi Calaris lectarum

A MICHAELE ANTONIO PLAZZA

CHIRURGO TAURINENSI,

Quas in usum Botanicorum recenset

CAROLUS ALLIONUS.

ACANTHUS foliis sinuatis inermibus *Linn. spec. pl.* 639. Acanthus sativus, seu mollis Virgilii *C. B. pin.* 383. *Habitat in vinetis circa Calarim.*

ACANTHUS foliis pinnatifidis spinosis *Linn. sp. pl.* 639.
Acanthus aculeatus *C. B. pin.* 383.
Crescit iisdem locis.

AEGYLOPS spica ovata aristis breviore *Linn. sp. pl.* 1050.
Festuca altera capitulis duris *C. B. the.* 151.

AGROSTEMMA glabra foliis lineari-lanceolatis, patalis emarginatis coronatis *Linn. sp. pl.* 436.
Lychnis foliis glabris calyce duriore *Bocc. sic.* 27.

ANAGALLIS foliis cordatis amplexicaulibus, caulibus compressis *Linn. sp. pl.* 149.
Anagallis hispanica latifolia maximo flore *Tournef. inst.* 143.

ANTIRRHINUM foliis caulinis lanceolato-linearibus sparsis: radicalibus rotundis ternis *Linn. sp. pl.* 615.
Linaria annua purpuro-violacea, calcaribus longis, foliis imis rotundioribus *Magn. monsp.* 159.

ANTIRRHINUM procumbens ramosum, foliis alternis ovatis acuminatis integerrimus, floribus caudatis axillaribus.
Folia succosa, glabra, alterna, sessilia, supremis angustioribus elliptico acuminatis. Pedunculi foliis altiores, singulares, uniflori. Flos cyanaeus cum hiatu clauso. Calcar floris acutum pedunculo subaequale, & florem longitudine

aequans

aequans. *Capsula rotunda calyce minor*. *Eritne?* Linaria lusitanica maritima polygalae folio *Tourn. inst.* 169.
ANTHEMIS caule ramoso, foliis pinnato-multifidis setaceis, calycibus villosis pedunculatis *Linn. sp. pl.* 895.
Buphthalmum cotulae folio *C. B. pin.* 134.
APHANES *Linn. sp. pl.* 123.
Alchemilla minima montana *Col. ecphr.* 145.
APHILLANTHES *Linn. sp. pl.* 294.
Aphillanthes Monspeliensium *Lob. adv.* 190.
ARBUTUS caule erecto, foliis glabris serratis, baccis polyspermis *Linn. sp. pl.* 395.
Arbutus folio serrato *C. B. pin.* 460.
Abunde in montibus septem Fratrum.
ARENARIA foliis filiformibus, stipulis membranaceis vaginantibus *Linn. sp. pl.* 423.
Alsine spergulae facie minor, seu spergula minor sub caeruleo flore *C. B. pin.* 251.
ARISTOLOCHIA foliis cordatis subsessilibus, obtusis, caule infirmo, floribus solitariis *Linn. sp. pl.* 962.
Aristolochia rotunda flore ex purpura nigro *C. B. pin.* 307.
Provenit in agro di Siurgius.
ARUM acaule foliis cordato-oblongis, spatha bifida, spadice incurvo *Linn. sp. pl.* 966.
Arisarum latifolium *Clus. hist.* 2. *p.* 73.
Circa Calarim, & *in agro* S. Pantaleonis.
ASPHODELUS caule nudo, foliis strictis subulatis striatis subfistulosis *Linn. sp. pl.* 309.
Asphodelus minor *Clus. hist.* 1. *p.* 197.
ASPHODELUS caule nudo, foliis ensiformibus carinatis laevibus *Linn. sp. pl.* 310.
Asphodelus albus ramosus mas *C. B. pin.* 28.
Asphodelus albus non ramosus *C. B. pin.* 28.
BARTSIA foliis superioribus alternis serratis, floribus lateralibus *Linn. sp. pl.* 602.

Alectorolophos italica luteo-pallida *Barrel. rar. ic.* 665.
BARTSIA foliis oppositis lanceolatis obtuse serratus *Linn. sp. pl.* 602.
Trixago apula unicaulis *Col. ecphr.* 1. *p.* 199.
BULBOCODIUM foliis lanceolatis *Linn. sp. pl.* 294.
Colchicum vernum Hispanicum *C. B. pin.* 69.
Prope oppidum Ulassay *secus torrentem*.
BUFONIA *Linn. sp. pl.* 123.
Herniaria angustissimo gramineo folio erecta *Magn. hort.* 97.
BUNIAS siliculis ovatis laevibus ancipitibus *Linn. sp. pl.* 670.
Eruca maritima Italica siliqua hastae cuspidi simili *C. B. pin.* 99.
In sabulosis mari proximis, & maxime stagnis exsiccatis.
BUPLEURUM involucellis pentaphillis acutis: universali diphillo, foliis lanceolatis petiolatis *Linn. sp. pl.* 237.
Bupleurum folio subrotundo sive vulgatissimum *C. B. pin.* 278.
BUPLEURUM caule dichotomo subnudo, involucris minimis acutis *Linn. sp. pl.* 238.
Bupleurum folio rigido *C. B. pin.* 278.
Utrumque inter segetes agri di. Sardara.
BUPHTHALMUM calycibus acute foliosis, ramis alternis, foliis lanceolatis amplexicaulibus, integerrimus *Linn. sp. pl.* 903.
Aster luteus foliis ad florem rigidis *C. B. pin.* 266.
CAMPANULA caule dichotomo, foliis sessilibus utrinque dentatis *Linn. sp. pl.* 169.
Erini seu rapunculi minimum genus *Col. phytob.* 122.
CAPPARIS aculeata *Linn. sp. pl.* 503.
Capparis spinosa fructu minore, folio rotundo *C. B. pin.* 480.
Rupes circa Calatim *inhabitat.*
CELTIS foliis ovato-lanceolatis *Linn. sp. pl.* 1043.
Lotus fructu cerasi *C. B. pin.* 447.

CEN-

CENTAUREA calycibus laevibus, squammis ovatis mucronatis, foliis ciliato-spinosis.

Caulis erectus, striatus, ramosus, durus, pedalis, aut paullo elatior: ramis unico flore terminatis. Folia prima dentato-lyrata; reliqua integra, lineari-lanceolata: omnia denticulis spinulas exerentibus, & pinnatis instructa, erecta, firmula, glabra. Flos luteus. Calix ex squammis laevibus, arcte imbricatis, in spinulam brevem abeuntibus.

CERASTIUM floribus pentandris petalis integris *Linn. sp. pl.* 439.

CISTUS arborescens, foliis sessilibus utrinque villosis rugosis, inferioribus ovatis basi connatis; summis lanceolatis *Linn. sp. pl.* 514.

Cistus mas angustifolius *C. B. pin.* 464.

CISTUS arborescens, foliis oblongis tomentosis incanis sessilibus supra avenis, alis nudis *Linn. sp. pl.* 524.

Cistus mas, folio oblongo incano *C. B. pin.* 464.

CISTUS arborescens, foliis ovatis petiolatis utrinque hirsutus, alis nudis *Linn. sp. pl.* 524.

Cistus foemina folio salviae *C. B. pin.* 464.

CISTUS herbaceus exstipulatus, foliis oppositis trinerviis, racemis ebracteatis. *Linn. sp. pl.* 526.

Helianthenum flore maculoso *Col. ecphr.* 2. *p.* 78.

Omnes hi cisti sicca pascua amant, & abunde nascuntur circa Oppidum Villanova Tullo.

CLEMATIS cirrhis scandens *Linn. sp. pl.* 544.

Clematis peregrina foliis pyri incisis: nunc singularibus, nunc ternis *Tournef. cor.* 20.

CLYPEOLA filiculis unilocularibus monospermis *Linn. sp. pl.* 652.

Jonthlaspi minimum spicatum lunatum *Col. ecphr.* 1. *p.* 281.

CONVOLVULUS foliis sagittatis utrinque acutis, pedunculis unifloris *Linn. spec. pl.* 153.

Convolvulus minor arvensis *C. B. pin.* 294.

Convolvulus foliis sagittatis postice truncatis, pedunculis unifloris *Linn. sp. pl.* 156.
Convolvulus major albus *C. B. pin.* 294.
Convolvulus foliis palmatis cordatis sericeis: lobis repandis, pedunculis bifloris *Linn. sp. pl.* 156.
Convolvulus argenteus folio altheae *C. B. pin.* 194.
Crithmum foliolis lanceolatis carnosis *Linn. sp. pl.* 246.
Crithmum, seu foeniculum maritimum minus *C. B. pin.* 288.
Ad rupes, quae mare spectant.
Croton foliis rhombeis repandis, capsulis pendulis, caule herbaceo *Linn. sp. pl.* 1004.
Ricinoides, ex qua paratur Tournesol Gallorum *Tourn. Nissole act. Paris.* 1712. *p.* 337.
Abunde in arvis.
Cyclaminus foliis cordatis acutis angulose dentatis.
Cyclamen folio anguloso *C. B. pin.* 308.
Ubique in celsis montibus.
Folia tenuiora, quam in vulgari cyclamino, & ampliora angulis, seu dentibus brevissima spinula notatis. Corolla purpurea retroflexa.
Cynosurus paniculae spiculis sterilibus pendulis ternatis, floribus aristatis *Linn. sp. pl.* 73.
Gramen panicula pendula aurea *C. B. the.* 33.
Cytisus floribus lateralibus, foliis hirsutis, caule erecto striato *Linn. sp. pl.* 740.
Cytisus monspessulanus medicae folio, siliquis dense congestis, & villosis *Tournef. inst.* 648.
Daphne floribus sessilibus aggregatis axillaribus, foliis ovatis utrinque pubescentibus norvosis *Linn. sp. pl.* 356.
Thymelaea foliis candicantibus, & serici instar mollibus *C. B. pin.* 463.
Abunde circa Ulassay.
Draba caule non ramoso, foliis cordatis acutis dentatis sessilibus.

Cau-

Caulis simplicissimus, pedalis, in lungo racemo floriger. Folia piloso-hispida acute terminata, & acutis dentibus praedita, non amplexicaulia.

ERICA antheris bicornibus inclusis, corollis companulatis longioribus, foliis quaternis patentissimis, caule subarboreo tomentoso *Linn. sp. pl.* 353.

Erica maxima alba *C. B. pin.* 485.

ERVUM pedunculis subbifloris, seminibus globosis quaternis *Linn. sp. pl.* 738.

Vicia segetum singularibus siliquis glabris *C. B. pin.* 345.

ERYNGIUM foliis radicalibus subrotundis plicatis spinosis, capitulis pedunculatis *Linn. sp. pl.* 233.

Eryngium maritimum *C. B. pin.* 386.

ERYNGIUM foliis radicalibus planis quadratis sublobatis, caulinis digitatis, pedunculo terminali.

Eryngium capitulis psillii *Bocc. rar.* 88.

Copiose in pascuis.

Radix tuberosa obscura, ex qua folia plura longe petiolata plana dentato-spinosa, quadrato-orbiculata nunc integra, nunc subtriloba. Prima caulina profundius triloba, aut quinqueloba, adhuc petiolata; quae, sequuntur, sessilia, quinquedigitata foliolis lineari-lanceolatis, & ciliato-spinosis. Ex summis foliorum alis, aut summa planta pedunculus floriger cum uno, alterove sessili folio.

EUPHORBIA umbella trifida: dichotoma involucellis lanceolatis, foliis linearibus *Linn. sp. pl.* 456.

Tithymalus sive esula exigua *C. B. pin.* 291.

EUPHORBIA umbella subquinquefida simplici, involucellis ovatis: primariis triphillis, foliis oblongis integerrimis, caule fruticoso *Linn. sp. pl.* 457.

Tithymalus maritimus spinosus *C. B. pin.* 291.

In monte Estersili *frequens.*

FERULA foliolis linearibus longissimis simplicibus *Linn. sp. pl.* 247.

Ferula

Ferula femina Plinii *C. B. pin.* 148.
FUMARIA subcirrhosa ex alis florigera, segmentis foliorum bilobis, pericarpiis rotundis monospermis.
Abunde circa Calarim.
Caules erecti, spithamaei, suclati, laeves, ramosi extremis ramis quandoque in cirrhum desinentibus. Folia petiolata, glauca, profunde, & inaequaliter trifida segmentis bilobis ovalibus cum spinula, alterna, sed ad ramorum ortum opposita. Floralium segmentum unum saepe bilobum, reliqua integra sunt. Nudus pedunculus foliis altior flores fert fumariae officinalis in brevem spicam congestos.
GALIUM foliis quaternis ovatis, aculeato-ciliatis, seminibus hispidis *Linn. sp. pl.* 108.
Rubia semine duplici hispido latis, & hirsutis foliis *Bocc. rar.* 6.
Folia glabra, vix nervosa. Panicula axillaris cauli perpendicularis.
GALIUM foliis quaternis ovatis laevibus obtusis, panicula dichotoma, seminibus hispidis *Linn. sp. pl.* 108.
Rubia quadrifolia semine duplici hispido *Bauh. hist.* 3. *p.* 718.
GALIUM foliis verticillatis lineari-setaceis, pedunculis folio longioribus *Linn. sp. pl.* 107.
Galium nigro-purpureum montanum tenuifolium *Col. ecphr.* 1. *p.* 298.
GERANIUM pedunculis multifloris, calycibus pentaphyllis, floribus pentandris, foliis cordatis sublobatis *Linn. sp. pl.* 680.
Geranium folio altheae *C. B. pin.* 318.
GERANIUM pedunculis multifloris, calycibus pentaphillis, floribus pentandris, foliis pinnatis acutis sinuatis *Linn. spec. pl.* 680.
Geranicum acu longissima *C. B. pin.* 319.

GERA-

GERANIUM pedunculis bifloris, calycibus pyramidatis angulatis rugosis, foliis quinquelobis rotundatis *Linn. spec. pl.* 682.

Geranium lucidum saxatile *C. B. pin.* 318.

GERANIUM pedunculis bifloris, foliisque rameis alternis, caule ramoso diffuso, calycibus muticis *Linn. sp. pl.* 682.

Geranium columbinum villosum petalis bifidis purpureis *Vaill. Paris.* 79. *t.* 15. *f.* 3.

GERANIUM pedunculis bifloris, foliis quinquepartito- multifidis angulatis: laciniis acutis, capsulis glabris, calycibus aristatis *Linn. sp. pl.* 682.

Geranium foliis ad nervum quinquefidis, pediculo longissimo, caule prostrato *Hall. helv.* 367.

GENTIANA dichotoma, ramis unifloris, corollis quinquefidis infundibuli-formibus, calycibus membranaceis.

Centaurium luteum novum *Col. ecphr.* 2. 77.

Caules ad summum spithamaei, subrotundi, glabri. Folia sessilia, opposita, ovata. Caules irregulariter dichotomi semel, aut bis. Corolla lutea segmentis ovato acutis, & tubo calycem superante. Tubi longitudo bis, & ultra corollae limbum metitur. Calix decem striatus, membranaceo-transparens segmentis capillaribus.

GLADIOLUS foliis ensiformibus, floribus distantibus *Linn. sp. pl.* 36.

Gladiolus floribus uno versu dispositis *C. B. pin.* 41.

GNAPHALIUM caule erecto dichotomo, floribus pyramidatis axillaribus *Linn. sp. pl.* 857.

Gnaphalium minimum alterum nostras sthoechadis citrinae foliis tenuissimis *Pluk. alm.* 172. *t.* 298. *f.* 2.

GNAPHALIUM caule simplicissimo, foliis amplexicaulibus lanceolatis denticulatis, corymbo composito terminali.

Circa oppidum Villanova Tullo.

Tomentosa stirps est palmaris altitudinis. Folia subvirent erecta, mollia, ambitu minutim & inaequaliter denticulata.

Flo-

Flores rotundi parvi ex citrino, & viridi subrubentes in densum corymbum conglobati.

GYPSOPHILA foliis mucronatis recurvatis, floribus aggregatis *Linn. sp. pl.* 406.

Caryophillus saxatilis, ericae foliis umbellatis corymbis *C. B. pin.* 211.

In promontorio S. Eliae *circa* Calarim.

HERNIARIA hirsuta *Bauh. hist.* 3. *p.* 379.

HESPERIS caule erecto ramoso, foliis cordatis amplexicaulibus serratis villosis *Linn. sp. pl.* 664.

Leucojum minus rotundifolium flore purpureo *Barrel. ic.* 876.

HELIOTROPIUM foliis ovatis tomentosis integerrimis rugosis, spicis conjugatis *Linn. sp. pl.* 130.

Heliotropium majus Dioscoridis *C. B. pin.* 253.

ILLECEBRUM floribus bracteis nitidis occultatis, capitulis terminalibus, caule erecto *Linn. sp. pl.* 207.

Paronychia narbonensis erecta *Tournef. inst.* 508.

JUNIPERUS foliis quaternis patentibus subulatis mucronatis *Linn. sp. pl.* 207.

Juniperus major bacca refuscente *C. B. pin.* 489.

JUNIPERUS foliis oppositis erectis decurrentibus oppositionibus pixidatis *Linn. sp. pl.* 1039.

Sabina folio cupressi *C. B. pin.* 487.

LAGURUS spica ovata *Linn. sp. pl.* 81.

Gramen alopecuroides spica rotundiore *C. B. the.* 56.

LATHYRUS pedunculis unifloris, cirrhis diphillis, leguminibus ovatis compressis: dorso canaliculatis *Linn. spec. pl.* 740.

Lathyrus sativus flore purpureo *C. B. pin.* 344.

LATHYRUS pedunculis unifloris, cirrhis aphillis, stipulis sagittato-cordatis *Linn. sp. pl.* 279.

Vinea lutea foliis convolvuli minoris *C. B. pin.* 345.

LAPSANA calycibus fructus torulosis depressis obtusis sessilibus *Linn. sp. pl.* 811.

Chon-

Chondilla verrucaria foliis cichorii viridibus *C. B. pin.* 130. *Ubique ad vias.*

LAPSANA calycibus fructus undique patentibus: radiis subulatis, foliis lyratis *Linn. sp. pl.* 812.

Rhagadiolus lapsanæ foliis *Tournef. cor.* 36.

LINUM calycibus acuminatis, foliis lanceolatis sparsis strictis scabris acuminatis, caule tereti basi ramoso *Linn. sp. pl.* 278.

Linum sylvestre caeruleum folio acuto *C. B. pin.* 214.

LINUM calycibus acutis, foliis lineari lanceolatis alternis, paniculae pedunculis bifloris *Linn. sp. pl.* 279.

Linum sylvestre minus flore luteo *C. B. pin.* 214. *In pascuis* S. Pantaleonis.

LINUM calycibus, foliisque lanceolatis strictis mucronatis: margine scabris *Linn. sp. pl.* 279.

Lithospermum linariae folio monspeliensium *C. B. pin.* 259.

LOTUS capitulis aphillis, foliis sessilibus quinatis *Linn. sp. pl.* 776.

Dorychnium monspeliensium *Lob. ic.* 51.

LUPINUS calycibus alternis appendiculatis: labio superiore bipartito, inferiore integro *Linn. sp. pl.* 721.

Lupinus angustifolius caeruleus elatior *Ray hist.* 908.

MOLLUGO foliis quaternis obovatis, panicula dichotoma *Linn. sp. pl.* 89.

Anthillis marina alsinefolia *C. B. pin.* 282.

MYOSOTIS seminibus nudis: foliorum apicibus callosis *Linn. sp. pl.* 131.

Echium scorpioides palustre *C. B. pin.* 254.

OENANTE umbellularum pedunculis marginalibus longioribus ramosis masculis *Linn. sp. pl.* 254.

Oenanthe prolifera apula *C. B. pin.* 163.

ONONIS trifolia viscosa, hirsuta, pedunculis congestis, floribus pendulis *Sauv. monsp.* 190.

Anonis pusilla villosa, & viscosa purpurascente flore *Tourn. inst.* 408.
Folia cuneiformia in apice denticulata, trifoliata; sed floralia simplicia. Stipulae lanceolatae, non setaceae. Spicae ramos, & caulem terminant. Flores ex alis stipularum prodeunt singulares. Pedunculus petiolo longior. Flos calyce minor reflexus. Fructus longitudine calycis: semina nigra angulata decem circiter.
ONONIS pedunculis unifloris filo terminatis, foliis simplicibus *Linn. sp. pl.* 718.
Anonis lutea viscosa latifolia minor, flore pallido *Barrel. ic.* 1239.
Anonis viscosa spinis carens lutea latifolia annua *Magn. monsp.* 21.
Folia brevis petioli ope insidentia retangulae stipulae, orbiculata, aut oblonga, minutim denticulata. Pedunculi uniflori, axillares, stipula longiores, terminati filo folia superante. Flos pentaphillo calyce minor. Fructus longior calyce, aequalis stipulae semina recondit tria, aut quatuor reniformia. Planta tota villosa est.
ORNITHOPUS foliis pinnatis, leguminibus subarcuatis *Linn. sp. pl.* 743.
Ornithopodium minus *C. B. pin.* 350.
OTHONNA foliis pinnatifidis tomentosis: laciniis sinuatis, caule fruticoso *Linn. sp. pl.* 927.
Jacobaea maritima *C. B. pin.* 131.
Ad maris littus abunde.
PASSERINA foliis carnosis extus glabris, caulibus tomentosis *Linn. sp. pl.* 559.
Thymelaea tomentosa foliis sedi minoris *C. B. pin.* 463.
PHILLYREA foliis cordato-ovatis serratis *Linn. sp. pl.* 8.
Phillyrea folio leviter serrato *C. B. pin.* 476.
PLANTAGO foliis lineari-lanceolatis hirsutis, spica cylindrica erecta, scapo tereti foliis longiore *Linn. sp. pl.* 114.
Flo-

Holoſteum hirſutum albicans minus *C. B. pin.* 190.
PLANTAGO caule ramoſo, foliis integerrimis, ſpicis folioſis *Linn. ſp. pl.* 115:
Pſyllium majus erectum *C. B. pin.* 191.
PLUMBAGO foliis amplexicaulibus *Linn. ſp. pl.* 151.
Lepidium dentellaria dictum *C. B. pin.* 197.
POLYGONUM floribus pentandris trigynis axillaribus, foliis lanceolatis, caule ſtipulis obtecto fruticoſo *Linn. ſp. pl.* 361.
Polygonum maritimum latifolium *C. B. pin.* 280.
POLYPODIUM fronde bipinnata: pinnis lunulatis dentatis, ſtipite ſtrigoſo *Linn. ſp. pl.* 1090.
Filix aculeata major *C. B. pin.* 358.
POTERIUM inerme caulibus ſubanguloſis *Linn. ſp. pl.* 994.
Pimpinella ſanguiſorba minus hirſuta *C. B. pin.* 160.
POTERIUM ſpinis ramoſis *Linn. ſp. pl.* 994.
Poterio affinis, foliis pimpinellae, ſpinoſa *C. B. pin.* 388.
Abunde circa Calarim.
PSORALEA foliis omnibus ternatis: pedunculis ſpicatis folio longioribus *Linn. ſp. pl.* 763.
Trifolium bitumen redolens *C. B. pin.* 327.
Ubique circa Calarim.
QUERCUS foliis ovato-oblongis indiviſis, ſerratiſque, cortice integro *Linn. ſp. pl.* 995.
Ilex oblongo ſerrato folio *C. B. pin.* 424.
Ubique frequens.
QUERCUS foliis ovato-oblongis indiviſis ſerratis ſubtus tomentoſis, cortice rimoſo fungoſo *Linn. ſp. pl.* 995.
Suber latifolium ſempervirens *C. B. pin.* 424.
QUERCUS foliis ovatis indiviſis ſpinoſo-dentatis glabris *Linn. ſp. pl.* 995.
Ilex aculeata cocciglandifera *C. B. pin.* 425.
Abunde loco dicto Pedra de Fogu.

Reseda foliis lanceolatis integris, calycibus quadrifidis *Linn. sp. pl.* 448.

Luteola herba salicis folio *C. B. pin.* 100.

Reseda foliolis alternis integerrimis, fructibus tetragynis.

Reseda minor incisis foliis *Barrel. ic.* 587.

Reseda foliis calcitrapae flore albo *Mor. hort. bles.*

Rubia foliis senis *Linn. sp. pl.* 109.

Rubia sylvestris aspera *C. B. pin.* 33.

Rumex floribus hermaphroditis, valvulis dentatis nudis reflexis *Linn. sp. pl.* 336.

Acetosa ocymi folio Neapolitana *C. B. pin.* 114.

Rumex floribus dioicis, foliis lanceolato-hastatis *Linn. sp. pl.* 338.

Acetosa arvensis lanceolata *C. B. pin.* 114.

Sagina caule erecto unifloro *Linn. sp. pl.* 128.

Alsine verna glabra *Vaill. paris.* 6. *t.* 3. *f.* 2.

Saxifraga foliis caulinis palmato-lobatis, caulinis sessilibus, caule ramoso bulbifero *Linn. sp. pl.* 403.

Saxifraga bulbosa altera bulbifera montana *Col. ecphr.* 1. *p.* 318.

Scandix seminibus ovatis hispidis, corollis uniformibus, caule laevi *Linn. sp. pl.* 257.

Myrrhis sylvestris aequicolorum *Col. ecphr.* 1. *p.* 110.

Scandix seminibus subulatis, hispidis, floribus rostratis, caulibus laevibus *Linn. sp. pl.* 257.

Scandix cretica minor *C. B. pin.* 152.

Scrophularia, foliis difformibus, pedunculis axillaribus aggregatis *Linn. sp. pl.* 620.

Scrophularia foliis laciniatis *C. B. pin.* 236.

Scrophularia foliis cordatis: superioribus alternis, pedunculis axillaribus bifloris *Linn. sp. pl.* 621.

Scrophularia urticae folio *C. B. pin.* 236.

Serapias bulbis subrotundis, nectarii labio trifido acuminato petalis longiore *Linn. sp. pl.* 950.

Or-

Orchis montana italica flore ferrugineo, lingua oblonga *B. C. pin.* 84.

Sherardia foliis omnibus verticillatis, floribus terminalibus *Linn. sp. pl.* 102.

Rubeola arvensis repens caerulea *C. B. pr.*

Silene hirsuta, petalis emarginatis, fructibus erectis alternis hirsutis sessilibus *Linn. sp. pl.* 417.

Viscago cerastei foliis, vasculis erectis sessilibus *Dill. elth.* 416. *t.* 309.

Sison foliis caulinis subcapillaribus *Linn. sp. pl.* 252.

Arumi parvum foliis foeniculi *C. B. pin.* 159.

Spartium foliis ternatis, ramis angulatis spinosis *Linn. sp. pl.* 709.

Acacia trifolia *C. B. pin.* 392.

Taxus foliis approximatis *Linn. sp. pl.* 1040.

Taxus *C. B. pin.* 505.

Occurrit in agro Ulassey; *de caetero rarus.*

Teucrium foliis integerrimis ovatis utrinque acutis, racemis secundis villosis *Linn. sp. pl.* 564.

Marum cortusi *J. B. p.* 242.

Teucrium . . . .

Polium maritimum erectum monspeliacum *C. B. pin.* 221.

Polium monspessulanum *J. B.* 3. 299.

Thlaspi siliculis subrotundis, foliis amplexicaulibus cordatis subserratis *Linn. sp. pl.* 646.

Thlaspi arvense perfoliatum majus *C. B. pin.* 106.

Thymus erectus, foliis revolutis ovatis, floribus verticillato-spicatis *Linn. spec. pl.* 591.

Thymus vulgaris folio latiore *C. B. pin.* 219.

Frequens circa Calarim.

Tordylium umbella conferta, foliolis ovato-lanceolatis pinnatifidis *Linn. sp. pl.* 241.

Caucalis semine aspero, flosculis rubentibus *C. B. pr.* 80.

Ad fossas prope oppidum Gerey.

Tor-

TORDYLIUM umbellis ſimplicibus ſeſſilibus, ſeminibus exterioribus hiſpidis *Linn. ſp. pl.* 240.
Caucalis nodoſa echinato ſemine *C. B. pr.* 80.
Ibidem.
TORDYLIUM alterum majus λευκοκαρπος *Col. ecphr.* 122.
TRIFOLIUM ſpicis villoſis ovalibus, dentibus calycinis ſetaceis aequalibus *Linn. ſp. pl.* 768.
Trifolium arvenſe humile ſpicatum, ſive Lagopus *C. B. pin.* 328.
TRIFOLIUM ſpicis ovalibus imbricatis, vexillis deflexis perſiſtentibus, calycibus nudis, caule erecto *Linn. ſp. pl.* 772.
Trifolium agrarium *Dod. pemp.* 576.
TRIFOLIUM caulibus ſimplicibus, ſpicis piloſis aphillis mollibus ſubrotundis, foliolis cordatis.
Trifolium alopecurum ſpica globoſa *Barrel. ic.* 1188.
Caules rotundi, villoſi, ſpithamaei. Stipula ampla in duos lobos quadrato-ovales denticulatos diviſa educit petiolum biunciale, quod jungit tria foliola denticulata, ex cuneiformi cordata, oxalidi *ſimilia. Spica ſubrotunda, compreſſa, terminalis. Calyces ſtriati, ſericeo villoſi. Dentes calycini ſubaequales patentes, & tubo calycis longiores. Flos polypetalus calyci ſubaequalis.*
TURRITIS foliis omnibus hiſpidis, caulinis amplexicaulibus *Linn. ſp. pl.* 666.
Eryſimo ſimilis hirſuta non laciniata alba *C. B. prodr.* 42.
VERONICA floribus ſolitariis, foliis cordatis inciſis pedunculo longioribus *Linn. ſp. pl.*
Alſine veronicae foliis, floſculis cauliculis adhaerentibus *C. B. pin.* 250.
VERONICA floribus ſolitariis, foliis cordatis planis quinquelobis *Linn. ſp. pl.* 13.
Alſine hederulae folio *C. B. pin.* 250.
VIBURNUM foliis integerrimis ovatis: ramificationibus ſubtus villoſo-glanduloſis *Linn. ſp. pl.* 267.

Lau-

Laurus sylvestris corni foeminae foliis subhirsutis *C. B. pin.* 461.

VICIA pedunculis multifloris, foliolis reflexis ovatis mucronatis, stipulis subdentatis *Linn. sp. pl.* 734.

Vicia maxima dumetorum *C. B. pin.* 385.

VICIA leguminibus sessilibus subbinatis erectis, foliis retusis, stipulis notatis *Linn. sp. pl.* 736.

Vicia sativa vulgaris semine nigro *C. B. pin.* 344.

VIOLA acaulis foliis cordatis, stolonibus reptantibus *Linn. sp. pl.* 935.

Viola martia purpurea flore simplici odoro *C. B. pin.* 119.

Rara in Sardinia *planta crescit in agro* Hiersu.

De Glanduloso ovarii corpore, de Utero gravido, & placenta.

OBSERVATIONES
AMBROSII BERTRANDI.

VEteres Anatomici observationibus destituti de generationis opere parum, aut nihil intellexerunt; atque in summa rei obscuritate posteros vix aliquid esse intellecturos, nisi potius modos operis sequantur, pene desperandum est; Harvejus hanc methodum primus amplificavit, quam ipse quum sequerer non nullas observationes cumulare contigit, quas modo nudas exponam. Primae institutae sunt circa corpora ovariorum, ut vocant glandulosa; neque de his, quae satis vulgaria sunt, transcribam. Quaerebant Physiologi non nulli, an in virginibus intemeratis comperirentur, nec ita facile, atque constanter respondebant Anatomici. Santorinus vero per conjecturam rem adeo invexit, ut virginum morbos aliquos uteri a praecoci, & vehementi ipsorum intumescentia repetendos esse existimaverit. Cl. Morgagnius rem maxime cohibuit, ut nullum hujusmodi corpus in virginibus, quod cum iis nuptarum comparari posset, numquam observavisse scripserit (in epist. ad me dat. die XIII. Novembr. 1749.) Ego vero in puellis a decimo quarto ad vigesimum annum, quas non magis transactae vitae genus, quam partium genitalium intemerata integritas, & plenitudo virgines decessisse indicabant, in ovariis stigmata, seu granula quaedam observavi, quae corporum glandulosorum rudimenta referrent; in aliis porro adeo perfecta, & turgentia vidi, ut totam amplitudinem suam acquisivisse facile putarem; imo in robusta, & succiplena puella hujusmodi corpus inveni, cujus papilla

gan-

gangraena esset correpta, idque totum sanguine atro oppletum.

Corpora hujusmodi glandulosa in puellis veluti in masculis semen excitare crediderim; vesiculae seminales in his dilatantur, semineque recens affluente replentur ad XII., vel XIV. vitae annum magis, vel non ita cito, eo quidem tempore, quo ephoebi pubertatem attingunt, nutritionis materia ultra corporis incrementi rationem in his tunc redundante, atque in prolificum semen evadente, siquidem nutritio, & generatio, idem pene naturae opus sint: Malpighius frequentissime in vitulis nuper natis unam, aut alteram vesiculam insignem deprehendisse scripsit, cui lutea substantia graminis instar adnascebatur; ego vero in animantibus hujus generis, atque aetatis flavescere vidi, non autem veluti adoriente lutea substantia, sed potius tinctura, quae facile abstergeretur, aut equidem solidam substantiam non comperi, quam veluti lutei corporis rudimentum asseverare possem, nec porro vesiculas adeo insignes in his potui deprehendere; asperam, leviterque tuberosam sentiebam ovarii superficiem, vesiculas non satis bene distinguebam. Nihilo secius veluti florum uterum undique, & in solido crescere hujusmodi corpora ostendam, si primum qualia sint, quando plena, perfectaque inveniuntur, indicavero.

Glandem referunt, quae profunde in ovario infixa papillam ad ejusdem superficiem porrigit, veluti segmentum minoris spherae majori appositum, & acretum: mammae papillae comparaveris; hujusmodi papilla saepius bene devoluta, terminataque videtur, alias nulla est, atque glandis ipsa convexitas aliqua parte protuberat, alias verrucam excisam, minus bene per ambitum terminatam inveniebam. Ovarium in transversum ovatum, anterius, posteriusque compressum est; ad latus externum, ut plurimum germinat corpus luteum, etsi in quacumque parte itidem inveniatur;

niatur; in Vacca frequentissime maximam ovarii partem occupat, totum occupasse non semel vidi; in humanis ciceris, aut mediocris fabae crassitiem non raro excedit, in illis olivam refert, aut cerasum majus, in pecude, aut scropha humanorum amplitudinem sequitur, aut parum superat.

Simplex, & unum ut plurimum est, rarissime duo in eodem ovario, aut unum in utroque reperitur. At vero, quum praesens fuerit amplum, plenumque corpus luteum, alia minora quandoque occurrunt circumscripta, terminataque, vel tanquam, quod magis raro vidimus, majoris continuatas appendices; rarissime non invenimus maculas obscuras cinereas subluteas, vel etiam nitide croceas profunde reconditas, aut veluti granula, aut papulas, quae mox sub ovarii tunica transparebant, aut etiam turgebant; in bestiis corpus luteum plenum, perfectumque, perpetuo in eo reperiebatur ovario, quod ex latere eodem erat cornu gravidi, atque licet multiparae sint, numerus tamen luteorum corporum nequaquam ex embryonum numero est.

Tunicam habent sat crassam, renitentemque, quae vasculis plurimis sanguineis obducitur, eaque spermaticorum, uterinorumque fuisse soboles comperimus; venae magis, quam in aliis corporis partibus arteriarum amplitudinem excedunt. Exterius communi ovarii tunica, quae tenuvior fit, obvolvitur, & cooperitur, quae & in id ipsum continuari videtur, circum circum qua parte ovario innititur fibris rubellis, compactis, reticulatis obducitur, quibus illud opus tribuerunt Anatomicorum aliqui, ut premerent, urgerentque ovulum foras e ovario in Fallopianam dictam tubam.

Vesiculas, seu ut ajunt, ova corpore glanduloso increscente decrescere, & absumi scripserunt; ipse quidem alterum ovarium in corpus luteum evasisse nullis, aut paucissimis vesiculis duas vesiculas insigniter turgentes observavi in quodam luteo, ut ita dicam, ovario, alias plures usque ad viginti, & ultra, etsi corpus luteum non leviter

tur-

turgeret. Vidi non raro, quod tumente altero ovario ob corpus luteum, & vesiculas sat copiosas, alterum exiguum esset, & veluti extenuatum, idque saepius contigit: quae in ovario sunt reliquae vesiculae, luteo ut plurimum adjacent corpori, aliquas vidi, ut singula enarrem, ipsi papillae inhaerentes; memorata papilla saepissimae ad verticem foraminulo, quod usque in fundum corporis lutei continuatur, ductum ideo, seu canalem efformans, perforatur. Hujusmodi canalis membrana fit subcinerea, aut albida, cujus appendices in latera sparguntur, affiguntur que, seu continuantur eidem membranae exteriori corporis lutei. Non autem raro hujusmodi membrana vix apparet, aut etiam deficere videtur, vel etiam nullo pacto pertusum observatur luteum corpus, etsi per axim excisum cavitatis, ceu sinuli, qui nisi potius distrahendo fiat, in ipso, ut ita dicam, parenchimatis vestigium videatur. Quandoque per tubum aëre quodam modo distendi poterat corpus luteum, compressum liquorem limpidum, mox magis crassum, subcinereum, aut leviter croceum extillabat. Nunquam vero cavitatem adeo patentem, & amplam invenimus, quae pisum posset continere, ut asseveravit Malpighius.

Hujusmodi corpus frustulis, & quasi lobulis componi scripserunt, structuram ipsius renibus, ut vocant, succenturiatis comparabant, varicosis propaginibus lutei corporis conflatam, quasi adipis minima frustula. Dum haec scribo plusquam triginta corpora glandulosa alia recentia, alia macerata, alia in frustula excisa ob oculos habeo, atque ut potius dydymo comparem analogiae cujusdam ratione adducor: diviso itaque per axim verticalem, aut transversim corpore luteo conicas mamillas, strias, seu appendices utraque facie planas video, quae ex tota circumferentia obtusa cuspide in communem longitudinalem caveam vergant. Hujusmodi mamillae ex vasculis tenuissimis, mollissimisque fiunt, quae crispata ad invicem per longitudinem cumulantur

lantur in ipsius mamillae fabricam ; quando vero per corporis lutei longitudinem membranosus ductus protenditur, ille, inquam, expansionibus suis lateralibus mamillas eas firmat, & devincit ; ut fila ea, quae a tunica testium albuginea, eorum compagem pervadunt ; & fasciculos vasorum seminariorum sustinent, & uniunt ; microscopio examinata tenuissima longitudinalia harumce mamillarum fragmenta eamdem, ac ea, quae testium sunt, fabricam quodammodo exhibent, crispata nempe sunt, cava, turgentia, & liquido farcta: injiciens per arteriam spermaticam tenuissimam gummi solutionem in alcohol, seu vernicem, hujusmodi mamillas pervadisse non semel, etsi multa cum difficultate vidimus, atque vasculorum, quae sanguineorum propagines essent, elegantissimae myriades observabantur ; hinc ex iis ipsis spermaticis vasculis corpus luteum educi suspicabar, quamquam, si ingenue fatear, usque in ipsa lutea vascula injectionis materiam nunquam penetrasse viderim.

Nonnulli Anatomici in nuper foecundatis phlogosi correpta observaverunt ovaria, eorumque vesiculas. Quid si jam pridem factum fuerit? Non equidem per eam temporis brevitatem excitari adeo facile credimus, tum propterea quod ipse uterus non leviter immutetur. In junioribus ovaria intus intertexta videntur confertissimis vasculorum, ita dicam, manipulis, quae in puellis, quibus mammae sororiari, & caetera pubertatis signa sobolescere incipiunt admodum rubent, & veluti florescunt ; nonnullae ipsorum tenuissimae propagines circa vesiculas producuntur ; verum e profundo ovarii villi nonnulli lutei germinare videntur, qui graminis adinstar, ut Malpighiana phrasi loquar, vesiculis iis circumducuntur, nec quidpiam referunt, quod cum luteo corpore comparari possit, hinc vero mira celeritate in papillas, seu penicillos luteorum vasculorum cumulantur, quae veluti papulam effingunt, atque illinc vesicula minus apparet, flosculos diceres florescentes, glomerantur, cumu-

lanturque sensim magis, magisque, atque soliditate non minus, quam amplitudine crescunt.

Vidimus interdum ab aliquo corpore luteo, alteram veluti appendicem, seu apophysim pullulare; non erat alterius corporis nimium producta papilla, ut primum suspicatus eram, at quidem connatum corpus ejusdem structurae, hinc mecum ipse meditabar ex iis, quae primum spectaveram, & ex aliis an vesiculae in hanc massam evaderent, extus, aut intus succrescente luteo tomento, aut recens sine his germinaret. Plenitudo ipsorum, defectus residui folliculi, me in hanc potius trahebant sententiam, tum praesente pleno, perfectoque corpore luteo, alia eorumdem rudimenta vidisse visus sum, quae non ita circum vesiculam, veluti penicilli pulposi imagine germinarent, nec alium germinationis modum referrent, ac flos, aut gemma in plantis. *Ante conceptionem*, inquit Cl. Hallerus *plerumque nascitur, sensim circa vesiculam aliquam ovarii coagulum flavum, saepe a me visum, quod valde auctum, circum natum membranae vesiculae, abire videtur in hemisphericum, acinosum, luteum corpus intus cavum, & in ea cavitate, quantum videtur, continens ovulum, sive membranulam minimam cavam, sedem futuri hominis*. Prim. Lin. Physiol. edit. 2. pag. 545. §. DCCCXXV. Eae Halleri observationes nostras non solum comprobant, imo etiam anteccesserunt, neque eas renovare ausus essem, nisi idem Clarissimus Auctor in eodem paragrapho, imo in eadem linea adjunxisset, *quod ea corpora in foeminis post conceptum primum adparent*, quam sententiam iterum, atque praecise transcripsit ad finem §. DCCCLVII., quae tamen postrema verba deficiebant in eodem paragrapho primae editionis.

Corpora igitur glandulosa non semper eamdem plenitudinem assequuntur, incrementi vero rationem quamdam tenent; duo aeque perfecta in eodem ovario, aut unum in utroque nunquam invenisse diximus. Incidimus foeminae cada-

cadaver, quae gemellos enixa erat, solitarium globosum, terminatum comperiebamus. Hae mollem suam assequuta turgent, & duriuscula sunt, altera molliora flacidiora, illa intense croceae, vel etiam rubent, atque in his vasculorum ordo nitidior apparet, vasculorum, seu intestinulorum inquam, quae corporis lutei compagem faciunt, altera sublutea, pallida subcinerea, pulpam, cujus structuram non tam facile distinguimus, perhibent. Caeterum per gestationis tempora magis, vel minus celeriter decrescunt, donec in exiguissimam molem evadant, ceu in granula, vel maculas minimas, quae quidem & in provectis mulieribus, quae jam a multis annis utero nihil gestarunt, intense luteae, quandoque apparent; papulae, quas superius memoravimus, praecipue occurrebant, quando praesentis gestationis decresceret, vel praeterita gestatione longe magis decrevisset. Veniamus jam vero ad uterum.

Ipse quoque uterus ad concoeptionem praeparatur: ex veteribus Anatomicis Carolus Stephanus uteri vasa sanguinea describens, haec eadem in papillas, quae Hipocrates *acetabula* nominabat, elongari scripserat, eaque percipi posse, *non solum in praegnantibus, sed etiam in iis, quarum uterus ad suscipiendum semen aptus est*; confirmaverat Harveus, quam rem non modo neglexerunt Anatomici, imo etiam despexerunt. Ego vero jam ab anno MDCCXLVIII. cornua uteri vaccini, tuberculis hic, illic turgentia quandoque videram, quod idem cum saepius, iterumque vidissem, multa enim mihi ipsorum erat copia, non adeo facile morbi genus, quae mihi primum suspicio obvenerat, esse credebam, nam neque durities, neque sordes, aut ulcera morbi suspicionem dabant; cogitavi postea, an acetabula essent, quae per puerperium decrescerent, nam compressa humorem tenuem quidem, atque dilutum, at vero quodammodo lacteum interdum dabant.

Nactus ergo multam copiam uterorum pecudum, atque vaccarum, quae marem quidem erant passae, at nunquam evaserant foecundae, subductae porro jam fuerant a mare ab hebdomada, vel etiam mense; in iisdem ea quoque tubercula observare contigit, quorum nonnullis, quae majora essent, delectis post macerationem aliquot dierum in aqua, ejusdem esse structurae, ac corpora glandulosa utero gerentium comperi, idem observavi in cuniculis, quas ipse domi servaveram: papulas primum spongiosas, quando minima sunt, referre videntur; quae quidem papulae novam excitatam fabricam demonstrant, si, cum reliqua uteri interna superficie comparentur, rubent, atque in aqua diu maceratae, tubercula videntur spongiosa elegantissimo reticulo tecta, e cujus areolis villi quidam, seu villosa lanugo emergit; reticulum illud cum interna uteri membrana continuari conspicimus; villi e profundo emergunt, neque eadem structura continuatur in reliquis uteri areis (de quadrupedibus loquimur), e quibus nulla eminent acetabula. Hujusmodi reticulum in acetabulis pecudum, quae adinstar calicis sunt excavata, non ad oram, sed non nihil profunde observatur; in vaccis vero in foraminulis spongiosae substantiae intromittitur, atque nisi distrahendo, rumpendoque adesse non scimus.

Bestiae quadrupedes, quae menstrua non patiuntur, si libidine aestuent, sanguinem e vagina excillant; atque catula aestu libidinoso furens, neque dum a mare compressa, sanguinem sat copiosum emittebat; itemque in ejus utero per varia cornuum loca septem distinctissima, variaeque amplitudinis corpuscula inde repereram, quae acetabulorum rudimenta viderentur; mollia erant, spongiosa, rubella, e quibus tamen serum potius lactescens pressione exprimebatur; vasa ad ea corrivabant sanguine turgida, in iisque confundebantur.

In mulieribus, priusquam concoeperint, nihil profecto hujusmodi observavisse ingenuus fateor; Clariss. Morgagnius sinus demonstravit, e quibus sanguis menstruus extillaret; eos ampliores utpote sanguine turgidos, instantibus catameniis, semper comperimus, atque compresso utero potius per oblongos hiatus, quam per vasculorum foramina sanguinem exstillare observavimus; rubet, turget uterus ob aestum venereum; nihil ultra immutatum ante conceptum revera vidimus. Porro tamen propria vi mutari ex eo deducimus, quod cum non semel mulieres aperiremus, quae primis graviditatis hebdomadibus obierant, etsi ovum utero nullibi adhuc dum adhaereret, nihilo tamen minus, alicubi magis turgere uterum, & sinus magis patulos, longius productis tumidis labris, observabamus, ceu veluti designatum locum, ubi placenta tandem infigi, & adhaerere deberet. Idem observavimus in utero vacuo cum conceptus esset in tuba sinistra, ut, inquam, propria vi immutari uterum dicamus, ceu non ex solo placentae contactu. Erat in eo loco pusillus foetus, turgebat tuba crassis parietibus, atque vasis summe turgidis circumdabatur; uterus porro triplo erat naturali major, rubellus, turgidus, atque ad eum locum, ubi tuba illius lateris insinuabatur, per tres digitos transversos magis erat tumidus, atque in superficie interna sinus satis patulos habebat productis labellis crassis, atque non nihil tumidis. Longe tumidae erant arteriae spermaticae, atque instituta injectione, ceram plenis rivulis in uteri tumidi sinus penetrasse observavimus, quum eae arteriae, quando mulieres nihil in utero habent, ad eum tota naturali diametro perveniant, angustentur inde, ut tenuissimae in uteri substantia intercipiantur. Quid porro? foeminae nonnisi post purgationem concipiunt, atque si cesset, non amplius foecundae evadunt; mulieres ultra quinquagesimum annum menstruantes pepererunt, praecoces hujusmodi purgationes in puellis praecoces reddunt foecundationes.

Har-

Harveus mucosa filamenta describit, quae ab ultimo, seu superiore cornuum angulo ducta, simulque inde juncta, membranosam, ac mucilaginosam tunicam, seu, ut ajunt, manticam, vacuam vero, ceu nullo occupatam embryone efficerent. Equidem embryonis membranas tamquam ex muco compaginari amplissimis Anatomicorum observationibus ediximus. Semel in scropha, in qua luculenta occurrebant uteri acetabula, mucosam, sanguinolentam telam observaveram, per totam uteri amplitudinem persusam, nec ullam minimam compactam substantiam, quae pro embryone, vel minimo sumi posset, occludentem; in aqua neque solvebatur, & adinstar membranae natabat, & expandebatur facillime citra rupturam, crassam, mucosam, spongiosamque telam dixisses, quae passim rubebat papulis, seu maculis sanguineis. Etsi per quam attentum in hujus uteri anatome me praestiterim, non potius Harvei observationem confirmare intendo, quam Anatomicorum diligentiam excitare, ut in iisdem insistant; Harveus enim tanta observandi opportunitate, atque diligentia observationes suas adauxit, ut hae negligi quidem non debeant; atque ut ipse fatear quod recogito, postremae, quas in ovibus, & vaccis institui observationes, a communi sententia me non leviter deturbarunt, ut generationem multiplici patium apparatu promoveri, foveri, & perfici crediderim; dubium observationes excitarant; eaedem aliquando fortasse absolvent, si porro operis modos sequamur.

Equidem placenta, quam partem organicam tandem conspicimus veluti ex muco fit. Primis gestationis temporibus ab utero delapsum ovum mucosa substantia sanguinolenta circumquaque obvolutum videtur: hujusmodi placentam Ruyschius sanguinem praeter naturam concretum existimaverat; at vero si aqua dissolvatur, fibrosam permixtam texturam observamus; quam Clariss. Albinus nitide resolvit; quo magis placentae organica structura adolescit, eo

 soli-

ſolidior videtur, mucoſa, villoſa fit ſubſtantia, elegantiſſimum muſcum refert, vaſcula fiunt ſenſim majora, ſolidiora, e quibus funiculus tandem umbilicalis educitur. Perpendite quemadmodum habitis proportionibus adaucta placentae ſoliditate, amplitudo decreſcat, pulpoſam tamen ſemper retinet mollitiem, vel ſolubilem ſaltem, atque ſpongioſam, reliqua membranarum pars, ſuper quam non adcrevit placenta, mollis celluloſa, mucoſa, glutinoſa inquam ſupereſt ex ea facie. Modo huic, modo illi ovi plagae (deſuper ipſum uteri orificium offendimus) in mulieribus adhaeret, dum tamen foetus in membranis eumdem ſemper ſitum tenet, ne dicamus ex ovi inclinatione fieri; funiculus umbilicalis non ſemper ab eadem placentae plaga prodit, quod iſta vegetationis inquam modum non ſemper eumdem tenet, aptatur autem aptae uteri plagae, etenim in beſtiis, quae diſcreta habent, & uteri cornubus propria acetabula, cotyledones omnino reſpondentes numero habent, ſitu, atque figura; exceſſum, aut defectum ullum numquam obſervaſſe contigit; longe tamen diverſa eſt cotyledonum, & acetabulorum ſtructura, quemadmodum & partium, quibus adnaſcuntur, ut cauſſa, quae alteros efficit, non eodem pacto altera componat, etſi ſucceſſive fiant; eſt tamen utrorumque ſtructura elegantiſſima, adeoque inquam diverſa, ut per contactum fieri, nequidem ſuſpicari poſſimus, itidemque longe variant inter ſe, ex variis animantium ſpeciebus, & in eiſdem animantibus harum partium numerus, & figura multum variat, etſi ſemper ſibi ad invicem reſpondeant; placenta inquam ipſa humana non per totam ſuperficiem ſuam aeque adoleſcit, per cumulos diſtinctos pleniores, ampliores, vividioreſque compaginatur, & in cotyledones aeque reſolvitur.

SUITE DES RECHERCHES

Sur le fluide Elastique de la Poudre à Canon.

PAR LE CHEVALIER SALUCE.

1. JE crois d'avoir assés prouvé dans le Mémoire précédent que le fluide élastique qui se développe de la poudre à Canon est de même nature que l'air commun, & que la force prodigieuse de ce fluide dépend de l'action du feu dans toutes ses parties qui lui fait recouvrer sa force élastique. Comme cependant cette matiére est une de plus intéressantes dans la Physique, je tacherai de perfectioner de plus en plus le travail que j'avais entrepris, en y ajoutant des nouvelles lumiéres qui serviront non seulement à confirmer la Théorie, que j'ai établi, mais encore à lui donner une plus grande étendue.

Je vais donc exposer les principaux résultats de mes recherches. Les expériences sur l'élasticité, & sur la compression du fluide, que je n'avais qu'imparfaitement tenté comme je l'ai dit (a) & que j'ai taché de répéter soigneusement, serviront avec l'annalise de quelqu'autres faits à mettre hors de doute ce que j'ai déja avancé; je passerai ensuite à faire voir que la force du fluide dépend principalement de la vitesse avec laquelle il se développe: les expériences qui suivent remplissent la prémiere de ces vues.

2. Je formai le tube de comunication entre le flacon ou je mettais la poudre, & le récipient, de cinq cilindres de verre assés longs; celui qui tenait au flacon l'était même d'avantage, afin que le fluide pû se dilater dans un plus

(a) Voiés la notte * du mém. pag. 6.

plus grand espace sans trouver le moindre obstacle (*b*); je les garnis chacun d'un double filtre de gaze bien serrée, & j'en enduisis les quattre prémiers de bonne huile de tartre: je passai dans les tubes aussi du coton trempé dans la même huile, & je mis du sel de tartre pilé grossiérement sur le filtre de la piéce qui entrait dans le récipient; le baromètre recourbé finissait en forme d'entonnoir vers la partie qui comuniquait avec l'air extérieur, & l'autre extrémité entrait dans un petit cilindre qui tenait à un robinet, lequel passait dans le récipient en traversant la plattine de la machine pneumatique. Toutes les jonctions furent soigneusement mastiquées, & j'opérai ensuite de la même maniére que dans l'expérience (3. du mém.): le mercure était presque à la hauteur de 27 pouces lorsque la poudre prit feu, en sorte qu'il ne serait resté dans ces cavités qu'$\frac{1}{2}$ pouce d'air environ, il baissa au prémier instant de dix à douze pouces, & après quelques oscillations qui diminuaient par dégrés le mercure commença à monter, & ne discontinua qu'après quelque tems; s'étant arrêté à un, ou à deux pouces plus bas qu'il n'était au moment que la poudre s'enflamma; je reconnus alors que le fluide avait aquis la température de l'air ambient, & je notai le point d'élévation à l'accoûtumée.

3. Je plaçai ensuite ce baromètre d'épreuve à côté d'un autre exactement construit suivant la métode donnée (com. pag. 16.) afin de pouvoir comparer les changemens, & estimer la cause des altérations qui pouvaient survenir; je le gardai ainsi durant ving-trois jours sans qu'il m'ait été possible de découvrir que ce baromètre eut souffert d'autres change-

(*b*) Il m'est toujours arrivé de voir briser mes vaisseaux lorsque le tube étant trop court, le filtre se trouvait prés du flacon, ou lorsque étant dans l'obligation de plier le tube, la courbure n'était pas assés eloignée du flacon. Mr. Halles dans son Appendice à la stat. des végét. nous apprend qu'il pris aussi cette précaution. pag. 341.

changemens que ceux qui dépandaient des variations de l'atmoſphére: je crus enfin inutile de le garder plus long tems puiſque je n'avais pas la moindre indication d'abſorbtion, d'autant plus que Mr. Hauksbee nous apprend, comme je l'ai déja dit, que les $\frac{19}{20}$ dont il fait mention fûrent abſorbés dans 18 jours ſans avoir ſubit enſuite aucune variation. Le vingt-quatriéme jour pour déterminer les lois de la compreſſibilité de ce fluide j'ai verſé à pluſieurs repriſes dans la jambe ouverte différentes quantités de vif argent, & ayant obſervé les diminutions de l'eſpace je trouvai que le degré de compreſſion était préciſément en raiſon des poids ajoutés (c).

4. La concluſion que j'ai tiré de mes expériences eſt ſans contredit très-ſimple, & naturelle; & on doit acquieſcer d'autant plus volontiers que tous les réſultats concourent à la démontrer. Je ſuis pourtant d'avis que quoique l'air ſoit le grand agent qui produit les effets de la poudre, il exerce cependant dans cette rencontre au prémier inſtant une force plus expanſive que s'il était parfaitement ſec: car l'on ſait qu'un air humide peut ſe dilater d'avantage, & qu'il ſe trouve en effet de l'humidité dans le ſalpêtre, ainſi que dans tous le ſels criſtalliſés: il eſt pourtant clair, par ce que nous avons vû, que l'humidité n'a pas grande part dans les effets de la poudre, & ceci ſera encore plus clairement prouvé dans la ſuite. Au reſte quelque ſoit l'effet que peut produire l'humidité qui ſe développe d'une poudre donnée on ne ſaurait la déterminer préciſément ſans en connaitre exactement la quantité: on pourrait peut-être l'obtenir en brûlant cette poudre dans un flacon, qui fut ma-

(c) Je crois de devoir avertir ici que les colonnes de mercure que j'ai ajouté dans le tube ſuſdit ſe trouvaient contenues dans l'eſpace cilindrique, de ſorte que l'entonnoir que j'avais appliqué pour avoir une quantité ſuffiſante de mercure, lorſque je faiſais le vuide dans la jambe oppoſée, ne me ſervait en cette occaſion que pour me faciliter les opérations.

maſtiqué à une file de balons ; on aurait alors cette quantité en entier par ſa condenſation. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il y eut une méthode plus ſûre pour dénoüer cette queſtion ; car outre qu'il eſt fort difficile de ſavoir parfaitement combien chaque compoſant contient d'eau, quand même on en ſerait aſſûré, il ſerait encore queſtion de déterminer combien en retiennent les ſels neutres, que l'on trouve après l'inflammation ; ce n'eſt pas un point à negliger, puiſqu'on ſait que les ſels qui ſe criſtalliſent en contiennent une quantité conſidérable ; l'umidité donc qui ſe trouve dans les compoſans, ou dans la poudre même étant connue, on ne ſerait nullement illuminé ſur l'accraiſſement de la force expanſive qu'elle apporte à l'air.

5. Du reſte ſi l'eau que contient la poudre ſe développait en vapeurs dans le tems de l'inflammation, il eſt viſible que non ſeulement elle produirait toute ſeule les effets de la poudre, mais encore des bien plus grands, puiſque Mr. Muſchembroek a trouvé que l'eau qui ſe reſout en vapeurs a alors pour le moins une force onze fois plus grande qu'une égale quantité de (*d*) poudre ; une onziéme donc, c'eſt à dire une quantité bien petite de l'eau qui ſe trouve en effet dans la poudre, ſuffirait pour produire tous ſes effets, de façon que l'air n'y entrerait plus pour rien, ce qui eſt abſolument contraire à ce que j'ai fait voir & qui ſe trouve encore confirmé par l'autorité de pluſieurs Auteurs du prémier ordre.

6. Un Phyſicien rénommé de notre tems prétend que l'air n'eſt pas ſuffiſant à produire tous les effets de la poudre je rapporterai ici ſes propres termes. *La* (*e*) *plûpart des Phyſiciens qui ont parlé de l'exploſion de la poudre ont attribué ce merveilleux effet uniquement à l'air qui s'y trouve comme incorporé par l'action des pilons, & à celui*

(*d*) Eſſai de phyſ. §. 873.
(*e*) Leçons de phyſ. expérim.

celui qui remplit les petits espaces, que les grains rassemblés comprennent entr' eux . . . . Ces raisonnemens doivent sans doute entrer dans l' explication des effets de la poudre enflammée, & je n' ai garde de les contester : mais je ne les crois pas suffisans, & je pense qu' il faut y en ajouter quelqu' autre &c. Je tenterai de développer les raisons qu' il apporte en les comparant aux autorités sur lesquelles il les appuye. Quant aux vapeurs qu' il associe à l' air auxquelles il attribue la vertu d' avoir contribué à faire baisser l' eau dans le tube de Mr. Bernoulli comme on peut le voir par ses propres expressions. *N' est-on pas tenté de croire, que dans le tuyau de Mr. Bernoulli il reste après l' inflammation quelque vapeur qui augmente un peu le volume de l' air avec lequel il se mêle, & qui fait baisser la surface de l' eau ?* quelles qu' elles soient, il suffit d' observer que ce grand Géométre n' ayant déterminé cet abbaissement que quatre heures après le refroidissement du fluide (*f*) on ne peut plus emprunter le secours d' aucune espéce de vapeur pour rendre raison du fait ; car il ne nous est pas encore donné de en connaître d' aucune sorte qui n' aquiére dans

(*f*) Mr. Bernoulli nous aprend qu' ayant mis le feu dans un tube au moyen d' un miroir ardent, à quattre grains de poudre, l' air qui s'en développa chassa l' eau hors du tuyau, après quoi elle remonta jusqu' à ce que le fluide eut acquis la température de l' air ambient, & s' arrêta ensuite trois ou quattre heures après; il mesura alors l'espace occupé par le fluide, & il le trouva capable de contenir 200 de ces grains, ce fait, & quelque réflexions qu' il y ajoute, lui font déterminer l' air contenu dans la poudre cent fois plus dense qu' il est dans son état naturel.

On peut remarquer en prémier lieu qu' il fait sentir, qu' à l' occasion de l'explosion l' eau fut poussée avec tant de violence que si le tube n' avait pas été bien long, non seulement l' eau, mais l' air même en aurait été entiérement chassé. *Adeo ut nonnunquam, nisi portio tubi sit satis longa, per orificium, non solum omnis aqua, sed aër expelli possit.* On peut noter eu second lieu que Mr. Bernoulli n' a donné que l' espace absolu de quattre heures après que l' eau s'était arrêtée, ou comme il dit, après le réfroidissement du fluide, & qu' il ne tient aucun compte de l' absorbtion des vapeurs sulfureuses pendant ce tems. *Proinde res ex voto successit; ideoque machinam immutatam in priorem locum temperatum transtulimus.*

dans un auſſi long eſpace de tems ſa condenſation naturelle, lorſque la cauſe qui avait produit ſa dilatation a entiérement ceſſé.

7. Quoique cet Illuſtre Auteur ait cherché par là de donner une explication du réſultat que Mr. Bernoulli rapporte dans ſa diſſertation *De efferveſcentia, & fermentatione*, inſérée dans le pr. Volume de ſes oeuvres à la pag. 35., on voit cependant qu'il a quelque doute ſur cette expérience comme ſes paroles ſemblent l'indiquer. *Je ſais bien* dit-il *que Mr. Bernoulli cité par Varignon ayant mis le feu &c.* (g) . . . . *& je conviens que cette induction s'il n'y a rien à rabattre donne beaucoup de force à l'opinion de ceux qui attribuent à l'air ſeul les grands effets de la poudre. Mais comment accorder cette expérience avec celles de Mr. Halles, d'ou il conclut avec toutes les apparences de vérité, que les matières ſulfureuſes que l'on brûle abſorbent l'air*. Il eſt pourtant ſûr que l'eſpace des deuxcent grains n'eſt pas exagéré, & qu'il eſt au contraire fort au deſſous de ce qu'il aurait été ſans l'abſorbtion des vapeurs ſulfureuſes, mais l'on voit aſſés que ce n'eſt qu'en conſéquence de la perſuaſion ou il était par ſa Théorie *a priori*, que *l'air ne ſuffit pas &c.* qu'il a avancé, que *dans le tuyau de Mr. Bernoulli* il reſtait *après l'inflammation quelque vapeur qui* augmentait *le volume de l'air &c.* & qu'il trouve de la difficulté à accorder cette expérience avec celles des Mr. Halles, il me parait cependant qu'elle ne porte pas coup à celles ci, à moins que l'on ne craie que Mr.

ſtulimus, ubi aquam in tubo ſenſim rurſum aſcendere obſervavimus, nimirum ob duplicem cauſam, tum ob translationem ex loco calidiori in frigidorem, tum ob ſubito incenſum ignem iterum extinctum, tamdiu, inquam, aſcendit aqua, donec tota machina refriguiſſet, & priſtinum ſtatum, induiſſet; tum demum amplius non aſcendit, ſed quievit, etiam per tres, vel quatuor horas, quamdiu in iſto ſtatu permittebamus; ſic itaque advertimus, non ad priorem terminum uſque aſcendiſſe, ſed notabiliter infra limitem poſuiſſe . . . . . . , ſed prout judicavimus ducenta granula pulveris pyri vix adimpleviſſent ſpatium.

(g) Voiés la note ci devant.

Mr. Halles n' ait voulu démontrer que les vapeurs sulfureuses ont la proprieté de fixer, ou d' absorber dans ce peu de tems presque tout l' air d' un tube quelconque, ce qui ne serait pas l' intention de ce célebre Anglais (& c'est ce dont je n' oserais soupçonner le savant Auteur dont je parle). Car dans la Statique des végétaux il fait voir que l'air est absorbé par ces sortes de vapeurs (*h*): qu' il ne l' est que fort lentement, de sorte qu' elles ont cette vertu pendant plusieurs jours (*i*): que dans les prémiers tems elles ont plus d' action que dans la suite, comme le remarque Mr. Hauksbée (k): qu' elles ne peuvent enfin absorber tout l' air contenu dans l' espace ou elles sont renfermées (*l*); il parle ensuite de la grande quantité d' air qui sort du salpêtre, & en conséquence il ne doute point que le fluide élastique

(*h*) Exp. 76. pag. 173.
(*i*) Ibid.
(k) Mr. Hauksbee ayant brûlé de la poudre dont le poid était d' un grain dans un tuiau, où il avait observé par l' abaissement de l' eau que la quantité du fluide generé occupait au prémier instant 222 fois le prémier volume, il remarqua que dans deux heures de là, l'eau était remontée de $\frac{4}{20}$ de l'espace abandonné, & que deux heures encore àprès elle était $\frac{5}{20}$ de plus au dessus. Hors il est évident que cette ascension de l' eau ne peut pas seulement dépendre du refroidissement du fluide, & de la condensation des vapeurs aqueuses comme paraît le soupçonner l' Auteur de cette expérience: car comment pourrait-on penser qu' un peu de ce fluide si rare ait pû rétarder non seulement quelques heures, mais bien des journées avant que d' avoir acquis la température de l' atmosphere, puisque l' eau continua à monter pendant dix-huit jours, & qu' il n' y resta plus qu' $\frac{1}{20}$ après ce tems qui n' ai plus changé? Les expériences de Mr. Halles, & celles que j' ai fait moi même font voir qu' une aussi longue absorbtion n' est due qu' aux vapeurs acides & sulfureuses, & puisqu' on peut croire sans hazarder que dans une heure de tems, l' action de la chaleur, & des vapeurs aqueuses ait entierement cessé, il faut convenir que la diminution du fluide dans ce tems apportée par trois différentes causes, c' est à dire par la condensation des vapeurs, par celle de l' air, & enfin par l' absorbtion n' égalant que $\frac{2}{20}$, ou soit $\frac{1}{10}$ du fluide generé, le vapeurs aqueuses sur tout n' ayent pas cette grande vertu qu' on leur attribue.
(*l*) Pag. 202.

ftique de la poudre ne foit de l'air commun (*m*): cet air cependant doit être confidérablement condenfé, puifque le même Mr. Halles par la diftillation qu' il a fait du falpêtre a trouvé que l'air qui en eft géneré occupait un volume cent quattre vingt-fois le prémier (*n*).

8. On peut auffi examiner à cette occafion le fentiment d'un Phyficien qui dans le quatriéme tome de l'Accadémie de Bologne a donné une differtation fur ce fujet; cet Auteur, dont le travail montre d'ailleurs affés d'érudition, entreprend de faire voir par un enchainement d'argumens, qu'il faut avoir recours aux vapeurs aqueufes pour obtenir l'immenfe raréfaction du fluide, & il prétend que l'air n'eft pas fuffifant, comme on peut le voir par le précis de fon fentiment que je vais expofer. *Mr. Bernoulli* dit-il *nous aprend que l'efpace abandonné par l'eau aurait pû contenir deux cent des grains qu'il avoit employés, donc en divifant par 4 qui était le nombre des grains dont il fe fervit, l'on aura la denfité de l'air en raifon de 50 par grain, or en fuppofant une chaleur égale à celle de l'huile bouillante, le volume du fluide rarefié, fera 250 fois plus grand que celui de la poudre; mais Mr. Ammontons, Belidor, & moi même,* continue-t-il, *nous avons trouvé que la flamme de la poudre fe dilate dans un efpace 4 ou 5000 fois plus grand que l'efpace de la poudre, donc, pour que l'air pût fe dilater dans un auffi grand efpace, il faudrait que le degré de chaleur néceffaire fût à celui de l'huile bouillante comme 16 : 1 ce qui n'étant pas probable, il faut donc avoir recours à l'eau qui eft dans le falpêtre, & qui fe convertit en vapeurs en même tems que la poudre s'enflamme.*

9. En prémier lieu je ne faurais penfer que la force, ou l'activité de la poudre dépende du volume de la flamme, ni qu'on puiffe la méfurer par là, étant très-naturel que dans un fluide compofé de parties inflammables, & de parties

(*m*) Pag. 237.
(*n*) Exp. 72. pag. 159.

parties actives, ces dernieres ne se dilatent pas dans un volume aussi grand que la flamme qui émane des autres; en effet il est évident que la force du fluide doit être déterminée par l'espace qu'il occupe dans son expansion, en vertu de laquelle il chasse les obstacles qui se présentent, & non pas par le volume qu'acquiert la flamme dans cet instant, puisqu'il est certain que la prémiere dépend entiérement des parties actives du fluide, sans que l'on puisse porter le même jugement par rapport à l'autre.

10. Notre Auteur n'a pas non plus observé que dans le tube de Mr. Bernoulli il faut avoir égard à l'air qui est absorbé par les vapeurs sulfureuses; or en supposant même que ce soit le refroidissement de l'air humide, qui ait seul contribué dans la prémiere heure à l'ascension de l'eau dans le tube, & que ces vapeurs sulfureuses n'y entrent pour rien, de façon que sans cela le fluide ne se serait dilaté que dans $\frac{18}{20}$; l'on ne pourra cependant pas se dispenser de leur attribuer les changemens arrivés dans les trois heures suivantes: or ces changemens, comme je l'ai ci devant observé (not. k) montent à 7 autres vingtiémes de l'espace résidu, de sorte que dans le tube il ne pouvait plus rester alors que $\frac{11}{20}$ de l'air generé (ibid.), & comme cet air qui restait, était égal à cinquante fois le volume de la poudre, donc trois heures auparavant le volume du fluide generé devait être pour le moins 81 fois plus grand que le volume de la poudre.

11. Ce résultat cependant ne saurait convenir avec celui que Mr. Hauksbee nous donne, quand même nous tiendrions encore compte de la prémiere heure, car nous n'aurions qu'un volume 90 fois plus grand, tandis que le susdit Auteur le trouve de 222, mais on voit assés que Mr. Bernoulli n'a pas prétendu donner une mesure exa-

ête du fluide, mais ſeulement une ingénieuſe maniére de le déterminer; car par ce que nous avons vu ci-devant (not. *f*) il a crû que l' aſcenſion de l' eau avait été cauſée par le tranſport de la machine d' un endroit à un autre qui était moins chaud, & par la prompte extinction du feu; c' eſt pourquoi il fait obſerver que l' eau ne ceſſa de monter que lorſque le fluide eut acquis la temperature de l' atmoſphere ſans pourtant nous faire ſavoir le tems que ce fluide employe à ſe refroidir, il nous dit ſeulement avoir obſervé la hauteur de l' eau trois ou quatre heures après qu' elle fut tranquille; mais c' eſt là une détermination bien vague, parceque l' on ſait que l'eau dans l' expérience de Mr. Hauksbee continua encore à monter pendant 18 jours compris le tems de ſon refroidiſſement: & cela eu égard a l' abſorbtion de l' air cauſée par les vapeurs ſulfureuſes, de ſorte que l' on ne peut pas ſavoir le tems qui s' écoula depuis l' inflammation juſqu' à celui où Mr. Bernoulli fit ſon obſervation, ni par conſéquent faire entrer en compte l' abſorbtion qui ſe fit dans ce tems là.

12. Pour en revenir à l' Auteur ci devant cité (8): il détermine la denſité abſolue de l' air dans chaque grain de poudre par rapport à celle de l' air commun comme 50 : 1. parceque l' expanſion du fluide dans le tube de Mr. Bernoulli était au tems de l' obſervation dans la même raiſon à l' égard du volume de la poudre; outre les reflexions que j' ai fait, par leſquelles on peut facilement appercevoir l' inconſéquence de ce raiſonnement, il faudrait ſuppoſer encore que tout le volume de la poudre conſiſta dans un égal volume d' air pur condenſé, qui cependant comme nous l' apprend Mr. Halles n' y entre que pour la huitiéme partie, le reſte étant de parties inflammables, & groſſiéres (*o*): de

(*o*) Mr. Halles à la vérité ne dit cela qu' en parlant du ſalpêtre, exp. 72. pag. 159. mais comme l' air de la poudre n' eſt produit que par la décompoſition de cette ſubſtance, & que les deux autres n' en fourniſſent point, ou du moins

de plus l'on doit prendre en considération les intervalles qui sont entre les grains, & dont la somme en rend le volume absolu moindre d'un tiers.

13. Ensuite de toutes ces raisons, & de celles (11) qui me font préférer l'expérience de Mr. Hauksbee, ne s'agissant point d'ailleurs d'introduire ipotéthiquement l'action d'une chaleur sujete jusqu'a présent a plusieurs déterminations arbitraires, je remarque en prémier lieu que l'air generé à l'occasion de l'inflammation occupait un espace 222 fois plus grand que le volume de la poudre; or en retranchant la $\frac{1}{10}$ de l'espace qui avait été remplacé par l'eau dans la prémiere heure, pour être assurés que la chaleur de l'air n'y a plus aucune part, nous aurons le volume du fluide reduit à la température de l'air ambient environ 200 fois plus grand que celui de la poudre : en second lieu comme ce volume est moindre d'un tiers (12), celui du fluide sera par conséquent au moins 266 fois plus grand, & puisque l'air ne faisait que une huitiéme partie de la poudre (12) donc le volume du fluide était pour le moins 2128 fois plus grand que celui qu'il occupait dans la poudre avant l'inflammation, d'où il en vient enfin que l'air dans chaque grain, ou pour mieux dire dans la poudre employée, avait cette densité; ce qui est fort éloigné de ce que prétend l'Auteur dont j'ai rapporté le sentiment (8).

14. D'après tout ce que je viens de dire on peut voir clairement que les Théories purement speculatives, & établies

a priori

moins si peu qu'on ne s'en apperçoit pas assés sensiblement, j'ai crû de pouvoir me servir de cette lumiére par rapport à la poudre, & cela d'autant plus que le salpêtre ne faisant que les $\frac{7}{8}$ de la meilleure poudre on n'aurait à ce prix que la $\frac{1}{8}$ des $\frac{7}{8}$ &c.

a priori sur de principes éloignés sans le secours d' un enchainement d' expériences qui en appuyent le sistême, sont fort suiettes à caution, & c' est là un avvertissement que nous donnent les Physiciens du prémier ordre, & que j'ai táché de suivre autant qu' il m' à été possible: *en fait de Physique*, dit Mr. de Buffon, *on doit rechercher autant les expériences, que l' on doit craindre les sistêmes, & la connoissance des effets*, dit-il, *nous conduira insensiblement à celle des causes, & l' on ne tombera plus dans les absurdités, qui semblent les caractériser*: il est vrai qu' il n' en faut pas non plus abuser, & pour cela il avertit que l' on doit *en amasser jusqu' à ce que nous soyons instruits*.

15. Mr. Daniel Bernoulli apporte encore une difficulté qui est sans doute plus réelle, & qui parait même insurmontable au prémier aspect. Voici en quoi elle consiste.

Ce savant Géomètre ayant calculé par les gravités spécifiques connues, de l' air, & de la poudre, la quantité d'air qui pouvait y être contenu, a trouvé que quand même on voudrait la supposer toute d' air, l' elasticité de celui-ci ne serait jamais capable de produire la force que nous y observons. D'où il conclud qu' il faut, ou admettre dans la poudre un autre principe plus actif, que l' air, ou bien supposer que sa force élastique augmente en ce cas dans une raison plus grande, que celle des condensations.

16. L' on pourrait à la vérité éluder entiérement cette difficulté en accordant à Mr. Bernoulli cette derniére hypotése; l' expérience nous apprend en effet que lorsque la densité de l' air est seulement quadruple de la naturelle, la condensation augmente en moindre raison que les poids comprimans; d' où l' on a tout lieu de croire, que cette raison ira toujours en diminuant de plus en plus dans les plus grandes condensations. Mais quoique l' on ne doive pas exclure absolument cette raison, on peut cependant y en ajouter un autre qui n' est pas moins digne de considéra-

tion

tion c'est-à dire, que puisque l'air contenu dans la poudre est mêlé avec des substances hétérogênes, il pourrait bien avoir une gravité spécifique plus grande que celles-ci, & par conséquent que la poudre même, & dans ce cas l'excès de condensation pourrait en quelque façon compenser la moindre quantité qu'il y en a, en effet nous avons trouvé *a posteriori* que l'air de la poudre est aumoins 2128 fois plus dense que l'air naturel, & au contraire selon le calcul de Mr. Bernoulli il ne pouvait avoir tout au plus, qu'une densité mille fois plus grande.

17. De la réflexion proposée il parait que l'on peut déduire la véritable raison de cette différence; Mr. Bernoulli a déterminé la densité de l'air de la poudre 1000 fois plus grande que la naturelle, ensuite de ce qu'il a posé la gravité spécifique de la poudre égale à celle de l'eau; nous verrons dans la suite que l'air de la poudre n'est pas contenu indistinctément dans chacun de ses composans, mais qu'il se trouve dans le salpêtre; or la gravité spécifique de ce sel est plus-que double de celle de l'eau, & par conséquent la détermination de celle de la poudre assignée par cet Illustre Mathématicien est moindre de plus de la moitié de ce qu'elle est en effet; il n'est pas extraordinaire par conséquent que l'air soit beaucoup plus condensé qu'il ne l'a supposé: La plus grande densité enfin de l'air dans la poudre, & la plus grande raison selon laquelle cet air si fort condensé augmente son élasticité, peuvent fournir une solution de la difficulté proposée par ce Savant.

18. Je ne saurais convenir non plus avec l'Auteur Italien sur ce qu'il avance dans ce même mémoire que dans les opérations de la poudre, on condense de l'air sans s'en appercevoir, car selon cette opinion il s'ensuivrait que les substances étant seulement broyées ensemble ne devraient point produire autant de fluide que si on en grainait une égale

quan-

quantité, cependant soit que les matiéres ne soient que broyées, ou qu' étant grainées on les pile, & on les presse finement, la quantité du fluide ne change pas du moins assès sensiblement pour s' en apperçevoir: l' air enfin à mon avis se trouve dans les parties intimes. Quant à ce que ces deux Savans (6. 8.) nous disent par rapport à l'inflammation de la poudre dans le vuide, je ne crois pas d' être obligé d' en parler plus au long ici, après ce qu' en ont dit de grands Hommes, & ce que j' ai exposé moi même dans le mémoire précédent.

19. Il est inutile de pousser plus loin ces petites discussions, je passerai maintenant à éxaminer les proprietés, & les fonctions particulières de chacun des composans de la poudre; mais comme l' on ne saurait parvenir, le plus souvent à découvrir la raison, & le rapport des phénomênes, sans combiner les effets produits par des principes qui aient entr' eux quelque analogie, j' ai crû devoir en comparer quelques uns selon les combinaisons qui m' ont paru les plus propres à cet effet.

20. Le salpêtre est un sel moyen, qui a entr' autres propriétés celle de se décomposer par l' attouchement du phlogistique auquel l' acide qui s' en sépare, s' unit intimément, ainsi qu' il est universellement reconnu en Chimie; & je ferai voir dans la suite que c' est en conséquence de cette manoeuvre que se produisent les effets de la poudre. Mrs. Boyle, Halles, Muschembroek, & plusieurs autres Physiciens ont réconnu, qu' il se développe un fluide élastique du salpêtre, lorsqu' il se décompose, ils ont même taché d' en déterminer la quantité, & presque tous le tiennent pour de l' air naturel; Mr. Halles entr' autres n' en doute pas, (p) Mr. Boyle pour s' assûrer si l' air était nécessaire pour la cristallisation de ce sel éssaya de combiner de l' esprit de nitre avec du sel de tartre dans une phiole vuide

(p) Stat. des végét.

vuide d' air (q), & n' ayant point vû ce mélange tomber en criſtaux après un certain tems, il conclut de la très-judicieuſement que l' air y était néceſſaire.

21. On obſerve à l' occaſion de l' efferveſcence qui ſe fait par le mêlange de ces deux ſubſtances, en le pratiquant dans une vaſe fermé que le baromêtre deſcend après quoi il remonte, & ſe rend toujours à niveau, d' où l' on peut conclure que dans les prémiers tems il ſe développe beaucoup d' air, & qu' il ſe réabſorbe enſuite; de façon que l' on pourrait démander ſi ce n' eſt point les parties des matiéres qui étant dans un violent mouvement pour s' unir réciproquement, excitent une chaleur qui communique à l' air la vertu de ſe dégager de dedans ces mêmes matiéres, & ſi ce n' eſt point dans le tems que commence l' évaporation qu' il s' introduit de nouveau? il eſt vrai qu' on pourrait douter que la chaleur qui eſt produit par le mélange des matiéres cauſe la deſcente du mercure, par la dilatation qu' elle procure à l' air, laquelle ceſſant l' oblige de remonter.

22. Ce ſont deux points trop délicats pour chercher de les décider ſans le ſecours d' une longue ſuite d' expériences guidées par les raiſonnemens les plus éclairés, je me contenterai en attendant de ſuivre l' opinion commune des Phyſiciens, & d' en apporter quelque raiſon plauſible me réſervant de traiter ces matiéres plus amplement une autre fois, d' autant plus que je me flatte d' avoir le plaiſir de lire ce que l' Auteur dont j' ai expoſé le ſentiment (8) promet de donner, & de profiter de ſes découvertes pour mieux reüſſir dans mon entrepriſe.

23. La deſcente du mercure dans l' eau eſt très-rapide, la derniére même à cauſe de ſa moindre gravité ſpécifique en eſt chaſſé du Siphon par repriſes, après les prémiers moments il ſe fait des oſcillations, & enfin le liquide ſe rend

(q) Op. omn. Tom. 2.

rend à niveau dans les deux jambes, mais comme il se passe un tems considérable avant que le liquide se soit rendu à niveau, il parait que nous devons plutôt penser que c'est de l'air développé, car il n'est pas probable qu'il fallut autant de tems à l'air du récipient pour se remettre dans son prémier état, & qu'il peut se faire que l'absorbtion de l'air generé soit plus difficile, & dure plus long tems, comme nous en avons des exemples dans celle qui se fait par les vapeurs sulfureuses, & même par la poudre brulée, laquelle selon ce que nous avons vû dûre pendant plusieurs jours; (r) enfin dans les expériences qui j'ai fait avec les vases soigneusemeut mastiqués je n'ai jamais trouvé qu'une partie du mélange reduite en sel (s), & encore après long tems, ayant ensuite exposé à l'air le reste, qui était encore liquide il s'est aussi transformé en sel, & j'ai toujours trouvé au fond du vase dans lequel j'avais placé celui ou dévaient se méler les substances, une quantité d'humidité qui ne peut-être à mon avis que les vapeurs condensées.

24. Cet air qui sort ainsi, lorsque ces deux liquides sont mélés ensemble ne doit différer de celui de la poudre à Canon, qu'en ce qu'il ne se trouve point mélé avec de vapeurs sulfureuses, & par cette même raison si l'extinction du feu ne dépend que de la mauvaise nature de ces sortes d'exhalaisons, la flamme ne devrait rien souffrir, c'est cependant ce qui n'arrive pas, car un flambeau allumé étant introduit dans un vase, ou ces deux liquides ayent été combinés, s'éteint dans le moment, c'est un phénomene des plus singuliers, je m'en suis cependant assûré par plusieurs expériences réiterées.

25. Ce phénomène ne paroit qu'une conséquence de la Théorie que nous avons donné sur l'extinction du feu, & de la flamme dans des lieux clos (com. pag. 21.); car l'air

(r) Voi. la not. k.

(s) Je crois que l'on me dispensera de donner le manuel des expériences; il sont trop aisés a être imaginés.

l' air qui eſt chaſſé des ſubſtances, & celui qui eſt dans le vaſe ſouffrent des altérations cauſées par la chaleur excitée enſuite de la mixtion de ces liquides, comme s' il paſſait autour d'un corps échauffé à un égal degré de chaleur, ou plus encore que ſi on le lui communiquait par un feu extérieur d' égale intenſité.

28. Il n' eſt par conſéquent pas extraordinaire que Mr. Muſſchembroek n' aie pu entrétenir la flamme dans les airs *factices*, puiſque s' étant ſervi à peu près de la méthode de Mr. Halles pour ſe les procurer, leurs procédés dépendent tous de ce principe. Ceci eſt encore confirmé par l' expérience que j' ai fait dans cette vûe ; je combinai dans un récipient fermé (de la même maniére que j' ai fait pour le nitre regéneré) du vinaigre diſtillé avec de l' eſprit de ſel ammoniac, (*t*) quelque tems après l'efferveſcence, j'introduiſis le flambeau allumé, & il ne me fut pas poſſible de connaître qu' il eut ſouffert la moindre altération.

27. Il n' eſt pas douteux que l' air dévéloppé de quelque corps que ce ſoit, par l' action du feu, ou par une chaleur inteſtine, ne ſert aucunement à la conſervation de la flamme, & du feu, & que les moiens dont on ſe ſert per rendre ces fluides propres à la reſpiration des animaux, & à conſerver leur élaſticité, ne ſont d' aucune utilité pour entretenir le feu (*u*) cependant en conſéquence de la Théorie établie, que la chaleur endommage tellement l' air qu' il ne peut acquerir ſes proprietés ſans ſe rénouveller, à moins qu' on ne lui faſſe ſubir par le moyen de la glace un froid violent, & même pendant pluſieurs heures, j' ai tenté cet expédient ſur les fluides, & m' étant procuré une quantité de fluide élaſtique de la poudre dans un vaſe con-

(*t*) Le mélange de l'eſprit de nitre avec celui d' Ammoniac fait un efferveſcence que l' on dit froide, en effet elle ne manifeſte aucune chaleur ſenſible.

(*u*) Comme on peut le voir au long dans les *comm. pag.* 22.

venable pour l'éprouver, je començai par introduire un flambeau allumé dans ce fluide non purgé, mais à peine en eut-il aproché qu'il fût éteint, je fermai auffitôt le trou par le moyen d'une platine bien aiuftée, & j'entourai le vafe de glace fur laquelle je mis du fel ammoniac, j'eus foin enfuite de faire ajouter à propos de la glace, & du fel, & après environ 12 heures, j'ouvris la platine fans exciter le moindre mouvement, & j'introduifis enfuite le flambeau allumé qui fe conferva auffi bien que s'il eut été dans l'air commun. Des pareilles expériences faites fur l'air corrompu par l'effervefcence du fel de tartre avec l'efprit de nitre donnérent les mêmes réfultats (*v*).

28. De tout ce que je viens de dire, il eft clair que les moyens propres pour rendre à l'air la propriété d'être conftamment élaftique, & de fervir à la refpiration des animaux, ne peuvent pas réuffir à lui rendre auffi celle d'entrétenir le feu, parceque les fumées, les exhalaifons, & les vapeurs endommagent les deux prémieres, & la chaleur détruit celle-ci; mais comme ces caufes font réunies dans l'inflammation de la poudre, ainfi tout ces caractéres de l'air doivent néceffairement fouffrir (*x*) toutes ces altérations.

29. Après avoir établi ce principe univerfel dans le plein j'ai voulu éxaminer les effets, qui furviendraient en tirant une

(*v*) Dans le mémoire précédent j'ai mis fous un point de vue le plus clair qu'il m'a été poffible les raifons pourquoi le fluide élaftique de la poudre, quoiqu'il foit de l'air pur, ne peut cependant pas être propre à entretenir le feu; elles fuffifaient toutes feules à détruire la feconde objection du Célébre Mr. Muffchembroek, & à donner plus de poids à mon fentiment que j'avais appuyé d'un nombre de faits, mais comme il nous eft réüffi de jetter les fondemens d'une Théorie fur cet importante partie de la Phyfique, & que ne nous étant pas contenté d'avoir démélé la véritable caufe de la dépravation de l'air par rapport à la nourriture de la flamme dans des lieux clos, nous avons trouvés des moyens propres à lui rendre cette vertu, j'ai crû néceffaire de tenter des expériences, par lefquelles je puffe confirmer de plus en plus ce que j'avais dit, d'autant plus que le mobile de nos recherches fur ce point intéréffant, avait été celui de décider la difficulté de l'Auteur mentioné.

(*x*) Cet article a été traité plus au long dans le *comm. pag.* 33.

une partie de l'air du récipient, à cet effet je disposai selon la méthode dont se servent les Physiciens une petite phiole qui contenait de l'esprit de nitre, ensorte qu'on pouvait par le moyen d'une verge, qui passait à travers le sommet du récipient, faire verser le liquide dans un vase où j'avais mis de l'huile de tartre, sans introduire de l'air: je pompai à peu près la moitié de l'air, & après cela je procurai de saturer le mélange; la mixtion se fit avec une effervescence extraordinaire, de sorte qu'une partie du mélange se répandit sur la platine avec un grand bouillonement, les oscillations suivirent à l'ordinaire, & après que le mouvement eut cessé, le mercure qui était resté suspendu dans la jambe exposée à l'air commença à remonter dans l'opposée, & s'arrèta ensuite à peu près à la même hauteur qu'il était avant la mixtion, je laissai l'appareil pendant long tems, & n'étant survenu aucun changement au mercure, j'observai que le sel n'était formé que çà & là en très petite quantitè, j'exposai à l'air cette mixtion, & le sel se forma.

30. Je répétai deux fois cette expérience pour y introduire le flambeau qui s'y conserva allumé, mais on en voit assés la raison; c'est qu'en ouvrant le trou de la platine il s'introduisit beaucoup d'air commun & frais, qui servit à remplacer celui qui manquait.

31. L'on voit par tout ce que je viens de rapporter qu'il est très naturel qu'il se développe de l'air en mêlant les deux liquides, & qu'il soit ensuite entiérement réabsorbé; que le salpêtre, qui ne différe du nitre régeneré que parcequ'il est naturel, contient une grande quantité d'air; en conséquence de ces notions d'ailleurs confirmées par un infinité d'autres expériences, que les Physiciens ont fait, je cherchai de m'assurer si le salpêtre a par lui même la proprieté expansive, & je fis l'expérience, de la maniére, que je vais décrire.

Je

Je ſcellai hermétiquement dans une phiole de verre, du ſalpêtre, la quantité du ſel occupait environ $\frac{1}{3}$ de la capacité: je la mis enſuite ſur le feu que j'augmentai graduellement, enſorte que l'air ſe développait peu à peu ſans ſouffrir une grande raréfaction au commencement de l'opération, & ſe trouvait enſuite très raréfié, lorſque ce qui reſtait était contraint de ſe déployer, aprés cinq à ſix minutes la phiole ſe briſa avec quelque détonnement; m'étant déterminé à la répéter, je jugeai à propos de ſceller en même tems un autre phiole avec un bouchon de liége pouſſé à force, & bien battu, & après l'avoir miſe ſur les charbons en même tems qu'un autre fermée à la lampe, elle força le bouchon à un hauteur aſsès conſidérable, & il tomba à trois pieds loin du rechaud quelque tems avant que l'autre éclata.

33. Il eſt bon de remarquer que lorſque le bouchon fut loin, il ne ſortit rien du ſalpêtre qui était reſté liquide au bas de la phiole ſans un grand bouillonement d'où il s'enſuit que le ſalpêtre a la propriété de forcer les obſtacles qui le retiennent, lorſque par le moyen du feu il peut dégager l'air qu'il contient, quoiqu'il ne s'enflamme pas pour autant.

34. Le ſucre a auſſi cette vertu, mais elle eſt moins ſenſible; je l'aſſujettis aux mêmes expériences, & quoique il ne la manifeſte pas dans un tems auſſi court, ni avec autant de violence il ne laiſſe pas de briſer la phiole, & de chaſſer le bouchon. Il ne ferait peut-être pas hors de propos d'examiner tous les ſels eſſentiels; mais je réſerve cet examen à un autre tems.

35. Le ſouffre contient un acide vitriolique, & une matiére phlogiſtique, il a un nombre de propriétés qui nous ſont connues. Le Célébre Mr. Stahl s'eſt diſtingué dans l'analiſe qu'il en a fait. Mrs. Halles, Muſchembroek, &

après eux bien d'autres Physiciens sont d'avis que les vapeurs du souffre brûlé absorbent l'air.

36. Ces deux grands Hommes on décidé ce fait d'après les expériences dont ils se sont servis, mais comme elles ne sont pas tout à fait décisives, parceque le souffre étant allumé hors du récipient donne lieu à la raréfaction de l'air qui l'environne, & que lorsqu'il se refroidit, l'eau doit nécessairement monter considérablement (y), j'ai jugé a propos de lui mettre le feu avec un miroir ardent, & dés qu'il eut discontinué de brûler, je le laissai durant deux jours entiers, & j'ai observé que le mercure monta sensiblement au dessus du niveau environ $\frac{2}{7}$ de ligne: cette ascension cependant se fit dans moins de quatre heures de tems; j'ai remarqué aussi que durant l'inflammation du souffre le mercure baissait dans le siphon, ce qui m'avait fait croire qu'il se développait de l'air, mais ayant eu soin de mettre le flacon à l'abris des rayons du soleil, ne laissant à découvert que ce qui était dardé par le foyer du miroir, j'ai vû une grande différence dans l'abbaissement, que je crois d'autant plus causé par la raréfaction, qu'en le plongeant dans de l'eau qui avait aquis la température de l'air ambient, le liquide rémonta assés visiblement jusqu'au niveau sans discontinuer.

37. Le charbon est la troisiéme substance qui entre dans la composition ordinaire de la poudre à Canon; il est très-porreux, & on prétend que c'est ce qui lui donne la couleur brune que l'on lui voit, & un Celébre Physicien (z) a observé que c'est en conséquence de cela qu'il prend feu aisément: il est composé de parties terrestres, & de parties crasses, ou phlogistiqués. Cette matiére ne nous fournit pas

(y) Stat. des végét.
(z) Boher. chem.

pas des réflexions plus particuliéres. Je m'en vais donner maintenant comme je l'avais promis un détail des résultats que j'ai eu de plusieurs mélanges que j'ai jugé à propos d'essayer.

38. On obtient une espéce de fusée en mettant deux parties égales de souffre, & de salpêtre dans un creuset qu'on expose ensuite au feu, ou dans un creuset enflammé.

39. En substituant du charbon au souffre il se fait une explosion, & une déflagration subite, si l'on jette les deux matières dans un creuset enflammé, ou que l'on fait dévenir rouge; cette déflagration est plus forte que la précédente.

40. Le souffre intimément broyé avec le charbon se consume plutôt que lorsqu'il est seul, si le charbon n'est pas réduit en poudre il s'envéloppe de la flamme du souffre sans pourtant s'embraser, & si ce charbon est en feu il s'éteint à mésure que le souffre se fond, & s'enflamme: si enfin on jette un charbon dans le souffre fondu la flamme de toute la surface l'entoure aussitôt presque en forme conique.

41. On parvient à un mélange des plus conditionnés pour la poudre en mettant 7 parties de Salpêtre, une de souffre, & une de charbon, cette combinaison nous ébauche tous les phénomènes de la poudre quoiqu'elle ne soit pas encore manufacturée.

42. Je crois ne devoir pas non plus passer sous silence, que la poudre s'enflamme dans quelqu'air infecté que ce soit, c'est ce que j'ai tâché de bien assûrer, & il m'est réussi d'enflammer de la poudre dans un endroit rempli de la fumée d'une chandéle, une autre fois dans un flacon rempli de vapeurs de poudre, & enfin dans un autre plein de vapeurs sulfureuses, il est vrai que dans les deux derniéres elle tarda plus long tems à s'enflammer apparemment parceque ces vapeurs avaient fixé une partie de l'air.

43. Un

43. Un mélange de souffre & de salpêtre étant moins facile à s'enflammer qu'un mélange de charbon, & de salpêtre, il me parait qu'on doit conclure de là que le phlogistique du charbon quitte plus facilement, & plus promptement les parties terrestres auxquelles il est uni pour s'attâcher à l'acide nitreux & le faire détonner, que celui du souffre; parceque celui-ci se trouve déja retenu par l'acide vitriolique avec lequel il a une grande affinité.

44. En considérant donc la plus grande facilité que le dernier mélange en question a de se décomposer plus simultanéement, ce qui ne peut de moins de lui procurer plus de force, & faisant ensuite attention aux désavantages que le souffre apporte aux armes à feu, je suis porté à croire que la poudre que l'on ferait sans souffre, ne pourrait être que d'un très grand usage dans plusieurs occasions (a).

45. Les effets de la poudre se manifestent donc en conséquence de l'inflammation du souffre qui met ensuite en feu le charbon pilé lequel donnant de l'effort au feu, communique un plus grand dégré de chaleur au Salpêtre qui est décomposé par l'action du phlogistique auquel son acide s'unissant se dissipe avec bruit, & ainsi en vertu de l'action, & de la réaction de l'air généré, & de l'ambient, le feu se communique aux grains, ce qui sert à prouver aussi, comme le démontre Mr. le Chev. D'Arci, (b) que l'inflammation de la poudre est successive (c) ainsi que j'ai déja fait

S observer

(a) Cette conjecture que je n'ai déduit, que des faits, se trouve confirmée par des expériences faites dans cette vue par un habile homme; il en donnè un long détail dans l'Encyclopédie à l'article *feu artificiel*. Les essais qu'il a fait pour décider ce point paraissent assés décisifs, de sorte que je me dispense volontiers de mettre au long ici les autres réflexions qui m'ont porté à jetter cette propòsition, on sera satisfait de celles que l'on trouve à l'endroit cité.

(b) Mém. de l'Accad. des Scienc. de Paris ann. 1750.

(c) Presque dans tous les calculs qu'on a établi pour déterminer la vitesse d'un boulet chassé par la poudre hors du Canon, ou pour déterminer la force absolue de la poudre, on a posé que l'inflammation fut instantanée, parceque l'on n'avait pas tenté bien soigneusement de s'en assûrer par l'expérience: d'où l'on peut inférer que ces calculs ne sont pas irrépréhensibles.

observer (*d*) : il est bon de rémarquer ici en passant que cette union ne peut se faire que par la force ou vertu d'affinité, or il est probable que l' air se dégage aussi vite que l' acide se dissipe, & que c' est cette même force qui contraint les deux substances à s' unir réciproquement, qui en détermine le dégré.

46. Quoique le sucre ait la propriété de se dilater comme nous avons vû (34), & de forcer en conséquence les obstacles qui s' opposent à son expansion, il ne m' a cependant jamais donné aucune marque assûrée qu' il pût faire quelque explosion ; quoique je l' eusse melé avec du souffre, & du charbon selon plusieurs proportions : il ne faisait que fuser très-lentement, lorsqu' il prenait feu.

47. Les matiéres grasses, & huileuses, comme le suif, la cire, les résines combinées avec le salpêtre produisent le même effet que si l' on avait melé du charbon avec du salpêtre, & elles n' agissent que lorsque le feu les a réduites en une espéce de charbon : le camphre quoiqu' il soit aussi de la nature des matiéres précédentes, cependant comme il est si facile à s' enflammer, & qu' il ne peut pas changer comme les autres, il ne procure pas une déflagration aussi violente au salpêtre, car le mélange s' enflamme à une chaleur très-modique.

48. On voit clairement par ce que je viens de rapporter qu' il faut que les matiéres soient propres à être réduites en charbon pour déflagrer avec le salpêtre, c' est à dire qu' elles puissent se dépouiller de l' eau, & des autres élémens par l' action du feu, & que le phlogistique ne se trouve plus uni qu' à des parties terrestres; d' où il parait que les autres élémens ont la propriété de retenir le phlogistique, ou celle d' empêcher qu' il agisse, en effet nous avons vû que le souffre dont le phlogistique est fortement retenu par l' acide vitriolique (43) fait une déflagration

(*d*) Voi. le mém. pag. 9. (14).

gration plus lente avec le salpêtre, que ne fait le charbon (39).

49. Le sucre qui quoique mêle avec des matiéres grasses, ne fait aucune explosion non plus que plusieurs autres substances qui contiennent d'ailleurs une grande quantité d'air, ne serait-il peut-être pas, comme elles, incapable de déflagration, parcequ'il ne se trouve pas dans le melange une action d'affinité suffisante à les décomposer subitement, & par conséquent à donner un effort libre, & prompt à l'air qui est engagé, malgré l'action de la chaleur, & du feu? & quelques unes comme le camphre ne serait ce point, parcequ'étant trop faciles à s'enflammer, elles ne laissent pas le tems aux autres matiéres d'acquerir un dégrè de chaleur suffisant pour se décomposer? car si l'on substitue le camphre au souffre dans la composition de la poudre, ce mélange a beaucoup moins de force que celui du souffre, & du salpêtre.

50. La poudre fulminante ayant beaucoup de rapport à la matiére que j'ai traité jusqu'à présent: je crois en devoir maintenant faire l'objet de mes recherches.

51. L'explosion de la poudre fulminante, comme l'on sait, est accompagnée d'un détonnement très violent, & infiniment supérieur à celui de la poudre à Canon; on à de plus remarqué qu'à l'occasion de sa décomposition elle perce la cuillére de metal dans laquelle on l'expose au feu, de sorte que plusieurs Physiciens ont pensé que cette poudre avait une particuliére direction vers le bas: des autres, pour donner une explication du bruit horrible dont son explosion est suivie, ont crû que cet'étrange phénomène dépendait d'un plus grand développement de fluide: Mr. Halles cependant rémarqué très sensément que cet accraissement n'est pas causé par une plus grande quantité d'air qui se déploye, & il l'attribue à la fixité du sel de tartre, dont l'ait ne peut se développer que par un très grand dégré de chaleur.

52. Sans m' arrêter à donner la description de toutes les expériences que j' ai fait, je rapporterai seulement ce qui m' en est constamment résulté.

I.

En mettant le feu à la poudre fulminante de la maniére que l' on le met à la poudre à Canon, elle ne fait que décrépiter saus aucun détonnement, & ce n' est qu' avec peine qu' elle s' enflamme.

I I.

Pour pouvoir se décomposer, elle doit prémiérement entrer en fusion, soit qu' elle soit en plein air, ou dans le vuide.

I I I.

Le fluide élastique qui en est produit a à peu prés les mémes caractéres que celui de la poudre à canon, il est pernicieux à la respiration, il ne conserve pas toute son élasticité, & n' entretient pas le feu; on ne doit pas s'en étonner, car j' ai fait voir ci-devant, & dans le mem: pag: 11. & suiv: que les exhalaisons sulfureuses en sont la cause.

I V.

Ce mélange enfin qui détonne avec tant de violence dans l' air; qui se fait jour à travers une cuillére, ne fait aucun bruit dans le vuide, & ne brise pas seulement un flacon de verre le plus mince. J' ai fait cette expérience d'autant plus soigneusement qu' elle devait me fournir des grandes lumiéres; l' appareil fut des plus simple, un flacon ou j' avais mis de cette poudre était mastiqué à un long tuyau de verre, qui entrait dans un petit récipient muni d' une tube de baromêtre; aprés le vuide fait, indiqué par la hauteur de 27 pouces environ du mercure dans le tube, on plaça un rechaud plein de charbons en feu, aprés quelque tems la poudre se décomposa, & j' en fus avverti par la lumiére qui en émana; je ne quittai point le barométre de vuë, & la dépression du mercure fut très grande

au

au prémier instant, & diminua ensuite considérablement. Enfin au tems qu'il devait avoir aquis la température de l'air ambient, je trouvai le volume du fluide moindre, que si ç'avait été de poudre à Canon, d'ou l'on peut conclure avec assûrance que ces grands effets ne dépendent pas d'un plus grand dévéloppement d'air.

53. Le phénomène dont j'ai fait mention ci devant de percer une cuillére, est donc celui sur le quel on s'est fondé pour attribuer à cette poudre la proprieté d'éxercer sa vertu élastique vers le bas: elle est cependant si surprenante qu'on ne saurait jamais imaginer en vertu de quoi les loix ordinaires de la nature seraient ici violées; c'est précisement ce qui m'a determiné à constater ce fait par les expériences avant que de m'y reposer.

54. J'ai commencé par dire (52. IV.) que dans l'expérience que je fis dans un flacon vuide d'air, il n'y eut aucun détonnement, & que le verre n'en a rien souffert: j'ai mis une autre fois de cette poudre entre deux lames minces, & concaves ensorte qu'elles en étaient remplies; je les liai ensemble, & les mis au milieu des charbons ardents, aprés quelque tems il se fit une détonnement horrible, & je ne trouvai plus que quelque petit reste des lames: mais pour m'assûrer encore d'avantage de ce fait je fis menager deux petites cuilleres, ensorte qu'en remplissant l'espace concave de poudre fulminante l'air extérieur ne pouvait s'y introduire, je les mis ensuite dans le feu ayant pris mes précautions pour observer sans risque; dans quelque tems de là, la cuillére supériere fut chassée en haut avec une impétuosité étonnante, & celle d'en bas ne souffrit rien.

55. L'on voit évidemment par ces expériences prémiérement que la force élastique de cette poudre est uniforme en tout sens, & on peut déduire en raprochant ce que

j'ai

j' ai dit au commencement de ce paragraphe, que puisque les phénomènes qui se manifestent dans l' air n' ont plus lieu dans le vuide, il faut que la vitesse avec laquelle l'air se développe soit si subite, & si grande que l' air extérieur ne puisse avoir le tems de céder, & que par conséquent le fluide rencontre de la part de l' air une résistence supérieure à celle de la cuillére, qui a déja souffert par l' action du feu, & par celle du foye de souffre qui se forme dans ce tems. L' on remarque même que si la cuillére est de fer, elle n' est point aussi aisément percée.

56. Si l' on considére que la résistence d' un milieu est en raison composée de la densité du même milieu, & de la vitesse du fluide qui heurte, & que la poudre à Canon ne rencontre pas assés de résistence de la part de l' air pour pouvoir réagir avec autant de force que la poudre fulminante sur les corps ou' il est placé, il faudra accorder à la vitesse immense du dévéloppement du fluide, l' action étonnante de cette poudre, qui par conséquent doit être infiniment supérieure à celle de l' autre.

Si donc la vitesse seule avec laquelle un fluide se développe, contribue si fort à son action, de maniére que les effets de la poudre fulminante ne soient pas comparables pour l' intensité avec ceux de la poudre à Canon, il sera moins extraordinaire que par la lenteur du développement, ces matiéres dont nous avons parlé (46. 47.) qui contiennent une égale, & peut-être une plus grande quantité d' air que la poudre à Canon, ne puissent pas produire des effets aprochans des siens.

57. L' inflammation d' un mélange de charbon, & de salpêtre déflagre plus promptement comme nous avons vu (33. 34.) que celui du souffre, & du salpêtre, donc cette poudre aura beaucoup plus de force que celle ou il entre du souffre, & par conséquent outre l' épargne que l' on fera

l'on

l'on obviera encore aux endomagemens causés par le souffre, sur tout à l'évasement des lumiéres (c).

58. Il est connu que la poudre à Canon s'enflamme beaucoup plus vite, dans des espaces renfermés comme dans les piéces d'Artillerie, (*) & dans les mines, qu'en plein air: Outre cela les obstacles qu'elle rencontre ne la laissent éclater que lorsque la plus grande partie de son fluide est développé; c'est ce qui fait que son action est presque instantanée & ce qui rend ses effets semblables à ceux de la poudre fulminante.

59. Si nous faisons attention à présent aux substances qui entrent dans la composition de la poudre fulminante nous pourrons peut être découvrir d'ou dépendent ses effets étonnans. Le souffre avec le salpétre fait une poudre qui mise dans le creuset fuse lentement, & donne une explosion très faible; qu'on ajoute ensuite à ce mélange du sel de tartre, ce sera à la décomposition qui s'en fera que l'on aura tous ces phénomènes surprenans; donc la violence de l'explosion, & du détonnement seront un effet du sel, causé ou par l'humidité ou par l'alkalinité; ce n'est pas par l'humidité, & cela par plusieurs raisons la premiere se tire de la maniére avec laquelle elle s'enflamme, on observe en effet à cette occasion qu'elle est non seulement toute déssechée mais qu'elle doit être en fusion (51. II.): la qualité de l'Alkali pour que cette poudre soit parfaite nous fournit une seconde raison, il doit être parfaitement calciné, car s'il est humide il ne fait plus autant d'effet; une poudre de cette espéce que j'ai fait me fournit la confirmation de ceci, elle etait faite de deux parties de salpétre, une de souffre, & deux de tartre réduit en charbon

(c) Je me crois dispensé de faire ici des applications de cette Théorie à l'usage de l'artillerie, ces recherches demanderaient un tems plus long, & un examen plus réflechi, d'ailleurs Mr. le Chev. D'Antonj, Directeur des écoles Théoriques de l'Artillerie prépare sur cette matiére un ouvrage qui sera une nouvelle preuve de l'étendue de ses lumiéres dans toutes les sciences qui peuvent servir à la perfection de celle ci. (*) Mém. de l'Acad. de Scienc. an. 1750.

bon cette poudre contenait assurément beaucoup plus d'eau que la fulminante ordinaire, & cependant ne détonnait pas avec autant de violence quoiqu'elle surpassa de beaucoup l'explosion de la poudre à Canon.

61. Une autre espéce de poudre fulminante que j'ai fait qui n'attire pas l'humidité, & qui n'a encore été indiquée par personne que je sache, me présente un troisiéme argument contre l'action de l'humidité, & concourt à faire voir que ces effets dépendent de l'alkalinité. J'employai du sel de soude qui ne contient point d'eau, & dont les cristaux n'attirent non seulement pas l'humidité de l'air, mais se réduisent encore comme en farine; les doses étaient les mêmes, parceque je ne cherchais pas de déterminer celles qui me donneraient la meilleure poudre, je l'exposai à l'accoutumé sur le feu, & elle ne détonna pas avec moins de force que l'ordinaire; j'oserais même avancer qu'elle était plus forte.

62. Ensuite donc des réflexions que nous avons fait sur ce sel, & rémarquant ici que c'est l'alkali le plus puissant qu'il y ait, après celui qu'on retire des cendres des plantes terrestres, il me parait que l'on doit conclure que la différence des effets qu'on voit arriver en faisant décomposer un mélange de souffre & de salpêtre, & un mélange de souffre, de salpêtre, & de sel de tartre, ne dépend aucunement de l'humidité, & que l'alkalinité est celle qui les produit.

63. J'ai cependant encore voulu m'assûrer s'il ne se trouve point d'autres causes qui agissent aussi; il me paraissait que le dègré de chaleur dévait y contribuer. J'ai à cet effet tenté de faire du foye de souffre avec un alkali volatil, & m'étant reussi, je le mélai avec du salpêtre, mais le mélange ne fit aucune explosion, probablement parcequ'il s'est dissipé avant que le salpêtre ait pû se décomposer; de façon qu'il parait clair qu'il est nécessaire

que

que les matiéres du mélange puissent acquérir un certain dégré de chaleur.

64. Je pense que l'action de l'alkali sur les autres matiéres vient de ce que, dans le tems que les substances se fondent, il se forme un foye de souffre dans lequel le phlogistique étant uni à un sel neutre, il s' en sépare moins difficilement que lorsqu' il ne se trouve qu' avec l'acide vitriolique, dans le souffre même, & qu' il peut par conséquent se dévèlopper avec plus de vitesse pour détonner avec l' acide nitreux, tout ceci semble encore être confirmé par les expériences que j'ai fait.

65. En prémier lieu ayant substitué du charbon au souffre il ne s' ensuivit plus aucune fulmination, mais comme dans ce cas le phlogistique a pour base des parties terrestres, & l' alkali n' ayant aucune action particuliére sur cette terre, le dévèloppement du phlogistique ne peut pas être favorisé.

66. Je fis ensuite une poudre composée successivement de plusieurs doses de tartre vitriolé, de charbon, & de salpêtre, croyant qu' il se ferait peut-être fait un foye de souffre, lequel en se décomposant avec le salpêtre aurait pû faire le mêmes effets que la poudre fulminante, mais il ne me reussit pas, & ce mélange au contraire fit un explosion plus lente que si je n' y avais point mis du tartre vitriolé, ce qui me fait croire que le dégré de chaleur nécessaire au salpêtre pour se décomposer avec le charbon, est moindre, que celui qui est nécessaire pour faire ce foye de souffre (*f*) & que par conséquent le charbon détonne avec le salpêtre avant que le phlogistique puisse s' unir au tartre vitriolé, & faire le foye de souffre.

(*f*) On voit aisément que le foye de souffre dont je parle ne peut pas se faire à une chaleur aussi modique que celui qu' on fait comunement.

67. Je fis enfin divers mélanges de charbon, & de salpêtre, auxquels j' ajoutai l' acide vitriolique uni à différentes bases, affin d' avoir une espéce de poudre fulminante, dont les combinaisons des composans fussent variées, mais je n' ai pas réussi non plus que dans celle du tartre vitriolé, je crois que ce que j' ai dit par rapport à celle-là sert aussi pour donner la raison de ce que je viens d' exposer. Il me reste encore bien des recherches, que je me suis proposé sur la poudre à canon, sur celleci, & sur le rapport, que peuvent avoir avec elles les métaux fulminans, mais je me réserve de traiter plus amplement de la prémiére dans la traduction que je donnerai de l' ouvrage de Mr. Benjamin Robins, qui à déja été enrichi par les notes que le grand Géomètre Mr. Euler y a fait, & j' aurai occasion une autre fois de parler des deux derniéres.

RECHERCHES
SUR LA NATURE, ET LA PROPAGATION DU SON.

PAR M. LOUIS DE LA GRANGE.

INTRODUCTION.

QUOIQUE la Science du Calcul ait été portée dans ces derniers tems au plus haut dégré de perfection , il ne paroit cependant pas qu' on ſe ſoit beaucoup avancé dans l'application de cette Science aux phénomènes de la Nature. La Théorie des fluides qui eſt aſſurément une des plus importantes pour la Phyſique , eſt encore très imparfaite dans ſes élémens , malgré les efforts de pluſieurs grands Hommes qui

qui ont tenté de l'approfondir. Il en eſt de même de la matière que j' entreprens d' examiner ici, & qu' on peut avec raiſon regarder comme un des principaux points de cette Théorie. Car le Son ne conſiſtant que dans de certains ébranlemens imprimés aux corps ſonores, & communiqués au milieu élaſtique qui les environne, ce n'eſt que par la connoiſſance des mouvemens de ce fluide, qu' on peut eſpérer de découvrir ſa véritable nature, & de déterminer les lois qu' il doit ſuivre dans ſa ptopagation.

Newton, qui a entrepris le premier de ſoummettre les fluides au calcul, a auſſi fait ſur le Son les premiéres recherches; & il eſt parvenu à en déterminer la viteſſe par une formule, qui ne s' éloigne pas beaucoup de l' expérience. Mais ſi cette théorie a pû contenter les Phyſiciens dont la plûpart l' ont adopté, il n' en eſt pas de même des Géomètres qui en étudiant les démonſtrations ſur leſquelles elle eſt appujée, n' y ont pas trouvé ce degré de ſolidité, & d' évidence qui caractériſe d' ailleurs le reſte de ſes Ouvrages. Cependant aucun que je ſache, ne s' eſt jamais attaché à découvrir, & à faire connoitre les principès qui peuvent les rendre inſuffiſantes; encore moins a-t-on entrepris de leur en ſubſtituer de plus ſurs, & de plus rigoureux (*).

Les

(*) Voici comment parle un des plus Célebres Géomètres de nôtre tems dans ſon excellent traité des fluides art. 219. *Ce ſéroit ici le lieu de donner des Méthodes pour déterminer la viteſſe du ſon, mais j' avoue que je ne ſuis point encore parvenu à trouver ſur ce ſujet rien qui pût me ſatisfaire. Je ne connois juſqu' à préſent que deux Auteurs qui ayent donné des formules pour la viteſſe du ſon, ſavoir M. Newton dans ſes Principes, & M. Euler dans ſa diſſertation ſur le feu qui a partagé le prix de l' Académie en 1738. La formule donnée par M. Euler ſans démonſtration eſt fort différente de celle de M. Newton, & j'ignore quel chemin l' y a conduit; à l' égard de la formule de M. Newton elle eſt démontrée dans ſes Principes, mais c'eſt peut être l' endroit le plus obſcur, & le plus difficile de cet Ouvrage. M. Jean Bernoulli le fils dans la Piéce ſur la Lumière, qui a remporté le prix de l' Académie en 1736, dit qu' il n' oſeroit pas ſe flatter d' entendre cet endroit des Principes ec.*

Les Commentateurs des *Principes* ont à la verité tâché de rétablir cet endroit par une Méthode purement analitique, mais outre qu' ils n' ont envisagé la question que sous un point de vüe tout-a-fait particulier, leurs calculs sont d' ailleurs si compliqués, & embarassés dans des suites infinies, qu'il ne paroit pas, qu' on puisse en aucune façon acquiescer aux conclusions qu' ils se sont efforcés d' en déduire.

J'ai donc cru qu' il étoit nécessaire de reprendre toute la question dans ses fondemens, & de la traiter comme un sujet entiérement nouveau, sans rien emprunter de ceux qui peuvent y avoir travaillé jusqu' à présent.

Tel est l' objet que je me suis proposé dans les Recherches suivantes. Pour le faire mieux connoitre je commence par donner une idée de la théorie de M. Newton, & des difficultés aux quelles elles est sujette.

C'est dans la section VIII. du II. Livre des *Principes* que se trouve renfermée toute cette théorie. L' Auteur considére d'abord la propagation du mouvement dans les fluides élastiques, & la fait consister dans des dilatations, & des compressions successives, qui forment comme autant de pulsations, & qui se répandent à la ronde par tout le fluide. Il passe ensuite à examiner comment ces pulsations peuvent être produites par le frémissement des parties d' un corps sonore quelconque. Il imagine pour cela qu' une particule du fluide poussée par les vibrations du corps contigu condense par une certaine distance les particules suivantes, jusqu' à ce que la condensation étant devenue la plus grande, les mêmes particules comencent à se dilater de part, & d' autre; ce qui forme selon lui une infinité de fibres sonores qui partent toutes du même point, comme d' un centre commun. Il veut de plus que chacune de ces premiéres fibres en engendre une autre égale à son extremité,

lorsqu'

lorſqu'elle a achevé une oſcillation entière, & celle-ci une troiſiéme, & ainſi ſucceſſivement, de ſorte qu'il ſe forme, pour ainſi dire, autour du corps ſonore pluſieurs voutes ſphériques, qui aillent toujours en s'élargiſſant, tout de même, comme l'on obſerve dans les ondes, qui s'excitent ſur la ſurface d'une eau tranquille, par l'agitation de quelque corps étranger que ce ſoit.

Voila quels doivent être ſelon cet Illuſtre Auteur les mouvemens des particules de l'air qui produiſent, & propagent le ſon. Mais M. Newton eſt encore allé plus loin; il a calculé tous les mouvemens particuliers, qui compoſent chacune des pulſations. Pour y parvenir il regarde les fibres élaſtiques de l'air comme compoſées d'une infinité de points phyſiques diſpoſés en ligne droite, & à égale diſtance les uns des autres. La méthode qu'il emploie pour déterminer les oſcillations de ces points conſiſte à les ſuppoſer d'abord iſochrones, & toujours les mêmes dans chacun d'eux. M. Newton prouve enſuite que cette hypothéſe s'accorde entierement avec les Loix méchaniques qui dépendent de l'action mutuelle, que les points exercent en vertu de leur reſſort; d'ou il conclut, qu'en effet ces mouvemens ſont tels qu'il les a ſuppoſé; & comme à chaque oſcillation il doit s'engendrer ſelon lui une nouvelle fibre égale, & ſemblable à la premiére, il trouve l'eſpace, que le ſon parcourt dans un tems donné en calculant ſeulement la durée d'une ſimple vibration.

M. Jean Bernoulli le fils dans ſon excellente Piéce ſur la Lumiére a auſſi déterminé d'après les mêmes hypothéſes la viteſſe du ſon; ſon procédé différe pourtant de celui de M. Newton en ce qu'il a d'abord ſuppoſé que les vibrations des particules ſont parfaitement iſochrones; ce qui eſt préciſément, ce que ce Grand Géomètre s'étoit propoſé de démontrer. Auſſi n'eſt-il pas ſurprenant que ces deux Auteurs

teurs soient arrivés à la même formule pour la vitesse du son: et l'accord apparent de leurs calculs ne peut être apporté comme une preuve des fondemens de la Théorie qu'on vient d'exposer (*).

A l'égard des premiéres propositions sur la formation des fibres élastiques, & sur tout de leur comparaison avec les ondes, je crois inutile de m'arrêter davantage à les examiner. Car outre que plusieurs Auteurs en ont déja fait voir le peu de solidité, & l'insuffisance même pour l'explica-

(*) M. Bernoulli prouve à la vérité dans l'Ouvrage cité, que tout corps qui est tenu en équilibre par deux puissances égales, & directement contraires, s'il vient à être tant soit peu déplacé doit faire autour de son point de repos des oscillations simples, & réguliéres. Mais cette théorie n'est guere applicable qu'au seul cas, ou il n'y ait qu'un corps mobile. Pour le faire sentir, supposons d'abord selon cet Auteur, que le corps soit sollicité selon deux diréctions contraires par les forces égales P, & Q, il est clair que ces forces ne pourront être que des fonctions de la distance du corps à un point fixe quelconque; donc si on lui fait parcourir une espace infiniment petit ds la somme des accroissement de ces deux forces sera exprimé par pds, ce qui donnera par conséquent la force accélératrice qui porte le corps vers son point d'équilibre; & comme on ne veut considérer que les mouvemens infiniment petits on supposera p constant, d'ou la force donnée déviendra proportionelle à la distance à parcourir ds, & les oscillations se feront selon les loix connues de l'Isocronisme. Mais il n'en sera pas de même s'il y a plusieurs corps qui se soutiennent mutuellement en équilibre, quoique rangés tous sur la même droite. Dans ce cas les forces P, Q, P^{I}, Q^{I}, P^{II}, Q^{II} qui agissent sur chacun d'eux seront des fonctions de leurs distances intermédiaires, ainsi ds^{I}, ds^{II}, ds^{III} représentant les déplacemens infiniment petits de tous les corps, on aura pour les forces accélératrices des expressions de cette forme $pds^{I} + qds^{II} + rds^{III}$, ou p, q, r &c. peuvent être regardées comme constantes. D'ou il est aisé de comprendre que les mouvemens des corps, ne seront plus astreints au simple isochronisme; & c'est proprement ce qui arrive aux particules des fibres élastiques de l'air. C'est aussi par cette raison que le calcul qu'on trouve dans le Commentaire des *Principes* seroit encore insuffisant même quand il ne renfermeroit pas des approximations; puisque on n'y considére que trois, ou quatre particules mobiles. M. D. Alembert a fait sentir cette difficulté pour le cas d'une corde vibrante chargée de plusieurs pétits poids pag. 359. des Mémoires de Berlin pour l'année 1750.

plication des phénomènes du Son (*), la manière avec laquelle elles sont présentées dans les *Principes*: fait voir évidemment que l' Auteur ne les adoptoit, que comme des simples hypothèses pour simplifier la nature d' un problême assés composé de lui même. Et quand même ces hypothèses seroient vraies, ne seroit-on pas en droit d' en exiger une démonstration? Or cette démonstration doit nécessairement dépendre de la résolution générale du problême proposé. Il faut donc avoüer que la Théorie de M. Newton seroit même à cet égard bien éloigné de pouvoir entiérement satisfaire à son objet. Mais il y a plus le Théorème dans lequel il détermine les loix des oscillations des particules est fondé sur des principes insuffisants, & même fautifs.

Le Célèbre M. Euler paroit s' en être apperçu dés l' année 1727., comme l'on voit dans une Thése sur le Son soutenue à Bale la même année. Cependant M. Cramer est, je crois, le premier qui en ait donné une preuve solide, & convainçante (**). Il fait voir que le procédé de M. Newton peut égalemment s'appliquer à démontrer cette autre proposition savoir : que les particules élastiques suivent dans leurs mouvemens les lois d'un corps pesant qui monte, & qui tombe librement; ce qui est tout-a-fait incompatible avec l' isochronisme des oscillations, que l'Illustre Auteur Anglois a prétendu établir. Cette remarque seule paroitroit suffire pour faire tomber entierement la Théorie en question. Cependant comme les grands Hommes ne doivent être jugés, que d' aprés l' examen le plus exact, & le plus rigoureux, l' on auroit tort de la rejet-

ter

(*) Voies la suite de l' article des fluides cité ci-dessus. Vojés encore le Mémoire de M. de Mairan dans l' Académie de Paris année 1737., la Physique de Perrault, & d' autres.

(**) Vojés les Commentaires des *Principes*.

ter, avant que d'en avoir démontré l'insuffisance d'une maniére qui ne laissa plus rien à désirer.

Voila le premier pas que j'ai pensé dévoir faire en entrant dans les recherches que je m'étois proposé sur la nature, & la propagation du son.

J'ai donc commencé par étudier avec toute l'attention dont j'ai été capable les propositions de M. Newton dont il s'agit, & j'ai trouvé en effet qu'elles sont fondées sur des suppositions incompatibles entr'elles, & qui portent nécessairement à faux. C'est ce que j'ai taché de faire voir par deux voies différentes dans le premier Chapitre de la Dissértation suivante. Cet objet ainsi rempli, je me suis appliqué à rechercher des méthodes directes, & générales pour résoudre le problême proposé, sans emploier d'autres Principes que ceux qui tiennent immédiatement aux lois connües de la Dinamique.

Pour donner à mes recherches le plus de généralité qu'il est possible, & pour les rendre en même tems applicables à ce qui se passe réellement dans la nature, j'ai d'abord envisagé la question sous le même point de vue sous lequel tous les Géomètres, & les Physiciens l'ont regardé jusqu'ici; & je doute qu'on puisse jamais reduire le problême sur les mouvemens de l'air qui produisent le son, à un énoncé plus simple, que celui-ci. Savoir.

Etant donné un nombre indefini de particules élastiques rangées en ligne droite qui se soutiennent en équilibre, en vertu de leurs forces mutuelles de répulsions, déterminer les mouvemens, que ces particules doivent suivre dans le cas qu'elle aient été, comme que ce soit, dérangées, sans sortir de la même droite.

Pour en faciliter la résolution, je suppose seulement que les particules sont toutes de même grandeur, & doüées d'une même force élastique, & de plus, que leurs mouvemens

vemens ſont toujours infiniment petits: conditions que je ne crois pas pouvoir porter la moindre atteinte à la nature du problême envisagé phyſiquement.

En examinant les équations trouvées d'après ces ſeules *données*, je me ſuis bientôt apperçu qu' elles ne différoient nullement de celles qui appartienent au problême *de chordis vibrantibus*, pourvu qu' on ſuppoſe les mêmes corpuſcules, diſpoſés de la même maniére dans un cas que dans l' autre; d' ou il s' enſuit qu' en augmentant leur nombre à l' infini, & diminuant les maſſes dans la même raiſon, le mouvement d' une fibre ſonore dont les particules élaſtiques ſe touchent mutuellement, doit être comparé à celui d' une corde vibrante correſpondante (*).

Ceci m' a donc conduit à parler des théories, que les grands Géomètres, Mrs. Tailor, D' Alembert, & Euler ont donné ſur ce ſujet. J' expoſe en peu de mots leurs différents, & les objeȼtions que M. Daniel Bernoulli a fait aux deux derniers; & aprés avoir ſoigneuſement examiné les raiſons des uns, & des autres, j' en conclus que les calculs, qu' on a fait juſqu' à préſent, ne ſauroient décider de telles queſtions, & que c' eſt néceſſairement à la ſolution générale que nous avons en vue qu' il faut ſ' en rapporter.

J' entreprens donc cette ſolution dont l' analiſe me paroit en elle même neuve, & intéreſſante, puiſque il y a un nombre indéfini d' équations à réſoudre à la fois. Heureuſement la méthode que j' ai ſuivi m' a mené à des formules qui ne ſont pas fort compoſées, eu égard au grand nom-

(*) C' eſt une juſtice que l' on doit ici au Célèbre M. D' Alembert, que de faire remarquer qu' il avoit déja trouvé ce rapport entre les deux problêmes mentionées dans l' art. XLVI. de ſon premier Mémoire ſur les cordes vibrantes dans l' Académie de Berlin. Mais il ne paroit pas, du moins que je ſache, qu'il en ait jamais fait aucun uſage.

nombre d' opérations, par où j' ai été obligé de passer. Je considére d' abord ces formules dans le cas, ou le nombre des corps mobiles est fini, & j'en tire aisément toute la théorie du mélange des vibrations simples, & régulières que M. Daniel Bernoulli n'a trouvé que par des voies particuliéres, & indiréctes. Je passe ensuite au cas d'un nombre infini de corps mobiles, & après avoir prouvé l' insuffisance de la théorie précédente dans ce cas, je tire de mes formules la même construction du problême *de chordis vibrantibus*, que M. Euler a donné, & qui a été si fort contestée par M. D'Alembert. Je donne de plus à cette construction toute la généralité dont elle est capable, & par l'application que j' en fais aux cordes de Musique, j' obtiens une démonstration générale, & rigoureuse de cette importante verité d' expérience, savoir: que quelque figure qu'on donne d'abord à la corde la durée de ses oscillations se trouve néanmoins toujours la même (*).

A cette occasion je développe la Théorie générale des sons harmoniques, qui résultent d'une même corde, de même que celle des instrumens à vent. Quoique ces deux théories aient été déja proposées, l' une par M. Sauveur, & l' autre par M. Euler, cepandant je crois être le premier qui les ait immédiatement déduit de l' Analise.

Je viens maintenant au principal objet de mes recherches, savoir aux loix de la propagation du son. Je suppose qu'une particule d'air reçoive du corps sonore une impulsion quelcon-

(*) Le savant M. D'Alembert cité ci-dessus dans l' article III. de son Addition au mémoire des cordes vibrantes, imprimée dans le tome de l'Académie de Berlin pour l'année 1750., fait à ce propos la remarque suivante. *Il est vraisemblable qu'en général quelque figure que la corde prenne, le tems d'une vibration sera toujours le même, & c' est ce que l' expérience paroit confirmer, mais ce qui feroit difficile, peut être impossible de démontrer en rigueur par le calcul*. Je ne rapporte ces paroles d'un si grand Géomètre, que pour donner une idée de la difficulté du problême que j'ai résolu.

conque, je trouve par l' application des mes formules qu' il se communique d' une particule à l'autre un mouvement qui n' est qu' instantané, & qui ne dépend en rien de la force du premier ébranlement. La vitesse avec laquelle se fait cette communication est déterminée par la même formule, que M. Newton avoit déja donné pour la vitesse du Son, & dont les résultats se trouvent assés conformes à l' expérience. Le calcul me conduit ici à traiter des échos simples, & composés, & la théorie que j' établis n' est sujette à aucune des difficultés qui se rencontrent dans l' explication, que le Physiciens en ont donné jusqu'à présent. Ces recherches sont suivies d' un examen du mélange des sons, & de la maniére avec laquelle ils peuvent se répandre dans le même espace sans se troubler, ou se confondre en aucune façon. Je tire enfin de mes formules une explication rigoureuse, & incontestable de la résonance & du frémissement naturel des cordes harmoniques au bruit de la principale; Phénomène connu dépuis long-tems, & pour lequel on a inventé plusieurs sistèmes, sans être parvenu à en donner une raison satisfaisante.

Voila les principaux objets que j'ai traité dans la Différtation présente, & que le défaut de tems, & quelques autres obstacles imprévus m' ont empêché d' expliquer avec plus d' ordre, & de netteté. Je suis bien éloigné de croire qu' elle contienne une théorie complette sur la nature, & la propagation du son; mais ce sera du moins avoir contribué à l'avancement des Sciences Physico-Mathématiques, que d' avoir démontré par le calcul plusieurs verités qui avoient jusqu' ici paru inexplicables dans la nature; et l'accord de mes résultats avec l' expérience servira peut-être à détruire les préjugés de ceux qui semblent désespérer, que les Mathématiques ne puissent jamais porter des vrayes lumiéres dans la Physique. C' est un des principaux buts que je m' étois proposé pour le présent.

SECTION PREMIERE.

Recherches sur la nature du son.

CHAPITRE PREMIER.

Des oscillations des parties intimes des fluides élastiques.

1. J'Entreprens avant tout d'examiner la Théorie, que M. Newton a renfermée dans la section VIII. du II. Livre des Principes Mathématiques. Laissant a part toute discussion sur la formation des ondes, & des fibres sonòres, dont on a parlé dans l'Introduction, je m'attache principalement à l'Analise du théorême, dans lequel il prétend établir, que chaque particule d'un fluide élastique homogéne suit dans ses mouvemens les mêmes loix, qu'un pendule qui décrit une cicloide dont la longueur égale l'excursion totale de la particule, & ou la pesanteur qui l'anime est équivalente à l'élasticité naturelle du fluide. Pour démontrer que cette proposition est conforme à la vérité, supposons d'abord, dit M. Newton, qu'elle le soit en effet, & voyons ce qui s'ensuivra. Il cherche donc d'après une pareille supposition la force accélératrice des particules, & il trouve que cette force est précisément la même, qui fait mouvoir un pendule dans des arcs de la cicloide donnée. Pour faire mieux sentir l'inexactitude, & l'insuffisance du procédé qui l'a conduit à cette conclusion, j'ai cru devoir convertir le théorême en problême, en supposant d'abord inconnuë, ou indeterminée la loi des mou-

vemens

vemens qu' on se propose de trouver. Pour cela il n'y a d' autres changemens à faire aux propositions de M. Newton, que de substituer au lieu du cercle dont les arcs expriment les tems, & les coupées les espaces parcourus, une autre courbe quelconque qui fasse la même fonction.

Je rapporterai donc ici la proposition dont il s' agit, & j' aurai soin de me servir des mêmes expressions de l' Auteur autant qu' il me sera possible.

Propositio XLVII. LIB. II. Problema.

2. Pulsibus per fluidum elasticum propagatis invenire legem, qua singulae fluidi particulae motu reciproco brevissimo euntes, & redeuntes accelerantur, & retardantur.

Designent (Fig.1.) *AB*, *BC*, *CD* &c. *pulsuum successivorum aequales distantias*, *ABC plagam motus pulsuum ab A versus B propagati*; *E*, *F*, *G puncta tria physica medii quiescentis in recta AC ad aequales ab invicem distantias sita*; *Ee*, *Ff*, *Gg spatia aequalia perbrevia*, *per quae puncta illo motu reciproco singulis vibrationibus eunt*, *& redeunt*; *ε*, *φ*, *γ loca quaevis intermedia eorundem punctorum*; *&*. *EF*, *FG lineolas physicas*, *seu Medii partes lineares punctis illis interjectas*, *& successive translatas in loca εφ*, *φγ*, *&* *ef*, *fg*. *Rectae Ee aequalis ducatur recta PS*; Et super ipsa describatur curva in se rediens *PHShP*. (Fig.2.) *Per hujus* peripheriam *totam cum partibus suis exponatur tempus totum vibrationis unius*, *cum ipsius partibus proportionalibus*, *sic ut completo tempore quovis PH*, *vel PHSh*, *si demittatur ad PS perpendiculum HL*, *vel hl*, *& capiatur Eε aequalis PL vel Pl*, *punctum physicum E reperietur in ε*; *hac lege punctum quodvis E eundo ab E per ε ad e*, *& inde redeundo per ε ad E vibrationes singulas peraget*, prout fert natura curvae propositae *PHShP*; invenienda est hujusmodi curva. *In* peripheria *PHSh capiantur aequales arcus HI*, *IK*, *vel hi*,

ik

i k eam habent rationem ad peripheriam *totam, quam habent aequales rectae E F, F G ad pulsuum intervallum totum B C, & demissis perpendiculis I M, K N, vel i m, k n, quoniam puncta E, F, G motibus similibus successive agitantur, & vibrationes suas integras ex itu, & reditu compositas interea peragunt dum pulsus transfertur a B ad C, si P H, vel P H S h sit tempus ab initio motus puncti E erit P I, vel P H S i tempus ab initio motus puncti G, & propterea E ε, F φ, G γ erunt ipsis P L, P M, P N in itu punctorum, vel ipsis P l, P m, P n in punctorum reditu, aequales respective. Unde ε γ seu E G + G γ — E ε in itu punctorum aequalis erit E G — L N in reditu autem aequalis E G + l n; sed ε γ latitudo est, seu expansio partis Medii E G in loco ε γ; & propterea expansio partis illius in itu est ad ejus expansionem mediocrem, ut E G — L N ad E G, in reditu autem ut E G + l n, seu E G + L N ad E G . . . .*

Unde vis elastica puncti F in loco ε γ est ad ejus vim elasticam mediocrem in loco E G ut $\frac{1}{EG - LN}$ *ad* $\frac{1}{EG}$ *in itu; in reditu vero ut* $\frac{1}{EG + ln}$ *ad* $\frac{1}{EG}$; *& eodem argumento vires elasticae punctorum physicorum E, & G in itu sunt ut* $\frac{1}{EG - MR}$ *&* $\frac{1}{EG - QM}$ *ad* $\frac{1}{EG}$ (ductis scilicet (Fig. 3.) perpendiculis *D R*, F *Q*, quae intercipiant partes arcus *F H, K D* aequales ipsis *H I, I K*), *& virium differentia ad medii vim elasticam mediocrem, ut* $\frac{QM - MR}{(EG - MR)\times(EG - QM)}$ *ad* $\frac{1}{EG}$; *hoc est ut* $\frac{QM - MR}{EG^2}$ *ad* $\frac{1}{EG}$, *sive ut Q M — M R ad E G, si modo (ob angustos vibrationum limites) supponamus M R, Q M indefinite minores esse quantitate E G; quare cum quantitas E G detur, differentia virium est, ut*

$QM - MR$. *Sed differentia illa (idest excessus vis elasticae puncti* ε *supra vim elasticam puncti* γ) *est vis qua interjecta Medii lineola physica* $\varepsilon\gamma$ *acceleratur, & propterea vis acceleratrix lineolae physicae* $\varepsilon\gamma$ *est, ut* differentia linearum QM, & MR; igitur ex Mechanicae principiis differentia ista esse debebit, ut fluxio secunda spatii quod describitur a particula $\varepsilon\gamma$, posita scilicet fluxione prima temporis constante. Jam vero quoniam ex hypotesi tempora exprimuntur per arcus, & spatia per abscissas respondentes erunt MR, & QM fluxiones primae spatiorum PR, PQ, adeoque $QM - MR$ aequabitur fluxioni secundae spatii PR, vel etiam PM, quod ab illo infinite parum differt; quum itaque partes arcus DI, IF aequentur inter se habebimus ad determinandam curvam $PHSh$ sequentem aequationem identicam $QM - MR = QM - MR$, seu $o = o$ quod nihil indicat.

3. Cette conclusion vague, & indéterminée, que nous venons de trouver, nous apprend donc clairement la raison pour laquelle les principes de M. Nevvton peuvent nous conduire également à des résultats très différens entr' eux, comme M. Cramer l'a ingénieusement démontré dans l'hypothése, que les particules élastiques suivent dans leurs mouvemens la même loix, que les corps pesans qui montent, ou qui descendent alternativement. Mais suivons encore la théorie de M. Newton, & passons à la proposition 49. dans laquelle il détermine le tems que chaque particule doit employer à faire une oscillation entière. Or comme de la proposition précédente il résulte que toute courbe rentrente $PHShP$ peut également exprimer la rélation entre les espaces, & les tems, l'on sera aussi bien en droit de substituer au cercle dans cette proposition une courbe quelconque, & d'y appliquer généralement les mêmes raisonnemens que M. Newton a fait sur son hypothése particulière. Soit donc

PRO-

Propositio XLIX. *Problema.*

4. *Datis Medii densitate, & vi Elastica invenire velocitatem pulsuum.*

Fingamus Medium ab incumbente pondere pro more aëris nostri comprimi, sitque A altitudo Medii homogenei, cujus pondus adaequet pondus incumbens, & cujus densitas eadem sit cum densitate Medii compressi, in quo pulsus propagantur. Constitui autem intelligatur pendulum, cujus longitudo inter punctum suspensionis, & centrum oscillationis sit A, & quo tempore pendulum illud oscillationem integram ex itu, & reditu compositam peragit, eodem pulsus eundo conficiet spatium circumferentiae circuli radio A descripti aequale. Nam stantibus, quae in Prop. 47. constructa sunt, si lineola quaevis physica EF singulis vibrationibus describendo spatium PS urgeatur in loco quovis *εφ a vi Elastica, quae* eadem omnino sit, quam proposita spatiorum, & temporum scala *PHShP* requirit seu $= \frac{QM - MR}{HK^2} \times M$, denotante *M* massam, seu pondus lineolae physicae *EG*, peraget haec vibrationes singulas tempore *PHS*, & oscillationes integras tempore *PHShP*; *id adeo, quia vires aequales aequalia corpuscula per aequalia spatia simul impellent* . . . .

Sed vis elastica, qua lineola physica EG in loco quovis *εγ existens urgetur erat (in demonstratione* Prop. 47.) *ad ejus vim totam elasticam, ut QM − MR ad EG; & vis illa tota, hoc est pondus incumbens, quo lineola EG comprimitur est ad pondus lineolae, ut ponderis incumbentis altitudo A ad lineolae longitudinem EG, adeoque ex aequo vis, qua lineola EG* in loco quovis *εγ urgetur, est ad lineolae illius pondus, ut (QM − MR) A ad EG²* hinc vis ista erit ad vim superius inventam $\frac{QM - MR}{HK^2} \times M$, ut

A

$\frac{A}{EG^2}$ ad $\frac{1}{HK^2}$. Porro $HK = 2KI$ & $EG = 2EF$; unde quum ex constructione propositionis antecedentis habeatur $KI : EF = PHShP : BC$ erit etiam $HK : EG = PHShP : BC$ unde proportio virium supra inventa transmutabitur in hanc $\frac{A}{BC^2} : \frac{1}{[PHShP]^2}$. *Quare cum tempora, quibus aequalia corpora per aequalia spatia impelluntur sint reciproce in subduplicata ratione virium, erit tempus vibrationis unius urgente vi illa elastica, ad tempus* $PHShP$ *in subduplicata ratione* $\frac{BC^2}{A} : (PHShP)^2$, seu ut $\frac{BC}{\sqrt{A}} : PHShP$. Quum itaque consequentia in hac analogia eadem sint, aequalia esse debebunt & antecedentia; hinc orietur tempus vibrationis unius lineolae EG urgente vi elastica $= \frac{BC}{\sqrt{.A}}$. *Sed tempore vibrationis unius, ex itu & reditu compositae pulsus progrediendo conficit latitudinem suam* BC; *ergo tempus, quo pulsus percurrit spatium* BC erit $= \frac{BC}{\sqrt{A}}$. *Tempus autem, quo pulsus percurrit spatium* BC *est ad tempus, quo percurret longitudinem circumferentiae* circuli, cujus radius est A *aequalem in eadem ratione*, scilicet, ut $BC : \pi A$ (posita scilicet pro π ratione circumpherentiae ad radium) adeoque erit hoc tempus $= \frac{\pi A}{\sqrt{A}} = \pi \sqrt{A}$; sed ex theoria pendulorum reperitur etiam tempus oscillationis unius penduli longitudinis $A = \pi . \sqrt{A}$; *ideoque tempore talis oscillationis pulsus percurret longitudinem huic circumferentiae aequalem.*

5. Voila donc un nouveau paradoxe déduit des Principes de Mr. Newton, savoir que quelle que soit la loi des mouvemens des particules élastiques le tems des oscil-

lations est néanmoins toujours le méme. Ces deux propositions que nous venons de détailler, contiennent toute la théorie que cet Auteur a donné concernant les mouvemens de l'air qui sont l'objet principal de la Dissertation présente, c'est pourquoi nous les examinerons ici avec tout le soin possible. Pour peu qu'on refléchisse sur la nature des démonstrations précédentes, on s'apperçevra sans peine que les défauts de cette théorie dépendent moins de l'enchainement des raisonnemens que des Principes, & des *données* que l'Auteur adopte tacitement pour la solution du problême. Ces *données* étant développées se réduisent aux suivantes. 1.mo Que les mouvemens de toutes les particules soient exprimés par le même lieu géométrique, d'où il suit qu'il doivent être tous d'une même nature. 2.do Que ces particules se communiquent le mouvement dans des tems égaux, ensorte qu'elles viennent toutes à passer successivement par les mêmes dégrés de mouvement. Il est constant qu'on ne peut admetre aucune de ces suppositions, si on n'a auparavant démontré qu'elles sont des conséquences nécessaires des conditions données du problême. Or tant s'en faut que dans notre cas la chose soit ainsi, qu'au contraire ce sont ces mêmes conditions qui détruisent entiérement celles qui dépendent de l'action mutuelle, que les parties exercent en vertu de leurs forces répulsives. Pour développer cette difficulté dans toute son étendue, ainsi que l'importance de la matiére, & l'autorité du grand Homme, dont les égaremens mêmes nous sont instructifs, semblent l'exiger, je vais donner l'Analise pure & exacte du problême, dont il s'agit telle, que peuvent la fournir les premiers Principes de Mécanique.

6. Soient selon les premiéres suppositions de Mr. Newton (Fig. 1.) *E*, *F*, *G &c.* des Points Physiques qui composent le milieu élastique, lorsqu'il est en repos; soient

ensuite

ensuite parvenus ces mêmes points en ε, φ, γ, de sorte qu'il restent néanmoins dans la même ligne droite BC; qu'on dénote les espaces rectilignes parcourus $E\varepsilon$, $F\varphi$, & $G\gamma$ par y^{I}, y^{II}, y^{III}, & supposant que la premiére distance EF, FG entre ces points soit $= r$, l'on aura $\varepsilon\varphi = r + y^{\text{II}} - y^{\text{I}}$; $\varphi\gamma = r + y^{\text{III}} - y^{\text{II}}$; or la force d'élasticité naturelle qui agit entre les points E, F, G est exprimée par $\frac{A \times M}{r}$, comme il est démontré dans la *Prop.* 49. ci-dessus, où M dénote le poid de chaque particule, & A est la hauteur d'une colomne homogéne du même fluide, dont la pesanteur égale le ressort naturel des particules; donc lorsque les points E, F, G viennent a être transportés en ε, φ, γ cette force d'élasticité se changera en $\frac{A \times M}{\varepsilon\varphi} = \frac{A \times M}{r + y^{\text{II}} - y^{\text{I}}}$ pour les points ε & φ, & en $\frac{A \times M}{\varphi\gamma} = \frac{A \times M}{r + y^{\text{III}} - y^{\text{II}}}$ pour les points φ & γ, & ainsi de suite; par conséquent la différence de ces deux forces donnera la force motrice de la particule intermédiaire φ, laquelle se trouvera $= AM \times \left(\frac{1}{r + y^{\text{II}} - y^{\text{I}}} - \frac{1}{r + y^{\text{III}} - y^{\text{II}}}\right)$, c'est à dire $= AM \times \frac{y^{\text{III}} - 2y^{\text{II}} + y^{\text{I}}}{(r + y^{\text{II}} - y^{\text{I}})(r + y^{\text{III}} - y^{\text{II}})}$. Mais, comme les particules sont supposées devoir faire des excursions assés petites, les différences $y^{\text{II}} - y^{\text{I}}$, & $y^{\text{III}} - y^{\text{II}}$ des espaces parcourus s'évanouiront auprès de la quantité r, d'où il résulte pour la force motrice de la particule F, $AM \times \frac{y^{\text{III}} - 2y^{\text{II}} + y^{\text{I}}}{r^2}$, qui est celle qui fait parcourrir l'espace y^{II}. De la même maniére on trouvera pour les autres particules des expressions des forces motrices toutes semblables à celle-ci; d'où si l'on nomme t le tems écoulé depuis le commencement

cement du mouvement de la particule E, & si l'on fait ses différences dt constantes on obtiendra par les Principes de la Mécanique l'équation suivante qui contient les loix du mouvement de la particule F, savoir $\frac{d^2 y^{II}}{dt^2} = \frac{2Ah}{T^2} \times \frac{y^{III} - 2y^{II} + y^{I}}{r^2}$, où h est l'espace qu'un corps pesant parcourt librement en tombant durant le tems T; de même on aura pour la particule suivante G l'équation $\frac{d^2 y^{III}}{dt^2} = \frac{2Ah}{T^2} \times \frac{y^{IV} - 2y^{III} + y^{II}}{r^2}$, & ainsi des autres.

En général, si l'exposant de y exprime toujours la place que tient la particule qui parcourt l'espace y, en comptant depuis la premiére F, on trouvera pour le mouvement de la particule, dont le quantiéme du rang est m, l'équation générale $\frac{d^2 y^m}{dt^2} = \frac{2Ah}{T^2} \times \frac{y^{m+1} - 2y^m + y^{m-1}}{r^2}$. Ces équations, comme il est aisé de le voir, sont en même nombre que les particules mobiles, dont on cherche les mouvemens; c'est pourquoi le problême étant déja absolument déterminé par leur moyen, on est obligé de s'en tenir là, de sorte, que toute condition étrangére qu'on voudra introduire, ne peut pas manquer de rendre la solution insuffisante, & même fautive. Mais pour connoître distinctément quelle atteinte doivent porter à l'Analise ci-dessus expliquée les hypothéses particuliéres que Mr. Newton a imaginées, pour faciliter peut être le problême qui de sa propre nature est très-compliqué, nous allons réduire ces hypothéses en formules.

7. Pour cela nous commencerons par remarquer que si t est le tems écoulé depuis le commencement du mouvement de la particule E, il faudra en vertu de la seconde hypothèse qu'il se soit écoulé un tems $t + dt$, afin que la particule suivante F ait pû se mouvoir durant

un tems t; il faudra aussi un tems $t + 2dt$ pour un mouvement semblable de la particule suivante G, & ainsi pour les autres; d'où il s'ensuit que, puisque toutes les particules sont supposées suivre les mêmes loix par l'hypothèse premiére, l'espace parcouru par le point F, durant le tems t, sera égal à l'espace parcouru par la particule G pendant le tems $t + dt$, & que l'espace parcouru par le point E pendant le tems t sera le même que l'espace parcouru par la particule G dans le tems $t + 2dt$; or y^{I}, y^{II}, y^{III} expriment les espaces parcourus par les particules E, F, G, &c. dans le même tems t, on aura donc $y^{II} = y^{III} + dy^{III}$; $y^{I} = y^{III} + 2dy^{III} + d^2y^{I}$; maintenant si l'on substitue ces valeurs de y^{I} & de y^{II}, dans l'expression $y^{III} - 2y^{II} + y^{I}$, l'équation qui contient le mouvement de la particule F se changera en celle-ci $\frac{d^2y^{II}}{dt^2} = \frac{2Ah}{T^2} \times \frac{d^2y^{III}}{r^2}$; mais $y^{II} = y^{III} + dy^{III}$, & par conséquent $d^2y^{II} = d^2y^{III} + d^3y^{III}$, l'on aura donc l'équation $\frac{d^2y^{III} + d^3y^{III}}{dt^2} = \frac{2Ah}{T^2} \times \frac{d^2y^{III}}{r^2}$, ou bien en négligeant le terme d^3y^{III}, & divisant tout par d^2y^{III} nous aurons $\frac{1}{dt^2} = \frac{2Ah}{T^2r^2}$, équation, qui comme on voit, ne contient plus aucune des variables y^{I}, y^{II}, y^{III} &c. On trouvera par des raisonnemens semblables que toutes les autres équations se réduiront encore à celle-ci, laquelle par conséquent pourra être vraie quelles que soient les valeurs des y, pourvu que l'on ait $dt^2 = \frac{T^2r^2}{2Ah}$. Maintenant si l'on nomme θ le tems d'une oscillation entiére, on aura $\theta = PHShP$ & $dt = KI$; par conséquent $dt : EF = \theta : BC$; par la *Prop.* 49, savoir $dt = \frac{r\theta}{BC}$ & $dt^2 = \frac{r^2\theta^2}{BC^2} = \frac{T^2r^2}{2Ah}$; d'où l'on tire

$\theta^2 =$

$\theta^2 = \frac{BC^2 \times T^2}{2Ab}$ & $\theta = \frac{T \times BC}{\sqrt{2Ab}}$ qui eſt la même expreſſion que nous avons déja trouvé pour la meſure du tems dans la *Prop.* 49.

Tout ce que nous venons de démontrer ſuffit aſſés, ce me ſemble, pour faire connoître à fond l'inſuffiſance & la fauſſeté de la méthode de Mr. Newton. Nous allons donc chercher une autre voie qui nous mène à une ſolution du problême, dont il s'agit fondée ſur des Principes ſurs & inconteſtables.

8. Pour envisager d'abord la queſtion ſous le point de vue le plus ſimple & le plus général qu'il ſoit poſſible, je regarde avec Mr. Newton les fluides élaſtiques comme des amas de corpuſcules, qui ſe fujent mutuellement ſelon les loix connues de l'élaſticité. Imaginons donc une ſuite de corps qui ayent tous la même maſſe, & qui ſoient rangés ſur une même ligne droite, à diſtances égales les uns des autres; ſuppoſons de plus que ces corps ſe répouſent mutuellement par des forces élaſtiques qui ſuivent la raiſon inverſe des diſtances; & pour contenir l'action continuelle de ces forces de répulſion, qui tendent ſans ceſſe à écarter les corps les uns des autres, qu'on conſidére les deux extrèmes comme fixes & immobiles, en ſorte que quelque mouvement qu'on excite dans leur ſiſtème, il demeure toujours renfermé entre les deux limites données. Maintenant ſoit le nombre des corps mobiles $= m - 1$, leur maſſe $= M$, la force du reſſort naturel $= E$, en conſervant les autres ſuppoſitions cideſſus (art. 6.), on trouvera que les mouvemens de tout le ſiſtème ſeront contenus dans les équations ſuivantes;

$$\frac{d^2 y^I}{dt^2} = \frac{2Eh}{MT^2} \times \frac{y^{II} - 2y^I}{r}$$

$$\frac{d^2 y^{II}}{dt^2} = \frac{2Eh}{MT^2} \times \frac{y^{III} - 2y^{II} + y^I}{r}$$

$$\frac{d^2 y^{III}}{dt^2} = \frac{2Eh}{MT^2} \times \frac{y^{IV} - 2y^{III} + y^{II}}{r}.$$

Ces équations seront au nombre de $m - 1$, savoir en même nombre que les corps mobiles, & de plus toutes semblables, excepté la premiére & la derniére, dans lesquelles les quantités y^0 & y^m, qui représenteroient selon l'ordre établi les espaces parcourus par le premier & dernier corps, doivent être à cause de l'immobilité de ces corps, supposées égales, à zero; la derniére de ces équations se trouvera donc

$$\frac{d^2 y^{m-1}}{dt^2} = \frac{2Eh}{MT^2} \times \frac{-2y^{m-1} + y^{m-2}}{r}.$$

C'est en intégrant toutes ces équations, & en tirant des valeurs pour chaque inconnue y^I, y^{II}, y^{III} &c. exprimées par la même variable t que l'on parviendra à déterminer les mouvemens de tous les corps qui composent le sistème proposé; mais avant que d'entrer dans ces recherches, il est nécessaire de traiter des causes qui peuvent produire de tels ébranlemens dans les parties intimes des fluides élastiques. Nous nous bornerons ici aux cordes vibrantes, dont les mouvemens sont plus connus, & qui, peut être, sont les seuls de cette espèce qui ne se refusent pas à l'Analise.

CHA-

CHAPITRE II.

Des vibrations des cordes.

9. SOIT AB (Fig. 4.) une corde tant ſoit peu extenſible, & qu'on puiſſe conſiderer abſtraction faite de ſa gravité, & de ſa roideur; ſuppoſons qu'elle ſoit attachée fixément aux deux points immobiles A, & B qui la tiennent tendue avec une force égale au poid P. Soit de plus cette corde chargée de tant de corpuſcules E, F, G &c. qu'on voudra, qui aient tous la même maſſe M, & qui ſoient éloignés les uns des autres, par des intervalles égaux AE, EF &c. Il eſt évident par les Principes de la Mécanique que, ſi les points E, F, G &c. viennent à être écartés de la ligne droite, enſorte qu'ils décrivent les lignes infiniment petites Ee, Ff, Gg &c. chacun de ſes points f ſera pouſſé vers F par une force égale à $P \times \sin\!: efg$. Or ſi l'on nomme y^{I}, y^{II} &c.: les excurſions Ee, Ff &c. des corps E, F, & qu'on faſſe l'intervalle conſtant $AE = EF = r$ on aura $\sin\!: efg = \frac{y^{III} - 2y^{II} + y^{I}}{r}$; d'ou l'on tire pour le mouvement du corps F l'équation $\frac{d^2 y^{II}}{dt^2} = \frac{2Ph}{MT^2} \times \frac{y^{III} - 2y^{II} + y^{I}}{r}$ on trouvera de même pour le mouvement du corps ſuivant G, l'équation $\frac{d^2 y^{III}}{dt^2} = \frac{2Ph}{MT^2} \times \frac{y^{IV} - 2y^{III} + y^{II}}{r}$, & ainſi pour les autres. Par conſéquent ſi les corps attachés à la corde ſont au nombre de $m - 1$ on aura en général pour leurs mouvemens, quels qu'ils ſoient, les équations ſuivantes.

$$\frac{d^2 y^{I}}{dt^2} = \frac{2Ph}{MT^2} \times \frac{y^{II} - 2y^{I}}{r}$$

$$\frac{d^2 y^{II}}{dt^2} = \frac{2Ph}{MT^2} \times \frac{y^{III} - 2y^{II} + y^{I}}{r}$$

nelle à l'espace qui reste à parcourir, l'on aura $- \frac{d^2y}{dt^2} = \frac{2h}{T^2} \times \frac{y}{K}$, d'où si l'on fait encore pour abréger $\frac{2h}{T^2K} = g$, l'on tirera de nouveau $t\sqrt{g} =$ Arc. sin. $(\frac{y}{Y^1})$, & $y = Y^1$ sin. $(t\sqrt{g})$. Equation qui donne pour un tems quelconque t le rapport de l'éloignement y du point e de l'axe, à son plus grand éloignement Y^1, donc si l'on met au lieu de Y^1 la valeur de y qui convient à la courbe la plus grande AeB, & que avons trouvé plus haut Y sin. $(x\sqrt{f})$, il en résultera l'expression générale des y pour tous les tems t, & pour chaque coupée x, savoir $y = Y$. sin. $(x\sqrt{f}) \times$ sin. $(t\sqrt{g})$; & telle est l'équation de la corde vibrante dans l'hypotèse de Mr. Tailor, en supposant qu'elle soit en ligne droite au commencement de son mouvement.

Si la corde eut d'abord eu la figure d'une trochoide allongée, allors, puisque t croissant, y diminueroit, on auroit trouvé $y = Y$. sin. $(x\sqrt{f}) \times$ cos. $(t\sqrt{g})$, ou $y = Y$ sin. $(x\sqrt{f})$. exprimeroit la figure de la corde au commencement.

Pour déterminer la constante K qui entre dans les quantités f & g, on remarquera que y doit être $=$ o, soit qu'x soit $=$ o, soit qu'x soit $= a$, quelle que soit la valeur de t. Or en posant $x =$ o, on a d'abord $y =$ o, parceque sin. o $=$ o. Qu'on fasse donc $x = a$, & sin. $(a\sqrt{f}) =$ o; si $1 : \pi$ est la raison du rayon du cercle à la circonférence, l'on sait que sin. $\frac{s\pi}{2} =$ o, prenant pour s un nombre quelconque entier, c'est pourquoi l'on aura $a\sqrt{f} = \frac{s\pi}{2}$, & $\sqrt{f} = \frac{s\pi}{2a}$; or $\sqrt{f} = \sqrt{\frac{S}{aPK}}$, ce qui

donne

donne $\frac{1}{\sqrt{K}} = \frac{s\pi}{2} \sqrt{\frac{P}{Sa}}$; & par conféquent $\sqrt{g} = \frac{1}{T} \sqrt{\frac{2h}{K}} = \frac{s\pi}{2T} \sqrt{\frac{2hP}{Sa}}$.

12. Cette folution que nous venons d'expliquer, outre qu'elle porte fur l'hypothèfe entiérement gratuite, que tous les points de la corde s'étendent en même tems en ligne droite, eft encore bien éloignée d'être générale, même dans cette hypothèfe, puifqu'il faudroit encore démontrer que c'eft dans le feul cas des forces accélératrices proportionelles aux diftances des points de la corde à l'axe, que tous fes points peuvent toucher l'axe dans le même inftant. C'eft pour fuppléer à ce défaut, que le célébre Mr. D'Alembert a imaginé une autre méthode de réfoudre le problême *de chordis vibrantibus* pris dans le fens le plus général qu'il foit poffible. Cette méthode qui eft sûrement une des plus ingénieufes, qu'on ait tiré jufqu'ici de l'Analife, fe trouve détaillée dans deux Mémoires que l'Auteur a donné dans le Tôme de l'Académie Royale de Pruffe, dont nous avons fait mention ci-devant. Je ne rapporterai ici que les Principes, fur lefquels elle eft appuyée, & les conféquences qui en réfultent pour la théorie en queftion.

L'on a vu (art. 11.) que la force accélératrice du point E en e eft exprimée généralement par $-\frac{Pa}{S} \times \frac{d^2y}{dx^2}$, quelle que foit la courbe de la corde tendue AeB; donc puifque cette force tend à faire parcourir au point E l'efpace $eE = y$, elle devra être égale à $-\frac{T^2}{2h} \times \frac{d^2y}{dt^2}$, l'on aura donc pour l'équation générale de la courbe dans un tems quelconque t, $\frac{Pa}{S} \times \frac{d^2y}{dx^2} = \frac{T^2}{2h} \times \frac{d^2y}{dt^2}$. Il faut d'abord remarquer dans cette équation que la différentielle d^2y du

premier membre doit être prise en regardant l'x seule comme variable, au lieu que dans la différentielle d^2y du second membre c'est le seul tems t qui doit varier. Les Géométres ont coutume de mettre de telles expressions entre deux parenthèses de la maniére suivante $\left(\frac{d^2y}{dx^2}\right)$, $\left(\frac{d^2y}{dt^2}\right)$ afin que l'on puisse juger par la simple inspection, laquelle des variables x, ou t doit être changeante dans la différentiation de y. Soit pour abréger $\frac{2Pah}{ST^2} = c$, & on aura à intégrer l'équation $\left(\frac{d^2y}{dt^2}\right) = c \left(\frac{d^2y}{dx^2}\right)$. Or Mr. D'Alembert trouve par une Analise neuve & ingénieuse, que l'équation finie qui répond à celle-ci est $y = \Psi.(t\sqrt{c} + x) + \Gamma.(t\sqrt{c} - x)$, Ψ & Γ exprimant des fonctions quelconques des quantités $t\sqrt{c} + x$, & $t\sqrt{c} - x$. Voila donc quelle sera l'équation générale de la courbe, que peut former une corde tendue. A l'égard de la nature des fonctions exprimées par Ψ & par Γ, elles sont en elles mêmes indéterminées; mais puisque les deux bouts de la corde sont supposés fixes, il est évident qu'elles doivent satisfaire à ces deux conditions, savoir que y soit $= 0$, lorsque $x = 0$, & lorsque $x = a$ quel que soit le tems t; l'on aura par là les deux équations $\Psi(t\sqrt{c}) + \Gamma(t\sqrt{c}) = 0$, & $\Psi(t\sqrt{c} + a) + \Gamma(t\sqrt{c} - a) = 0$; il résulte de la premiére $\Gamma = -\Psi$, & ainsi la seconde se change en $\Psi(t\sqrt{c} + a) - \Psi(t\sqrt{c} - a) = 0$, laquelle doit être vérifiée par la nature même de la fonction Ψ. Supposant donc une fonction quelconque Ψ qui soit telle, que $\Psi(t\sqrt{c} + a) = \Psi(t\sqrt{c} - a)$, quelle que soit la valeur de t, on aura généralement pour la corde tendue l'équation $y = \Psi(t\sqrt{c} + x) - \Psi(t\sqrt{c} - x)$. L'on sait, que toute fonction peut être représentée par l'ordonnée d'une

d'une courbe, dont l'abſciſſe ſoit la variable contenue dans la fonction propoſée ; donc ſi l'on décrit une courbe quelconque qui ait des ordonnées égales à toutes les abſciſſes exprimées par $t\sqrt{c} + a$, & $t\sqrt{c} - a$, cette courbe donnera une conſtruction fort ſimple de l'équation propoſée, car on n'aura qu'à prendre les ordonnées qui répondent aux abſciſſes $t\sqrt{c} + x$, & $t\sqrt{c} - x$, dont la différence donnera l'ordonnée de la courbe, que forme la corde ſonore dans un tems quelconque t. Or puiſque la fonction Ψ doit reſter la même, ſoit qu'on ajoute, ou qu'on retranche de la changeante $t\sqrt{c}$ la quantité a, ſi l'on ſuppoſe dans l'équation générale $y = \Psi\ (t\sqrt{c} + x) - \Psi\ (t\sqrt{c} - x)$, que le tems t ſoit augmenté de la quantité $\frac{a}{\sqrt{c}}$ la valeur de y n'en ſera en rien dérangée, & ainſi la corde au bout d'un tems $= \frac{a}{\sqrt{c}} = T\sqrt{\frac{Sa}{2Ph}}$ reprendra toujours la figure qu'elle avoit au commencement de ce tems ; c'eſt pourquoi ſi la corde dans ſes mouvemens ſe trouve une fois étendue en ligne droite, elle reviendra en cette ſituation après chaque tems t, qui contiendra un certain nombre de fois exactement le tems $T\sqrt{\frac{Sa}{2Ph}}$; l'on a donc une infinité d'autres courbes différentes de la *compagne de la trochoide allongée*, donnée par Mr. Tailor, qui toutes ſont douées de cette proprieté, que tous leurs points ſe retrouvent en même tems dans l'axe. Mr. D'Alembert a fait enſuite beaucoup de recherches ingénieuſes ſur la nature de ces courbes, qu'il nomme génératrices, & ſur la maniére, dont elles peuvent être engendrées, mais comme ces diſcuſſions n'ont pas un rapport immédiat au ſujet que nous avons en vuë, nous nous contenterons de renvoyer le Lecteur aux Mémoires cités.

 13. Mr.

13. Mr. Euler a traité depuis dans le Tôme suivant le même problême par une méthode analogue à celle dont nous venons de parler. Il parvient à cette équation $y = \varphi(x + t\sqrt{c}) + \varphi(x - t\sqrt{c})$, dans laquelle la fonction φ doit être telle, que $\varphi(t\sqrt{c}) + \varphi(-t\sqrt{c}) = 0$, & $\varphi(a + t\sqrt{c}) + \varphi(a - t\sqrt{c}) = 0$, quelle que soit la valeur de t, ce qui ne différe pas essentiellement de ce qu'on a trouvé ci-devant. Mr. Euler conclut de-là, que toute courbe *anguiforme* $CcAaBbD$ (Fig. 6.) continuée de part & d'autre à l'infini par des parties semblables CcA, AaB, BbD *&c.*, situées alternativement au dessus, & au dessous de l'axe, sera propre à représenter la fonction φ, soit que cette courbe soit réguliére, ou qu'elle soit irréguliére. D'où il s'ensuit que, puisque au commencement du mouvement l'équation de la courbe est $y = 2\varphi(x)$, il suffira de considérer la courbe initiale de la corde AaB, quelle qu'elle soit, & si on réitére sa description au dessous, & au dessus de l'axe de part & d'autre à l'infini, la moitié de la somme des ordonnés qui répondent aux abscisses $x + t\sqrt{c}$, $x - t\sqrt{c}$ dans la courbe composée $CcAaBb$, sera l'ordonnée à l'abscisse x dans la courbe de la corde tendue après un tems quelconque t.

14. Cette construction de Mr. Euler est évidemment beaucoup plus générale que celle, que Mr. D'Alembert a imaginé, celui-ci ayant toujours supposé que la courbe génératrice fut réguliére, & qu'elle puisse être renfermée dans une équation continuë. C'est dans cette idée que ce grand Géométre a cru qu'une telle construction devenoit insuffisante toutes les fois que dans la courbe génératrice, on n'auroit pas suivi la loi de continuité, & il s'est contenté d'en avertir le Public dans une Addition à ses Mémoires imprimée dans le Tôme de l'année 1750.

Mr. Euler a tâché de répondre à cette objection dans le Tôme pour l'année 1753.; il reprend ici toute l'Analise

lise du problême, & il soutient constamment contre Mr. D'Alembert que pour l'exactitude de la construction donnée, il n'est nullement nécessaire d'avoir égard à la loi de continuité dans la fonction φ, qui dépend de la courbe initiale de la corde. Mais comme Mr. D'Alembert n'a apporté aucune raison particuliére pour appuyer son objection, Mr. Euler n'en a aussi apporté aucune, d'où il suit que la question reste encore indécise. Mr. D'Alembert promet dans sa nouvelle Edition de l'excellent Traité de Dinamique de l'Année passée un Ecrit assés étendu sur cette matiére; mais je ne sai pas s'il ait encore vu le jour; en attendant, qu'il me soit permis de faire sur cette dispute la refléxion suivante.

15. Il est certain que les Principes du calcul différentiel & intégral dépendent de la considération des fonctions variables algébriques; il ne paroit donc pas qu'on puisse donner plus d'étendue aux conclusions tirées de ces Principes que n'en comporte la nature même de ces fonctions. Or personne ne sauroit douter que dans les fonctions algébriques toutes leurs différentes valeurs ne soient liées ensemble par la loi de continuité; c'est pourquoi il semble indubitable, que les conséquences qui se déduisent par les régles du calcul différentiel & intégral, seront toujours illégitimes dans tous les cas, ou cette loi n'est pas supposée avoir lieu. Il s'ensuit de-là, que, puisque la construction de Mr. Euler est déduite immédiatement de l'intégration de l'équation différentielle donnée, cette construction n'est applicable par sa propre nature qu'aux courbes continuës, & qui peuvent être exprimées par une fonction quelconque des variables t & x. Je conclus donc que toutes les preuves qu'on peut apporter pour décider une telle question, en supposant d'abord que l'ordonnée y de la courbe, soit une fonction de t & u, comme l'ont fait jusqu'ici Mr. D'Alembert, & Mr. Euler, sont

font abfolument infuffifantes; & que ce n'eft, que par un calcul tel que celui, que nous avons en vuë, dans lequel on confidére les mouvemens des points de la corde chacun en particulier, qu'on peut efpérer de parvenir à une conclufion qui foit à l'abris de toute atteinte.

16. Pendant le cours d'une telle difpute entre deux des plus grands Géométres de notre fiécle, il s'eft élevé un troifiéme Adverfaire contre tous les deux; c'eft le célébre Mr. Daniel Bernoulli fi avantageufement connu par fes excellens Ouvrages. Celui-ci dans un Mémoire imprimé parmi ceux de l'Académie Royale de Berlin de l'anne 1753. prétend avoir démontré que la folution de Mr. Tailor *de chordis vibrantibus* eft feule capable de fatisfaire à tous les cas poffibles d'un tel problême, & il établit cette propofition générale, que, quel que puiffe être le mouvement d'une corde tendue, elle ne formera toujours que des trochoides allongées, ou bien que fa figure fera un mélange de deux, ou plufieurs courbes de cette efpèce. Or nous avons trouvé plus haut (art. 11.), que dans l'hypothèfe de Mr. Tailor l'équation de la corde vibrante eft généralement $y = Y$ fin. $(\frac{s\pi x}{2a}) \times$ cof. $(\frac{s\pi t}{2T}\sqrt{\frac{2hP}{Sa}})$; donc pofant différentes conftantes α, β, γ, δ *&c* pour Y, & mettant au lieu d's les nombres 1, 2, 3 *&c.* il réfulte pour l'équation générale de la corde felon Mr. Bernoulli.

$$y = \alpha \text{ fin.} (\frac{\pi x}{2a}) \times \text{cof.} (\frac{\pi t}{2T} \sqrt{\frac{2hP}{Sa}})$$
$$+ \beta \text{ fin.} (\frac{2\pi x}{2a}) \times \text{cof.} (\frac{2\pi t}{2T} \sqrt{\frac{2hP}{Sa}})$$
$$+ \gamma \text{ fin.} (\frac{3\pi x}{2a}) \times \text{cof.} (\frac{3\pi t}{2T} \sqrt{\frac{2hP}{Sa}})$$
$$+ \delta \text{ fin.} (\frac{4\pi x}{2a}) \times \text{cof.} (\frac{4\pi t}{2T} \sqrt{\frac{2hP}{Sa}})$$
$$+ \&c.$$

L'Au-

L'Auteur déduit cette ingénieuſe théorie par une eſpéce d'induction qu'il tire de la conſidération des mouvemens d'un nombre de corps qui ſont ſuppoſés former des vibrations réguliéres & iſochrones; il démontre que s'il n'y a qu'un ſeul corps, il doit ſuivre les loix connues de l'iſochroniſme, que s'il y en a deux, leurs vibrations peuvent être cenſées compoſées de deux vibrations iſochrones de la première eſpéce, & ainſi de ſuite; d'où il conclut que l'équation générale apportée ci-deſſus ſera propre à exprimer toutes ces eſpéces de mouvemens, en prenant autant des termes qu'il y a de corps; & que dans le cas de la corde tendue le nombre des termes doit être infini; il appuye de plus ſon ſentiment ſur l'expérience qui nous enſeigne, que d'une même corde il réſulte pluſieurs ſons armonieux, qui répondent pour ainſi dire à chaque terme de ſon équation. Enfin il étend cette théorie à tous les mouvemens réciproques infiniment petits, qui ont lieu dans la nature, & il croit pouvoir en déduire beaucoup de conſéquences importantes. Toutes ces choſes ſont expoſées en détail par l'Auteur dans la piéce citée, à laquelle nous renvoyons les Lecteurs; il me ſuffira d'en avoir donné en général une idée aſſes nette.

Le deſſein de Mr. Bernoulli étoit donc de faire voir que les calculs des Mrs. D'Alembert, & Euler ne nous apprenoient rien de plus, que ce qu'on pouvoit déduire de ceux de Mr. Tailor, & même que ces calculs, quoique extrémement ſimples pouvoient répandre ſur la nature des vibrations des cordes une lumiére qu'on attendroit en vain de l'Analiſe abſtraite & épineuſe de ces deux Géométres.

17. L'un d'eux, ſavoir Mr. Euler s'eſt hâté de répondre à ces objections dans la même Diſſertation citée, qui eſt imprimée à la ſuite de celles de Mr. Bernoulli. Il objecte à ſon tour à celui-ci, que ſon équation pour la courbe

courbe ſonore, quoique continuée à l'infini, ne peut cependant exprimer tous les mouvemens poſſibles d' une corde tendue; car ſi l'on poſe $t = o$ l'équation de la courbe devient $y = \alpha$ ſin. $(\frac{\pi x}{2a}) + \beta$ ſin. $(\frac{2\pi x}{2a}) + \gamma$ ſin. $(\frac{3\pi x}{2a}) +$ *&c.* Par conſéquent il faudroit que cette équation renfermat toutes les figures qu'on peut donner à une corde tendue, ſavoir toutes les courbes poſſibles, ce qui ne paroit pas être à cauſe de certaines propriétés, qui ſemblent diſtinguer les courbes compriſes dans cette équation de toutes les autres courbes qu'on pourroit imaginer; ces propriétés ſont les mêmes que Mr. D'*Alembert* requiert dans ſes courbes génératrices, ſavoir qu'en augmentant, ou diminuant l'abſciſſe d'un multiple quelconque de l'axe, la valeur de l'ordonnée y ne change point. En effet l'on peut, ce me ſemble, démontrer que toutes les courbes douées de ces propriétés pourront ſe réduire à l'équation ci-deſſus. D'où il s'enſuit, que quoique Mr. D'Alembert ait trouvé l'Analiſe Tailorienne inſuffiſante pour en tirer une réſolution générale, néanmoins il paroit convenir avec Mr. Bernoulli dans le fond de la choſe, ſavoir que le problême ne ſoit réſouluble dans d'autres cas, que dans ceux de la trochoide, ou du mélange de pluſieurs trochoides.

18. On voit de-là, que les objections de Mrs. Bernoulli, & D'Alembert contre Mr. Euler, quoiqu'elles différent beaucoup les unes des autres, tiennent néanmoins aux mêmes Principes. Au reſte ni Mr. Bernoulli, ni Mr. Euler n'ont fait voir directement, ſi toutes les courbes que peut former une corde tendue ſont compriſes ou non dans l'équation rapportée; car, puiſque dans cette équation chaque terme répond, pour ainſi dire, aux mouvemens de chaque point de la corde, il eut fallu pour cela

donner

donner d'abord une ſolution générale du problême de la corde vibrante dans l'hypothéſe qu'elle fut chargée d'un nombre indéfini de corps; ſolution que Mr. Bernoulli même avoue n'avoir jamais vu, & qu'il croit de plus que perſonne n'ait jamais donnée.

Il réſulte de tout cet expoſé que l'Analiſe que nous avons propoſée dans le chapitre précédent eſt, peut être, la ſeule qui puiſſe jetter ſur ces matiéres obſcures une lumiére ſuffiſante à éclaircir les doutes qu'on doit former de part, & d'autre. Je vais donc entreprendre cette Analiſe, & je tâcherai de la développer dans toute ſon étendue, non ſeulement parcequ'elle doit ſatisfaire à tous les objets que nous avons ici en vue; mais encore parce qu'elle eſt, ce me ſemble, entiérement neuve, puiſque il s'agit de déterminer les mouvemens de tant de corps qu'on en voudra ſuppoſer ſans concevoir d'abord qu'il y ait entr'eux aucune loi de continuité, par laquelle ils ſoient liés, pour ainſi dire, & contenus dans une même formule.

CHAPITRE III.

Solution du Problême général proposé dans les chapitres précédens.

19. SOit pour abréger $\frac{2Eh}{MT^2 r} = e$, on aura par l'article 8. les équations suivantes,

$$\frac{d^2 y^{\mathrm{I}}}{dt^2} = e\,(y^{\mathrm{II}} - 2y^{\mathrm{I}})$$

$$\frac{d^2 y^{\mathrm{II}}}{dt^2} = e\,(y^{\mathrm{III}} - 2y^{\mathrm{II}} + y^{\mathrm{I}})$$

$$\frac{d^2 y^{\mathrm{III}}}{dt^2} = e\,(y^{\mathrm{IV}} - 2y^{\mathrm{III}} + y^{\mathrm{II}})$$

$$\frac{d^2 y^{\mathrm{IV}}}{dt^2} = e\,(y^{\mathrm{V}} - 2y^{\mathrm{IV}} + y^{\mathrm{III}})$$

&c.

$$\frac{d^2 y^{m-1}}{dt^2} = e\,(-2y^{m-1} + y^{m-2}).$$

Pour intégrer toutes ces équations, on n'a qu'à recourir à la méthode, que Mr. D'Alembert nous a donné dans les Mémoires de l'Académie Royale de Berlin. On supposera d'abord selon cette méthode $dy^{\mathrm{I}} = u^{\mathrm{I}}dt$, $dy^{\mathrm{II}} = u^{\mathrm{II}}dt$, $dy^{\mathrm{III}} = u^{\mathrm{III}}dt$, $dy^{\mathrm{IV}} = u^{\mathrm{IV}}dt$ *&c.* $dy^{m-1} = u^{m-1}dt$; ce qui changera les équations différentielles du second ordre dans les suivantes du premier

$$du^{\mathrm{I}} = e\,(y^{\mathrm{II}} - 2y^{\mathrm{I}})\,dt$$

$$du^{\mathrm{II}} = e\,(y^{\mathrm{III}} - 2y^{\mathrm{II}} + y^{\mathrm{I}})\,dt$$

$$du^{\mathrm{III}} = e\,(y^{\mathrm{IV}} - 2y^{\mathrm{III}} + y^{\mathrm{II}})\,dt$$

$$du^{\mathrm{IV}} = e\,(y^{\mathrm{V}} - 2y^{\mathrm{IV}} + y^{\mathrm{III}})\,dt$$

&c.

$$du^{m-1} = e\,(-2y^{m-1} + y^{m-2})\,dt.$$

Il eſt à remarquer que les quantités u^{I}, u^{II}, u^{III} &c. expriment les viteſſes des corps qui parcourent les eſpaces y^{I}, y^{II}, y^{III} &c. & qu'ainſi il eſt encore important de déterminer leurs valeurs.

Préſentement il faut multiplier toutes ces équations, moins une à volonté, par des coéficiens indéterminés, & les ajouter enſuite dans une même ſomme. Soient M^{I}, M^{II}, M^{III} &c. les coéficiens qui doivent multiplier les derniéres équations, & N^{I}, N^{II}, N^{III} &c. ceux qui multiplient les autres, & on aura $M^{I}\,du^{I} + N^{I}\,dy^{I} + M^{II}\,du^{II} + N^{II}\,dy^{II} + M^{III}\,du^{III} + N^{III}\,dy^{III} + \&c. + M^{n-1}\,du^{n-1} + N^{n-1}\,dy^{n-1} = (N^{I}u^{I} + e[M^{II} - 2M^{I}]y^{I})\,dt + (N^{II}u^{II} + e[M^{III} - 2M^{II} + M^{I}]y^{II})\,dt + (N^{III}u^{III} + e[M^{IV} - 2M^{III} + M^{II}]y^{III})\,dt + \&c. + (N^{n-1}u^{n-1} + e[-2M^{n-1} + M^{n-2}]y^{n-1})\,dt$, où l'on ſuppoſera pour plus de facilité le premier coéficient $M^{I} = 1$.

Soit fait enſorte que le premier membre de cette équation devienne un multiple exact de la différentielle du ſecond; & ſuppoſant R un coéficient conſtant quelconque on trouvera par la comparaiſon des termes $RM^{I} = N^{I}$; $RM^{II} = N^{II}$; $RM^{III} = N^{III}$ &c. $RM^{n-1} = N^{n-1}$; enſuite $RN^{I} = e(M^{II} - 2M^{I})$; $RN^{II} = e(M^{III} - 2M^{II} + M^{I})$; $RN^{III} = e(M^{IV} - 2M^{III} + M^{II})$ &c. $RN^{n-1} = e(-2M^{n-1} + M^{n-2})$; en ſubſtituant dans ces derniéres équations les valeurs des N tirées des premiéres, il en réſultera

$$R^{2}M^{I} = e(M^{II} - 2M^{I})$$
$$R^{2}M^{II} = e(M^{III} - 2M^{II} + M^{I})$$
$$R^{2}M^{III} = e(M^{IV} - 2M^{III} + M^{II})$$
&c.
$$R^{2}M^{n-1} = e(-2M^{n-1} + M^{n-2}).$$

Soit poſé $\frac{R^{2}}{e} + 2 = K$, & en ordonnant les termes on parviendra aux équations

$$M^{II} = K M^{I}$$
$$M^{III} = K M^{II} - M^{I}$$
$$M^{IV} = K M^{III} - M^{II}$$
&c.

d'où l'on doit tirer les valeurs d'M.

Pour y parvenir, je considère que ces équations étant toutes semblables, on peut les exprimer généralement par $M^{\mu} = K M^{\mu-1} - M^{\mu-2}$, posant pour μ tous les nombres entiers positifs depuis o jusqu'à $m - 1$, laquelle équation contient évidemment une suite récurrente, dont l'échelle de rélation est $K - 1$. On aura donc pour la valeur de M^{μ} l'expression $A a^{\mu} + B b^{\mu}$, où A, & B sont des constantes, & a & b expriment les racines de l'équation du second dégré $z^2 - Kz + 1 = 0$. De cette équation l'on tire $z = \frac{K}{2} \pm \sqrt{\left(\frac{K^2}{4} - 1\right)}$, ce qui donne $a = \frac{K}{2} + \sqrt{\left(\frac{K^2}{4} - 1\right)}$, $b = \frac{K}{2} - \sqrt{\left(\frac{K^2}{4} - 1\right)}$. Pour déterminer les constantes A & B, on fera la comparaison des deux premiers termes, savoir M^0, & M^1; or M^0 est évidemment égal à zero, puisque l'équation qu'il devroit multiplier ne se trouve pas; & $M^1 = 1$ par supposition; l'on aura donc $A + B = 0$; & $Aa + Bb = 1$, d'où l'on déduit $B = -A$; $A(a-b) = 1$; $A = \frac{1}{a-b}$; & $B = -\frac{1}{a-b}$; ces valeurs étant substituées, il en résultera $M^{\mu} = \frac{a^{\mu} - b^{\mu}}{a-b}$.

Nous avons supposé que le nombre des équations fut $= m - 1$ (art. 8.); il faut donc que le coéficient qui auroit multiplié l'équation suivante, soit de soi même égal à zero; savoir, il faut que $M^m = 0$, ou bien que...

que $\frac{a^m - b^m}{a - b} = 0$. Voila l'équation qui nous donnera la valeur de la quantité R qui étoit encore inconnuë.

20. Pour résoudre cette équation j'ai recours au fameux théorème de Mr. Cotes, par lequel on trouve

$a^m - b^m = (a - b) \sqrt{(a^2 - 2ab \text{ cos. } \frac{\pi}{m} + b^2)} \times$ $\sqrt{(a^2 - 2ab \text{ cos. } \frac{2\pi}{m} + b^2)} \times \sqrt{(a^2 - 2ab \text{ cos. } \frac{3\pi}{m} + b^2)}$ $\times$ &c., en prenant un nombre de facteurs égal à m, de sorte que le dernier devienne $\sqrt{(a^2 - 2ab \text{ cos. } \frac{[m-1]\pi}{m} + b^2)}$, où π dénote la circonférence du cercle, dont le rayon est 1. L'on a donc dans notre cas $\sqrt{(a^2 - 2ab \text{ cos. } \frac{\pi}{m} + b^2)} \times \sqrt{(a^2 - 2ab \text{ cos. } \frac{2\pi}{m} + b^2)} \times \sqrt{(a^2 - 2ab \text{ cos. } \frac{3\pi}{m})} \times$ &c. $\times \sqrt{(a^2 - 2ab \text{ cos. } \frac{[m-1]\pi}{m} + b^2)} = 0$, ce qui donne autant d' équations particuliéres, qu'il y a de facteurs, savoir en dégageant ces expressions des radicaux,

$$a^2 - 2ab \text{ cos. } \frac{\pi}{m} + b^2 = 0$$

$$a^2 - 2ab \text{ cos. } \frac{2\pi}{m} + b^2 = 0$$

$$a^2 - 2ab \text{ cos. } \frac{3\pi}{m} + b^2 = 0$$

&c.

$$a^2 - 2ab \text{ cos. } \frac{[m-1]\pi}{m} + b^2 = 0.$$

Soit ν un nombre quelconque entier depuis 0 jusqu'à $m - 1$, & toutes ces équations se réduiront à celle-ci

$a^2 -$

$a^2 - 2ab$ cos. $\frac{\nu\pi}{m} + b^2 = 0$; si l'on substitue les valeurs trouvées de a & b (art. 19.), elle se change en $K^2 - 2 - 2$ cos. $\frac{\nu\pi}{m} = 0$, d'où l'on tire $K^2 = 2$ $(1 +$ cos. $\frac{\nu\pi}{m})$, ce qui se réduit par les théorèmes de la multiplication des angles à $K^2 = 4$ cos. $(\frac{\nu\pi}{2m})^2$, d'où l'on a enfin $K = \pm 2$ cos. $\frac{\nu\pi}{2m}$.

21. Je remarque d'abord, que la variété des signes *dans* cette expression de K est inutile, parceque en faisant ν plus grand de $\frac{m}{2}$ la formule nous redonne les mêmes valeurs, que quand ν étoit plus petit, mais avec des signes contraires; l'on aura donc simplement $K = 2$ cos. $\frac{\nu\pi}{2m}$, posant pour ν tous les nombres entiers positifs, depuis 0 jusqu'à $m - 1$. Par cette valeur générale de K, on trouvera celle de R par le moyen de l'équation $\frac{R^2}{e} + 2$ $= K$ (art. 18.); car on aura $R^2 = 2e$ (cos. $\frac{\nu\pi}{2m} - 1$) $= - 4e$ (sin. $\frac{\nu\pi}{4m})^2$ par les théorèmes cités, d'où il résulte $R = \pm 2 \sqrt{e} \times$ sin. $\frac{\nu\pi}{4m} \times \sqrt{-1}$. On déduira encore de la valeur de K, celles des quantités a & b, comme il suit, $a =$ cos. $\frac{\nu\pi}{2m} + \sqrt{}$ ([cos. $\frac{\nu\pi}{2m}$]$^2 - 1$), $b =$ cos. $\frac{\nu\pi}{2m} - \sqrt{}$ ([cos. $\frac{\nu\pi}{2m}$]$^2 - 1$), savoir

$a = \text{cos}.\,\frac{\nu\pi}{2m} + \text{sin}.\,\frac{\nu\pi}{2m} \times \sqrt{-1}$, $b = \text{cos}.\,\frac{\nu\pi}{2m} - \text{sin}.\,\frac{\nu\pi}{2m} \times \sqrt{-1}$, d' où l'on tire en ſubſtituant

$$M^{\mu} = (\text{cos}.\,\frac{\nu\pi}{2m} + \text{sin}.\,\frac{\nu\pi}{2m} \times \sqrt{-1})^{\mu} : 2\,\text{sin}.\,\frac{\nu\pi}{2m} \times \sqrt{-1}$$
$$- (\text{cos}.\,\frac{\nu\pi}{2m} - \text{sin}.\,\frac{\nu\pi}{2m} \times \sqrt{-1})^{\mu} : 2\,\text{sin}.\,\frac{\nu\pi}{2m} \times \sqrt{-1}$$

laquelle expreſſion ſe réduit encore, par les mêmes théorèmes ci-deſſus, à $M^{\mu} = \text{sin}.\,\frac{\mu \times \nu\pi}{2m} : \text{sin}.\,\frac{\nu\pi}{2m}$.

22. Toutes ces opérations achevées, retournons à préſent ſur nos pas pour procéder à l' intégration de l' équation différentielle (art. 19.). Soit pour abréger $M^{I} u^{I} + M^{II} u^{II} + M^{III} u^{III} + \&c.\,; + M^{m-1} u^{m-1} + R\,(M^{I} y^{I} + M^{II} y^{II} + M^{III} y^{III} + \&c. + M^{m-1} y^{m-1}) = z$, elle deviendra par ce moyen $dz = Rz\,dt$, dont l'intégrale ſe trouve $z = Fc^{Rt}$, où c eſt le nombre, dont le logarithme hyperbolique eſt 1, & F dénote une conſtante quelconque égale à valeur de z, qui répond au cas de $t = 0$; l'on aura, donc en reſtituant au lieu de z ſa valeur première, $M^{I} u^{I} + M^{II} u^{II} + M^{III} u^{III} + \&c. + M^{m-1} u^{m-1}; + R\,(M^{I} y^{I} + M^{II} y^{II} + M^{III} y^{III} + \&c. + M^{m-1} y^{m-1}) = Fc^{Rt}$, & puiſque $u^{I}\,dt = dy^{I}$; $u^{II}\,dt = dy^{II}$; $u^{III}\,dt = dy^{III}$; &c. ſi l'on multiplie toute l'équation par dt, il en réſultera $M^{I}\,dy^{I} + M^{II}\,dy^{II} + M^{III}\,dy^{III} + \&c. + M^{m-1}\,dy^{m-1} + R\,(M^{I} y^{I} + M^{II} y^{II} + M^{III} y^{III} + \&c. + M^{m-1} y^{m-1})\,dt = Fc^{Rt}dt$, & multipliant encore par c^{Rt}, & intégrant de nouveau $(M^{I} y^{I} + M^{II} y^{II} + M^{III} y^{III} + \&c. + M^{m-1} y^{m-1})\,c^{Rt} = \frac{Fc^{2Rt}}{2R} + G$.

Pour déterminer les conſtantes F & G ſoient V^{I}, V^{II}, V^{III} &c., V^{m-1}, & Y^{I}, Y^{II}, Y^{III} &c., Y^{m-1}, les valeurs de u^{I}, u^{II},

u^{II}, u^{III} &c., u^{m-1}, & de y^{I}, y^{II}, y^{III} &c., y^{m-1} au commencement du mouvement, lorsque $t = o$; supposons de plus pour abréger

$$M^{I} Y^{I} + M^{II} Y^{II} + M^{III} Y^{III} + \&c. + M^{m-1} Y^{m-1} = P.$$

$$M^{I} V^{I} + M^{II} V^{II} + M^{III} V^{III} + \&c. + M^{m-1} V^{m-1} = Q,$$

l'on aura d'abord $F = Q + RP$, ensuite posant $t = o$ dans la derniére équation, $P = \frac{F}{2R} + G$, d'où l'on tire

$$G = \frac{2PR - F}{2R} = \frac{2PR - Q - PR}{2R} = \frac{PR - Q}{2R};$$

donc en divisant l'équation par c^{Rt} on trouvera finalement

$$M^{I}y^{I} + M^{II}y^{II} + M^{III}y^{III} + \&c. + M^{m-1}y^{m-1} = \frac{RP+Q}{2R} \times c^{Rt} + \frac{RP-Q}{2R} \times c^{-Rt} = P \times \frac{c^{Rt} + c^{-Rt}}{2}$$

$$+ \frac{Q}{R} \times \frac{c^{Rt} - c^{-Rt}}{2},$$

ce qui à cause de $R = \pm 2\sqrt{e} \times \text{sin.} \frac{\nu\pi}{4m} \times \sqrt{-1}$ se reduit à

$$M^{I}y^{I} + M^{II}y^{II} + M^{III}y^{III} + \&c. + M^{m-1}y^{m-1} = P \times \text{cos.}\left(2t\sqrt{e} \times \text{sin.} \frac{\nu\pi}{4m}\right) + \frac{Q \times \text{sin.}\left(2t\sqrt{e} \times \text{sin.} \frac{\nu\pi}{4m}\right)}{2\sqrt{e} \times \text{sin.} \frac{\nu\pi}{4m}},$$

soit qu'on prenne dans R le signe $+$, ou le signe $-$, comme nous l'enseignent les expressions exponentielles imaginaires des sinus & cosinus, si familiéres aujourd'hui aux Géométres.

23. Cette équation toute simple qu'elle est suffit néanmoins pour déterminer les valeurs des inconnues y^{I}, y^{II}, y^{III} &c. qui sont au nombre de $m - 1$. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à refléchir qu'elle contient le nombre indéterminé ν, qui peut avoir les valeurs 1, 2, 3 &c. jusqu'à $m - 1$, d'où il résultera autant d'équations. Tout se réduit donc à déterminer par le moyen de toutes ces

équa-

équations, les valeurs de chaque inconnuë qu'elles contiennent, c'est ce que nous allons entreprendre.

Je commence par mettre au lieu des quantités M leurs valeurs trouvées (art. 21.), & effaçant le dénominateur commun fin. $\frac{\nu\pi}{2m}$ qui s'évanouit naturellement de l'équation, je pose pour plus de commodité.

$$P^{\nu} = Y^{I} \text{fin.} \frac{\nu\pi}{2m} + Y^{II} \text{fin.} \frac{2\nu\pi}{2m} + Y^{III} \text{fin.} \frac{3\nu\pi}{2m} + \&c. + Y^{m-1} \text{fin.} \frac{(m-1)\nu\pi}{2m}.$$

$$Q^{\nu} = V^{I} \text{fin.} \frac{\nu\pi}{2m} + V^{II} \text{fin.} \frac{2\nu\pi}{2m} + V^{III} \text{fin.} \frac{3\nu\pi}{2m} + \&c. + V^{m-1} \text{fin.} \frac{(m-1)\nu\pi}{2m}.$$

Où les exposans de P, & Q dénoteront simplement les valeurs particuliéres de ν, qui leur appartiennent.
Ainsi l'équation générale ci-dessus, deviendra

$$y^{I} \text{fin.} \frac{\nu\pi}{2m} + y^{II} \text{fin.} \frac{2\nu\pi}{2m} + y^{III} \text{fin.} \frac{3\nu\pi}{2m} + \&c. + y^{m-1} \text{fin.} (m-1) \frac{\nu\pi}{2m} = P^{\nu} \times \text{cof.} \left(2t\sqrt{e} \times \text{fin.} \frac{\nu\pi}{4m}\right) + \frac{Q^{\nu} \times \text{fin.} \left(2t\sqrt{e} \times \text{fin.} \frac{\nu\pi}{4m}\right)}{2\sqrt{e} \times \text{fin.} \frac{\nu\pi}{4m}}$$

Soit encore pour abréger $P^{\nu} \times \text{cof.} \left(2t\sqrt{e} \times \text{fin.} \frac{\nu\pi}{4m}\right)$

$$+ \frac{Q^{\nu} \times \text{fin.} \left(2t\sqrt{e} \times \text{fin.} \frac{\nu\pi}{4m}\right)}{2\sqrt{e} \times \text{fin.} \frac{\nu\pi}{4m}} = S^{\nu}$$

& posant successivement à la place de ν tous les nombres naurels depuis 0, jusqu'à $m-1$, on aura les équations suivantes

y^{I} fin.

$$y^{I}\ \text{fin.}\ \frac{\pi}{2m} + y^{II}\ \text{fin.}\ \frac{2\pi}{2m} + y^{III}\ \text{fin.}\ \frac{3\pi}{2m} + \&c. +$$

$$y^{m-1}\ \text{fin.}\ (m-1)\ \frac{\pi}{2m} = S^{I}$$

$$y^{I}\ \text{fin.}\ \frac{2\pi}{2m} + y^{II}\ \text{fin.}\ \frac{4\pi}{2m} + y^{III}\ \text{fin.}\ \frac{6\pi}{2m} + \&c. +$$

$$y^{m-1}\ \text{fin.}\ 2\ (m-1)\ \frac{\pi}{2m} = S^{II}$$

$$y^{I}\ \text{fin.}\ \frac{3\pi}{2m} + y^{II}\ \text{fin.}\ \frac{6\pi}{2m} + y^{III}\ \text{fin.}\ \frac{9\pi}{2m} + \&c. +$$

$$y^{m-1}\ \text{fin.}\ 3\ (m-1)\ \frac{\pi}{2m} = S^{III}$$

&c.

$$y^{I}\ \text{fin.}\ (m-1)\ \frac{\pi}{2m} + y^{II}\ \text{fin.}\ 2\ (m-1)\ \frac{\pi}{2m} + \&c. +$$

$$y^{m-1}\ \text{fin.}\ (m-1)^2\ \frac{\pi}{2m} = S^{m-1}$$

dont le nombre fera $m - 1$.

Il faudroit à préfent, felon les règles ordinaires fubftituer les valeurs des inconnues y^{I}, y^{II}, y^{III} &c. d'une équation dans les autres fucceffivement, pour arriver à une, qui ne contienne plus qu'une feule de ces variables; mais il eft facile de voir, qu'en s'y prenant de cette façon on tomberoit dans des calculs impraticables à caufe du nombre indéterminé d'équations & d'inconnues, il eft donc néceffaire de fuivre une autre route; voici celle qui m'a paru la plus propre.

24. Je multiplie d'abord chacune de ces équations par un des coéficiens indéterminés D^{I}, D^{II}, D^{III}, D^{IV} &c., en fuppofant que le premier D^{I} foit $= 1$; enfuite je les ajoute toutes enfemble, j'ai

$$y^{I}\ (D^{I}\ \text{fin.}\ \frac{\pi}{2m} + D^{II}\ \text{fin.}\ \frac{2\pi}{2m} + D^{III}\ \text{fin.}\ \frac{3\pi}{2m} + \&c$$

$$+ D^{m-1}\ \text{fin.}\ [m-1]\ \frac{\pi}{2m})$$

$+ y^{II}$...

$$+ y^{II} \left(D^{I} \text{ſin.} \frac{2\pi}{2m} + D^{II} \text{ſin.} \frac{4\pi}{2m} + D^{III} \text{ſin.} \frac{6\pi}{2m} + \&c. \right.$$

$$\left. + D^{m-1} \text{ſin.} 2 [m - 1] \frac{\pi}{2m} \right)$$

$$+ y^{III} \left(D^{I} \text{ſin.} \frac{3\pi}{2m} + D^{II} \text{ſin.} \frac{6\pi}{2m} + D^{III} \text{ſin.} \frac{9\pi}{2m} + \&c \right.$$

$$\left. + D^{m-1} \text{ſin.} 3 [m - 1] \frac{\pi}{2m} \right)$$

$$+ \&c.$$

$$+ y^{m-1} \left(D^{I} \text{ſin.} [m - 1] \frac{\pi}{2m} + D^{II} \text{ſin.} 2 [m-1] \frac{\pi}{2m} \right.$$

$$\left. + \&c. + D^{m-1} \text{ſin.} [m - 1]^{2} \frac{\pi}{2m} \right)$$

$$= D^{I} S^{I} + D^{II} S^{II} + D^{III} S^{III} + \&c. + D^{m-1} S^{m-1}.$$

Qu'on veuille à préſent la valeur d'un y quelconque, par exemple de y^{μ}, l'on fera évanouir les coéficiens des autres y, & l'on obtiendra l'équation ſimple.

$$y^{\mu} \left(D^{I} \text{ſin.} \frac{\mu\pi}{2m} + D^{II} \text{ſin.} \frac{2\mu\pi}{2m} + D^{III} \text{ſin.} \frac{3\mu\pi}{2m} \right.$$

$$\left. + \&c. + D^{m-1} [m-1] \frac{\mu\pi}{2m} \right)$$

$$= D^{I} S^{I} + D^{II} S^{II} + D^{III} S^{III} + \&c. + D^{m-1} S^{m-1}.$$

L'on déterminera enſuite les valeurs des quantités D^{II}, D^{III}, D^{IV} &c., qui ſont en nombre de $m - 2$ par les équations particuliéres qu'on aura en ſuppoſant égaux à zero les coéficiens de tous les autres y; l'on aura par là l'équation générale.

$$D^{I} \text{ſin.} \frac{\lambda\pi}{2m} + D^{II} \text{ſin.} \frac{2\lambda\pi}{2m} + D^{III} \text{ſin.} \frac{3\lambda\pi}{2m} + \&c.$$

$+ D^{m-1} \text{ſin.} [m-1] \frac{\lambda\pi}{2m} = 0$, laquelle devra être vraie quelque nombre poſitif entier qu'on poſe au lieu de λ depuis 0, jusqu'à $m - 1$, excepté μ.

25. Pour

25. Pour tirer de cette équation les valeurs des quantités D, je remarque d'abord, que tout ſinus d'un angle multiple ſe reduit à une ſuite de puiſſances entiéres, & poſitives du coſinus de l'angle ſimple, dont le plus grand expoſant eſt égal au nombre qui en dénote le multiple diminué de l'unité, toute la ſuite étant encore multipliée par le ſinus de l'angle ſimple. Donc ſi l'on développe de cette façon tous les ſinus des angles multiples de $\frac{\lambda\pi}{2m}$ & qu'on diviſe enſuite l'équation par ſin. $\frac{\lambda\pi}{2m}$, on parviendra à une autre équation, qui ne contiendra que des puiſſances de coſ. $\frac{\lambda\pi}{2m}$, & dont le dégré ſera $= m - 1$; de-là il ſuit qu'en regardant coſ. $\frac{\lambda\pi}{2m}$, comme l'inconnue de cette équation, ſes racines devront être coſ. $\frac{\pi}{2m}$, coſ. $\frac{2\pi}{2m}$, coſ. $\frac{3\pi}{2m}$ &c. juſqu'à coſ. $(m-1)\frac{\pi}{2m}$, excepté coſ. $\frac{\mu\pi}{2m}$. Par conſéquent toute l'équation ne pourra être que le produit continuel des facteurs coſ. $\frac{\lambda\pi}{2m}$ — coſ. $\frac{\pi}{2m}$; coſ. $\frac{\lambda\pi}{2m}$ — coſ. $\frac{2\pi}{2m}$; coſ. $\frac{\lambda\pi}{2m}$ — coſ. $\frac{3\pi}{2m}$, &c. dont le dernier ſera coſ. $\frac{\lambda\pi}{2m}$ — coſ. $(m-1)\frac{\pi}{2m}$, en omettant toute fois le facteur intermédiaire coſ. $\frac{\lambda\pi}{2m}$ — coſ. $\frac{\mu\pi}{2m}$; c'eſt pourquoi ſi l'on nomme L une conſtante quelconque, l'on aura . . . .

D^1 ſin.

$$\frac{D^{\mathrm{I}} \sin.\frac{\lambda\pi}{2m} + D^{\mathrm{II}} \sin.\frac{2\lambda\pi}{2m} + \&c. + D^{m-1} \sin.(m-1)\frac{\lambda\pi}{2m}}{\sin.\frac{\lambda\pi}{2m}}$$

$$= L\left(\cos.\frac{\lambda\pi}{2m} - \cos.\frac{\pi}{2m}\right)\left(\cos.\frac{\lambda\pi}{2m} - \cos.\frac{2\pi}{2m}\right)$$

$$\left(\cos.\frac{\lambda\pi}{2m} - \cos.\frac{3\pi}{2m}\right)\ldots\left(\cos.\frac{\lambda\pi}{2m} - \cos.[m-1]\frac{\pi}{2m}\right)$$

Le théorème déja cité de Mr. Cotes nous donne l'équation

$$p^{2m} - q^{2m} = (p^2 - q^2)(p^2 - 2pq\cos.\frac{\pi}{2m} + q^2)$$

$$(p^2 - 2pq\cos.\frac{2\pi}{2m} + q^2)(p^2 - 2pq\cos.\frac{3\pi}{2m} + q^2)$$

$\ldots\ldots (p^2 - 2pq\cos.[m-1]\frac{\pi}{2m} + q^2)$, en n'omettant aucun des facteurs intermédiaires; que l'on compare donc ces facteurs avec ceux de l'équation précédente, en faisant $p^2 + q^2 = \cos.\frac{\lambda\pi}{2m}$, & $2pq = 1$; & l'on aura

$$p^2 + 2pq + q^2 = 1 + \cos.\frac{\lambda\pi}{2m} = 2\left(\cos.\frac{\lambda\pi}{4m}\right)^2$$

$$p^2 - 2pq + q^2 = \cos.\frac{\lambda\pi}{2m} - 1 = -2\left(\sin.\frac{\lambda\pi}{4m}\right)^2,$$

d'où en extrayant les racines, il résulte $p + q = \pm\sqrt{2} \times \cos.\frac{\lambda\pi}{2m}$, $p - q = \pm\sqrt{2} \times \sin.\frac{\lambda\pi}{2m} \times \sqrt{-1}$, & enfin

$$p = \pm\frac{\cos.\frac{\lambda\pi}{4m} + \sin.\frac{\lambda\pi}{4m} \times \sqrt{-1}}{\sqrt{2}}$$

$$q = \pm\frac{\cos.\frac{\lambda\pi}{4m} - \sin.\frac{\lambda\pi}{4m} \times \sqrt{-1}}{\sqrt{2}}$$

Par

Par conséquent l'on aura

$$p^2 = \frac{1}{2}\left(\text{cos.}\ \frac{\lambda\pi}{4m} + \text{sin.}\ \frac{\lambda\pi}{4m} \times \sqrt{-}\ \right)^2$$

$$= \frac{\text{cos.}\ \frac{\lambda\pi}{2m} + \text{sin.}\ \frac{\lambda\pi}{2m} \times \sqrt{-1}}{2}$$

$$q^2 = \frac{1}{2}\left(\text{cos.}\ \frac{\lambda\pi}{4m} - \text{sin.}\ \frac{\lambda\pi}{4m} \times \sqrt{-1}\right)^2$$

$$= \frac{\text{cos.}\ \frac{\lambda\pi}{2m} - \text{sin.}\ \frac{\lambda\pi}{2m} \times \sqrt{-1}}{2}$$

$p^2 - q^2 = \text{sin.}\ \frac{\lambda\pi}{2m} \times \sqrt{-1}$; de même

$$p^{2m} = \frac{1}{2^m}\left(\text{cos.}\ \frac{\lambda\pi}{4m} + \text{sin.}\ \frac{\lambda\pi}{4m} \times \sqrt{-1}\right)^{2m}$$

$$= \frac{\text{cos.}\ \frac{\lambda\pi}{2} + \text{sin.}\ \frac{\lambda\pi}{2} \times \sqrt{-1}}{2^m}$$

$$q^{2m} = \frac{1}{2^m}\left(\text{cos.}\ \frac{\lambda\pi}{4m} - \text{sin.}\ \frac{\lambda\pi}{4m} \times \sqrt{-1}\right)^{2m}$$

$$= \frac{\text{cos.}\ \frac{\lambda\pi}{2} - \text{sin.}\ \frac{\lambda\pi}{2} \times \sqrt{-1}}{2^m}$$

$$p^{2m} - q^{2m} = \frac{\text{sin.}\ \frac{\lambda\pi}{2} \times \sqrt{-1}}{2^{m-1}}$$

Toutes ces valeurs étant ainsi trouvées, l'on divisera $p^{2m} - q^{2m}$ par $(p^2 - q^2)\,(p^2 - 2pq\ \text{cos.}\ \frac{\mu\pi}{2m} + q^2)$ ce qui donne $\dfrac{\text{sin.}\ \frac{\lambda\pi}{2}}{2^{m-1}\ \text{sin.}\ \frac{\lambda\pi}{2m} \times \left(\text{cos.}\ \frac{\lambda\pi}{2m} - \text{cos.}\ \frac{\mu\pi}{2m}\right)}$ laquelle expression multipliée par Z devra être égale au premier membre

membre de l'équation trouvée dans cet article ; dont en ôtant de part & d'autre le diviseur commun ſin. $\frac{\lambda\pi}{2m}$ on trouvera

$$D^{I}\ \text{ſin.}\frac{\lambda\pi}{2m}+D^{II}\ \text{ſin.}\frac{2\lambda\pi}{2m}+D^{III}\ \text{ſin.}\frac{3\lambda\pi}{2m}+\&c.$$

$$+D^{m-1}\ \text{ſin.}\ (m-1)\frac{\lambda\pi}{2m}=\frac{L}{2^{m-1}}\times\frac{\text{ſin.}\frac{\lambda\pi}{2}}{\text{coſ.}\frac{\lambda\pi}{2m}-\text{coſ.}\frac{\mu\pi}{2m}}$$

équation qui doit être identique.

Si donc l'on multiplie toute l'équation par coſ. $\frac{\lambda\pi}{2m}$ $-$ coſ. $\frac{\mu\pi}{2m}$, & qu'après avoir réduit les produits des ſinus par les coſinus en ſimples ſinus, on faſſe la comparaiſon des termes, on trouvera les valeurs cherchées des quantités indéterminées D. Pour faire cette opération plus aiſément commençons par multiplier la ſuite qui forme le premier membre de l'équation rapportée par 2 coſ. $\frac{\lambda\pi}{2m}$; en développant chaque produit particulier, & en ordonnant les termes, il viendra

$$D^{II}\ \text{ſin.}\frac{\lambda\pi}{2m}+(D^{III}+D^{I})\ \text{ſin.}\frac{2\lambda\pi}{2m}+(D^{IV}+D^{II})\ \text{ſin.}\frac{3\lambda\pi}{2m}+\&c.+D^{m-2}\ \text{ſin.}\ (m-1)\frac{\lambda\pi}{2m}+D^{m-1}\ \text{ſin.}\frac{\lambda\pi}{2}.$$

Enſuite ſi l'on multiplie la même ſérie par 2 coſ. $\frac{\mu\pi}{2m}$, & qu'on retranche ce dernier produit de l'autre, on parviendra à l'équation

$$(D^{II} - 2D^{I}\,\text{cof.}\,\frac{\mu\pi}{2m})\ \text{fin.}\,\frac{\lambda\pi}{2m} + (D^{III} - 2D^{II}\,\text{cof.}\,\frac{\mu\pi}{2m}$$
$$+ D^{I})\ \text{fin.}\,\frac{2\lambda\pi}{2m} + (D^{IV} - 2D^{III}\,\text{cof.}\,\frac{\mu\pi}{2m}$$
$$+ D^{II})\,\text{fin.}\,\frac{3\lambda\pi}{2m} + \&c. + (-2D^{m-1}\,\text{cof.}\,\frac{\mu\pi}{2m}$$
$$+ D^{m-2})\ \text{fin.}\,[m-1]\,\frac{\lambda\pi}{2m} + D^{m-1}\,\text{fin.}\,\frac{\lambda\pi}{2}$$
$$= \frac{L}{2^{m-2}} \times \text{fin.}\,\frac{\lambda\pi}{2}.$$

L'on aura donc

$$D^{II} - 2D^{I}\,\text{cof.}\,\frac{\mu\pi}{2m} = 0$$

$$D^{III} - 2D^{II}\,\text{cof.}\,\frac{\mu\pi}{2m} + D^{I} = 0$$

$$D^{IV} - 2D^{III}\,\text{cof.}\,\frac{\mu\pi}{2m} + D^{II} = 0$$

&c.

$$-2D^{m-1}\,\text{cof.}\,\frac{\mu\pi}{2m} + D^{m-2} = 0$$

$$D^{m-1} = \frac{L}{2^{m-2}}$$

d'où l'on doit tirer les valeurs des quantités D.

Il eſt viſible au premier aſpect, que les quantités D conſtituent une progreſſion recurrente, dans laquelle en commençant par le bas, il eſt

$$D^{m} = 0$$

$$D^{m-1} = \frac{L}{2^{m-2}}$$

$$D^{m-2} = 2D^{m-1}\,\text{cof.}\,\frac{\mu\pi}{2m} - D^{m}$$

$$D^{m-3} = 2D^{m-2}\,\text{cof.}\,\frac{\mu\pi}{2m} - D^{m-1}$$

&c.

Le

Le terme général de cette suite se trouvera comme ci-dessus (art. 19.) exprimé de cette façon $D^{m-n} = Aa^n + Bb^n$, où a & b sont les racines de l'équation du second dégré $z^2 - 2z \cos. \frac{\mu\pi}{2m} + 1 = 0$. Pour déterminer les constantes A & B qu'on pose $n = 0$, & $= 1$, l'on aura $A + B = 0$, & $Aa + Bb = \frac{L}{2^{m-2}}$, ce qui donne $B = -A$, $A = \frac{L}{2^{m-2}(a-b)}$, $B = -\frac{L}{2^{m-2}(a-b)}$, & par conséquent $D^{m-n} = \frac{L}{2^{m-2}} \times \frac{a^n - b^n}{a - b}$. Or si l'on substitue au lieu de a & b les racines de l'équation proposée, il en résultera par un procédé semblable à celui de l'article 25. $\frac{a^n - b^n}{a - b} = \frac{\sin. \frac{n\mu\pi}{2m}}{\sin. \frac{\mu\pi}{2m}}$, d'où D^{m-n} $= \frac{L}{2^{m-2}} \times \frac{\sin. \frac{n\mu\pi}{2m}}{\sin. \frac{\mu\pi}{2m}}$; & posant pour plus de comodité $m - n = s$, $D^s = \frac{L}{2^{m-2}} \times \frac{\sin. (m-s)\frac{\mu\pi}{2m}}{\sin. \frac{\mu\pi}{2m}}$; mais $\sin. (m-s)\frac{\mu\pi}{2m} = \sin. (\frac{\mu\pi}{2} - \frac{s\mu\pi}{2m}) = \pm \sin. \frac{s\mu\pi}{2m}$; où le signe + doit être pris toutes les fois que μ est un nombre impair, & le signe − quand μ est pair; on aura donc enfin $D^s = \pm \frac{L}{2^{m-2}} \times \frac{\sin. \frac{s\mu\pi}{2m}}{\sin. \frac{\mu\pi}{2m}}$, & telle est la

valeur générale de D, d'où dépend la résolution des équations de l'article 23.

26. Reprenons maintenant l'équation de l'article 24., & substituant dans son second membre les valeurs trouvées des quantités D, on la réduira d'abord à

$$y^{\mu}\left(D^{I}\,\text{sin.}\,\frac{\mu\pi}{2m} + D^{II}\,\text{sin.}\,\frac{2\mu\pi}{2m} + D^{III}\,\text{sin.}\,\frac{3\mu\pi}{2m} + \&c \right.$$

$$\left. + D^{m-1}\,\text{sin.}\,[m-1]\,\frac{\mu\pi}{2m}\right) = \pm \frac{L}{2^{m-1}\,\text{sin.}\,\frac{\mu\pi}{2m}}$$

$$\left(S^{I}\,\text{sin.}\,\frac{\mu\pi}{2m} + S^{II}\,\text{sin.}\,\frac{2\mu\pi}{2m} + S^{III}\,\text{sin.}\,\frac{3\mu\pi}{2m} + \&c.\right.$$

$\left. + S^{m-1}\,\text{sin.}\,[m-1]\,\frac{\mu\pi}{2m}\right)$. A l'égard du premier membre, on remarquera que $D^{I}\,\text{sin.}\,\frac{\lambda\pi}{2m} + D^{II}\,\text{sin.}\,\frac{2\lambda\pi}{2m} + D^{III}\,\text{sin.}\,\frac{3\lambda\pi}{2m} + \&c. + D^{m-1}\,\text{sin.}\,(m-1)\,\frac{\lambda\pi}{2m} = \frac{L}{2^{m-1}} \times \frac{\text{sin.}\,\frac{\lambda\pi}{2}}{\text{cos.}\,\frac{\lambda\pi}{2m} - \text{cos.}\,\frac{\mu\pi}{2m}}$ (art. 25.)

Donc si l'on suppose $\lambda = \mu$, l'on aura $D^{I}\,\text{sin.}\,\frac{\mu\pi}{2m} + D^{II}\,\text{sin.}\,\frac{2\mu\pi}{2m} + D^{III}\,\text{sin.}\,\frac{3\mu\pi}{2m} + \&c. + D^{m-1}\,\text{sin.}\,(m-1)\,\frac{\mu\pi}{2m} = \frac{L}{2^{m-1}} \times \frac{\text{sin.}\,\frac{\mu\pi}{2}}{\text{cos.}\,\frac{\mu\pi}{2m} - \text{cos.}\,\frac{\mu\pi}{2m}}$;

mais puisque μ est un nombre entier, on a $\text{sin.}\,\frac{\mu\pi}{2} = 0$, donc le dernier membre de l'équation se réduit à

L

$\frac{L}{2^{m-1}} \times \frac{0}{0}$. Pour en trouver la vraie valeur soit supposé λ variable, & différentiant à part le numérateur, & le dénominateur de la formule générale

$$\frac{\text{sin.}\, \frac{\lambda \pi}{2}}{\text{cos.}\, \frac{\lambda \pi}{2m} - \text{cos.}\, \frac{\mu \pi}{2m}} \text{ on trouvera } \frac{m \,\text{cos.}\, \frac{\lambda \pi}{2}}{-\, \text{sin.}\, \frac{\lambda \pi}{2m}},$$

or μ étant un nombre entier, cos. $\frac{\mu \pi}{2}$ est $= \pm 1$, le signe supérieur répond à μ pair, l'inférieur à μ impair; l'on aura donc D^{I} sin. $\frac{\mu \pi}{2m} + D^{II}$ sin. $\frac{2 \mu \pi}{2m} + D^{III}$ sin. $\frac{3 \mu \pi}{2m}$ $+$ &c. $+ D^{m-1}$ sin. $(m-1) \frac{\mu \pi}{2m} = \pm \frac{L}{2^{m-1}}$ $\times \frac{m}{\text{sin.}\, \frac{\mu \pi}{2m}}$, & ainsi l'équation précédente deviendra

$$\pm y^{\mu} \times \frac{mL}{2^{m-1}\, \text{sin.}\, \frac{\mu \pi}{2m}} = \pm \frac{L}{2^{m-1}\, \text{sin.}\, \frac{\mu \pi}{2m}} \Big(S^{I} \,\text{sin.}\, \frac{\mu \pi}{2m}$$

$$+ S^{II} \,\text{sin.}\, \frac{2 \mu \pi}{2m} + S^{III} \,\text{sin.}\, \frac{3 \mu \pi}{2m} + \&c. + S^{m-1}$$

$$\text{sin.}\, [m-1] \frac{\mu \pi}{2m}\Big),$$

d'où l'on tire

$$y^{\mu} = \frac{2}{m} \times \Big(S^{I} \,\text{sin.}\, \frac{\mu \pi}{2m} + S^{II} \,\text{sin.}\, \frac{2 \mu \pi}{2m} + S^{III} \text{sin.}\, \frac{3 \mu \pi}{2m}$$

$$+ \&c. + S^{m-1} \,\text{sin.}\, [m-1] \frac{\mu \pi}{2m}\Big).$$

Voila donc quelle doit être l'expression générale des y qui dénotent les espaces parcourus par chacun des corps dans un tems quelconque t.

27. Pour connoître plus clairement la nature de l'équation trouvée, on y substituera les valeurs des quantités

S^{I}, S^{II}, S^{III} de l'art. 23. ce qui donnera finalement la formule

$$y^{\mu} = \frac{2}{m} \times P^{\text{I}} \text{ fin. } \frac{\mu\pi}{2m} \times \text{cof. } (2t\sqrt{e} \times \text{fin. } \frac{\pi}{4m})$$

$$+ \frac{2}{m} \times P^{\text{II}} \text{ fin. } \frac{2\mu\pi}{2m} \times \text{cof. } (2t\sqrt{e} \times \text{fin. } \frac{2\pi}{4m})$$

$$+ \frac{2}{m} \times P^{\text{III}} \text{ fin. } \frac{3\mu\pi}{2m} \times \text{cof. } (2t\sqrt{e} \times \text{fin. } \frac{3\pi}{4m})$$

$$+ \text{\&c.}$$

$$+ \frac{2}{m} P^{m-1} \text{ fin. } [m-1] \frac{\mu\pi}{2m} \times \text{cof. } (2t\sqrt{e} \times \text{fin. } [m-1] \frac{\pi}{4m})$$

$$+ \frac{1}{m\sqrt{e}} \times \frac{Q^{\text{I}} \text{ fin. } \frac{\mu\pi}{2m} \times \text{fin. } (2t\sqrt{e} \times \text{fin. } \frac{\pi}{4m})}{\text{fin. } \frac{\pi}{4m}}$$

$$+ \frac{1}{m\sqrt{e}} \times \frac{Q^{\text{II}} \text{ fin. } \frac{2\mu\pi}{2m} \times \text{fin. } (2t\sqrt{e} \times \text{fin. } \frac{2\pi}{4m})}{\text{fin. } \frac{2\pi}{4m}}$$

$$+ \frac{1}{m\sqrt{e}} \times \frac{Q^{\text{III}} \text{ fin. } \frac{3\mu\pi}{2m} \times \text{fin. } (2t\sqrt{e} \times \text{fin. } \frac{3\pi}{4m})}{\text{fin. } \frac{3\pi}{4m}}$$

$$+ \text{\&c.}$$

$$+ \frac{1}{m\sqrt{e}} \times \frac{Q^{m-1} \text{ fin. } [m-1] \frac{\mu\pi}{2m} \times \text{fin. } (2t\sqrt{e} \times \text{fin. } [m-1] \frac{\pi}{4m})}{\text{fin. } [m-1] \frac{\pi}{4m}}$$

les quantités P^{I}, P^{II}, P^{III} &c. & Q^{I}, Q^{II}, Q^{III} dépendent de la premiére situation des corps, & de leurs premiéres vitesses, selon les suppositions de l'article 22.

De

De cette expression de y^μ on tirera aisément celle de u^μ qui exprime la vitesse, avec laquelle l'espace y^μ est parcouru; car puisque $u^\mu = \frac{dy^\mu}{dt}$, on n'aura qu'à différentier l'équation donnée en faisant t variable; & on trouvera l'expression suivante.

$$u^\mu = -\frac{4\sqrt{e}}{m} \times P^{\mathrm{I}}\ \text{sin.}\frac{\pi}{4m} \times \text{sin.}\frac{\mu\pi}{2m} \times \text{sin.}\left(2t\sqrt{e} \times \text{sin.}\frac{\pi}{4m}\right)$$
$$-\frac{4\sqrt{e}}{m} \times P^{\mathrm{II}}\ \text{sin.}\frac{2\pi}{4m} \times \text{sin.}\frac{2\mu\pi}{2m} \times \text{sin.}\left(2t\sqrt{e} \times \text{sin.}\frac{2\pi}{4m}\right)$$
$$-\frac{4\sqrt{e}}{m} \times P^{\mathrm{III}}\ \text{sin.}\frac{3\pi}{4m} \times \text{sin.}\frac{3\mu\pi}{2m} \times \text{sin.}\left(2t\sqrt{e} \times \text{sin.}\frac{3\pi}{4m}\right)$$
$$-\ \&c.$$
$$-\frac{4\sqrt{e}}{m} \times P^{m-1}\ \text{sin.}[m-1]\frac{\pi}{4m} \times \text{sin.}[m-1]\frac{\mu\pi}{2m} \times \text{sin.}\left(2t\sqrt{e} \times \text{sin.}[m-1]\frac{\pi}{4m}\right)$$
$$+\frac{2}{m} \times Q^{\mathrm{I}}\ \text{sin.}\frac{\mu\pi}{2m} \times \text{cos.}\left(2t\sqrt{e} \times \text{sin.}\frac{\pi}{4m}\right)$$
$$+\frac{2}{m} \times Q^{\mathrm{II}}\ \text{sin.}\frac{2\mu\pi}{2m} \times \text{cos.}\left(2t\sqrt{e} \times \text{sin.}\frac{2\pi}{4m}\right)$$
$$+\frac{2}{m} \times Q^{\mathrm{III}}\ \text{sin.}\frac{3\mu\pi}{2m} \times \text{cos.}\left(2t\sqrt{e} \times \text{sin.}\frac{3\pi}{4m}\right)$$
$$+\ \&c.$$
$$+\frac{2}{m} \times Q^{m-1}\ \text{sin.}[m-1]\frac{\mu\pi}{2m} \times \text{cos.}\left(2t\sqrt{e} \times \text{sin.}[m-1]\frac{\pi}{4m}\right).$$

CHAPITRE IV.

Analise du cas, où le nombre des corps mobiles est fini.

28. NOUS regarderons les quantités y, comme des ordonnées à l'axe AB (Fig. 7.), qui est supposé divisé en un nombre m de parties égales à r; & les exposans de ces variables exprimeront le quantiéme de la place qu'elles occupent sur l'axe, en comptant depuis l'extrémité A. Ainsi le poligone qu'on pourra faire passer par les extrémités de toutes ces ordonnées sera la figure de la corde tendue, & chargée à chaque angle d'un poid M, & il sera en même tems le lieu géométrique des excursions des corps élastiques M, disposés dans la même ligne droite AB, selon ce qu'on a démontré dans les chapitres précédens.

Il est d'abord évident que la formule qui donne la valeur de y^μ est composée d'une suite de formules telles que

$$A \text{ fin. } \frac{s\mu\pi}{2m} \times \text{cof. } (2t\sqrt{e} \times \text{fin. } \frac{s\pi}{4m})$$

$$+ \frac{B \text{ fin. } \frac{s\mu\pi}{2m} \times \text{fin. } (2t\sqrt{e} \times \text{fin. } \frac{s\pi}{4m})}{\text{fin. } \frac{s\pi}{4m}}$$

que je dénoterai dorénavant par φ^μ; A & B font des constantes qui dépandent du premier état du sistème des corps, & s exprime un nombre quelconque dans la suite naturelle 1, 2, 3, ... $m - 1$; ainsi si l'on construit un nombre $m - 1$ de poligones qui répondent tous à cette expression générale en y supposant s successivément égal à 1, 2, 3, *&c.* jusqu'à $m - 1$, & qu'on prenne

prenne le premier pour axe du second, le second pour axe du troisiéme, & ainsi de suite, le dernier qui sera formé sur tous les autres contiendra les vraies valeurs de toutes les variables y; d'où l'on voit que les mouvemens rectilignes des corps qui parcourent les espaces y^{I}, y^{II}, y^{III}, *&c.* pourront être censés composés d'autant de mouvemens particuliers qu'il y a de corps mobiles.

Examinons de plus près la composition de ces mouvemens.

29. Soit posé $\varphi^{\mu} = 0$, l'on aura les deux équations sin. $\frac{s\mu\pi}{2m} = 0$, & $\frac{A \text{ cos. } (2t\sqrt{e} \times \text{sin. } \frac{s\pi}{4m}) + B \text{ sin. } (2t\sqrt{e} \times \text{sin. } \frac{s\pi}{4m})}{\text{sin. } \frac{s\pi}{4m}} = 0$, qui détermineront les points, où chacun des poligones simples pourra couper son propre axe. Il est visible que la premiére aura lieu toutes les fois que $\frac{s\mu}{m}$ sera égal à zero, ou à un nombre entier quelconque; soit donc k un tel nombre, on aura $\frac{s\mu}{m} = k$, & $\mu = \frac{km}{s}$, laquelle valeur de μ satisfera toujours quel que soit le tems t.

Soit $s = 1$, l'on aura $\mu = km$, $= 0$, $= m$, $= 2m$, *&c.*, d'où il s'ensuit que le poligone ne pourra rencontrer l'axe *AB* que dans ses deux extrémités *A* & *B*, il sera donc tout au dessus, ou au dessous de lui comme l'on voit (Fig. 7.).

Soit $s = 2$ l'on aura $\mu = \frac{km}{2} = 0$, $= \frac{m}{2} = m$; *&c.* le poligone coupera donc l'axe au milieu *C*, & il aura par conséquent une moitié au dessus, & l'autre au dessous, comme dans la (Fig. 8.)

Soit

Soit $s = 3$, l'on aura $\mu = \frac{km}{3}, = 0, = \frac{m}{3}, = \frac{2}{m}, = m$ &c. Et le poligone rencontrera l'axe deux fois, & le divisera en trois parties égales, il aura donc une figure semblable à celle qu'on voit (Fig. 9.), & ainsi de suite. D'où l'on conclura que les poligones auront toujours autant de ventres d'égale longueur qu'il y a d'unités dans le nombre s.

30. Présentement si l'on s'attache à la seconde équation on trouvera en la réduisant, $\sin.\ (2t\sqrt{e} \times \sin.\ \frac{s\pi}{4m})$
$= \frac{A \sin.\ \frac{s\pi}{4m}}{\sqrt{(B^2 + A^2 [\sin.\ \frac{s\pi}{4m}]^2)}}$ Posons pour abréger
$\frac{A \sin.\ \frac{s\pi}{4m}}{\sqrt{(B^2 + A^2 [\sin.\ \frac{s\pi}{4m}]^2)}} = Z$, on en tirera $2t\sqrt{e} \sin.\ \frac{s\pi}{4m}$
$= \text{Arc.} (\sin.\ Z)$, & $t = \frac{\text{Arc.} (\sin.\ Z)}{2\sqrt{e} \sin.\ \frac{s\pi}{4m}}$. Equation qui pourra être vraie quel que soit le nombre μ, parceque il n'y entre point; d'où il suit que les poligones ne peuvent jamais couper leurs axes en d'autres points, que dans ceux que nous avons déterminé ci-dessus, à moins qu'ils ne se confondent entiérement avec les axes mêmes, ce qui arrivera toutes les fois, que t aura la valeur assignée. Or comme il y a une infinité d'Arcs qui répondent tous aux mêmes sinus, la quantité t pourra aussi recevoir une infinité de valeurs. Pour les trouver soit θ le moindre Arc qui répond au sinus Z, & k un nombre quelconque entier, on aura généralement

$t =$

$$t = \frac{k\pi + \theta}{2\sqrt{e}\ \text{fin.}\ \frac{s\pi}{4m}},\ \text{où encore}\ t = \frac{(2k+1)\frac{\pi}{2} - \theta}{2\sqrt{e}\ \text{fin.}\ \frac{s\pi}{4m}}$$

il résulte donc de cette formule qu'après que le poligone se sera pour la premiére fois étendu en ligne droite, il retournera dans cet état à chaque intervalle de tems exprimé par $\frac{\pi}{2\sqrt{e}\ \text{fin.}\ \frac{s\pi}{4m}}$, qu'on devra par conséquent regarder comme le tems d'une oscillation entiére, d'où l'on voit que ces tems, toutes choses d'ailleurs égales, seront en raison inverse de fin. $\frac{s\pi}{4m}$, donc le tems d'une vibration pour la premiére figure sera à celui de la seconde, de la troisiéme, &c. comme fin. $\frac{\pi}{2m}$ à fin. $\frac{\pi}{4m}$; comme fin. $\frac{3\pi}{4m}$ à fin. $\frac{\pi}{4m}$, & ainsi de suite.

31. Les loix des mouvemens de chacun des poligones simples, nous feront aisément connoître par leur combinaison ceux du poligone composé. Nous venons de voir que le premier poligone qui a pour axe la droite *AB* n'a qu'un seul ventre, & que ses vibrations s'achévent dans un tems proportionel à $\frac{1}{\text{fin.}\ \frac{\pi}{4m}}$; que le second qui a pour axe celui-ci, contient deux ventres, & qu'il emploie dans chaque vibration un tems proportionel à $\frac{1}{\text{fin.}\ \frac{\pi}{2m}}$ & ainsi de suite. Il s'ensuit de-là, que, puisque ces tems sont presque toujours incommensurables entr'eux, il arrivera très-rarement que le poligone composé s'étende

tout en ligne droite ; c'est pourquoi ses vibrations paroîtront tout-à-fait irréguliéres, quoiqu'elles soient composées d'un nombre de vibrations simples, réguliéres & isocrones en elles mêmes.

32. Cette théorie générale que nous avons immédiatement déduit de nos formules, appliquée aux mouvemens des cordes vibrantes est la même que Mr. Daniel Bernoulli a inventé sur ce sujet, comme on l'a exposé dans le Chapitre III. ; si donc ce grand Homme a pû croire qu'une solution purement analitique étoit en elle même incapable de faire connoître la véritable nature de ces mouvemens, ces recherches pourront ouvrir une route nouvelle pour faire des applications de calcul à des sujets qui n'en paroissoient pas susceptibles, & servir à perfectioner l'Analise. Au reste on ne peut trop estimer la sagacité, & la pénétration de ce célèbre Géomètre, qui par un pur examen sintétique de la question proposée est parvenu à réduire à des loix simples & générales des mouvemens qui semblent s'y refuser par leur nature.

33. Avant que d'abandonner cette matiére, examinons encore les cas, où les vibrations composées peuvent dévenir simples & réguliéres.

Il est visible que ceci arrivera toutes les fois que $y^\mu = \varphi^\mu$, savoir quand tous les termes exprimés généralement par φ^μ se réduiront à un seul quel qu'il soit. Soit s le quantiéme du terme restant, on aura par l'art. 27.

$$y^\mu = \frac{2}{m} \times P^s \text{ sin. } \frac{s\mu\pi}{2m} \times \text{cos.} \left(2tVe \times \text{sin.} \frac{s\pi}{4m}\right)$$

$$+ \frac{1}{mVe} \times \frac{Q^s \text{ sin. } \frac{s\mu\pi}{2m} \times \text{sin.} \left(2tVe \times \text{sin.} \frac{s\pi}{4m}\right)}{\text{sin.} \frac{s\pi}{4m}}$$

ensuite il faudra que $P^{\text{I}} = 0$; $P^{\text{II}} = 0$; $P^{\text{III}} = 0$ &c. jusqu'à P^{m-1}, excepté P^s ; & de même $Q^{\text{I}} = 0$; $Q^{\text{II}} = 0$; $Q^{\text{III}} = 0$ &c. jusqu'à Q^{m-1}, excepté Q^s ; d'où l'on

l'on tirera les conditions réquises dans le premier état du systême, afin que les vibrations des corps suivent les loix proposées. On aura donc ces deux équations

$$Y^{\mathrm{I}} \text{ fin. } \frac{\sigma\pi}{2m} + Y^{\mathrm{II}} \text{ fin. } \frac{2\sigma\pi}{2m} + Y^{\mathrm{III}} \text{ fin. } \frac{3\sigma\pi}{2m} + \&c.$$
$$+ Y^{m-1} \text{ fin. } (m-1)\frac{\sigma\pi}{2m} = 0$$

$$V^{\mathrm{I}} \text{ fin. } \frac{\sigma\pi}{2m} + V^{\mathrm{II}} \text{ fin. } \frac{2\sigma\pi}{2m} + V^{\mathrm{III}} \text{ fin. } \frac{3\sigma\pi}{2m} + \&c.$$
$$+ V^{m-1} \text{ fin. } (m-1)\frac{\sigma\pi}{2m} = 0$$

qui devront se vérifier quelque nombre qu'on pose au lieu de σ depuis 1, jusqu'à $m-1$, excepté s.

Que l'on compare maintenant cette équation avec celle de l'art. 24., il est évident qu'en substituant σ au lieu de λ, & s, au lieu de μ, les quantités Y & V seront déterminées de la même maniére que les quantités D; c'est pourquoi l'on trouvera généralement

$$Y^{\nu} = \pm \frac{L}{2^{m-2}} \times \frac{\text{fin. } \frac{\nu s\pi}{2m}}{\text{fin. } \frac{s\pi}{2m}}, \& V^{\nu} = \pm \frac{L^{\mathrm{I}}}{2^{m-2}} \times \frac{\text{fin. } \frac{\nu s\pi}{2m}}{\text{fin. } \frac{s\pi}{2m}}$$

où L, & L^{I} sont deux constantes arbitraires, qu'on pourra déterminer par la valeur de deux termes quelconques de la suite des Y & des V. Supposant donc que les deux premiéres quantités Y & V soient données, l'on aura $\frac{L}{2^{m-2}} = Y$, & $\frac{L^{\mathrm{I}}}{2^{m-2}} = V$; d'où l'on tire enfin

$$Y^{\nu} = \pm Y \frac{\text{fin. } \frac{\nu s\pi}{2m}}{\text{fin. } \frac{s\pi}{2m}}, V^{\nu} = \pm V. \frac{\text{fin. } \frac{\nu s\pi}{2m}}{\text{fin. } \frac{s\pi}{2m}}$$ le signe

supérieur répond à s impair, & l'inférieur à s pair.

 Telle

Telles font les valeurs qu'il faudra donner d'abord aux viteffes, & aux éloignemens des corps, afin que le fiftème fouffre des vibrations fimples & réguliéres, fuivant les loix de l'efpèce s^{me} qui contient s ventres, & dont le tems d'une ofcillation entiére eft toujours exprimé par $\frac{\pi}{2\sqrt{e}\ \text{fin.}\ \frac{s\pi}{4m}}$. L'on peut prendre dans ces formules le nombre s égal à 1, à 2, à 3, &c. jufqu'à $m - 1$, d'où il s'enfuit qu'on peut donner à tout le fiftème autant d'arrangemens différens, qui néanmoins feront tous propres à produire tant le fincronifme, que l'ifocronifme des corps.

Ce problême a été déja réfolu par quelques Géomètres dans le cas d'un nombre de corps déterminé, mais la route qu'ils ont pris les a toujours conduit à des équations d'un dégré égal au nombre des corps mobiles, dont il falloit par conféquent chercher les racines dans chaque cas particulier; je ne crois pas qu'on ait jamais donné pour cela une formule générale, telle que nous venons de la trouver.

CHAPITRE V.

Analise du cas, où le nombre des corps mobiles est infini.

34. La théorie du mélange des vibrations simples & réguliéres que nous venons d'établir découle de la forme même des équations trouvées. Or cette forme subsistera toujours, tandis que le nombre des corps mobiles sera fini, savoir quand m sera un nombre fini, mais sera-t-il aussi vrai que la supposition de m infini, ne défigure pas, pour ainsi dire, l'équation, & n'en altére pas éntiérement la forme? c'est ce que nous allons examiner dans ce chapitre.

Il est évident qu'en faisant $m = \infty$. les angles $\frac{\pi}{4m}$, $\frac{2\pi}{4m}$, $\frac{3\pi}{4m}$ &c. deviendront infiniment petits, & que leurs sinus ne différeront pas des Arcs qui leur appartiennent; ainsi l'on aura, $\sin.\frac{\pi}{4m} = \frac{\pi}{4m}$; $\sin.\frac{2\pi}{4m} = \frac{2\pi}{4m}$; $\sin.\frac{3\pi}{4m} = \frac{3\pi}{4m}$ &c. donc la formule qui donne la valeur de y^{μ} se changera en celle-ci.

$$y^{\mu} = \frac{2}{m} \times P^{1} \sin.\frac{\mu\pi}{2m} \times \cos.\frac{\pi . t\sqrt{e}}{2m}$$

$$+ \frac{2}{m} \times P^{11} \sin.\frac{2\mu\pi}{2m} \times \cos.\frac{2\pi t\sqrt{e}}{2m}$$

$$+ \frac{2}{m} \times P^{111} \sin.\frac{3\mu\pi}{2m} \times \cos.\frac{3\pi t\sqrt{e}}{2m}$$

$+$ &c. à l'infini

$$+ \frac{4}{\pi\sqrt{e}} \times Q^{1} \sin.\frac{\mu\pi}{2m} \times \sin.\frac{\pi t\sqrt{e}}{2m}$$

$+$

$$+\frac{4}{2\pi\sqrt{e}}\times Q^{II}\,\text{fin.}\,\frac{2\mu\pi}{2m}\times\text{fin.}\,\frac{2\pi t\sqrt{e}}{2m}$$

$$+\frac{4}{3\pi\sqrt{e}}\times Q^{III}\,\text{fin.}\,\frac{3\pi\mu}{2m}\times\text{fin.}\,\frac{3\pi t\sqrt{e}}{2m}$$

$+$ &c. à l'infini

l'on aura de même dans ce cas

$$u^{\mu}=-\frac{\pi\sqrt{e}}{m^2}\times P^{I}\,\text{fin.}\,\frac{\mu\pi}{2m}\times\text{fin.}\,\frac{\pi t\sqrt{e}}{2m}$$

$$-\frac{2\pi\sqrt{e}}{m^2}\times P^{II}\,\text{fin.}\,\frac{2\mu\pi}{2m}\times\text{fin.}\,\frac{2\pi t\sqrt{e}}{2m}$$

$$-\frac{3\pi\sqrt{e}}{m^2}\times P^{III}\,\text{fin.}\,\frac{3\mu\pi}{2m}\times\text{fin.}\,\frac{3\pi t\sqrt{e}}{2m}$$

$-$ &c. à l'infini

$$+\frac{2}{m}\times Q^{I}\,\text{fin.}\,\frac{\mu\pi}{2m}\times\text{cof.}\,\frac{\pi t\sqrt{e}}{2m}$$

$$+\frac{2}{m}\times Q^{II}\,\text{fin.}\,\frac{2\mu\pi}{2m}\times\text{cof.}\,\frac{2\pi t\sqrt{e}}{2m}$$

$$+\frac{2}{m}\times Q^{III}\,\text{fin.}\,\frac{3\mu\pi}{2m}\times\text{cof.}\,\frac{3\pi t\sqrt{e}}{2m}$$

$+$ &c. à l'infini

35. Soient infiniment petites les maffes M des corps, en forte que leur fomme foit finie, & $= S$, on aura $m = \frac{S}{M}$, de plus fi a exprime la longueur de l'axe AB, on aura encore $m = \frac{a}{r}$, d'où $\frac{a}{r} = \frac{S}{M}$, & $r = \frac{aM}{S}$, donc la quantité e qui eft $= \frac{2Eh}{MT^2r}$ (art. 19.) deviendra $= \frac{2EhS}{T^2M^2a}$, & par conféquent $\frac{\sqrt{e}}{m} = \frac{1}{TMm}\sqrt{\left(\frac{2EhS}{a}\right)}$;

on

ou bien puisque $m \times M = S$, il sera $\frac{V e}{m} = \frac{1}{T} \sqrt{\left(\frac{2Eh}{aS}\right)}$ qui est une quantité finie, & toute connuë, qu'on supposera pour abréger $= \frac{H}{T}$.

36. Supposons que le rapport des nombres m, & μ soit celui de $a : x$; x exprimera l'abscisse dans l'axe AB, a laquelle repondra l'ordonnée y^{μ}, de même que la vitesse u^{μ}, l'on aura donc $\frac{\mu}{m} = \frac{x}{a}$; & faisant de plus dx constante, & égale à r, on aura $\frac{a}{dx} = m$; toutes ces valeurs substituées dans les formules ci-dessus l'on obtiendra généralement

$$
\begin{aligned}
y = {} & \frac{2\,dx}{a} \times P^{\text{I}} \text{ sin. } \frac{\pi x}{2a} \times \text{cos. } \frac{\pi H t}{2T} \\
& + \frac{2\,dx}{a} \times P^{\text{II}} \text{ sin. } \frac{2\pi x}{2a} \times \text{cos. } \frac{2\pi H t}{2T} \\
& + \frac{2\,dx}{a} \times P^{\text{III}} \text{ sin. } \frac{3\pi x}{2a} \times \text{cos. } \frac{3\pi H t}{2T} \\
& + \text{\&c. à l'infini} \\
& + \frac{4T\,dx}{\pi H a} \times Q^{\text{I}} \text{ sin. } \frac{\pi x}{2a} \times \text{sin. } \frac{\pi H t}{2T} \\
& + \frac{4T\,dx}{2\pi H a} \times Q^{\text{II}} \text{ sin. } \frac{2\pi x}{2a} \times \text{sin. } \frac{2\pi H t}{2T} \\
& + \frac{4T\,dx}{3\pi H a} \times Q^{\text{III}} \text{ sin. } \frac{3\pi x}{2a} \times \text{sin. } \frac{3\pi H t}{2T} \\
& + \text{\&c. à l'infini}
\end{aligned}
$$

& de même

$$
u = - \frac{\pi H\,dx}{aT} \times P^{\text{I}} \text{ sin. } \frac{\pi x}{2a} \times \text{sin. } \frac{\pi H t}{2T}
$$

$- 2\pi H d x$

$$-\frac{2\pi H dx}{aT}\times P^{II}\,\text{fin.}\,\frac{2\pi x}{2a}\times\text{fin.}\,\frac{2\pi Ht}{2T}$$

$$-\frac{3\pi H dx}{aT}\times P^{III}\,\text{fin.}\,\frac{3\pi x}{2a}\times\text{fin.}\,\frac{3\pi Ht}{2T}$$

— *&c.* à l' infini

$$+\frac{2dx}{a}\times Q^{I}\,\text{fin.}\,\frac{\pi x}{2a}\times\text{cof.}\,\frac{\pi Ht}{2T}$$

$$+\frac{2dx}{a}\times Q^{II}\,\text{fin.}\,\frac{2\pi x}{2a}\times\text{cof.}\,\frac{2\pi Ht}{2T}$$

$$+\frac{2dx}{a}\times Q^{III}\,\text{fin.}\,\frac{3\pi x}{2a}\times\text{cof.}\,\frac{3\pi Ht}{2T}$$

+ *&c.* à l' infini.

37. Préfentement il faut fubftituer dans ces formules les expreffions des quantités P^{I}, P^{II}, P^{III} *&c.* Q^{I}, Q^{II}, Q^{III} *&c.* d' où en ordonnant les termes par les quantités connues Y^{I}, Y^{II}, Y^{III} *&c.* V^{I}, V^{II}, V^{III} *&c.* on trouvera autant de fuites infinies, dont chacune fera multipliée par une de ces quantités.

Soit $X : a$ la raifon générale des expofans des Y & des V au nombre m, X dénotera la partie de l'axe qui leur eft correfpondante dans le premier état du fiftème; donc fi l'on emploie le figne intégral $\int$ pour exprimer la fomme de toutes ces fuites, on aura

$$y = \frac{2}{a}\int dx\,Y\,\Big(\text{fin.}\,\frac{\pi X}{2a}\times\text{fin.}\,\frac{\pi x}{2a}\times\text{cof.}\,\frac{\pi Ht}{2T}$$

$$+\,\text{fin.}\,\frac{2\pi X}{2a}\times\text{fin.}\,\frac{2\pi x}{2a}\times\text{cof.}\,\frac{2\pi Ht}{2T}$$

$$+\,\text{fin.}\,\frac{3\pi X}{2a}\times\text{fin.}\,\frac{3\pi x}{2a}\times\text{cof.}\,\frac{3\pi Ht}{2T}$$

$$+\ \&c.\ \text{à l' infini}\Big)$$

+ 4 T

$$+ \frac{4T}{\pi H a} \int dx V \left(\text{sin.} \frac{\pi X}{2a} \times \text{sin.} \frac{\pi x}{2a} \times \text{sin.} \frac{\pi H t}{2T} \right.$$
$$+ \frac{1}{2} \text{sin.} \frac{2\pi X}{2a} \times \text{sin.} \frac{2\pi x}{2a} \times \text{sin.} \frac{2\pi H t}{2T}$$
$$+ \frac{1}{3} \text{sin.} \frac{3\pi X}{2a} \times \text{sin.} \frac{3\pi x}{2a} \times \text{sin.} \frac{3\pi H t}{2T}$$
$$\left. + \&c. \text{ à l'infini} \right)$$

& de même pour u

$$u = - \frac{\pi H}{a T} \int dx Y \left(\text{sin.} \frac{\pi X}{2a} \times \text{sin.} \frac{\pi x}{2a} \times \text{sin.} \frac{\pi H t}{2T} \right.$$
$$+ 2 \text{ sin.} \frac{2\pi X}{2a} \times \text{sin.} \frac{2\pi x}{2a} \times \text{sin.} \frac{2\pi H t}{2T}$$
$$+ 3 \text{ sin.} \frac{3\pi X}{2a} \times \text{sin.} \frac{3\pi x}{2a} \times \text{sin.} \frac{3\pi H t}{2T}$$
$$\left. + \&c. \text{ à l'infini} \right).$$

$$+ \frac{2}{a} \int dx V \left(\text{sin.} \frac{\pi X}{2a} \times \text{sin.} \frac{\pi x}{2a} \times \text{sin.} \frac{\pi H t}{2T} \right.$$
$$+ \text{sin.} \frac{2\pi X}{2a} \times \text{sin.} \frac{2\pi x}{2a} \times \text{cos.} \frac{2\pi H t}{2T}$$
$$+ \text{sin.} \frac{3\pi X}{2a} \times \text{sin.} \frac{3\pi x}{2a} \times \text{cos.} \frac{3\pi H t}{2T}$$
$$\left. + \&c. \text{ à l'infini} \right),$$

où il eſt à remarquer que les intégrations doivent ſe faire en ſuppoſant X, Y, & V variables, & t, & x conſtantes.

38. Si on reflèchit maintenant ſur ces formules, on s'appercevra, que la premiere partie de l'expreſſion de y, & la ſeconde partie de l'expreſſion de u qui ne différent entr'elles, que par rapport aux quantités Y & V ſeront ſommables au moyen de la formule trouvée (art. 25.). Qu'on ſuppoſe donc, pour ſimplifier le calcul, que les

 quan-

quantités V s'évanouissent dans la formule de y, & les quantités Y dans celle de u, ce qui réduit le problême aux seuls cas considérés jusqu'à présent dans les cordes vibrantes ; & on pourra se contenter de faire le calcul pour la valeur de y, puisque en changeant simplement les Y en V on obtiendra tout de suite celle de u. Je raméne d'abord l'expression $\sin.\frac{\pi x}{2a} \times \cos.\frac{\pi H t}{2T}$ à celle-ci $\dfrac{\sin.\frac{\pi}{2}\left(\frac{x}{a}+\frac{Ht}{T}\right)+\sin.\frac{\pi}{2}\left(\frac{x}{a}-\frac{Ht}{T}\right)}{2}$, & en opérant de la même maniére sur toutes les autres je change la formule en

$$y = \frac{1}{a}\int dx\,Y\Big(\sin.\frac{\pi X}{2a}\times\sin.\frac{\pi}{2}\left(\frac{x}{a}+\frac{Ht}{T}\right)$$
$$+\sin.\frac{2\pi X}{2a}\times\sin.\frac{2\pi}{2}\left(\frac{x}{a}+\frac{Ht}{T}\right)$$
$$+\sin.\frac{3\pi X}{2a}\times\sin.\frac{3\pi}{2}\left(\frac{x}{a}+\frac{Ht}{T}\right)$$
$$+\ \&c.\ \text{à l'infini}\Big)$$
$$+\frac{1}{a}\int dx\,V\Big(\sin.\frac{\pi X}{2a}\times\sin.\frac{\pi}{2}\left(\frac{x}{a}-\frac{Ht}{T}\right)$$
$$+\sin.\frac{2\pi X}{2a}\times\sin.\frac{2\pi}{2}\left(\frac{x}{a}-\frac{Ht}{T}\right)$$
$$+\sin.\frac{3\pi X}{2a}\times\sin.\frac{3\pi}{2}\left(\frac{x}{a}-\frac{Ht}{T}\right)$$
$$+\ \&c.\ \text{à l'infini}\Big).$$

Or si l'on met dans la formule de l'art. 25. au lieu des quantités D leurs valeurs $\pm\frac{L}{[illegible]}\times\dfrac{\sin.\frac{r\mu\pi}{2m}}{\sin.\frac{\mu\pi}{2m}}$ & qu'on mul-

multiplie tout par 2^{m-1} fin. $\frac{\mu\pi}{2m}$, on trouve généralement

$$\text{fin.}\ \frac{\mu\pi}{2m} \times \text{fin.}\ \frac{\lambda\pi}{2m} + \text{fin.}\ \frac{2\mu\pi}{2m} \times \text{fin.}\ \frac{2\lambda\pi}{2m} + \text{fin.}\ \frac{3\mu\pi}{2m} \times \text{fin.}\ \frac{3\lambda\pi}{2m} + \&c. + \text{fin.}\ (m-1)\frac{\mu\pi}{2m} \times \text{fin.}\ (m-1)\frac{\lambda\pi}{2m}$$

$$= \pm \frac{1}{2} \frac{\text{fin.}\ \frac{\mu\pi}{2m} \times \text{fin.}\ \frac{\lambda\pi}{2}}{\text{cof.}\ \frac{\lambda\pi}{2m} - \text{cof.}\ \frac{\mu\pi}{2m}},$$ où le figne + a lieu, lorfque μ eft impair, & le figne − lorfqu'il eft pair, donc fi l'on pofe $\frac{\mu}{m} = \frac{X}{a}$, & $\frac{\lambda}{m} = \frac{x}{a} \pm \frac{H}{T}$, il en réfultera

$$y = \pm \frac{1}{2a} \int \frac{dxY\,\text{fin.}\ \frac{\pi X}{2a} \times \text{fin.}\ \frac{\pi}{2}\left(\frac{mx}{a} + \frac{mHt}{T}\right)}{\text{cof.}\ \frac{\pi}{2}\left(\frac{x}{a} + \frac{Ht}{T}\right) - \text{cof.}\ \frac{\pi X}{2a}}$$

$$\pm \frac{1}{2a} \int \frac{dxY\,\text{fin.}\ \frac{\pi X}{2a} \times \text{fin.}\ \frac{\pi}{2}\left(\frac{mx}{a} - \frac{mHt}{T}\right)}{\text{cof.}\ \frac{\pi}{2}\left(\frac{x}{a} - \frac{Ht}{T}\right) - \text{cof.}\ \frac{\pi X}{2a}}$$

Or puifque m eft infini, $m\left(\frac{x}{a} \pm \frac{Ht}{T}\right)$ fera toujours un nombre entier quels que foient x & t, donc l'on aura fin. $\frac{\pi}{2}\left(\frac{mx}{a} \pm \frac{mHt}{T}\right) = 0$, & par conféquent les ter-termes qui conftituent les intégrales exprimés par $\int$ s'évanouiront en général. Il y a pourtant un cas particulier à excepter, c'eft celui où $\frac{x}{a} + \frac{Ht}{T}$ dans la premiére intégrale, & $\frac{x}{a} - \frac{Ht}{T}$ dans la feconde deviennent $= 2s \pm \frac{X}{a}$, s dénotant un nombre quelconque entier pofitif,

ou négatif, car dans ces cas les dénominateurs cof. $\frac{\pi}{2}$ $(\frac{x}{a} + \frac{Ht}{T}) - \text{cof.} \frac{\pi X}{2a}$, & cof. $\frac{\pi}{2} (\frac{x}{a} - \frac{Ht}{T}) - \text{cof.} \frac{\pi X}{2a}$ deviennent égaux à zero, & les termes se trouvent exprimés par $\frac{0}{0}$. Pour en déterminer les vraies valeurs on prendra la différentielle des numérateurs, & des dénominateurs, en considérant $\frac{x}{a} + \frac{Ht}{T}$ dans la première formule, & $\frac{x}{a} - \frac{Ht}{T}$ dans la seconde pour les seules variables; on mettra ensuite à leur place la quantité $2s \pm \frac{X}{a}$; l'on trouvera donc en premier lieu

$$\frac{1}{2a} \int \frac{dxY \,\text{fin.}\, \frac{\pi X}{2a} \times \text{fin.}\, \frac{\pi}{2} (\frac{mx}{2a} + \frac{mHt}{T})}{\text{cof.}\, \frac{\pi}{2} (\frac{x}{a} + \frac{Ht}{T}) - \text{cof.}\, \frac{\pi X}{2a}} =$$

$$- \frac{m}{2a} \times \frac{dxY \,\text{fin.}\, \frac{\pi X}{2a} \times \text{cof.}\, \frac{\pi}{2} (2ms \pm \frac{mX}{a})}{\text{fin.}\, \frac{\pi}{2} (2s \pm \frac{X}{a})}.$$

Mais puisque $\frac{mX}{a}$ est un nombre infini $= \mu$ on a cof. $\frac{\pi}{2}$ $(2ms \pm \frac{mX}{a}) = \mp 1$, le signe supérieur répondant à μ impair, & l'inférieur à μ pair; l'on a de plus fin. $\frac{\pi}{2}$ $(2s \pm \frac{X}{a}) = \pm \text{fin.} \frac{\pi X}{2a}$, donc l'expression précedente se réduit à $\pm \frac{m dxY}{2a}$, ou bien puisque $a = m dx$ elle

devient

devient $\pm\frac{Y}{2}$, où Y eſt l'ordonnée qui répond l'abſciſſe X, ſavoir à l'abſciſſe $= \pm\left(x + \frac{aHt}{T} - 2sa\right)$ dans le premier état du ſiſtème, d'où l'on voit que cette ordonnée doit toujours être priſe avec le même ſigne que toute la quantité $x + \frac{aHt}{T} \pm 2sa$. Que l'on dénote cette ordonnée par $\varphi.\left(\pm\left[x + \frac{aHt}{T} - 2sa\right]\right)$; & que l'on dénote de même par $\varphi.\left(\pm\left[x - \frac{aHt}{T} - 2sa\right]\right)$ celle qui répond à l'abſciſſe $\pm\left(x - \frac{aHt}{T} - 2sa\right)$, & qu'on faſſe ſur la ſeconde partie de l'expreſſion générale de y, des opérations ſemblables à celle qu'on a pratiqué ſur la premiére, on trouvera enfin

$$y = \frac{\varphi.\left(\pm\left[x + \frac{aHt}{T} - 2sa\right]\right) + \varphi.\left(\pm\left[x - \frac{aHt}{T} - 2sa\right]\right)}{2}$$

39. Soit (Fig. 5.) AB l'axe, & AeB la courbe qui repréſente le premier état du ſiſtème dans le cas où le nombre des corps mobiles eſt infini, on trouvera la figure de cette courbe pour un tems quelconque t, en ordonnant à une abſciſſe quelconque x la quantité y égale à la moitié de la ſomme des appliquées qui répondent aux abſciſſes $\pm\left(x + \frac{aHt}{T} - 2sa\right)$, & $\pm\left(x - \frac{aHt}{T} - 2sa\right)$ dans cette premiére courbe donnée. A l'égard des ſignes ambigus, & du nombre indéterminé s, on remarquera, que puiſque l'axe AB eſt d'une longueur donnée a, il faut que les abſciſſes qu'on y doit prendre ne ſurpaſſent pas la quantité a, & de plus qu'elles ſoient toujours poſitives, & ces conditions ſuffiront pour déterminer tout-à-fait chacune des abſciſſes en queſtion.

Si

Si $x + \frac{aHt}{T}$ est moindre que a, on supposera $s = 0$, & on prendra le signe $+$, & l'ordonnée sera positive.

Si $x + \frac{aHt}{T}$ est plus grand que a mais moindre que $2a$, on fera $s = 1$, & on prendra le signe $-$, l'on aura donc l'abscisse $= 2a - x - \frac{aHt}{T}$, & l'ordonnée devra être prise négative.

Si $x + \frac{aHt}{T}$ devient plus grand que $2a$ mais moindre que $3a$, on fera $s = 1$; & on prendra le signe $+$, l'abscisse sera donc dans ce cas $x + \frac{aHt}{T} - 2a$, & l'ordonnée devra être de nouveau positive.

Si $x + \frac{aHt}{T}$ se trouve plus grand que $3a$ mais moindre que $4a$, on fera $s = 2$, & on prendra le signe $-$, ainsi l'abscisse deviendra $4a - (x + \frac{aHt}{T})$ & l'ordonnée correspondente devra être prise négativement, & ainsi de suite.

Par un raisonnement semblable, on trouvera que lorsque $x - \frac{aHt}{T}$ est positif, l'on doit faire $s = 0$; & qu'il faut emploier le signe $+$, ce qui donne l'ordonnée positive.

Si $x - \frac{aHt}{T}$ devient négatif mais moindre que a, on supposera $s = 0$, & on prendra le signe $-$; l'on aura ainsi l'abscisse positive $-(x - \frac{aHt}{T})$ & l'ordonnée devra être prise négativement.

Si $x - \frac{aHt}{T}$ étant négatif eſt encore plus grand que $2a$ mais moindre que $3a$, on fera dans ce cas $s = -1$; & on prendra le ſigne $-$, ainſi l'on obtiendra l'abſciſſe poſitive $-(x - \frac{aHt}{T}) - 2a$, & l'ordonnée devra être priſe négativement.

Si $x - \frac{aHt}{T}$ devient plus grand que $3a$ mais moindre que $4a$, on continuera à faire $s = -1$, & on prendra de nouveau le ſigne $+$, ce qui donnera l'abſciſſe poſitive $4a + x - \frac{aHt}{T}$, & l'ordonnée devra être encore poſitive; & ainſi de ſuite.

L'on voit aſſés par tous ces cas particuliers que nous venons de développer, que quelle que ſoit la longueur de l'abſciſſe, il ſera toujours poſſible de la réduire en ſorte qu'elle ne ſurpaſſe plus l'axe donné *AB*. On pourra ſimplifier encore cette réduction, en ſuppoſant que les abſciſſes données, ſoient repliées (pour ainſi dire) ſur l'axe une, ou pluſieurs fois, ſelon qu'elles ſe trouvent plus, ou moins excédentes, & les ordonnées devront enſuite être priſes alternativement poſitives, & négatives ſelon les loix ci-deſſus établies. Mais ſi l'on veut avoir une conſtruction tout-à-fait ſimple & générale, on pourra la déduire aiſément de la maniére ſuivante (Fig. 10.). Aiant tracé la courbe initiale *ANB* qu'on répéte ſa deſcription de part & d'autre à l'infini, en la poſant alternativement au deſſus, & au deſſous de l'axe, de ſorte que les mêmes branches ſoient liées entr'elles par les mêmes extrémités. Conſidérant la courbe ainſi engendrée comme une courbe unique & continue, on prendra dans l'axe *AB* qui s'étend à l'infini de part & d'autre toutes les abſciſſes qu'on voudra, ſans s'embaraſſer qu'elles ſoient négatives, ou plus grandes

que

que a, ainsi la demisomme des ordonnés qui se trouveront répondre aux abscisses $x + \frac{aHt}{T}$, & $x - \frac{aHt}{T}$, quelle que soit la valeur de x & de t, donnera toujours la vraie ordonnée qui convient à l'abscisse x après le tems t.

40. Nous avons supposé $H = \sqrt{(\frac{2Eh}{aS})}$ (art. 35.) Or dans le cas de la corde vibrante E exprime le poid qui tend la corde a sa longueur, & S son poid total; (art. 9. & 35.), on aura donc $H^2 = \frac{T^2 c}{a^2}$ (art. 12.), & par conséquent $\frac{aH}{T} = \sqrt{c}$; & les ordonnées, dont on doit prendre la demisomme répondront aux abscisses $x + t\sqrt{c}$, & $x - t\sqrt{c}$. Nous aurons donc par ce moien la construction de la figure que forme une corde tendue pour un tems quelconque t en cas qu'elle ait été d'abord forcée de prendre une figure quelconque donnée, & qu'ensuite on l'ait relaché tout-à-coup, & cette construction est évidemment la même que Mr. Euler a inventée sur la même hypothèse.

Voila donc la théorie de ce grand Géomètre mise hors de toute atteinte, & établie sur des Principes directs & lumineux, qui ne tiennent en aucune façon à la loi de continuité que demande Mr. D'Alembert; voila encore comment il peut se faire que la même formule qui a servi pour appuier & démontrer la théorie de Mr. Bernoulli sur le mélange des vibrations isocrones, lorsque le nombre des corps mobiles étoit finis, nous en dévoile l'insuffisance dans le cas où le nombre de ces corps devient infini. En effet le changement que subit la formule en passant d'un cas dans l'autre, est tel que les mouvemens simples qui composoient les mouvemens absolus de tout le sistème s'annéantissent pour la plus part, & que ceux qui restent

se

fe défigurent & s'altérent de façon qu'ils deviennent abfolument méconnoiffables. Il eft vraiment facheux qu'une théorie auffi ingénieufe, & qui auroit pû fans doute jetter des grandes lumiéres fur des matiéres également obfcures qu'importantes, fe trouve démentie dans le cas principal qui eft celui, auquel fe rapportent tous les petits mouvemens réciproques qui ont lieu dans la nature.

41. Si l'on veut que la corde foit étendue en ligne droite au commencement de fon mouvement, & que tous fes points reçoivent en cet état des viteffes quelconques, on fuppofera que les ordonnées à la courbe ne repréfentent plus les premiers éloignemens de points de la corde de l'axe, mais les viteffes des mêmes points au premier inftant; & les courbes qu'on trouvera pour les inftants fuivans donneront de la même maniére leurs viteffes fuivantes (art. 38.).

CHAPITRE VI.

Refléxions fur les calculs précédens.

42. LA méthode que j'ai emploié dans le Chapitre III. eft à la vérité un peu longue, & fort compliquée; cependant elle eft, fi je ne me trompe, l'unique qui puiffe conduire à une folution directe, & générale, telle que nous nous fommes propofé.

Quoique l'intégration des équations différentielles s'achêve fort aifément par l'ingénieufe méthode de Mr. D'Alembert, cependant il eft clair qu'on eft encore après cela beaucoup éloigné du but principal, car il s'agit de plus de tirer d'un nombre indéfini d'équations autant d'incon-

 nues,

nues, & de les exprimer toutes par une même formule générale. La difficulté de cette opération n'à pas ſans doute échapé au ſavant Géomètre, dont nous venons de faire mention; car aiant propoſé à réſoudre le problême des mouvemens des cordes vibrantes, en les regardant comme des fils extenſibles chargés de pluſieurs petits poids, il s'eſt contenté de dire qu'on auroit toujours pû trouver leurs vibrations *à peu près* (Voiés l'art. 44. de ſon Mémoire cité ci-deſſus).

Il ſeroit à ſouhaiter que l'Analiſe qui a réuſſi dans ce cas pût également s'appliquer à tous les autres qui dépendent de la réſolution d'un nombre indéfini d'équations différentielles toutes ſemblables entr'elles, & où les changeantes ne montent qu'à la premiére dimenſion; puiſqu'il eſt facile de démontrer que tous les petits mouvemens réciproques qui peuvent avoir lieu dans un ſiſtème quelconque de corps ſemblables, qui agiſſent les uns ſur les autres tous d'une même maniére, ſont néceſſairement contenus dans de telles équations. Nous ſerions par-là en état de ſuivre les actions de la nature de beaucoup plus près, qu'on n'a oſé le faire juſqu'à préſent.

J'ai déja tenté une ſolution générale du problême des vibrations des cordes élaſtiques, & des chaines péſantes; mais étant maintenant fort preſſé ſur l'impreſſion de cette piéce, & aiant d'ailleurs quelques autres occupations indiſpenſables, je ne puis pas pouſſer aſſès loin ces recherches, c'eſt pourquoi je me reſerve à traiter ce ſujet dans une autre occaſion.

Au reſte ſi on ſuppoſe dans notre cas que les corps ſe meuvent dans un milieu, dont la réſiſtance ſoit proportionelle à $\varepsilon u + \alpha$, ε & α dénotant des conſtantes quelconques, la double intégration des équations différentielles réuſſira de même; & ſi les quantités ε & α ſont aſſès petites par rapport à la quantité e, on pourra encore

achever

achever le calcul par un procédé semblable à celui que nous avons exposé plus haut. Cette Analise pourroit être à la vérité de quelque utilité dans la recherche de la diminution du son, mais ce seroit s'écarter trop de l'objet principal que de la vouloir exposer ici tout au long.

43. La construction que nous avons trouvé dans le chapitre précédent pour le cas, où le nombre des corps mobiles est infini, est fondée entiérement sur ce qu'une suite infinie de produits de deux sinus, dont les Arcs croissent en progression arithmétique est toujours égale à zero, excepté dans le cas, où les sinus devenant égaux la suite donnée se change en une suite des quarrés des mêmes sinus. Quoique cette vérité découle immédiatement de la formule, que nous avons trouvé pour exprimer la somme d'une telle suite, cependant comme c'est-là un des points principaux de notre Analise, il ne sera pas hors de propos de démontrer encore la même proposition d'une autre maniére, qui soit & plus directe, & plus lumineuse.

Soit proposée la suite infinie

$$\text{fin.}\ \varphi \times \text{fin.}\ \theta + \text{fin.}\ 2\ \varphi \times \text{fin.}\ 2\ \theta + \text{fin.}\ 3\ \varphi \times \text{fin.}\ 3\ \theta + \&c.$$

si l'on développe chaque terme par les téorèmes de la multiplication des angles, on aura les deux series

$$\frac{\text{cof.}\ (\varphi - \theta) + \text{cof.}\ 2\ (\varphi - \theta) + \text{cof.}\ 3\ (\varphi - \theta) + \&c.}{2}$$

$$-\frac{\text{cof.}\ (\varphi + \theta) + \text{cof.}\ 2\ (\varphi + \theta) + \text{cof.}\ 3\ (\varphi + \theta) + \&c.}{2}$$

dont chacune est sommable par la théorie des progressions géométriques. Supposons pour simplifier le calcul, que la serie dont on veut prendre la somme soit généralement $\text{cof.}\ x + \text{cof.}\ 2\ x + \text{cof.}\ 3\ x + \&c.$ On réduira d'abord chaque terme aux expressions imaginaires exponentielles, ainsi l'on obtiendra

$$\frac{e^{x\sqrt{-1}} + e^{2x\sqrt{-1}} + e^{3x\sqrt{-1}} + \&c.}{2}$$

$$+ \frac{e^{-x\sqrt{-1}} + e^{-2x\sqrt{-1}} + e^{-3x\sqrt{-1}} + \&c.}{2}$$

ces deux suites traitées comme deux progressions géométriques infinies, se changent par les règles connues en $\frac{e^{x\sqrt{-1}}}{2(1-e^{x\sqrt{-1}})} + \frac{e^{-x\sqrt{-1}}}{2(1-e^{-x\sqrt{-1}})}$, & réduisant au dénominateur commun $\frac{e^{x\sqrt{-1}} + e^{-x\sqrt{-1}} - 2}{2(2-e^{x\sqrt{-1}}-e^{-x\sqrt{-1}})}$, savoir $\frac{\text{cos}.\, x - 1}{2(1-\text{cos}.\, x)} = -\frac{1}{2}$, & telle est la valeur d'une suite quelconque infinie de cosinus, dont les Arcs croissent en progression arithmétique. En appliquant ceci à notre cas, on trouvera la somme des deux suites données $= -\frac{1}{4} + \frac{1}{4} = 0$, quelles que soient les valeurs des angles φ, & θ. Cependant lorsque $\theta = \varphi$, il est clair que les deux series se réduisent à $\frac{1 + 1 + 1 + 1 + \&c.}{2}$ $+ \frac{\text{cos}.\, 2\varphi + \text{cos}.\, 4\varphi + \text{cos}.\, 6\varphi + \&c.}{2}$. Si $m-1$ est le nombre des termes dans chacune de ces suites, la somme de la premiére est nécessairement $= \frac{m-1}{2}$, la somme de la seconde est par ce que nous avons trouvé ci-dessus $= -\frac{1}{2}$, donc la somme de toutes deux se trouvera dans ce cas $= \frac{m-1}{2} + \frac{1}{2} = \frac{m}{2}$.

44. Mais dira-t-on comment peut il se faire, que la somme de la suite infinie, cos. x, + cos. $2x$, + cos. $3x$, + &c. soit toujours $= -\frac{1}{2}$, puisque dans le cas de $x = 0$,

$= 0$, elle devient néceſſairement égale à une ſuite d'autant d'unités; je répons que cela provient des termes qui ſe détruiſent naturellement dans tous les cas excepté dans celui, où $x = 0$. Pour rendre la choſe plus ſenſible cherchons la ſomme de la ſuite, coſ. x + coſ. $2x$ + coſ. $3x$ + &c. + coſ. mx; on trouvera par la même méthode ci-deſſus qu'elle eſt égale à

$$\frac{e^{x\sqrt{-1}} - e^{(m+1)x\sqrt{-1}}}{2(1 - e^{x\sqrt{-1}})} + \frac{e^{-x\sqrt{-1}} - e^{-(m+1)x\sqrt{-1}}}{2(1 - e^{-x\sqrt{-1}})}$$

expreſſion qui ſe réduit à $\frac{\text{coſ. } x - 1 + \text{coſ. } mx - \text{coſ. } (m+1)x}{2(1 - \text{coſ. } x)}$ $= \frac{\text{coſ. } mx - \text{coſ. } (m+1)x}{2(1 - \text{coſ. } x)} - \frac{1}{2}$. Or dans le cas où m eſt un nombre infini, l'on ſuppoſe que l'1 évanouiſſe auprès d'm, d'où le terme coſ. $(m+1)x$ devient = coſ. mx, & la formule $\frac{\text{coſ. } mx - \text{coſ. } (m+1)x}{2(1 - \text{coſ. } x)}$ reſte $= 0$; mais lorſque $x = 0$ le dénominateur devient auſſi égal à zero; c'eſt pourquoi elle reçoit une valeur donnée qu'on trouvera par la différentiation du numérateur & du dénominateur. On a donc en différentiant $\frac{(m+1) \times \text{ſin. } (m+1)x - m \text{ ſin. } mx}{2 \text{ ſin. } x}$ qui ſe réduit de nouveau à $\frac{0}{0}$ par la ſuppoſition de $x = 0$; qu'on différentie une ſeconde fois, il en viendra $\frac{(m+1)^2 \times \text{coſ. } (m+1)x - m^2 \times \text{coſ. } mx}{2 \text{ coſ. } x}$, & faiſant $x = 0$, $\frac{(m+1)^2 - m^2}{2} = m + \frac{1}{2}$; donc la valeur de la ſerie eſt dans ce cas $= m + \frac{1}{2} - \frac{1}{2} = m$ préciſément comme l'on a vû plus haut.

Au

Au reste par la méthode de sommer les suites des cosinus, ou sinus, que nous venons d'expliquer, on trouvera que la suite finie, $\sin. \varphi \times \sin. \theta + \sin. 2\varphi \times \sin. 2\theta + \sin. 3\varphi \times \sin. 3\theta + \&c. + \sin.(m-1)\varphi \times \sin.(m-1)\theta$ est $= \frac{\sin. m\varphi \times \sin.(m-1)\theta - \sin.(m-1)\varphi \times \sin. m\theta}{2(\cos.\varphi - \cos.\theta)}$. ce qui convient avec ce qu'on a trouvé (art. 38.) en faisant $\varphi = \frac{\lambda\pi}{2m}$, & $\theta = \frac{\mu\pi}{2m}$, & supposant μ un nombre entier quelconque.

45. Nous avons enseigné dans l'art. 39. à construire l'ordonnée y, & la vitesse u, l'une dans le cas, où les vitesses initiales V sont $= 0$, & l'autre dans le cas, où les premiéres ordonnées Y sont $= 0$; cependant si on vouloit une construction générale pour tous les cas possibles, on pourroit la trouver moiennant les formules précédentes. Car on sait que les expressions de u ne sont autre chose, que les différentielles de celles de y en prenant le seul tems t pour variable, & effaçant le dt; donc si aprés avoir réduit la premiére partie de l'expression de y qui contient seulement les Y, par la méthode donnée (art. cité), on différentie la formule qui en résulte, en ne regardant que le tems t pour variable, on aura la formule qui donne la valeur de la premiére partie de l'expression de u, & qui contient aussi les seules quantités Y. De même si l'on intégre par dt la formule réduite de la seconde partie de l'expression de u, où se trouvent les seules quantités V, & qui est semblable à celle de y pour les quantités Y, comme on a vu (art. 38.) on aura la formule qui donnera la valeur de la seconde partie de l'expression de y, qui contient de même les seules quantités V. Ces calculs sont assés longs, & compliqués, & ils demandent d'ailleurs beaucoup de circonspection, c'est pourquoi je ne fais que les indiquer ici pour montrer la route qu'on devroit

tenir pour parvenir à une réduction directe & générale des expressions données. Il est cependant visible qu'on pourra aisément s'en passer si on veut se contenter d'une construction des quantités y & u pour chaque tems t dérivée de celle qu'on a trouvé (art. 39.).

Soit donc, comme dans l'article cité, ANB la figure dont les ordonnées MN représentent les premiéres excursions Y, & anb celle dont les ordonnées expriment les vitesses initiales V. Qu'on réitère leur description de part & d'autre (Fig. 10. 11.) à l'infini de la maniére enseignée ; qu'on construise ensuite deux autres courbes infinies (Fig. 12. 13.) $A^1N^1B^1$, a^1n^1b, dont la premiére $A^1N^1B^1$ soit telle que chaque ordonnée M^1N^1 qui répond à l'abscisse $A^1M^1 = AM$ soit toujours quatriéme proportionelle à la soutangente au point N, à l'ordonnée MN, & à l'unité; & la seconde $a^1n^1b^1$ ait ses ordonnées m^1n^1, égales aux aires anm, qui répondent aux abscisses $am = a^1m^1$. Par le moien de ces quatres courbes que je nommerai, comme celles de Mr. D'Alembert, courbes génératrices, on aura toujours l'ordonnée y, & la vitesse u pour chaque abscisse x, & pour quelque tems t que ce soit. Car on n'aura qu'à prendre dans la courbe ANB la demisomme des ordonnées qui répondent aux abscisses $x + \frac{aHt}{T}$, & $x - \frac{aHt}{T}$; & dans la courbe $a^1n^1b^1$ la demidifférence des ordonnées qui répondront aux mêmes abscisses; & la somme totale de ces quantités sera l'ordonnée y cherchée. De même pour la vitesse u, on prendra dans la courbe anb la demisomme des ordonnées qui appartiennent aux abscisses $x + \frac{aHt}{T}$, & $x - \frac{aHt}{T}$, & dans la courbe $A^1N^1B^1$ la demidifférence des ordonnées qui répondent aux mêmes abscisses, & la somme totale de ces quantités donnera la valeur cherchée de la vitesse u.

Quoique

Quoique cette construction soit entiérement fondée sur les tangentes, & sur la quadrature des courbes génératrices trouvées, il ne paroit cependant pas qu'elle puisse être sujette aux difficultés que nous avons exposées (art. 5.) Car, la construction des courbes génératrices une fois établie, il n'est plus besoin d'avoir recours aux théories du calcul différentiel & intégral, pour en déduire celles des autres courbes cherchées; puisque on peut indépendemment de ces calculs par la simple considération des tangentes, & des quadratures, démontrer que ces courbes resolvent le problême sans avoir en aucune façon égard à la loi de continuité dans leurs équations.

Si l'on prend pour la courbe *ANB* la courbe initiale de la corde tendue, & que l'autre courbe *anb* représente les vitesses qu'on donne à tous ses points en la rélachant tout-à-coup, on aura de cette façon la solution générale du problême des cordes vibrantes telle que Mr. D'Alembert l'a eu en vuë dans l'art. XXIII. & suiv. son Mémoire. Il est vrai que ce grand Homme ne cesse d'inculquer que les expressions des vitesses, & des excursions initiales des points de la corde ne peuvent pas être données à volonté (art. XXXIV.) ce qu'il répete encore expresssément dans l'art. II. de son Addition. Mais nous avons fait voir plus haut les raisons qui obligoient cet Auteur à penser ainsi, & ces raisons cessent d'avoir lieu dès qu'on considére tous les points de la corde comme isolés dans leurs mouvemens, comme nous l'avons fait dans les calculs précédens.

CHA-

CHAPITRE VII.

Théorie des cordes de Musique, & des Flutes.

46. LEs cordes, dont on se sert ordinairement pour les instrumens de Musique, sont de boïau ou d'acier, ou de cuivre; à l'égard des premiéres, elles n'ont presque point d'autre élasticité que celle qui est produite par la tension, mais il n'en est pas de même des autres, dont la roideur se manifeste même, lorsque elles sont tout-à-fait lâches. Cependant il est aisé de voir que la force de cette roideur pour mouvoir la corde, doit être bien petite par rapport à celle qui nait de la tension, d'où il s'ensuit que nous pouvons, sans crainte d'erreur, supposer toutes les cordes parfaitement flexibles, en tenant compte seulement de l'effet de la tension donnée. La maniére commune de les mettre en vibration, en les touchant par quelqu'un de leurs points, soit avec un archet, ou quelqu'autre instrument, consiste à les faire sortir de leur état de repos, & à donner à tous leurs points des impulsions quelconques. Donc si l'on a une corde uniformément épaisse, dont la masse & la longueur soient données, & la tension soit exprimée par un poid équivalant, on pourra toujours par la théorie exposée dans les chapitres précédens trouver le mouvement de cette corde pour un tems quelconque de quelque façon que ses vibrations aient été d'abord produites. Mais la connoissance des mouvemens particuliers des cordes est de peu de conséquence dans la pratique, & ce n'est qu'à la durée de leurs vibrations qu'il est important d'avoir égard, puisque c'est de-là que dépend, selon le sentiment généralement reçu par tous les Physiciens, le ton grave, ou aigu qu'elles doivent rendre.

Or ſi l' on éxamine la conſtruction des courbes génératrices expoſée (art. 45.), on s'appercevra aiſément que leur nature eſt telle, que ſi on augmente, ou qu'on diminue les abſciſſes d'un multiple quelconque de $2a$ les ordonnées correſpondantes demeurent tout-à-fait les mêmes; donc ſi l'on fait que la quantité $\frac{aHt}{T}$ qui doit être ajoutée, & retranchée de chaque abſciſſe x devienne un multiple quelconque de $2a$, on aura la valeur du tems t, après lequel la corde reprendra ſa prémiére ſituation, avec les mêmes viteſſes dans tous ſes points. Ce tems ſera donc $= \frac{2sT}{H}$ quelque nombre entier poſitif qu'on poſe au lieu de s. C'eſt pourquoi le tems des oſcillations ſera toujours le même pour la même corde, & il ne dependra en aucune façon du premier ébranlement, qui peut varier à l'infini. Pour connoître plus exactement ce tems qui eſt $= \frac{2T}{H}$, on n'a qu'à remettre au lieu de H ſa valeur prémiére $\sqrt{(\frac{2Eh}{aS})}$ (art. 25.), & on aura $T\sqrt{(\frac{2aS}{Eh})}$ pour le tems d'une oſcillation entiére, compoſée d'une allée, & d'une revenue, où a eſt la longueur de la corde, S ſon poid, E le poid qui eſt égal à la force de tenſion; or comme h exprime la hauteur d'où un corps péſant peut tomber librement durant le tems T (art. 6.), ſi l'on fait ce tems d'une ſeconde, on aura le tems cherché exprimé de même en ſecondes de cette façon $\sqrt{(\frac{2aS}{Eh})}$. Suppoſons que le rapport du poid de la corde, à celui qui la tend ſoit comme $a : b$, b ſera une quantité qui ne dependra que de l'épaiſſeur, & de la gravité ſpécifique de la corde; on aura donc

S

$\frac{S}{E} = \frac{a}{b}$, & par conſéquent la formule du tems des vibrations entiéres deviendra $= \frac{2a}{\sqrt{2bk}}$, & une oſcillation ſimple devra être cenſée d'une durée $= \frac{a}{\sqrt{2bk}}$ tout de même comme ſi la corde eut toujours fait ſes mouvemens ſelon les lois de Mr. Tailor. Cette formule a été regardée juſqu'à préſent pour vraie par tous les Auteurs qui ont écrit d'Acouſtique, parce qu'elle s'accorde entiérement avec les proportions connues des divers tons des cordes, qu'on a toujours fait dépendre de la durée de leurs oſcillations. C'eſt auſſi par cette raiſon que pluſieurs d'entr'eux ont cru qu'une corde tendue ne pouvoit réſonner à moins que ſes vibrations ne fuſſent toutes réguliéres & iſocrones comme celles des pendules; ce qui paroit ſans doute inconcevable vû qu'une même corde rend toujours le même ſon, lorſqu'elle eſt pincée, ou ébranlée de quelque façon que ce ſoit. La démonſtration que nous venons de donner peut donc ſervir à établir ces vérités généralement admiſes, ſavoir, que le ton d'une corde eſt toujours proportionel au nombre de ſes vibrations dans un tems donné, & que ce ton ſe conſerve toujours le même, tandis que la corde reſte dans les mêmes circonſtances.

47. Quoique la connoiſſance abſolue de la durée de chaque vibration dans une corde donnée ne ſoit guere d'uſage dans la pratique ordinaire, elle eſt cependant néceſſaire pour la détermination d'un ſon fixe, tel que Mr. Sauveur l'a eu en vue dans l'Hiſt. de l'Académie des Sciences de Paris pour l'année 1700. La méthode que ce ſavant Auteur a imaginée pour cela eſt à la vérité fort ingénieuſe, mais elle eſt preſque impraticable, à cauſe de l'extrème délicateſſe d'oreille qu'il faut pour apprécier

les momens des *battemens* de plusieurs sons, & de la grande difficulté qu'on rencontre à mésurer au juste l'intervalle du tems qui se passe entre deux de ces *battemens* consécutifs. Si la détermination de ce son fixe est de tant de conséquence, comme elle l'a paru à Mr. Sauveur, je crois qu'on pourra la tirer avec plus d'exactitude, & de facilité de la formule trouvée, qui ne requiert d'autres *données* que la longueur de la corde, sa gravité spécifique, & la raison de son poid à celui, par lequel elle est tendue. Par exemple si l'on veut selon Mr. Sauveur, que le son fixe rende 100 vibrations dans une seconde, on fera $\frac{a}{\sqrt{2bh}} = 100$, d'où b, & h étant donnés, on tirera $a = 100\sqrt{2hb}$.

48. Nous venons de voir que le nombre des vibrations d'une corde donnée est généralement toujours le même; il est cependant quelque cas particulier, où ce nombre peut être diminué, & réduit à la moitié, au tiers &c. Pour s'en convaincre on n'a qu'à reflechir, que la corde vibrante ne revient à son premier état, que parceque la construction des courbes génératrices est telle, qu'en levant, où ajoutant aux abscisses les tems donnés les ordonnées demeurent les mêmes. Donc si on suppose que la figure initiale de la corde participe déja à cette propriété, savoir qu'elle contienne deux, ou trois, ou plusieurs ventres égaux, & disposés alternativement au dessus, & au dessous de l'axe, & qu'il en soit de même pour la courbe des vitesses, on verra aisément que les courbes génératrices déduites de celles-ci rendront la corde à son premier état dans la moitié, le tiers &c. du tems donné. Ainsi la durée d'une oscillation se reduira dans ce cas à $\frac{a}{n\sqrt{2bb}}$, ou n exprime le nombre des ventres primitifs. Il n'en sera pas de même si les ventres ne se trouvent

pas

pas égaux, & disposés de la façon qu'on a dit, car il sera toujours facile de démontrer, que les courbes résultantes ne pourront jamais avoir les propriétés nécessaires, afin que les vibrations puissent s'achever dans un tems différent de celui qui convient à la nature de la corde donnée. Mr. Euler avoit déja fait cette importante remarque pour le seul cas où la corde part du repos dans les Mémoires cités de l'Académie de Berlin.

49. Lorsque une corde est en vibration, il n'y a généralement parlant que les deux bouts qui restent toujours immobiles; cependant si l'on fait attention aux cas particuliers qu'on vient d'examiner, on voit clairement que tous les points, où la figure initiale de la corde coupe l'axe doivent nécessairement demeurer en repos, puisque il y a de part & d'autre des branches semblables situées alternativement au dessus, & au dessous de l'axe. Voions donc s'il ne pourroit pas y avoir d'autres points qui fussent revétus des mêmes propriétés.

Qu'on se représente pour cela une branche entiére *AMNB* de la courbe génératrice pour la corde *AB*; & qu'on suppose qu'un de ses points quelconque *M* doive réster immobile. (Fig. 14.) Il est d'abord évident qu'elle devra couper l'axe dans ce même point, il faudra ensuite que la partie *MN* de la courbe soit égale & semblable à la partie *AM*, afin que la demisomme des ordonnées également distantes de part & d'autre soit toujours nulle, d'où il s'ensuit qu'à moins que le point *M* ne soit à la moitié de l'axe *AB* le point *N* tombera hors du point *B*, & ainsi la courbe cherchée *AMNB* coupera toujours l'axe en deux points *M* & *N*. Elle sera par conséquent composée de trois parties *AM*, *AN*, & *NB*, dont les deux premiéres sont égales par supposition, & la troisiéme est encore arbitraire. Or je dis que la courbe *AMNB* doit avoir toutes ces parties égales, semblables, & situées al-

terna-

ternativement au deſſus & au deſſous de l'axe *AB*. Pour s'en convaincre, qu'on refléchiſſe, que, puiſque les branches qui ſe trouvent ſituées de part & d' autre des deux points *A* & *M* doivent être ſemblables & égales dans toute la courbe génératrice engendrée par la deſcription réitérée de celle-ci, il faut que cette courbe ait toutes ſes parties de même nature que celle qui eſt compriſe entre les points *A* & *M*, d'où il ſuit que la partie de l'axe *NB* ne peut être qu'égale à la partie *AM* ou double, ou triple &c., ou encore la moitié, ou le tiers &c. de ſorte que l'axe entier *AB* puiſſe ſe diviſer en un nombre de parties égales, & aliquotes aux deux parties données *AM* & *MB*. Et toute la çourbe *AMNB* devra dans ce cas couper l'axe à chaque point de ces diviſions, & elle devra contenir de plus autant de ventres égaux correſpondans.

On conclura donc que nul point d'une corde de Muſique vibrante ne pourra demeurer en repos, à moins qu'il ne la diviſe en deux parties commenſurables entr' elles; que dans ce cas la figure initiale de la corde, & la courbe des premiéres viteſſes devront néceſſairement avoir autant de branches égales & ſemblables, qu' il y aura d' unités dans les deux parties *AM*, *MB*, & qui ſeront de plus ſituées alternativement au deſſus & au deſſous de chacune des parties aliquotes, dans leſquelles tout l' axe *AB* ſera diviſé. Si donc en mettant une corde en vibration, on fait enſorte qu'un point quelconque reſte immobile, ſans empêcher que la vibration ne ſe communique, & ne s'étende de part & d'autre à toute la corde, cette corde ſe diviſera naturellement en autant des parties égales qu' il en faut pour rendre commenſurables les deux parties coupées par le point immobile. D' où il s' enſuit que, lorſque ces deux parties ſont en elles mêmes incommenſurables, il ſera impoſſible que le point de leur diviſion puiſſe jamais reſter en repos, & la corde dans

ce

ce cas ſera obligée de changer de figure d'un inſtant à l'autre, ce qui détruira néceſſairement l'iſocroniſme, & la régularité de ſes vibrations. Mais dans le cas, où le point immobile diviſe toute la corde en parties commenſurables, il ſe formera pour lors un nombre de points de repos naturels, & la corde continuera de faire des oſcillations réguliéres & iſocrones, dont la durée ne ſera que la moitié, le tiers, le quart &c. de la durée des oſcillations entiéres, ſelon que les deux parties auront pour commune méſure la moitié, le tiers, le quart &c. de toute la corde, comme on l'a démontré (art. 48.).

Par un ſemblable raiſonnement, on trouvera que ſi les points ſuppoſés immobiles coupent la corde en un nombre de parties quelconques elle ſe diviſera en autant de parties égales qu'il en faudra, pour que chacune d'elles méſure exactement chacune des premiéres parties coupées; par conſéquent ſi ces parties ſont entr'elles incommenſurables, les mouvemens de la corde deviendront irréguliers, pendant que dans tout autre cas les vibrations s'achéveront dans un tems proportionel réciproquement à celui des ventres naturels de la corde.

50. On s'eſt apperçu depuis long-tems qu'une corde pouvoit rendre dans certaines circonſtances des ſons aigus qui différoient plus, ou moins du ſon naturel, & on a même reconnu que ces ſons n'étoient preſque jamais que l'octave au deſſus, l'octave de la quinte, & la double octave de la tierce.

Mr. Sauveur qui a fort bien traité cette matiére dans ſon ſiſtème général d'Acouſtique, imprimé parmi les Mémoires de l'Académie Royale de Paris pour l'année 1701. s'eſt appliqué le premier, que je ſache, à découvrir la véritable origine de ces divers ſons rendus par une même corde qu'il appelle ſons harmoniques; il prend (Fig. 15.) pour cela une corde d'une longueur quelconque qui étant

pincée

pincée à vuide forme des vibrations ſimples & uniques qui rendent le ſon naturel de la corde qu'il nomme ſon fondamental ; il diviſe enſuite cette corde en un nombre de parties égales, & mettant un chevalet mobile, ou un autre obſtacle quelconque leger, au premier point marqué des diviſions, de ſorte que le mouvement qu'on donne à la corde puiſſe ſe communiquer de part & d'autre, & que l'obſtacle poſé ne faſſe d'autre effet que d'obliger le point, où il eſt appliqué, à reſter toujours en repos, cet Auteur obſerve que ſi l'on ébranle la corde dans cet état, elle ſe diviſe naturellement par une eſpèce d'ondulation en autant de ventres égaux, dont les extrémités qui reſtent immobiles répondent préciſément aux points marqués des diviſions ; car aiant mis ſur la corde divers morceaux de papier, il trouve, que ceux qui ſont ſur les neuds ne ſont point du tout déplacés, les autres au contraire tombent auſſi-tôt que la corde commence de ſe mouvoir. Mr. Sauveur compare de plus les ſons harmoniques produits par une telle corde avec les ſons naturels d'autres cordes ſemblables, & il reconnoit que la longueur de celles-ci doit toujours égaler celle de la partie de la corde donnée qui eſt interceptée entre le chevalet & le bout plus proche. Il en eſt de même ſi le chevalet eſt placé à la ſeconde, troiſiéme &c. diviſion, & en général la corde forme toujours autant de neuds immobiles à égale diſtance les uns des autres qu'il en faut pour que le chevalet réponde à un d'eux, & le ſon rendu eſt toujours ſemblable au ſon que produiroit une des parties de la corde compriſe entre deux des points de repos naturels. Que ſi le chevalet diviſe la corde en deux parties incommenſurables, la corde ne fait pour lors que fremir, ſans réſonner, & l'on n'entend qu'une eſpèce de bruit confus & deſagréable à l'oreille.

51. L'on

L'on ſait qu'en prenant le ſon d'une corde pour fondamental ſa moitié rend l'octave au deſſus, ſon tiers rend l'octave de la quinte, ſon quart rend la double octave du ſon fondamental, & la cinquiéme rend la double octave de la tierce; les autres diviſions ne forment plus que des diſſonances avec le ſon principal, à moins qu'elles ne donnent des octaves de ceux-ci. D'où il s'enſuit que l'on ne peut tirer d'une même corde d'autres ſons harmoniques que la quinte, ou la tierce, en omettant les octaves qui peuvent être regardées comme des repétitions de leurs ſons principaux. Ainſi la trompette marine qui eſt composée d'une ſeule corde, à laquelle on applique le doigt en la faiſant réſonner avec un archet, ne produit jamais d'autres ſons que ceux qu'on vient de nommer, & le doigt tient lieu de l'obſtacle leger qui diviſe les vibrations de toute la corde.

L'on a encore heureuſement appliqué cette théorie à toutes les eſpèces de violons, où par le moien d'une legère preſſion de doigt on produit des ſons harmoniques très agréables à l'oreille, & qui s'approchent beaucoup du ſon des flutes; on pourroit même, je crois, avec beaucoup d'exercice parvenir à exécuter ſur le violon une piéce quelconque de Muſique par des ſons toujours harmoniques, car pour en tirer tous les ſons néceſſaires, il ne s'agiroit que d'ajuſter ſur les cordes deux doigts, dont l'un fut appuié fortement ſur le manche, comme on le fait ordinairement, en appliquant en même tems l'autre au tiers, ou à la cinquiéme de la corde pour lui donner le ſon harmonique convenable. C'eſt aux habiles Muſiciens à juger ſi l'exécution de ce projet n'eſt pas ſujette à d'autres difficultés capables de rebuter les meilleurs Artiſtes.

52. Nous avons fait voir dans l'art. 9. que les mouvemens des parties de l'air qui compoſent une fibre éla-

ſtique continue, ne différent nullement de ceux des cordes vibrantes, ſi ce n'eſt en ce que les vibrations de celles-ci ſont perpendiculaires à l'axe, au lieu que les autres ſont longitudinales. Donc ſi l'on conſidére une fibre quelconque d'air, ou bien un amas de pluſieurs fibres renfermées dans un tuïau qui les borne, & les diſtingue de la maſſe continue de l'air extérieur, ces fibres pourront recevoir dans toutes leurs parties des mouvemens ſemblables à ceux des points d'une corde de Muſique d'égale longueur & d'égal poid, & dont la force de tenſion ſoit équivalente à celle de l'élaſticité naturelle de l'air. Si donc les mouvemens de ces fibres peuvent ſe communiquer à l'air extérieur, il en réſultera un ſon qui ſera de même nature qui celui qui feroit produit par la corde correſpondante.

Voila le principe, & l'origine de tous les inſtrumens à vent, qui conſtituent une claſſe d'inſtrumens de Muſique non moins étendue, & non moins importante que celle des inſtrumens à cordes.

Le célèbre Mr. Euler a tâché le premier de raprocher les théories de ces deux eſpèces d'inſtrumens dans une Théſe ſur le ſon imprimée à Bâle l'année 1727., & puis dans ſon excellent traité de Muſique qui a paru l'année 1739. Il compare en effet dans ces endroits la colomne d'air contenue dans un tuiau à une corde du même poid, & de même longueur, & qui feroit tendue par un poïd égal à celui d'un cilindre de mercure, dont la baſe fut la même que celle du tuiau, & la hauteur celle du Baromètre. Par cette comparaiſon il détermine le ton que doit rendre une flute quelconque donnée, & il le trouve entiérement d'accord avec l'expérience. Il faut avoüer, que cette théorie a été portée par ce ſavant Auteur au plus haut dégré de perfection, & qu'il n'y reſtoit rien à déſirer qu'une démonſtration analitique, & tirée de

la

la nature même des mouvemens qu' il a comparé ensemble. Mais pour mettre cette importante matiére dans tout son jour, développons-en ici encore quelque cas particulier. Soit une flute de longueur $= a$ depuis l'embouchure jusque à l'autre extrémité, soit b^2 la largeur de sa base, que je suppose être par tout la même; on aura par l'art. 46. la durée d'une oscillation aérienne $= \sqrt{\frac{Sa}{2Eb}}$, où S est le poid de la colonne d'air contenue dans la flute, & E son élasticité naturelle. Supposons donc k égal à la hauteur barométrique, & $1 : n$ la raison de la gravité spécifique de l' air à celle du mercure, on aura E égal au poid d' une colonne de mercure, dont la base est b^2, & la longueur $= k$; & S égal au poid d'une semblable colonne, dont la longueur soit seulement $= \frac{a}{n}$, d'où $\frac{S}{E} = \frac{a}{nk}$; & par conséquent le tems d'une oscillation sera $= \sqrt{\frac{a^2}{2nkb}} = \frac{a}{\sqrt{2nkb}}$, ce qui fait voir que ces tems, toutes choses d'ailleurs égales, sont comme les longueurs des flutes, auxquelles les tons répondent comme l' expérience nous l'enseigne en effet. Si l' on veut que la flute achéve 100 vibrations dans une seconde, ce qui produit le son fixe de Mr. Sauveur, on sera $\frac{100a}{\sqrt{2nkb}} = 1''$, d'où $a = \frac{\sqrt{2nkh}}{100}$; or nk exprime précisément la hauteur de l' air supposé homogène qui se trouve à peu près $= 850 \times 32$ pieds, & h est de 15 pieds environ; donc $2nkh$ sera $= 850 \times 32 \times 30 = 816000$, dont la racine quarrée se trouve $903 . 3 ..$ &c. ce qui étant divisé par 100 donne pour la longueur du tuiau 9 pieds & 33 milliemes de pied.

Il est vrai que Mr. Sauveur trouve d'après ses expériences des *battemens* que le tuiau d' Orgue qui rend le

 son

son fixe est seulement de 5 pieds, ce qui donneroit suivant la théorie environ le double des vibrations que cet Auteur a déterminé pour chaque seconde; mais il est aisé de trouver la raison de cette différence si on refléchit que les vibrations de deux cordes ne sont réellement concurrentes, c'est-à-dire commençantes en même tems, & se faisant dans le *même sens* qu'après un nombre de vibrations double de celui qui est porté par la nature des deux cordes données, d'où il suit, que puisque les *battemens* ne consistent que dans la concurrence des vibrations, le nombre déterminé par l'expérience de Mr. Sauveur sera précisément la moitié de ce qu'il est en effet, & dans ce cas les résultats de l'expérience s'accordent assès bien avec ceux de la théorie.

53. Puisque les mouvemens des parties de l'air contenu dans une flute quelconque sont les mêmes que ceux d'une corde de Musique correspondante, il s'ensuit que la durée de leurs vibrations pourra de même dans certains cas particuliers devenir moindre qu'à l'ordinaire, & n'en être plus que la moitié, le tiers, le quart &c., comme nous l'avons démontré dans les cordes vibrantes, lorsqu'elles se divisent en plusieurs ventres égaux. Or ceci arrive précisément dans les instrumens à vent, lorsque on augmente d'une certaine façon la force du soufle; car c'est une vérité de long-tems reconnue dans les trompettes, & dans toutes sortes de flutes, & sur tout dans les traversiéres, que par un simple changement d'embouchure l'on obtient depuis le son grave, ou fondamental, ceux qui y répondent comme les nombres $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{5}$, savoir l'octave au dessus la douziéme, la quinziéme, & la dix-septiéme majeure; car le son suivant est proscrit de l'harmonie du son principal.

Au

Au reſte quelque fondée & plauſible que ſoit cette théorie des inſtrumens à vent, il faut pourtant avoüer qu'on ne ſauroit encore par ſon moien rendre raiſon de toutes les propriétés qu'on y obſerve, & qui regardent la forme de l'inſtrument, la largeur, & la poſition des trous. Car aiant méſuré au juſte leurs diſtances dans des bonnes flutes traverſiéres, & douces je ne les ai point trouvé tout-à-fait proportionnelles aux tons correſpondans. De plus l'on ſait que pour rendre certains tons, il faut une combinaiſon donnée de trous ouverts & bouchés ou entiérement, ou à demi ſeulement, ce qui me paroit fort difficile à expliquer par la ſimple comparaiſon des cordes vibrantes. Comme cette matiére demande un éxamen long & éxact de toutes les circonſtances qui entrent dans chaque cas particulier, & que d'ailleurs cette piéce eſt actuellement ſous preſſe, j'ai cru devoir différer ces recherches pour une autre occaſion ou, ſuivant quelques vues que j'ai déja formé, j'eſpère de pouvoir raméner aux lois de la théorie ci-deſſus établie la plûpart des bizarreries qui ſe rencontrent dans ces ſortes d'inſtrumens.

SECTION SECONDE

De la propagation du son.

CHAPITRE PREMIER

De la vitesse du son.

54. IMaginons une fibre élastique composée d'un nombre infini m de particules d'air, dont une quelconque reçoive par l'ébranlement des parties du corps sonore une impulsion donnée c, il s'agit de déterminer la loi suivant laquelle ce mouvement se communiquera aux autres particules de la même fibre. Soit AB (Fig. 15.) la longueur de toute la fibre $= a$, AC la distance de la particule C qui est frappée par le corps sonore $= X$, & AD la distance d'une autre particule quelconque D, dont on veut savoir le mouvement $= x$, on trouvera par l'application des formules données (art. 35.) que la viteſſe u de cette particule sera exprimée par une seule série infinie, comme il suit

$$u = \frac{2c}{m}\Big(\text{sin.}\,\frac{X\pi}{2a} \times \text{sin.}\,\frac{x\pi}{2a} \times \text{cos.}\,\frac{tH\pi}{2T}$$

$$+ \text{sin.}\,\frac{2X\pi}{2a} \times \text{sin.}\,\frac{2x\pi}{2a} \times \text{cos.}\,\frac{2tH\pi}{2T}$$

$$+ \text{sin.}\,\frac{3X\pi}{2a} \times \text{sin.}\,\frac{3x\pi}{2a} \times \text{cos.}\,\frac{3tH\pi}{2T}$$

$$+ \text{\&c. à l'infini}\Big).$$

Car tous les termes P^{I}, P^{II}, P^{III} &c. évanouissent par supposition, & les autres Q^{I}, Q^{II}, Q^{III} &c. se réduisent

à, $c \times$ sin. $\frac{X\pi}{2a}$, $c \times$ sin. $\frac{2X\pi}{2a}$, $c \times$ sin. $\frac{3X\pi}{2a}$. Qu'on change maintenant le produit de sin. $\frac{X\pi}{2a}$ par cos. $\frac{tH\pi}{2T}$ avec les produits des sinus & cosinus des autres angles multiples en des simples sinus, & l'équation ci-dessus deviendra

$$u = \frac{c}{m} \left(\text{sin. } \frac{x\pi}{2a} \times \text{sin. } \left[\frac{X}{a} + \frac{Ht}{T}\right] \frac{\pi}{2} + \text{sin. } \frac{2x\pi}{2a} \times \text{sin. } \left[\frac{X}{a} + \frac{Ht}{T}\right] \frac{2\pi}{2} + \text{sin. } \frac{3x\pi}{2a} \times \text{sin. } \left[\frac{X}{a} + \frac{Ht}{T}\right] \frac{3\pi}{2} + \text{\&c. à l'infini} \right.$$

$$\left. + \text{sin. } \frac{x\pi}{2a} \times \text{sin. } \left[\frac{X}{a} - \frac{Ht}{T}\right] \frac{\pi}{2} + \text{sin. } \frac{2x\pi}{2a} \times \text{sin. } \left[\frac{X}{a} - \frac{Ht}{T}\right] \frac{2\pi}{2} + \text{sin. } \frac{3x\pi}{2a} \times \text{sin. } \left[\frac{X}{a} - \frac{Ht}{T}\right] \frac{3\pi}{2} + \text{\&c. à l'infini} \right).$$

On démontrera ici de la même maniére que nous avons fait (art. 38.) sur des formules semblables, que ce deux suites infinies sont toujours égales à zero, excepté dans le cas, où $\frac{X}{a} + \frac{Ht}{T}$ dans la premiére, & $\frac{X}{a} - \frac{Ht}{T}$ dans la seconde deviennent $= \pm (\frac{x}{a} + 2s)$, s dénotant un nombre quelconque entier positif, ou négatif; d'où il s'ensuit que la vitesse u dans chaque particule ne sera, pour ainsi dire, qu'instantanée, & qu'elle n'obtiendra jamais aucune valeur réelle, que lorsque $\frac{X}{a} \pm \frac{Ht}{T} = \pm (\frac{x}{a} + 2s)$ quels que soient les signes qu'on y veuille prendre.

Cette

Cette équation contient comme on le voit un certain rapport entre les espaces x, & les tems t, les autres quantités X, a, H, T, S demeurant constantes. Elle contiendra donc la loi générale, suivant laquelle se fait la propagation du son.

55. Pour développer cette importante matiére autant qu'il est possible, imaginons que la particule D qui reçoit son petit mouvement instantané au bout du tems t soit éloignée par $DC = z$ de la premiére particule C qui a reçu l'impulsion extérieure; l'on aura donc $AD = x = z + X$, laquelle valeur substituée dans l'équation ci-dessus donnera $\frac{X}{a} \pm \frac{Ht}{T} = \pm \left(\frac{X+z}{a} + 2s\right)$, & multipliant par a, & transportant les termes $\pm \frac{Hat}{T} = z + 2sa$, ou bien encore $\pm \frac{Hat}{T} = -(2X + z + 2sa)$; & ces deux équations satisferont toujours également en prenant les signes ambigus comme on voudra. Or puisque le tems t doit toujours être positif l'ambiguité des signes tombera nécessairement sur la quantité z qui pourra par conséquent avoir des valeurs positives, & négatives, d'où il suit que le son partant du point C se propagera également de part & d'autre vers A & vers B. De plus il est visible par ces formules que la communication du mouvement d'une particule à l'autre sera toujours uniforme, & qu'elle se fera avec une vitesse qui ne dependra en rien de la premiére vitesse c imprimée extérieurement, puisque l'expression de cette vitesse ne se rencontre nulle part dans la formule trouvée. Voici donc les lois que les sons doivent toujours suivre dans leur propagation.

Une particule quelconque d'air ébranlée par le mouvement d'oscillation d'un corps sonore mettra en mouvement

vement les particules circonvoisines, & celles-ci les autres qui les suivent dans les fibres rectilignes, qui partent toutes du même point comme d' un centre commun; ces mouvemens dans chaque particule seront instantanés, & se communiqueront toujours avec une même vitesse constante, quelle que soit l' impulsion que la premiére particule ait reçu, d' où dépand la force, où la foiblesse du son. Ce n'est donc pas par une espèce d'ondulation que le son se propage, comme l'ont cru jusqu'ici tous les Physiciens d' après Mr. Newton; en effet l' on a fait voir dans l' Introduction que cette hypothèse est insuffisante pour en expliquer les principaux phénomènes, & qu'elle est, outre cela, sujette à beaucoup d'autres difficultés qui la rendent tout-à-fait insoutenable.

On voit de-là que le nombre des coups d'air qui viennent frapper nos organes, doit nécessairement répondre au nombre des vibrations des particules des corps sonores. Donc puisque dans les cordes de Musique la durée de leurs vibrations ne dépand que de leur nature, & nullement des ébranlemens extérieurs, on a la raison pour laquelle chaque corde rend généralement toujours le même ton quelle que soit la maniére avec laquelle on la mette d'abord en vibration, ce ton ne dépandant que de la grosseur, de la longueur, & de la tension de la corde, comme on le savoit déja d'après la seule expérience. On appliquera encore le même raisonnement au flutes, dont les mouvemens ont été prouvés semblables à ceux des cordes vibrantes. Et si on veut juger par analogie, on poutra l' étendre à tous les autres corps sonores qui ont lieu dans la nature, & dont les oscillations ne paroissent pas susceptibles d' une juste estimation analitique.

56. Mais pour retourner à notre formule: l'on a posé (art. 35.) $H = \sqrt{(\frac{2Eh}{Sa})}$, par conséquent on aura $H a$

$= \sqrt{(\frac{2Eah}{S})}$; & faiſant les mêmes ſuppoſitions de l'art. 52. on trouvera $Ha = \sqrt{2nkh}$; par ce moien on aura $\pm \frac{t\sqrt{2nkh}}{T} = z + 2sa$; $\pm \frac{t\sqrt{2nkh}}{T} = -(2X + z + 2sa)$, d'où l'on tire par la différentiation $\pm \frac{dt\sqrt{2nkh}}{T} = \pm dz$, ſavoir $\pm \frac{dz}{dt} = \frac{\sqrt{2nkh}}{T}$, qui eſt l'expreſſion de la viteſſe abſolue du ſon, ſoit qu'il ſe propage de C vers B, ou de C vers A.

On peut évaluer cette expreſſion comme dans l'art. *cité*; mais afin de la pouvoir plus commodement comparer avec les formules déja connues, il ſera utile de la réduire aux méſures ordinaires des oſcillations des pendules. Soit l la longueur du pendule ſimple iſocrone, qui fait une oſcillation dans le tems T; l'on ſait qu'un corps péſant parcourt un eſpace $\frac{l}{2}$ dans un tems qui eſt à T comme le diamètre du cercle eſt à la circonférence; on aura donc ce tems $= \frac{2T}{\pi}$, & comme les eſpaces parcourus en tombant ſont comme les quarrés des tems, l'on aura de plus $h : T^2 = \frac{l}{2} : \frac{4T^2}{\pi^2}$, d'où l'on tire $h = \frac{\pi^2 l}{8}$, qui donnera $\pm \frac{dz}{dt} = \frac{\pi}{2T} \sqrt{nkl}$; c'eſt pourquoi l'eſpace parcouru par le ſon dans le tems T d'une oſcillation du pendule l ſera $= \frac{\pi}{2} \sqrt{nkl}$. Il eſt à remarquer en premier lieu que la longueur a de la fibre aérienne ne ſe trouve plus dans cette formule de la viteſſe du ſon, d'où il ſuit qu'elle doit toujours être la même, ſoit que le ſon ſe propage dans des lieux ouverts, où l'Atmoſphère peut

être considérée comme continuée à l'infini de toute part, soit qu'il se trouve renfermé dans des détroits quelconques, où les fibres aériennes ne peuvent être que d'une longueur donnée.

L'expérience est encore d'accord sur ce point de l'aveu de tous les Physiciens; mais il y a plus: la formule que nous venons de trouver est la même qui avoit déja été donnée par Mrs. Newton, & Bernoulli, & dont les résultats se trouvent assès conformes à la vérité, quoique ces deux Auteurs l'aient tiré de Principes insuffisans, & même fautifs, comme on l'a fait voir au commencement de cette Piéce. Pour se convaincre de l'identité de ces formules nous n'avons qu'à nous rapeller la *Prop.* 49. de l'art. 4., où il est dit que le son doit parcourir un espace égal à la circonférence du cercle, dont le rayon est A, ou bien nk dans le tems qu'un pendule de même longueur fait une oscillation entiére composée d'un allée & d'une revenue; donc puisque Mr. Newton suppose le mouvement du son uniforme, & que les tems des oscillations des pendules sont comme les racines quarrées de leurs longueurs, l'on aura l'espace $\frac{\pi nk}{2}$ parcouru par le son dans le tems d'une oscillation simple du pendule nk à l'espace qu'il parcouroit dans le tems d'une semblable oscillation du pendule l comme $\sqrt{nk} : \sqrt{l}$, d'où l'on tire cet espace $= \frac{\pi}{2} \sqrt{nkl}$ tout de même comme on l'a trouvé par nôtre calcul.

57. Les résultats de cette formule étant assès connus, je ne crois pas devoir m'arrêter à les examiner. On sait effectivement qu'elle ne donne que 979 piés pour chaque seconde, au lieu que les expériences moiennes donnent un espace de 1142. Cette différence quoique assès grande en elle même ne monte néanmoins qu'environ à

une dixiéme de l'espace total. D'ailleurs Mr. Newton expose dans le scolie à la *Prop.* 49. du second Livre des Principes quelles peuvent en être les raisons; au reste il ne doit pas être étonnant que la théorie différe tant soit peu de l'expérience à l'égard des quantités absolues; car on sait que les expériences toujours assès compliquées ne peuvent jamais fournir des données simples, & debarassées de conditions étrangéres, telles que l'Analise pure les demanderoit.

Mr. Euler a donné à la vérité dans les endroits cités dans l'Introduction une formule plus approchante du vrai qui est d'une espace $= 4\sqrt{nkl}$; ce qui revient à 1222 piés par seconde dans les plus grandes chaleurs, & à 1069 dans les plus grands froids. Mais comme cet Auteur n'a pas laissé voir l'Analise qui l'a conduit à ce résultat nous ne pouvons porter aucun jugement la dessus. Je remarquerai seulement que Mr. Euler suppose, sans le démontrer, que chaque globule d'air subisse des dilations & des contractions successives qui se communiquent, suivant les lois de la communication du mouvement, aux particules contenues dans la même fibre avec une vitesse constante, & la même pour tous les sons soit forts, soit foibles [voiés la Thése cité, art. 52., où il a donné pour la premiére fois la formule qu'il a ensuite repété dans la Dissertation du Feu] ce qui peut servir, pour le dire en passant, à faire voir de combien notre théorie doit être préférable, malgré son inéxactitude sur ce point.

CHA-

CHAPITRE II.

De la refléxion du son, ou des Echos.

58. NOus avons trouvé dans le chapitre précédent que les lois de la propagation du son sont contenues dans les deux formules générales.

$$\pm \frac{t\sqrt{2nkh}}{T} = z + 2sa$$

$$\pm \frac{t\sqrt{2nkh}}{T} = -(z + 2X + 2sa)$$

Or il y a ici trois cas à distinguer. 1mo Quand l'air est tout-à-fait libre ce qui donne $a = \infty$, & $X = \infty$; 2do Quand l'air n'est libre que d'un côté, par éxemple quand il y a au point A de la fibre aérienne un obstacle invincible qui lui sert d'appui; dans ce cas l'on aura de même $a = \infty$, mais l'X qui est égal à AC sera fini, puisque il dénote la distance du corps sonore à l'obstacle qui est en A; 3^{o} Quand les fibres de l'air sont terminées des deux côtés par des obstacles inébranlables aux extrémités A & B. L'on aura dans ce cas a fini, & égal à la distance des deux obstacles, & X sera de même fini, & exprimera la distance du corps sonore au premier obstacle A.

Examinons avec soin ces cas l'un après l'autre. Soit en premier lieu $a = \infty$, & $X = \infty$, X sera un infini moindre que a, parce qu'on doit toujours regarder la fibre comme infinie de part & d'autre du point C; ainsi l'on aura $X = \frac{a}{2}$, & les deux équations ci-dessus deviendront

$$\pm \frac{t\sqrt{2nkh}}{T} = z + 2sa$$

$$\pm \frac{t\sqrt{2nkh}}{T} = -(z + [2s + 1]a).$$

Il eſt viſible que, a étant infini, le tems t n'obtiendra des valeurs finies que dans la premiére de ces équations, & dans le cas de $s = o$; car l'on a ici $\pm t = \frac{Tz}{\sqrt{2nkb}}$, où l'alternative des ſignes eſt néceſſaire afin que le tems t puiſſe toujours être poſitif ſoit que z ſoit poſitif, ou négatif. Donc il n'y aura dans ce cas qu'un inſtant donné, dans lequel chaque particule ſoit ébranlée; d'où il s'enſuit que dans l'air tout-à-fait libre le ſon ſera unique, & qu'on ceſſera de l'entendre dès que le corps ſonore aura fini ſes vibrations.

59. Suppoſons en ſecond lieu a infini & X fini, on tirera des valeurs finies de t des deux formules générales en poſant $s = o$; la premiére nous donnera $\pm t = \frac{Tz}{\sqrt{(2nkb)}}$; & la ſeconde $\pm t = -\frac{T(z+2X)}{\sqrt{(2nkb)}}$ Chaque particule ſera donc ébranlée deux fois de ſuite; le premier ébranlement arrivera comme dans le cas précédent, le ſecond lui ſuccédera après un intervalle de tems fini, qui dépendra des deux diſtances X & z. Donc quand il ſe trouve un obſtacle quelconque qui peut terminer les fibres aëriennes d'un côté, il ſe formera une répétition du même ſon, laquelle ſera diſtinguée du ſon primitif ſi l'intervalle du tems entre l'un & l'autre ne ſe trouvera pas moindre d'une quinziéme de ſeconde, qui eſt le moindre eſpace requis pour que l'oreille puiſſe appercevoir diſtinctement deux ſons ſucceſſifs.

Pour meſurer au juſte cet intervalle, on diſtinguera deux cas, lorſque z eſt poſitif, & lorſqu'il eſt négatif. Dans le premier on aura $t = \frac{Tz}{\sqrt{(2nkb)}}$, & $t = \frac{T(z+2X)}{\sqrt{(2nkb)}}$, dont la différence eſt $\frac{2TX}{\sqrt{(2nkb)}}$; dans le ſecond on aura de même t

$=$

$= \frac{T z}{\sqrt{(2nkb)}}$; & l'autre valeur sera $t = \frac{T(2X-z)}{\sqrt{(2nkb)}}$ dont la différence se trouvera $= \frac{2T(X-z)}{\sqrt{(2nkb)}}$.

Cette différence sera donc dans le premier cas égale au tems que le même son met à parcourir un espace $= 2X$; & dans le second égale au tems qu'il lui faudroit pour parcourir l'espace $= 2X - 2z$. Or comme le son qui part du point C (Fig. 15.) se propage de part & d'autre, l'on concevra clairement la formation du son répété, si on imagine que celui qui est propagé vers A, soit pour ainsi dire refléchit par le point A; & qu'il retourne en arrière avec la même vitesse; ainsi lorsque z est positif, & que l'oreille est en D de l'autre part de l'obstacle, elle recevra premiérement l'impression du son qui a parcouru l'espace CD ensuite elle sera de nouveau frappée par un semblable son qui aura parcouru l'espace $CA + AD$, savoir $2CA + CD$ ce qui donne précisément, pour la différence des tems, un tems proportionel à l'espace $2CA = 2X$. Au contraire si z est négatif, & que l'oreille soit placée en D' entre le corps sonore, & l'obstacle, ce sera le même son qui part de C vers A qui se fera entendre deux fois, le premier tems reporndra à l'espace $CD' = z$; & le second à l'espace $CA + AD' = 2X - z$, dont l'intervalle repond au juste à l'espace $2X - 2z$.

Le phénomène de la répétition du même son est un des plus connus dans la nature; on l'appelle ordinairement *Echo*, & on voit en effet qu'il est produit par des obstacles quelconques qui interceptent le son, & l'obligent pour ainsi dire à rebrousser chemin, tels sont par exemple les montagnes, les bois épais, les rochers, les cavernes, & même les nuées qui se trouvent à côté des corps sonores.

60. Mais achevons l'éxamen des nos formules, & passons au troisiéme cas, où a & X sont deux quantités finies. Il est d'abord évident que les deux équations nous donneront ici une infinité de valeurs pour le tems t qui répondront à autant d'instans, où une même particule d'air sera remuée. Pour les développer supposons successivement $s = 0, 1, -1, 2, -2, 3, -3$ &c. on tirera de la premiére équation

$$\pm t = \frac{Tz}{\sqrt{(2nbk)}}$$

$$\pm t = \frac{T(z + 2a)}{\sqrt{(2nbk)}}$$

$$\pm t = \frac{T(z - 2a)}{\sqrt{(2nbk)}}$$

$$\pm t = \frac{T(z + 4a)}{\sqrt{(2nbk)}}$$

$\pm$ &c.

& ainsi de suite

La seconde nous donnera

$$\pm t = \frac{-T(z + 2X)}{\sqrt{(2nbk)}}$$

$$\pm t = \frac{-T(z + 2X + 2a)}{\sqrt{(2nbk)}}$$

$$\pm t = \frac{-T(z + 2X - 2a)}{\sqrt{(2nbk)}}$$

$$\pm t = \frac{-T(z + 2X + 4a)}{\sqrt{(2nbk)}}$$

$\pm$ &c.

On conclut de-là que quand les fibres sonores de l'air sont terminées des deux côtés par des obstacles immobiles, qui en appuient & soutiennent les extrémités, il doit pour lors y avoir une infinité de répétitions du même son, savoir

ſavoir un Echo composé qui dureroit toujours ſi la conſtitution de ces fibres ne pouvoit jamais être altérée. Pour connoître la progreſſion des tems, au bout deſquels doit ſe faire une des répétitions, nous remarquerons que chacun des tems t dans les équations précédentes, eſt égal au tems que le ſon emploie à parcourir les eſpaces correſpondans z, $z + 2a$, $z - 2a$, &c. $z + 2X$, $z + 2X + 2a$, $z + 2X - 2a$ &c. Donc ſi l'on conſidère toujours ces eſpaces poſitifs, on pourra les repréſenter par les parties de la ligne *AB* de la maniére ſuivante.

1.re *Série*.

CD
CB + *BA* + *AD*
CA + *AB* + *BD*
CB + *BA* + *AB* + *BD*
CA + *AB* + *BA* + *AD*
& ainſi de ſuite.

2.de *Série*.

CA + *AD*
CA + *AB* + *BA* + *AD*
CB + *BD*
CB + *BA* + *AB* + *BD*
& ainſi de ſuite.

Si l'on conjoint ces deux ſéries, on en tirera ces deux-ci

CD
CB + *BD*
CB + *BA* + *AD*
CB + *BA* + *AB* + *BD*
&c.

CA + *AD*
CA + *AB* + *BD*
CA + *AB* + *BA* + *AD*
&c.

La nature & l'arrangement des termes qui composent ces progressions, fait assès connoître comment le même son qui part du corps sonore qui est en C, doit revenir plusieurs fois frapper l'oreille au même endroit *D*. Car on voit aisément que la premiére de ces derniéres suites exprime le chemin du son propagé de *C* vers *B*, & refléchi d'abord par l'obstacle *B*, ensuite par *A*, & de nouveau par *B*, & ainsi à l'infini. Au contraire la seconde exprime de même les lois des allées, & revenues du son, qui partant du même endroit *C* se meut d'abord vers *A*, d'où il est ensuite porté vers *B*, & de-là de nouveau vers *A*, & ainsi alternativement. Et ces deux sons achèvent pour ainsi dire leurs mouvemens dans le même espace *AB*, & dans le même tems sans se troubler, ou s'entrempêcher en aucune façon dans leurs rencontres. Donc toutes les fois que chacun d'eux passera par le même point *D*, on entendra dans cet endroit une répétition, ou bien un écho du son primitif.

C'est ainsi que se forment les échos composés qui répétent plusieurs fois le même son en différens tems, qui ne sont pas toujours égaux entr'eux, selon que le corps sonore, & le point d'où l'on veut entendre l'écho se trouvent différemment placés sur la ligne qui joint les deux obstacles.

61. Les Physiciens rapportent quelques exemples de ces échos composés, entre lesquels il en est qui répétent le même son plus de cinquante fois de suite, & on observe toujours qu'ils sont produits par des murs ou des rochers, ou des autres obstacles quelconques situés presque vis-à-vis. La plûpart d'entr'eux ont cru pouvoir expliquer ces phénomènes par la théorie de la refléxion; car disent-ils, les particules de l'air qui est en vibration rencontrant des obstacles invincibles sont refléchies à peu-près comme l'on concoit que le sont les rayons de la

lumière

par les surfaces unies des miroirs; & cette explication paroit d'autant plus plausible, qu'on trouve en effet par expérience que l'intervalle du tems écoulé entre deux sons consécutifs, est précisément tel qu'il le faut pour que le son principal puisse être reflèchit par les obstacles donnés, & revenir à l'oreille.

Cependant à examiner la chose à fond, on sera obligé de convenir que le Principe de la refléxion, comme on la conçoit ordinairement dans le choc des corps, ou dans la lumière, est ici un Principe tout-à-fait illusoire. Car l'expérience nous montre que l'écho ne dépend en rien du poli de la surface reflèchissante, puisque il arrive que des surfaces en apparence polies ne produisent point d'écho, au lieu qu'on l'entend souvent dans des lieux remplis de mille inégalités. En effet comment concevoir que des rochers, des forets, des nuées soient propres à produire dans l'air une refléxion semblable à celle des rayons de la lumière sur les miroirs. Rien donc n'est moins fondée que cette Catoptrique des sons que l'on a inventé pour rendre raison des propriétés de l'écho. Mr. D'Alembert est, peut-être, le premier qui aie senti l'insuffisance de cette théorie, dans l'Enciclopédie au mot *Echo*; mais ni lui, ni aucun autre que je sache n'a jamais entrepris de donner des explications plus fondées de ce phénomène.

La théorie que nous venons de déduire de nos formules est, ce me semble, tout-à-fait à l'abris de ces difficultés; car il ne faut autre chose pour produire l'écho, si non que les extrémités des fibres aériennes sonores trouvent un appui fixe, de quelque nature qu'il soit; s'il n'y a qu'un obstacle d'un côté le son ne sera renvoié qu'une fois; c'est l'écho simple. S'il y en a deux qui terminent la fibre de part & d'autre les sons seront renvoiés réciproquement, ce qui formera des échos composés qui dureront autant que la constitution des fibres so-

nores pourra ſubſiſter; ſi donc ces ſortes d'échos durent plus, ou moins, ce ſont toujours quelques circonſtances extérieures qui en ſont cauſe. Mais dira-t-on, pourquoi n'entend-on pas d'écho toutes les fois que l'air eſt renfermé entre quelques obſtacles. Les Phyſiciens ont déja répondu à cette difficulté en faiſant voir qu'il faut une certaine diſtance entre le point, d'où l'on veut entendre l'écho, & l'obſtacle qui doit le renvoier, de même qu'entre le corps ſonore, & cet obſtacle, afin qu'on puiſſe le diſtinguer du ſon primitif. Sans cela le ſon reflêchi ſe confond entiérement avec le direct, & ne fait qu'en augmenter la force, comme on l'obſerve tous les jours. Il faut de plus que l'eſpace que l'écho doit parcourir ne ſoit embaraſſé par aucun corps qui en empêche la propagation. Lorſque ces conditions auront lieu je ne doute pas qu'il n'y ait toujours des échos; la conſtruction des échos artificiels eſt appuiée ſur ces ſeuls Principes.

CHAPITRE III.

Du mélange, & du rapport des ſons.

61. JE n'ai traité juſqu'ici de la propagation du ſon que dans le cas qu'il n'y ait qu'un ſeul corps ſonore qui communique ſes vibrations aux parties contigues de l'air; il nous reſte à voir ſi les lois trouvées ont de même lieu quand pluſieurs ſons ſont excités en même tems dans divers endroits, & en quelle maniére ces ſons peuvent ſe répandre dans le même eſpace ſans ſe troubler, ou ſe confondre en aucune façon, comme nous le montre l'expérience journaliére.

Sup-

Concevons donc dans la même fibre aérienne sonore AB (Fig. 16.) divers points physiques C', C'', C''', qui soient frappés en même tems par des corps sonores, qui différent les uns des autres comme on voudra ; soient représentées par c^{I}, c^{II}, c^{III} &c. les impulsions, où les vitesses communiquées à ces points, & que X^{I}, X^{II}, X^{III} &c. désignent leurs distances AC', AC'', AC''' &c. de la première extrémité donnée A, on trouvera pour la vitesse u d'un point quelconque D de la même fibre qui est éloignée de A par l'intervalle $AD = x$, l'expression générale suivante.

$$\begin{aligned} u = \frac{2c^{I}}{m} \Big(& \text{sin.} \frac{X^{I}\pi}{2a} \times \text{sin.} \frac{x\pi}{2a} \times \text{cos.} \frac{tH\pi}{2T} \\ & + \text{sin.} \frac{2X^{I}\pi}{2a} \times \text{sin.} \frac{2x\pi}{2a} \times \text{cos.} \frac{2tH\pi}{2T} \\ & + \text{sin.} \frac{3X^{I}\pi}{2a} \times \text{sin.} \frac{3x\pi}{2a} \times \text{cos.} \frac{3tH\pi}{2T} \\ & + \&c. \text{ à l'infini} \Big) \\ + \frac{2c^{II}}{m} \Big(& \text{sin.} \frac{X^{II}\pi}{2a} \times \text{sin.} \frac{x\pi}{2a} \times \text{cos.} \frac{tH\pi}{2T} \\ & + \text{sin.} \frac{2X^{II}\pi}{2a} \times \text{sin.} \frac{2x\pi}{2a} \times \text{cos.} \frac{2tH\pi}{2T} \\ & + \text{sin.} \frac{3X^{II}\pi}{2a} \times \text{sin.} \frac{3x\pi}{2a} \times \text{cos.} \frac{3tH\pi}{2T} \\ & + \&c. \text{ à l'infini} \Big) \\ + \frac{2c^{III}}{m} \Big(& \text{sin.} \frac{X^{III}\pi}{2a} \times \text{sin.} \frac{x\pi}{2a} \times \text{cos.} \frac{tH\pi}{2T} \\ & + \text{sin.} \frac{2X^{III}\pi}{2a} \times \text{sin.} \frac{2x\pi}{2a} \times \text{cos.} \frac{2tH\pi}{2a} \\ & + \text{sin.} \frac{3X^{III}\pi}{2a} \times \text{sin.} \frac{3x\pi}{2a} \times \text{cos.} \frac{3tH\pi}{2a} \\ & + \&c. \text{ à l'infini} \Big) \\ + \&c. \end{aligned}$$

Or

comparant le nombre des vibrations particulières, que chacun d'eux achève entre deux concurrences successives. On devra donc entendre ce troisiéme son précisément au point de milieu de la ligne qui joint les deux corps sonores, parceque les sons aiant toujours une même vitesse, c'est là qu'il doivent nécessairement se rencontrer; cependant si l'on considère la masse continue de l'air, on voit que chaque particule d'une fibre sonore doit être considérée comme le centre d'une infinité d'autres fibres, auxquelles elle peut aussi communiquer du mouvement, ce qui fait que le son se propage en tous sens; d'où il suit que l'ébranlement composé, pourra être de même porté à l'oreille dans une infinité d'autre endroits; quoique avec moins de force & moins distinctement à cause de la diminution & de l'altération causée par les résistances des particules éthérogènes, dont toute la masse de l'air est parsémée.

Comme il faut une extrème finesse d'oreille pour appercevoir ces sons composés, aussi n'y a-t-il que quelques uns des plus habiles Artistes qui les aient reconnus. Mr. Tartini est le premier, que je sache, qui se soit attaché à les examiner avec soin, comme on peut le voir dans son Traité de Musique imprimé à Padoue l'année 1754. Ce célèbre Auteur nous apprend qu'en tirant d'un même instrument capable de tenue, comme les violons, les trompettes &c. deux sons à la fois, ou bien en les tirant de deux instrumens éloignés l'un de l'autre de quelques pas, l'on en entend un troisiéme qui est d'autant plus sensible, qu'on se rapproche de plus du point de milieu de l'intervalle donné.

Après beaucoup d'expériences sur ce sujet Mr. Tartini conclut que si l'on considère la suite des fractions $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{5}$, $\frac{1}{6}$ &c., & qu'on ajuste autant de sons qui

aient

aient le même rapport entr'eux, que les termes de cette suite, deux sons voisins quelconques produiront toujours, pour troisiéme son, le prémier son qui répond au terme $\frac{1}{2}$. Or en éxaminant la concurrence des vibrations de tous ces sons, on trouve, qu'elle ne peut avôir lieu qu'après un nombre de vibrations égal aux dénominateur de la fraction qui exprime les sons correspondans; ainsi les deux sons exprimés par $\frac{1}{5}$, & par $\frac{1}{6}$ ne deviennent concurrens, qu'après cinq vibrations du premier & six du second, & ainsi des autres; d'où il s'ensuit qu'en comparant le nombre des concurrences au nombre des vibrations de chaque son particulier, le troisiéme son produit par deux de la série précédente devroit toujours être exprimé par 1, ce qui donne proprement l'octave de celui qui est résulté à Mr. Tartini. Mais l'on sait que la différence entre un son, & son octave est souvent insensible à l'oreille, par la facilité naturelle que nous avons de les confondre ensemble; donc si l'on substitue au troisiéme son de Mr. Tartini son octave au dessous, les résultats de ces éxperiences deviendront en tout conformes à ceux que nous donne notre théorie. L'on doit être d'autant plus porté à admettre cette échange d'un son dans son octave, que Mr. Serre dans son Ouvrage sur les Principes de l'Harmonie de 1753. en faisant mention des expérienees de Mr. Tartini, nous rapporte, que les troisiémes sons produits par des tierces majeures, & mineures, se trouvent precisément à l'octave basse de ceux de Mr. Tartini.

Nous avons parlé plus haut de l'éxperience des *battements* de Mr. Sauveur, & nous avons vû qu'ils répondent exactement aux concurrences des vibrations; il y à

donc

donc tout lieu de croire qu' ils ſont de même formés par la rencontre de deux ſons, & qu' ainſi leur explication dépend entierement de la théorie que nous venons de donner ; Il eſt donc vraiſemblable que le troiſiéme ſon de Mr. Tartini n' eſt produit, que par une ſuite de *battemens*, & dans ce cas il eſt très aiſé de reconnoître, que le troiſiéme ſon doit avoir avec les deux ſons primitifs le rapport que nous avons ci-deſſus établi.

Ce ſeroit ici le lieu d' examiner la nature, & la ſource des conſonances, & des diſſonances ; mais il faut avoüer que, malgré les efforts de pluſieurs habiles Muſiciens, on n' eſt pas encore parvenu à établir là-deſſus des fondemens conſtans, & généraux. Mr. Sauveur eſt dans l' idée qu' un accord plait d' autant plus à l' oreille, que ſes *battemens* ſont plus fréquens, & qu' ils reſtent pour cela moins ſenſibles ; d' où il ſuit, que les accords conſonans doivent être préciſément ceux dont les vibrations ſont les plus concurrentes, & qu' au contraire les accords deviennent diſſonans, lorſque la concurrence des vibrations eſt telle, qu' elle peut aiſément être apperçue de l' oreille. Mr. Tartini tire auſſi de ſes expériences du troiſiéme ſon pluſieurs conſéquences pour la nature de l' Harmonie. Il prétend que le troiſiéme ſon eſt toujours la vraie baſſe dont les ſons particuliers ſont les deſſus ; & c' eſt ſur cela qu' il a principalement fondé ſon ſiſtème de Muſique. Quoique il en ſoit il eſt au moins certain par ce que l' venons de démontrer, que de quelque façon qu' on prenne la choſe, la concurrence des vibrations en eſt toujours le fondement, quoique préſenté ſous des points de vue différens ; nous verrons encore ci-après, que le Principe de l' Harmonie qu' on prétend trouver dans la nature même des corps ſonores revient encore à celui-ci.

Lorſ-

63. Lorſque les parties des corps ſonores ſont ébranlées, l'air reçoit autant d'impreſſions ſucceſſives, que ces parties font de vibrations, & ces impreſſions ſe répandent par tout ſans ſe multiplier, ou ſe troubler en paſſant d'une particule d'air dans l'autre. Donc ſi le corps ſonore eſt de telle nature, que les vibrations de ſes parties commencent toutes, & s'achèvent toujours dans le même tems, l'oreille ſera frappée à la fois par pluſieurs petits coups, qui ſe ſuccederont par des intervalles de tems égaux, & cette uniformité d'impreſſions produira ce ſentiment agréable qu'on appelle *Son*; au contraire ſi les vibrations des parties du corps ſonore différent les unes des autres, c'eſt à dire qu'elles ne ſoient pas toutes d'égale durée, notre organe recevra à chaque inſtant des ébranlemens différens, & on n'entendra dans ce cas qu'un bruit confus. Cette verité qui à été de long-tems réconnue eſt une ſuite néceſſaire de ce que l'on a démontré ſur les mouvemens des cordes vibrantes, & ſur ceux des fibres élaſtiques d'air; car on éprouve tous les jours que les cordes, qui produiſent les meilleurs ſons ſont toujours celles qui ont une plus grande uniformité dans toute leur extenſion, ce qui les rend plus capables des mouvemens réguliers, & iſocrones, que nous avons determiné dans le Chap. VII. Ainſi l'explication du ſon, & du bruit que quelques Auteurs ont voulu donner en diſant que tout bruit eſt *un*, & qu'au contraire tout ſon eſt *compoſé*, tombe ici d'elle même, puiſqu'elle eſt tout a fait oppoſée à ce que nous venons de démontrer.

Suppoſons à préſent, que pendant qu'une corde réſonne il y ait près d'elle pluſieurs autres cordes tendues, il eſt clair que l'air ébranlé par la première frappera toutes les autres, & que les impulſions reçues par celles-ci répondront parfaitement à chacune des vibrations de celle qu'on

fait résonner; donc a force de coups reitérés, elle devront de même entrer en vibration; or puisque la durée des vibrations des cordes est absolument déterminée par la constitution de la corde même, il s'ensuit que si toutes les cordes sont de même nature, les vibrations naissantes de celles qui sont ébranlées par l'air pur, seront toujours favorisées par des impulsions continues qui procédent de la corde principale; c'est pourquoi au bout d'un certain tems elles seront aussi forcées de résonner. Au contraire si les cordes sont telles, que leurs vibrations ne puissent jamais être concurrentes, elles seront tantôt favorisées, & tantôt troublées par les impulsions qui procédent de la corde principale, & ainsi il sera impossible, qu'elle reçoivent jamais un mouvement sensible, & capable de produire le le son qui leur est propre. Supposons à présent que les cordes tendues ne soient pas à l'unisson de celle qu'on fait résonner, mais qu'elles y répondent comme nombre à nombre, il faudra ici distinguer deux cas; lorsque le son de la corde principale est mésuré exactement par ceux des autres cordes, & lorsque ces sons sont seulement commensurables entr'eux. Il est visible que dans le premier de ces cas, les vibrations des cordes qu'on laisse en repos, seront toujours favorisées par celles de la corde principale qu'on ébranle, & par conséquent ces cordes devront de même résonner comme si elles étoient à l'unisson; dans l'autre cas les cordes ne pourront résonner dans leur totalité; car elles seront toujours en partie troublées, & en partie favorisées par les vibrations de la principale; & comme les impulsions contraires, & favorables sont toujours uniformes, elles les forceront de prendre des figures telles, que leurs vibrations puissent toujours être favorisées. Il faudra donc qu'elles se divisent en plusieurs ventres égaux, de sorte que le son de chacun

de

de ces ventres soit où à l' unisson de celui de la corde principale, où bien, qu' il le mésure toûjours exactement comme dans le premier cas. Or puisque il n' y a rien qui rétienne fixes les noeuds formés par les ventres naturels de ces cordes, il arrivera facilement que les vibrations particuliéres se dérangent les unes les autres, ce qui en détruira l' uniformité, & empêchera par conséquent les cordes de résonner; elle ne feront donc que frémir au son de la principale, & se diviseront, en frémissant, par une espèce d' ondulation, comme on le voit dans les sons harmoniques.

Ce Phénomène a été observé par Mrs. Wallis, & Mersenne les premiers, & puis par Mr. Sauveur dans la dissertation citée (art. 50.). Tout le monde le reconnoit aujourd' hui; & on convient généralement, que l' air ébranlé par les oscillations d' une corde est celui qui met les autres en mouvement, mais il restoit encore à donner la raison pourquoi, de plusieurs cordes frappées également par les mêmes coups d' air il n' y a que les harmoniques qui puissent résonner, où frémir simplement. C' est a quoi il me paroit d' avoir entiérement satisfait par tout ce qui a été démontré jusqu' à présent.

Je souhaiterois pouvoir expliquer de même la multiplicité des sons harmoniques, qui se font sentir en frappant une seule corde, tels que la douxiéme, & la dixseptiéme, au dessus du son principal. Mais j' avoue qu' après bien de réflexions, je ne suis pas encore parvenu a trouver sur ce sujet rien de satisfaisant. Ayant examiné avec toute l' attention dont je suis capable, les oscillations des cordes tendues, je les ai toujours trouvé simples, & uniques dans toute leur étendue, d' où il me paroit impossible de conçevoir comment divers tons peuvent être engendrés à la fois. Il seroit pour cela inutile de recourrir aux théo-

ries

ries dont on à fait mention (art. 63.) puisque nous en avons deja fait sentir le défaut. Je suis donc enclin a croire que ces sons peuvent être produits par d'autres corps qui résonnent au bruit du son principal, comme ont vient de le voir dans les cordes; & ce qui peut donner quelque poid à cette conjécture, c'est que ce mélange de sons harmonieux n'est guère sensible, que dans les Clavecins, ou dans les autres instrumens montés de plusieurs cordes.

Quoique il en soit je désirerois que des personnes dont l'oreille fût extrèmement fine, & qui ne l'eussent pas beaucoup exercé a entendre de la Musique, voulussent bien se prendre la peine de répéter ces expériences sur une seule corde fixée par deux chevalets sur une simple table, dans des lieux ouverts de toute part; dans ce cas l'on pourroit être sûr, que ni la prévention de l'oreille acoutumée a entendre toujours les sons principaux accompagnés de leurs harmoniques, ni la résonnance des corps circonvoisins ne pourroit y avoir aucune part; & le résultat de l'expérience déviendroit hors de toute atteinte.

Mr. Rameau, un de plus célèbres Artistes de nos jours, & a qui l'art Musical est si redevable, à donné en 1750. une démonstration du Principe de l'Harmonie fondée sur les expériences rapportées de la résonnance des corps sonores. Cet Auteur croit avoir ainsi découvert dans la nature même les vrais fondemens de l'Harmonie, qu'on avoit avant lui inutilement cherché par d'autres voies; mais après tout ce que nous venons de démontrer on voit évidemment que ce Principe même tire son origine de celui de la concurrence des vibrations, Principe dès longtems reconnu pour la source des consonnances, & des dissonances; & sur lequel Mr. Euler à établi sa nouvelle théorie de Musique dans le Traite cité (art. 51.)

Ce

Ce célèbre Géomètre à donné en effet à ce principe toute l'étendue, dont il paroit capable, & il à tâché par là de ramener à des formules assés simples, les principales règles de la Composition. L'on ne doit donc plus regarder le principe de Mr. Rameau que comme une nouvelle preuve de celui-ci tirée immédiatement de l'expérience; mais cet Auteur aura toujours le mérite d'avoir sçu en déduire avec une extrême simplicité la plupart des loix de l'Harmonie que plusieurs expériences détachées, & aveugles avoient fait connoître.

Au reste quelque principe qu'on adopte pour développer la nature des consonances, & des dissonances il réstera toujours a expliquer pourquoi il n'y a d'autres rapports primitifs consonans que ceux qui sont contenus dans les nombres 1, 3, 5; car il est certain qu'une corde qui sera la septiéme partie, où bien septule d'une autre devra résonner dans le premier cas, & frémir seulement dans le second tout de même comme si elle rendoit une douxiéme, ou une diseptiéme, d'où il s'ensuit, que suivant même le Principe de Mr. Rameau on devroit regarder le rapport de 4 : 7., où bien de 7 : 8 pour consonans, ce qui est néanmoins dementi par l'expérience. Mais ce qui est plus étonnant c'est, que le rapport de 8 : 9 qui constitue une seconde majeure, est beaucoup moins dissonant que celui de 7 : 8, quoique les concurrences soient plus fréquentes dans celui-ci, que dans l'autre. Il y a la même question à faire sur plusieurs accords, qui ne sont pas reçus dans l'Harmonie, quoique ils contiennent moins de dissonances que d'autres, qu'on emploie avec succés. Je crois, que dans quelque sistème de Musique, que l'on veuille imaginer, l'on ne pourra éluder ces difficultés qu'en recourant au gout, & au sentiment commun sur lesquels l'habitude, & les préjugés ont peut être beaucoup plus de pou-

pouvoir, qu'on ne le penſe ordinairement. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans des telles diſcuſſions. Le ſavant Mr. D'Alembert en a traité fort au long dans l'Article *fondamental* de l'Encyclopédie, auquel nous nous contenterons de renvojer.

REFLEXIONS

SUR LES QUANTITES IMAGINAIRES

PAR M. LE CHEV. DAVIET DE FONCENEX.

1. ON rencontre si souvent des quantités imaginaires dans les expressions algébriques qu'il feroit à souhaiter qu'on se fut attaché à en examiner avec plus de soin la nature & l'origine. Ces recherches auroient été d'un grand secours dans toutes les parties de Mathématiques qu'on traite par le calcul, & on auroit évité par là beaucoup de paradoxes & de contradictions, dans une Science qui en devroit être entiérement exempte. La nature du calcul introduit en effet presque toujours dans la solution d'une question, des cas qui lui sont étrangers, & le problême alors quoique possible conduit à des équations, dont plusieurs racines peuvent être imaginaires: souvent même une formule qui paroissoit devoir satisfaire entiérement à la question, nous la présente dans certaines circonstances d'une façon absurde & impossible: nous en verrons des exemples frappans dans la suite. Du reste le premier cas n'a d'autre inconvénient que la difficulté de débarasser l'équation de ces valeurs imaginaires; mais dans le second on pourroit facilement être induit en erreur par ces formules, & regarder comme impossible une question, dont toute la contradiction consiste dans la maniére, dont on l'exprime algébriquement. Souvent au contraire, parcequ'on ne peut faire entrer dans l'expression analytique d'un problême toutes les conditions qui lui appartiennent, l'algèbre nous en fournit une solution réelle pour des cas où ces conditions le rendent impossible. J'en pourrois apporter beaucoup d'exemples; mais

mais cette matiére d'ailleurs étrangère à mon sujet, ayant été suffisamment traitée par d'autres, & particuliérement par Mr. D'Alembert dans l'Encyclopédie à l'article *Equation*, où l'on trouvera des réflexions neuves & intéressantes, je passe à examiner avec plus de soin l'origine des racines imaginaires qu'on trouve dans les équations élevées.

2. Il est d'abord évident que si toutes ces racines sont imaginaires, le problême implique contradiction: mais s'il s'en trouve des réelles & des imaginaires, la question sera-t-elle en même tems possible & contradictoire? éclaircissons ceci par un exemple. Qu'on se propose de trouver deux moyennes proportionelles x & y entre les quantités a & b données; les deux équations $x^2 = ay$, & $xb = y^2$ donneront en substituant dans la seconde la valeur de x prise dans la premiére $y = \pm \sqrt{(b \times \pm \sqrt{ay})}$, où l'on voit que l'ambiguité des signes de $\pm \sqrt{ay}$ entraine dans la formule deux valeurs imaginaires pour y exprimées par $y = \pm \sqrt{(b \times - \sqrt{ay})}$. Ces valeurs de y répondroient au cas où x seroit négatif, circonstance qui rendroit en effet le problême impossible.

Or comme en chassant les radicaux l'ambiguité des signes évanouit, il est nécessaire que l'équation réduite contienne les deux cas de x positive & négative, & donne par conséquent des racines réelles & imaginaires pour y satisfaire également. Voilà de quelle maniére la même équation appartient en même tems à un problême possible & à un impossible.

En suivant le même procédé on pourroit presque toujours reconnoître (principalement dans les problêmes géométriques) quelles sont les questions qu'on résoud malgré soi avec celle qu'on a en vuë, & on se persuaderoit aisément que puisqu'on n'introduit plusieurs valeurs pour l'inconnue dans l'équation finale que par la multiplication & l'élévation aux puissances, on pourroit de même

com-

combiner de telle façon les opérations inverses qu'on trouva à part chaque valeur de x, qui devroit par conséquent toujours avoir une expression finie réelle, ou imaginaire.

3. Pour mettre hors de doute cette vérité qui a toujours été supposée par tous les Algébristes, Mr. de Bougainville dans son Introduction au calcul intégral, s'est servi de la considération d'une courbe; mais la démonstration qu'il en tire ne me paroit ni naturelle, ni assès rigoureuse; puisque la valeur imaginaire qu'il trouve par cette méthode n'étant qu'approchée, on pourroit soupçonner que la quantité que l'on néglige, quelque petite qu'elle soit, ne fût précisément celle qui empêcheroit qu'on ne pût exprimer l'inconnue par une expression finie: & l'on est d'autant plus porté à former ce doute, que comme il l'a lui même fait voir d'après Mr. D'Alembert, il arrive souvent qu'un terme qu'on croyoit pouvoir négliger dans une série, est cependant celui qui la fait changer de nature.

Quoiqu'il en soit, cette proposition, qui comme on l'a vu, paroit être une suite du procédé qui nous conduit aux équations de dégré élevé, suffiroit pour démontrer ce théorème fameux: qu'une équation quelconque peut toujours être divisée en facteurs réels du second dégré; car il s'en suivroit que quelque compliquée que fût une racine quelconque de cette équation, il ne s'agiroit toujours que de divisions ou d'extractions de racines. Or dans tous ces cas on pourra toujours par une simple construction géométrique réduire cette expression à la forme $A + B\sqrt{-1}$; où A & B sont des quantités réelles (voyés l'article 5.): d'où il suit que puisque toute équation qui conduit à $x = A + B\sqrt{-1}$ doit donner également $x = A - B\sqrt{-1}$ (étant arbitraire de prendre les radicaux quarrés avec le signe $+$ ou $-$) l'équation proposée sera divisible par $x - A \mp B\sqrt{-1}$, & aura par conséquent encor pour facteur le produit réel $x^2 - 2Ax + A^2 + B^2$.

4. L'im-

4. L'importance de ce théorème exigeroit cependant qu'on en eut une démonstration rigoureuse, tirée de la nature même des équations : d'autant plus qu'on mettroit en même tems hors d'atteinte la proposition de l'art. 3. Tel est le plan qu'a suivi Mr. Euler dans une excellente pièce qu'il a donné sur cette matière dans les Mémoires de l'Académie Royale de Prusse de l'année 1749. Voici la route qu'il a tenu. Qu'on réduise toutes les équations au dégré, 2^n ce qui est facile par la multiplication : cela fait il est évident qu'il suffiroit de démontrer généralement qu'une équation du dégré 2^n est toujours divisible réellement en deux autres du dégré 2^{n-1}; car par la même raison chacune de celles-ci se diviseroit en deux autres du dégré 2^{n-2}, & en suivant ce raisonnement on auroit cette équation divisée en 2^{n-1} facteurs du second dégré. Pour démontrer donc cette proposition, après avoir fait évanouir le second terme de l'équation, qui devient par-là

$$x^{2^n} + Bx^{2^n-2} + Cx^{2^n-3} + \&c.$$ où les coéficiens B, C, D &c. sont en nombre $2^n - 1$, qu'on suppose que les deux facteurs cherchés, soient

$$x^{2^{n-1}} + ux^{2^{n-1}-1} + \alpha x^{2^{n-1}-2} + \beta x^{2^{n-1}-3} + \&c.$$

$$\& \; x^{2^{n-1}} - ux^{2^{n-1}-1} + \mu x^{2^{n-1}-2} + \nu x^{2^{n-1}-3} + \&c.$$

où le nombre des coéficiens indéterminés, est encore $2^n - 1$. La comparaison du produit de ces deux équations avec la proposée fournit autant d'égalités, de façon que toutes les lettres α, β, μ, ν &c. se pourront déterminer par les connues B, C, D &c. mêlées avec l'indéterminée u, réellement sans extraction de racine, ce qui donnera une équation pour u, dont l'exposant sera, comme on le fait par

les combinaiſons $\frac{2^n \times 2^n - 1 \times 2^n - 2 \times 2^n - 3 \ldots \times 2^{n-1} + 1}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4 \cdot 5 \cdot \ldots \ldots 2^{n-1}}$ nombre que l'Auteur démontre pairement impair. De ce que le ſecond terme manque dans l'équation, il conclut qu'une racine quelconque p aura toujours ſa compagne $-p$, d'où il infère encore qu'on aura généralement pour facteur de cette équation $u^2 - p^2$: donc puiſque le nombre des racines eſt pairement impair, le nombre de ces facteurs doubles ſera impair, & par conſéquent, dit-il, le dernier terme de cette équation ſera négatif, ce qui ſuffiroit pour démontrer que u aura au moins deux valeurs réelles, ce qui rendroit auſſi réels tous les coéficiens α, β, μ, ν &c.

A l'égard de ce qu'on a dit qu'une racine p exige dans cette équation-là $-p$, il ne paroit pas qu'on en puiſſe douter, puiſque l'équation qui détermine u n'appartenant pas plus à la premiére qu'à la ſeconde des équations ſuppoſées, elle doit fournir indifféremment la valeur de $+u$ & de $-u$: d'où il eſt évident non ſeulement que le ſecond terme manquera dans cette équation, mais auſſi tous les termes pairs. Mais puiſque p, p', p'', p''' &c. ſont les racines de l'équation, dont quelques unes peuvent étre imaginaires, & avoir un quarré négatif, on ne peut pas conclure de ce que les facteurs $u^2 - p^2$ ſont en nombre impair, que le dernier terme de leur produit ſoit eſſentiellement négatif. Il faudroit avant tout avoir démontré que le produit $p p' p'' p'''$ &c. de toutes les racines poſitives doit toujours être réel. Mr. Euler le trouve en effet tel pour les équations du quatriéme dégré; mais pour les autres cas il ſe contente de dire que ce produit étant déterminable par les coéficiens C, D, E il ne peut être imaginaire. On ſent bien qu'il faudroit encor qu'on fut aſſûré qu'il eſt égal à une fonction rationelle de ces coéficiens. Cette circonſtance, ſans laquelle le théorème ci-deſſus perd toute ſa force, me paroit aſſés difficile à démontrer. Pour cela cepen-

dant

dant je m'étois d'abord assûré que les racines de l'équation étant p, p', p'', p''' &c. il suffisoit de faire voir que si entre les combinaisons qu'on peut faire en prenant 2^{n-1} de ce quantités ensemble, on choisissoit seulement celles où entroit p, & qu'on les multiplia ensemble, cela donneroit exactement le produit $p p' p'' p'''$ &c.; mais quoique ces produits se présentassent d'abord selon une loi assés simple, la difficulté que j'ai trouvé à les déduire généralement des coéficiens de l'équation proposée m'a fait abandonner cette recherche, pour examiner si indépendamment des Principes que Mr. Euler avoit déja *établi*, on ne pourroit point démontrer la proposition en question.

5. Si on a une équation quelconque du second dégré $x^2 + Ax + B = 0$, dans laquelle A & B soient des quantités imaginaires de la forme $a + b\sqrt{-1}$, je dis que ses racines seront aussi de la forme $c + d\sqrt{-1}$, a, b, c, d étant des quantités réelles. Qu'on résolve l'équation proposée, on trouvera $x = -\frac{A}{2} \pm \sqrt{(-B + \frac{A^2}{4})}$: il est d'abord évident qu'on pourra réduire cette équation à $x = -\frac{A}{2} \pm \sqrt{(g + h\sqrt{-1})}$, g & h étant toujours des quantités réelles: on voit de plus que pour donner à cette expression la forme cherchée $c + d\sqrt{-1}$, il suffiroit d'y réduire le radical composé $\sqrt{(g + h\sqrt{-1})}$. Pour cela dans un cercle, dont le rayon soit égal à $\sqrt{(g^2 + h^2)}$ qu'on cherche un angle φ, dont le sinus $= h$, & le cosinus $= g$, ce qu'il est facile de faire au moyen des tables. Le radical $\sqrt{(g + h\sqrt{-1})}$ se changera ainsi en $\sqrt{(cos.\ \varphi + fin.\ \varphi \sqrt{-1})}$ qui est égal à $cos.\ \frac{\varphi}{2} + fin.\ \frac{\varphi}{2}\sqrt{-1}$ ce que je prouve de la maniére suivante. Que ϕ & θ représentent deux angles quelconques si l'on multi-

multiplie $cof.\ \varphi + fin.\ \varphi \sqrt{-1}$ par $cof.\ \theta + fin.\ \theta \sqrt{-1}$, on trouvera pour produit $cof.\ \varphi \times cof.\ \theta + cof.\ \theta \times fin.\ \varphi \sqrt{-1} + cof.\ \varphi \times fin.\ \theta \sqrt{-1} - fin.\ \varphi \times fin.\ \theta$, ou bien $cof.\ \varphi \times cof.\ \theta - fin.\ \varphi \times fin.\ \theta + (cof.\ \theta \times fin.\ \varphi + cof.\ \varphi \times fin.\ \theta) \sqrt{-1}$. Or l'on fait par les Principes de la trigonométrie que $cof.\ \varphi \times cof.\ \theta - fin.\ \varphi \times fin.\ \theta = cof.\ (\varphi + \theta)$, & que $cof.\ \theta \times fin.\ \varphi + cof.\ \varphi \times fin.\ \theta = fin.\ (\varphi + \theta)$, on aura donc $(cof.\ \varphi + fin.\ \varphi \sqrt{-1}) \times (cof.\ \theta + fin.\ \theta \sqrt{-1}) = cof.\ (\varphi + \theta) + fin.\ (\varphi + \theta) \sqrt{-1}$. Si à présent on fait $\theta = \varphi$ la formule se réduira à $(cof.\ \varphi + fin.\ \varphi \sqrt{-1})^2 = cof.\ 2\varphi + fin.\ 2\varphi \sqrt{-1}$, d'où il suit évidemment que $\sqrt{(cof.\ \varphi + fin.\ \varphi \sqrt{-1})} = cof.\ \frac{\varphi}{2} + fin.\ \frac{\varphi}{2} \sqrt{-1}$, puisqu'en élevant les deux membres au quarré no a $cof.\ \varphi + fin.\ \varphi \sqrt{-1} = cof.\ \frac{2\varphi}{2} + fin.\ \frac{2\varphi}{2} \sqrt{-1}$ équation identique. Si je prens donc $m = cof.\ \frac{\varphi}{2}$ & $n = fin.\ \frac{\varphi}{2}$ j'aurai par la substitution $\sqrt{(g + h\sqrt{-1})} = m + n\sqrt{-1}$: expression qui ajoûtée, ou levée de la quantité $\frac{A}{2}$ donnera $x = c + d\sqrt{-1}$, comme on s'étoit proposé. Cette proposition préparatoire à la principale que nous avons en vue pouvoit se déduire directement du théorème général démontré par Mrs. D'Alembert, & Euler ; mais comme ils l'ont tiré du calcul différentiel, j'ai cru devoir en donner ici une démonstration plus simple, afin qu'une proposition qui appartient entiérement à l'algébre pure ne tint en aucune façon à des Principes transcendans, & ne dépendit que de la simple Géométrie.

Ce lemme posé, soit une équation d'un dégré quelconque r, dont on veuille trouver les facteurs trinomes. Qu'on résolve le nombre r en ses facteurs simples, & on aura

$r =$

$r = 2^m. p. q. r. s.$ &c. où les nombres p, q, r, s, &c. seront des nombres premiers, & par conséquent impairs. Donc le produit $p. q. r. s.$ &c. sera un nombre impair que je nomme P.

Qu'on divise à présent l'équation proposée par une équation du second degré dont le coéficient du second terme, soit la lettre indéterminée u, & par les régles connues d'algébre on aura une nouvelle équation, où u sera déterminée par les coéficiens de la donnée, & puisque u doit pouvoir représenter toutes les combinaisons possibles des racines de la premiére équation prises deux à deux, on verra facilement par la théorie des combinaisons, que cette équation sera du degré $\frac{2^m. P. (2^m. P - 1)}{2} = 2^{m-1} P. (2^m P - 1)$ si donc $m = 1$, cette équation sera d'un dégré impair, & aura par conséquent une racine réelle. Que si m est plus grand que l'unité qu'on divise de nouveau cette équation par une autre du second dégré dont le coéficient du second terme soit u', & qu'on fasse pour abréger $2^m. P - 1$ qui est un nombre impair $= P^1$; par les mêmes raisons, que ci-devant la lettre u' sera donnée par une équation dont l'exposant sera exprimé par

$$\frac{2^{m-1} P. P^1. (2^{m-1} P. P^1 - 1)}{2} = 2^{m-2} P. P^1. (2^{m-1} P. P^1 - 1)$$

Dans le cas de $m = 2$ cette équation sera de dégré impair & aura comme on sait une racine réelle. Si enfin m étoit encore plus grand que 2 on n'auroit qu'a poursuivre le calcul, & il est évident que la m^{me} équation devra être d'un dégré impair.

On aura donc les équations suivantes

$$z^2 + uz + M = 0$$
$$u^2 + u'u + M^1 = 0$$
$$u'^2 + u''u' + M^{11} = 0$$
$$u''^2 + u'''u'' + M^{111} = 0$$
&c. &c. &c.

et

Et la derniére équation sera telle que son dernier terme, & le coéficient du second seront réels ; puisque ce coéficient sera la racine réelle de l'équation m^{me} qui est comme on l'a vû de dégré impair (*), & que le dernier terme est encor, comme on le sait, déterminable par ce coéficient, & par ceux de l'équation donnée sans extraction de racine : si donc on prend une des racines de cette équation elle aura la forme $m + n\sqrt{-1}$, & sera le coéficient du second terme de l'équation qui la précéde, dont le dernier terme se tirera de même par de pures préparations algébriques, de ce coéficient & des données de la premiére formule, & les racines de cette nouvelle équation seront donc de nouveau de la forme $p + q\sqrt{-1}$. En poursuivant la même opération on arrivera finalement à la premiére $z^2 + uz + M$, par laquelle on a divisé la proposée, & par un raisonnement semblable à celui que nous avons fait pour les autres, on verra que u & M auront la forme $r + s\sqrt{-1}$: par conséquent si on résoud cette équation, ses racines auront encore la forme $A + B\sqrt{-1}$: d'où il suit, que $z - A - B\sqrt{-1}$ sera un diviseur exact de l'équation donnée. Or en substituant dans celle-ci $A + B\sqrt{-1}$ au lieu de z, on trouve pour déterminer B une équation dont tous les termes impairs manquent, ce qui fait connoître que cette équation sera également divisible par $z - A + B\sqrt{-1}$ elle le sera donc aussi par le produit de ces deux racines, qui est le trinome réel $z^2 - 2Az + B^2 + A^2$.

 Quoi-

(*) Comme cette proposition, qu'une équation de dégré impair a toujours une racine réelle, est déduite communément dans les livres d'algébre de la supposition que les racines imaginaires se trouvent toujours deux à deux dans les équations : pour ne pas paroitre tomber dans une cercle vicieux, je remarquerai ici qu'on peut aisément la démontrer indépendemment de cette supposition ; car si on substitue pour l'inconnue dans une équation impaire, premiérement $+\infty$, & puis $-\infty$, il est évident que toute la formule déviendra dans le premier cas $= \infty$, & dans le second $= -\infty$ d'où il suit qu'il y a toujours une quantité finie & réelle, qui substituée pour l'inconnue dans l'équation, la rendra $= 0$: c'est à dire que cette équation aura au moins une racine réelle.

Quoique cette propofition très remarquable dans l'Analyfe, ait été maniée par les plus grands Géomètres de notre tems, elle n'a pas, que je fache, été démontrée jufqu'à préfent d'une maniére rigoureufe, & fatisfaifante. Au refte la démonftration que je viens d'en donner a cet avantage, qu'elle n'eft fondée que fur la pure théorie des équations.

Il faut avouer cependant que dans les équations élevées ce procédé dévenant impraticable, on ne peut par cette méthode trouver actuellement ces facteurs: il feroit à fouhaiter que les différens procedés qu'à tenté, pour cela le *R.P.* Le Seur (dans un mémoire fur le calcul intégral imprimé à Rome l'année 1748. où l'on obferve, d'ailleurs une excellente conduite de calcul) fuffent moins compliqués, & doüés d'un plus grand dégré de généralité; car quoique la longueur du calcul l'ait déja fait échouer dès le huitiéme dégré dans l'application qu'il a voulu en faire, fans qu'il ait même put faire voir dans ce cas particulier la vérité de la propofition que je viens de démontrer généralement, il paroit cependant qu'en fimplifiant cette méthode on pourroit s'en fervir avec fuccès. C'eft là une matiére que je me referve d'examiner une autre fois, avec la théorie & la réfolution générale des équations qui lui eft intimément liée. Mais retournons aux quantités imaginaires confiderées comme des derniers réfultats.

6. Si l'on réflechit fur la nature des racines imaginaires, qui comme on fait impliquent contradiction entre les données, on concevra évidemment qu'elles ne doivent point avoir de conftruction Géomètrique poffible, puifqu'il n'eft point de maniére de les confidérer, qui léve la contradiction qui fe trouve entres les données immuables par elles mêmes.

Cependant pour conferver une certaine analogie avec les quantités négatives, un Auteur dont nous avons un cours d'algébre d'ailleurs fort eftimable a prétendu les dé-

voir

voir prendre fur une ligne perpendiculaire à celle où l'on les avoit fuppofé, fi par exemple (pl.1.Fig.1.) on devoit couper la ligne $AB = 2a$ de façon que le rectangle des parties $x \times (2a - x)$, fut égal à la quantité $2a^2$ on trouveroit $x = a \pm \sqrt{(-a^2)}$, pour trouver donc cette valeur de x, qu'on prenne fur la ligne AB, la partie $AC = a$ partie réelle de la valeur de x, & fur la perpendiculaire ED les CE, CD auffi $= a$, on aura les points D, E qui refolvent le problême en ce que $AD \times DB$, ou $AE \times EB = 2a$, mais puifque les points E, & D font pris hors de la ligne AB, & qu'une infinité d'autres points pris de même, auroient auffi une propriété femblable, il eft vifible, que fi cette conftruction ne nous induit pas en erreur, elle ne nous fait abfolument rien connoître, c'eft cependant là un des cas ou elle pourroit paroître plus fpécieufe, car le plus fouvent on ne voit abfolument pas comment le point trouvé pourroit réfoudre la queftion, quelques changemens qu'on fe permit dans l'énoncé du problême.

Les racines imaginaires n'admettent donc pas une conftruction géométrique, & on ne peut en tirer aucun avantage dans la réfolution des problêmes: on devroit par conféquent s'attacher à les écarter autant qu'il eft poffible des équations finales, puifque prifes dans quel fens que ce foit, elles ne peuvent pas réfoudre la queftion, comme les racines négatives, dont toute la contradiction confifte dans leur maniére d'être à l'égard des pofitives.

7. De cette confidération il paroit qu'on peut conclure que les logaritmes des quantités négatives, qui ne font que l'expreffion de leur rapport avec les pofitives, doivent être impoffibles ou imaginaires. C'étoit le fentiment de M. Leibnits, qui l'a foutenu vivement contre M. Bernoulli. Il fondoit fon opinion fur la nature des logaritmes, en difant que fi l'on fuppofe que o foit le logaritme de 1, & r celui de 2 il eft évident que x pouvant repréfenter un nom-

nombre quelconque entier rompu positif ou négatif, 2^y devra être l'expression générale d'un nombre quelconque dont le logaritme sera x: or l'on voit qu'aucune valeur possible de x ne peut rendre le nombre 2^x négatif, & que par conséquent il n'y a point de logaritme d'un nombre négatif. Ce qu'on doit admettre d'autant plus volontiers, qu'autrement il s'en suivroit une absurdité; c'est à dire qu'une quantité imaginaire auroit un logaritme réel, car si $-+1$ avoit un logaritme n, $\sqrt{-1}$ devroit aussi avoir $\frac{n}{2}$ pour logaritme.

Cependant Mr. Bernoulli disoit que puisque $\frac{1}{2}\, l.\, 4 = l.\, \sqrt{4}$, & que $\sqrt{4}$ est également $+2$ & -2, on en doit conclure que le nombre négatif -2 a absolument le même logaritme que 2. Quand aux raisons de Mr. Leibnits il y répondoit, que quoique les nombres négatifs ne formassent pas une suite avec les nombres positifs, cela n'empêchoit pas qu'ils n'en formassent une à part, dont -1 seroit le premier terme. Qu'au reste $l.\, \sqrt{2} = \frac{1}{2}\, l.\, 2$ seulement parceque $\sqrt{2}$ est moyen proportionel entre 1 & 2; mais qu'il n'est pas vrai que $l.\, \sqrt{-2} = \frac{1}{2}\, l. -2$, puisque $\sqrt{-2}$ n'est pas moyen entre -2 & -1.

Outre les raisons que nous venons d'alléguer, Mr. Bernoulli déduisoit immédiatement son sentiment de la continuité de l'hyperbole; mais comme Mr. Euler a établi sur des calculs neufs & très ingénieux, un troisiéme sentiment qui concilie toutes les difficultés que nous venons d'exposer, je ne parlerai de cette nouvelle preuve de Mr. Bernoulli, à laquelle le célèbre Géomètre que je viens de citer n'a pas touché, qu'après avoir fait connoître son procédé en peu de mots.

8. On

8. On sait que pour les logaritmes hyperboliques, si ω est infiniment petit, $l.(1+\omega)=\omega$, $l.(1+\omega)^2=2\omega$, & généralement $l.(1+\omega)^n=n\omega$, d'où l'on voit, que si l'on veut le logaritme fini y d'un nombre x, on aura $y=n\omega$, & $x=(1+\omega)^n$, ou bien $x^{\frac{1}{n}}=1+\omega$, ce qui donne $\omega=x^{\frac{1}{n}}-1$, le nombre n devant nécessairement être infini dans ce cas; si l'on met dans l'équation $y=n\omega$, la valeur trouvée de ω, on aura $y=nx^{\frac{1}{n}}-n=l.x$: or puisque $n=\infty$, $x^{\frac{1}{n}}$ aura une infinité de valeurs qui fourniront une infinité de logaritmes pour le nombre x.

Pour les trouver plus commodément j'observe que, puisque $x=1\times x$, si je nomme X le logaritme tabulaire de x j'aurai $l.x=l.1+X$. Je cherche donc tous les logaritmes de l'unité en substituant 1 pour x dans la formule qui dévient $n(1^{\frac{1}{n}}-1)=y$, ou bien $(1+\frac{y}{n})^n-1=0$. Or si π exprime l'Arc de 180 dégré d'un cercle, dont le rayon $=1$, & λ un nombre quelconque entier, on sait par le théorème de Mr. Cotes que cette équation résoluë en ses facteurs, donnera généralement $1+\frac{y}{n}=\cos.\frac{2\lambda\pi}{n}\pm \sin.\frac{2\lambda\pi}{n}\sqrt{-1}$; mais parceque $n=\infty$, l'Arc $\frac{2\lambda\pi}{n}$ sera infiniment petit; ce qui change la formule en $1+\frac{y}{n}=1\pm\frac{2\lambda\pi}{n}\sqrt{-1}$, & donne finalement $y=\pm 2\lambda\pi\sqrt{-1}$.

Tous

Tous les logaritmes de $+1$ seront donc o, $2\pi\sqrt{-1}$, $4\pi\sqrt{-1}$, $6\pi\sqrt{-1}$ &c. On trouvera de même tous les logaritmes de -1, en prenant de la même manière tous les facteurs de $(1+\frac{y}{n})^n+1=o$ qui donnent généralement $1+\frac{y}{n}=cos.\frac{2\lambda-1}{n}\pi \pm fin.\frac{2\lambda-1}{n}\pi\sqrt{-1}$; les logaritmes de -1 seront donc parceque $n=\infty$ $\pm\pi\sqrt{-1}$, $\pm 3\pi\sqrt{-1}$, $\pm 5\pi\sqrt{-1}$ &c.

Pour trouver enfin tous les logaritmes d'une quantité imaginaire quelconque $a+b\sqrt{-1}$, notre illustre Auteur fait $\sqrt{(a^2+b^2)}=c$, & $\frac{a}{c}$, $\frac{b}{c}$ feront le sinus & le cosinus d'un angle φ facile à trouver par les tables; & la quantité imaginaire se changera en $c\,(cos.\,\varphi+fin.\,\varphi\sqrt{-1})$ dans un cercle, dont le rayon $=1$: & si C est le logaritme de c, on aura $l.\,(a+b\sqrt{-1})=C+l.\,(cof.\,\varphi+\sqrt{-1}\,fin.\,\varphi)$, il suffira donc de trouver tous les logaritmes de $cof.\,\varphi+fin.\,\varphi\sqrt{-1}$; pour cela j'observe que (*)

$$cof.\,\varphi+fin.\,\varphi\sqrt{-1}=(1+\frac{\varphi\sqrt{-1}}{n})^n$$

tout se réduit donc à trouver les facteurs de

$$(1+\frac{y}{n})^n-(1+\frac{\varphi\sqrt{-1}}{n})^n=o \text{ qui donnent}$$

$$1+\frac{y}{n}=(1+\frac{\varphi\sqrt{-1}}{n})(cof.\frac{2\lambda\pi}{n}\pm fin.\frac{2\lambda\pi}{n}\sqrt{-1}),$$

d'où l'on tire par les raisons précédentes $y=\varphi\sqrt{-1}\pm 2\lambda\pi\sqrt{-1}$; tous les logaritmes de $a+b\sqrt{-1}$ feront donc $c+\varphi\sqrt{-1}$, $c+(\varphi\pm 2\pi)\sqrt{-1}$, $c+(\varphi\pm 6\pi)\sqrt{-1}$ &c.

On

(*) Mr. Euler démontre ceci dans la dissertation citée en faisant voir que cette puissance développée donne la même série infinie qu'on trouve en exprimant $cof.\,\varphi+fin\,\varphi\sqrt{-1}$ en φ par les suites connues; mais on peut tirer cette conclusion avec plus de facilité en généralisant la formule de l'art. 5. comme on peut le voir dans le premier tôme de l'Ouvrage de cet Auteur intitulé *Introductio in Analysin infinitorum*; Cap. VIII.

On voit non ſeulement que tous les logaritmes des nombres négatifs ſont imaginaires, comme Mr. Leibnits l'avoit penſé, mais on a une méthode facile pour en trouver un auſſi grand nombre qu'on voudra, & l'on s'appercevra aiſément du parfait accord de cette théorie avec les opérations que demande l'idée des logaritmes, & je renvois pour cela à l'excellent Mémoire que j'ai cité, où Mr. Euler fait voir comment

$$2\,l.-a = 2\,l.a,\ 2\,l.\sqrt{-1} = l.-1,\ 3\,l.-1+\frac{\sqrt{-3}}{2} = l.1\ \&c$$

ce qui réſoud toutes les difficultés, & les raiſons que Mr. Bernoulli oppoſoit à Mr. Leibnits. Il ſemble donc que tous les doutes ſont entiérement levés, & Mr. Euler ſe flatte que Mr. Bernoulli même ne ſe ſeroit pas refuſé à ſes raiſons.

9. Cependant nous trouvons dans les lettres de ce grand Géomètre une preuve qu'il regardoit comme invincible, pour établir les logaritmes des nombres négatifs, à laquelle les calculs précédens ne paroiſſent porter aucune atteinte, & dont Mr. Euler n'a pas même fait mention; il la tiroit comme nous l'avons dit plus haut de la quadrature de l'hyperbole, de la maniére ſuivante.

Soit (Pl. 1. Fig. 2.) l'hyperbole *PQG* avec l'oppoſée *pqg* entre les aſſimptotes perpendiculaires *Rr*, *OX*; ſi on conſidère le point *R* comme fixe, & qu'après avoir tiré les ordonnées *RP*, *SQ*, *EG*; *rp*, *ſq*, *eg*, on prenne les *SF*, *EH* proportionelles aux aires *PS*, *PE*, il eſt évident que la courbe *RFHO* ſera la logaritmique, dont *OX* ſera l'aſſimptote.

Mais ſi l'on ſuppoſe que le point *S* après avoir paſſé en *T* arrive en *e* (car rien n'empêche qu'on ne puiſſe faire cette ſuppoſition) on voit que l'aire hyperbolique qui répondra à ce point ſera en partie affirmative infinie *TP*, & en partie négative *Tg*, c'eſt à dire *TP* − *Tg*, & ſi

Te

$Te = TE$ l'aire qui répondra à cette abſciſſe ſera $= PE$, donc on aura une nouvelle appliquée $eh = EH$, ce qui donne une branche pour la logaritmique au deſſous de l'axe: indépandemment de la preuve qu'en vouloit tirer Mr. Bernoulli, de ce que $\frac{-dy}{-y} = \frac{dy}{y}$; raiſon que Mr. Euler a fait voir n'être pas concluante: & ces deux branches ſeront liées à l'infini, tout comme le ſont les branches de l'hyperbole (*).

La contradiction de ce réſultat avec les calculs inconteſtables de Mr. Euler, ſembloit faire douter de quelque équivoque dans le raiſonnement; cependant Mr. de la Grange de l'Académie de Berlin qui avoit auſſi été frappé de cette différence m'a bien voulu communiquer les réflexions qu'il avoit fait autrefois ſur ce ſujet; j'examinerai ici de nouveau, ſelon les vues qu'il s'étoit formé, l'origine des logaritmes hyperboliques.

10. Soit donc (Pl. 2. Fig. 3.) l'hyperbole LAP dont le centre eſt C, CX, CN les aſſimptotes, & CA le demidiamétre: ſoit l'ordonnée quelconque $PM = y$ & l'abſciſſe $CM = x$ le demidiamètre $CA = r$ on fait que $y = \sqrt{(x^2 - r^2)}$, & que par conſéquent $y = \sqrt{-1} \times \sqrt{(r^2 - x^2)}$. Si à préſent

(*) Mr. Bernoulli après avoir conſidéré l'eſpace OTR comme poſitif prend pour négatif l'eſpace XTr, quoiqu'ils paroiſſent devoir être du même ſigne, puiſqu'ils ſont oppoſés au ſommet. Pour lever cette difficulté, on peut arriver à la même concluſion de la manière ſuivante. Qu'on réfléchiſſe que les aires hyperboliques, ne ſont les logaritmes des abſciſſes que parceque ſi l'on prend celles-ci en progreſſion géométrique, les aires formeront une progreſſion aritmétique; ainſi l'aire $OTRP$, peut être le logaritme de TR, & $OTSQ$ le logaritme de TS &c., mais ſi l'on prend TR pour l'unité affirmative, & qu'on veuille que ſon logaritme ſoit o, il faudra toujours ſouſtraire des aires correſpondantes aux abſciſſes dont on veut le logaritme, toute l'aire $OTRP$, & le logaritme de TS, par exemple, ſera alors $-PQRS$: en effet TS étant plus petite que l'unité, ſon logaritme doit être négatif: en continuant le même raiſonnement, on trouvera que le logaritme de T, ou de o ſera $-OTPR$, & ſi le point S continue à reculer juſqu'en s le logaritme du nombre négatif Ts ſera toujours $TXqs - OTRP$ ce qui ſe réduit encore à $-PQRS$, c'eſt à dire au logaritme du nombre poſitif TS.

présent on décrit du centre C avec le rayon CA, un cercle dont les abſciſſes Cm ſoient pareillement appellées x, & les ordonnées Y, on aura $Y = \sqrt{(r^2 - x^2)}$ donc ſi l'on prend les mêmes abſciſſes pour le cercle, & pour l'hyperbole, on aura toujours $y = Y\sqrt{-1}$ ce que l'on ſait d'ailleurs. Or il eſt clair que ſi deux courbes ont leurs ordonnées dans une raiſon conſtante, les aires ſeront dans la même raiſon, auſſi bien que les ſecteurs qui ſeront formés par des lignes tirées de l'origine commune des abſciſſes à chaque point des courbes: puiſque ces ſecteurs ne diffèrent de leurs aires que par des triangles de baſes égales, & qui ont leurs hauteurs dans la même raiſon des ordonnées.

Puiſque donc dans nôtre cas les ordonnées du cercle, & de l'hyperbole ſont entre elles dans la raiſon conſtante de 1 à $\sqrt{-1}$, les ſecteurs circulaires, & hyperboliques qui répondent aux mêmes abſciſſes ſeront auſſi dans la raiſon de 1 à $\sqrt{-1}$.

Cela poſé ſoit dans le cercle l'angle $PCm = \varphi$ on aura $Cm = x = r.\cos.\varphi$, $mp = Y = r.\sin.\varphi$, & le ſecteur $ACp = \frac{r^2\varphi}{2}$, & par conſéquent le ſecteur hyperbolique de l'abſciſſe $CM = x = r.\cos.\varphi$, & de l'ordonnée $MP = y = r.\sin.\varphi\sqrt{-1}$ ſera $\frac{r^2\varphi\sqrt{-1}}{2}$

Si l'on conſidère à préſent l'hyperbole entre les aſſimptotes CN, CX, on ſait que l'aire $ABQP$ eſt égale à $\frac{r^2}{2}\, l.\frac{CQ}{CB}$: or ſi des deux triangles CAB, CQP, qui ſont égaux, puiſqu'ils ont les baſes en proportion réciproque des hauteurs, on léve la partie commune CHB, on aura $CHA = BHQP$, & ſi on ajoûte AHP on aura le ſecteur hyperbolique $CAP = BAPQ$, donc $\frac{r^2\varphi\sqrt{-1}}{2} = \frac{r^2}{2}\, l.\frac{CQ}{CB}$

où $\varphi\sqrt{-1} = l.\frac{CQ}{CB}$; mais $\frac{CQ}{CB} = \frac{AB}{PQ}$, & à cause des triangles semblables ACB, PQN: $\frac{AB}{PQ} = \frac{AC}{PN}$, & par conséquent $\varphi\sqrt{-1} = l.\frac{AC}{PN}$: or $PN = MN - MP = x - y = r.(cos.\,\varphi - sin.\,\varphi\sqrt{-1})$; donc $\frac{AC}{PN} = \frac{r}{r.(cos.\,\varphi - sin.\,\varphi\sqrt{-1})} = \frac{1}{cos.\,\varphi - sin.\,\varphi\sqrt{-1}}$, & $\varphi\sqrt{-1} = l.\frac{AC}{PN} = l.\frac{1}{cos.\,\varphi - sin.\,\varphi\sqrt{-1}} = -l.(cos.\,\varphi - sin.\,\varphi\sqrt{-1}$ à cause de $l.\,1 = 0$; & si l'on fait l'angle φ négatif, on aura $\varphi\sqrt{-1} = l.(cos.\,\varphi + sin.\,\varphi\sqrt{-1}$, qui est une formule asſés connue aujourd'hui, mais qui n'a été jusques ici, que je sache, démontrée qu'à l'aide du calcul infinitesimal. Si $sin.\,\varphi$ est réel, ce qui arrivera toutes les fois que $cos.\,\varphi$ sera plus petit que l'unité, la quantité $cos.\,\varphi + sin.\,\varphi\sqrt{-1}$ pourra représenter une imaginaire quelconque : d'ou l'on voit comment les logaritmes imaginaires peuvent être ramenés à des Arcs de cercle; que si $cos.\,\varphi > 1$ alors $\sqrt{(1 - cos.\,\varphi^2)} = sin.\,\varphi$, sera une quantité imaginaire qui multipliée par $\sqrt{-1}$ devient réelle; donc dans ce cas $cos.\,\varphi + sin.\,\varphi\sqrt{-1}$ sera une quantité réelle dont le logaritme pourra être exprimé par un Arc de cercle imaginaire; on pourra de même ramener les Arcs de cercle réels à des logaritmes de quantités imaginaires, & des Arcs de cercle imaginaires à des logaritmes de quantités réelles; ce qu'il suffira d'avoir indiqué ici, puisque cette théorie est déja asſès connue, & qu'il en est amplement traité dans la Dissertation de Mr. Euler que j'ai déja citée.

Reprenons nôtre équation $\varphi\sqrt{-1} = l.(cos. + sin.\,\varphi\sqrt{-1})$, si l'on y suppose $\varphi = 2\lambda\pi$, π dénotant la demicirconférence du cercle dont le rayon $= 1$, & λ un nombre quelcon-

conque entier positif ou négatif: puisque $\sin. 2\lambda\pi = o$, & $\cos. 2\lambda\pi = 1$, on aura après avoir fait la substitution $2\lambda\pi\sqrt{-1} = l.+1$, qui est la formule que Mr. Euler a trouvé par un procédé tout à fait différent, & qui donne $l.+1 = o, \pm 2\pi\sqrt{-1}, \pm 4\pi\sqrt{-1}$ &c. De même si l'on fait $\varphi = \pi, = 3\pi, = 5\pi$, & généralement $\varphi = (2\lambda-1)\pi$, ce qui donne $\sin.\varphi = o, \cos.\varphi = -1$, on aura $(2\lambda-1)\pi\sqrt{-1} = l.-1$; on trouveroit avec la même facilité tous les logaritmes de la quantité imaginaire $a+b\sqrt{-1}$, car si on décrit un cercle dont le rayon soit $\sqrt{(a^2+b^2)}$ il est constant, qu'il y aura toujours un angle φ qui donnera $\cos.\varphi+\sin.\varphi\sqrt{-1} = a+b\sqrt{-1}$. Or si dans la formule $\varphi\sqrt{-1} = l.(\cos.\varphi+\sin.\varphi\sqrt{-1})$ on ajoûte à φ, $2\lambda\pi$, la quantité $\cos.\varphi+\sin.\varphi\sqrt{-1}$. ne changera point de valeur, comme il est évident, & conséquemment cette supposition n'altérera point la valeur de $a+b\sqrt{-1}$; & l'on aura généralement $(\varphi+2\lambda\pi)\sqrt{-1} = l.(a+b\sqrt{-1})$.

Voila donc la Téorie de Mr. Euler apuiée sur la quadrature de l'hyperbole, dont Mr. Bernoulli se servoit pour prouver un sentiment absolument opposé, sans que sa démonstration ait pour celà rien perdu de sa force; il est donc nécessaire de comparer ensemble ces deux conclusions, & les procédés qui nous y ont conduit: ce qui sera à présent plus facile, puisqu'ils sont réduits à dépendre d'un seul, & même principe.

11. Si l'on fait attention au raisonnement de Mr. Bernoulli on s'apercevra aisément qu'il est tout fondé sur la continuité de la branche AL (pl. 2. fig. 4.) de l'hyperbole avec la $a\,l$, ces deux branches étant liées à l'infini comme il est évident; car si l'on fait $CQ = z$, $CA = r$, $QP = u$, on a $CB = \frac{r}{\sqrt{2}}$, $uz = \frac{r^2}{2}$ ce qui donne $u = \frac{r^2}{2z}$, d'où l'on voit que si on fait $z = \infty$, on trouve $u = o$, & que si z décroit jusqu'a être

$= o$ on aura $u = \infty = CX$, & z dévenant à l'instant infiniment petit négatif ou $-o$, on trouvera $u = -\infty = CG$.

Concevons à présent un rayon CP, qui suive le point P pendant que celuici par un mouvement continu décrit l'hyperbole, & que les aires correspondantes donnent naissance à la logaritmique ; il est visible que ce rayon partant de la position CQ, l'angle ACP qu'il forme avec l'axe décroitra continuellement, jusqu'à ce que CP dévenant CA l'angle se trouve nul, d'où il commencera à prendre des acroissements négatifs, mais quand le rayon CP sera arrivé à la position CX, le point P qui est alors L passant immédiatement en l, comme on l'a vû, le rayon pour le suivre devra dévenir tout d'un coup négatif CG, & l'angle ACP sera en même tems acru de deux angles droits : & il est à remarquer que c'est alors précisement que commence la génération de la seconde branche de la logaritmique.

Cela posé reprenons nôtre équation $\varphi\sqrt{-1} = l.(cos.\,\varphi \pm sin.\,\varphi\sqrt{-1})$, on a vu que si $\varphi = o$ on avoit $o = l. + 1$ de même si $\varphi = \frac{\pi}{4}$ on a $\frac{\pi}{4}\sqrt{-1} = l.(cos.\frac{\pi}{4} \pm sin.\frac{\pi}{4}\sqrt{-1})$; mais il est évident, que pour suivre le mouvement du point P, & conserver la continuité de l'hyperbole, il se doit faire un saut dans la continuité des angles, & le rayon qui étoit CQ dévenant alors tout d'un coup CR, l'angle de ACQ passera à être aCR, ce qui change la formule en $\frac{\pi}{4}\sqrt{-1} = l.(-cos.\frac{\pi}{4} \mp sin.\frac{\pi}{4}\sqrt{-1}$; cependant l'angle qui à présent est $\pi:4$ décroitra toujours à cause du mouvement du point P, & donnera généralement $\varphi\sqrt{-1} = l.(-cos.\,\varphi \mp sin.\,\varphi\sqrt{-1})$ jusqu'à ce que le rayon vecteur dévenant Ca on aye à cause de $\varphi = o$; $o = l. - 1$

Il est cependant évident que ce saut de deux angles droits blesse la continuité des arcs de cercle : d'où on peut infe-

inférer que cette formule ne contient pas le passage algébrique des logaritmes des quantités positives à ceux des négatives; mais il paroit d'autre part qu'une expression différentielle de l'arc φ par ses sinus & cosinus devroit donner indistinctément la rélation de cet arc φ à *cos.* φ & *sin.* φ, & de φ à *cos.* $(\varphi + \pi)$ & *sin.* $(\varphi + \pi)$.

12. Delà il semble qu'on pourroit croire qu'une expression différentielle qui conduit à des logaritmes, appartiendroit également à des logaritmes de quantités positives, & à des logaritmes de quantités negatives; j'observe en effet que ces sortes d'expressions différentielles (pour ne pas parler ici des autres qui sont étrangéres à mon sujet) sont beaucoup plus étendues, que leurs expressions algébriques, ou, pour mieux dire, qu'une même expression différentielle conduit également à différentes équations algébriques: si l'on cherche par exemple la soutengente de l'ellipse exprimée par $y = \frac{b^2}{a^2}(a - x^2)$ on la trouve $\frac{ydx}{dy} = \frac{a^2 - x^2}{x}$, où la fraction $\frac{b}{a}$ ne se trouve plus, & qui par conséquent appartient à toutes les elipses faites sur le même diamétre a; il est aussi visible que quoique la courbe ne se trouve plus quand $x > a$ la soutengente cependant continue à être réelle, & appartient alors aux hyperboles qu'on peut décrire sur l'axe donné; toutes ces courbes sont donc liées d'une maniére transcendante par le moyen de la formule $\frac{ydx}{dy} = \frac{a^2 - x^2}{x}$; & quoiqu'on ne puisse pas passer de l'une à l'autre sans violer la continuité algébrique, on peut faire ce passage sans violer en aucune façon la continuité transcendante. Or l'intégration de cette équation conduit à des logaritmes, car elle donne $\frac{dy}{y} = \frac{x\,dx}{a^2 - x^2}$ & intégrant $ly = -\frac{1}{2}l.(x^2 - a^2) + \frac{1}{2}l.m$ qui fait $y = \sqrt{m} \times (a^2 - x^2)$ où la lettre m doit pouvoir recevoir une valeur quelconque

& $m = -\frac{a^2}{b^2}$ si l'on veut l'appliquer à l'hyperbole de l'équation $y = \frac{a}{b} \sqrt{(x^2 - a^2)}$.

On conclut de tout ceci que la courbe exprimée par l'équation $dy = \frac{dy}{y}$ ou $x = l.\,my$ doit nécessairement être composée d'une infinité de branches au dessus, & au dessous de l'axe; ainsi (fig. 6.), un logaritme AE n'appartient généralement pas plus au nombre EF qu'aux nombres EG, EH &c., & même à un imaginaire quelconque. J'observe cependant qu'une seule branche BF peut satisfaire à tous les cas des nombres positifs, & la bf à tous les négatifs en changeant seulement l'origine A, ce qui étoit deja évident par la Théorie des logaritmes. Mais l'origine étant une fois fixée en A, si l'on veut par exemple que $l.\,1 = 0$, AB étant $= 1$, c'est dans la seule branche BF qu'on doit chercher les logaritmes des autres nombres positifs; car si on vouloit encor se servir de la NG, il est évident qu'en prenant $MN = 1$ on auroit $- AM = l.\,MN = l. + 1$ ce qui est contre la supposition qu'on avoit fait de $l.\,1 = 0$.

Toutes les branches BF CG &c. ne sont donc pas liées algébriquement, & ne sont qu'autant de cas particuliers de l'équation différentielle $x = \frac{dy}{y}$, qui sont déterminés par l'intégration. L'expression $y = e^x$ exclut aussi la branche bf, puisque quelque valeur qu'on donne à x, y ne peut être négatif à moins qu'on ne fit x imaginaire.

Au reste pour faire mieux sentir qu'on ne rencontre x imaginaire, que parcequ'on cherche y négative dans une branche ou elle ne peut pas l'être, il est bon de remarquer, que cela arrive même dans les courbes algébriques.

Soit

Soit par exemple la courbe représentée par l'équation $y = \frac{x^2}{\sqrt{(a^2 - x^2)}}$, qui a évidemment deux branches une au dessus, & l'autre au dessous de l'axe, à cause de l'ambiguité du signe radical, si dans la branche qui appartient à $+\sqrt{(a^2 - x^2)}$ je voulois trouver un y négatif, on voit qu'il faudroit que je fisse x imaginaire, ce qui me donneroit $y = \frac{-x^2}{\sqrt{(a^2 + x^2)}}$.

Il est donc visible, que l'expression transcendante nous laisse à la vérité le choix d'une branche quelconque de la logaritmique, mais que la nature du problème nous ayant déterminé à une d'elles, il n'est plus permis de passer à une autre, puisqu'elles ne sont pas liées algébriquement.

15. Tout ce que nous venons de dire ne paroit cependant encor porter aucune atteinte à la démonstration de Mr. Bernoulli; mais par un examen réfléchi on pourra en découvrir le défaut, & quels sont les cas où on pourroit l'adopter. Reprénons pour cela l'équation à l'hyperbole entre ses assimptotes $z = \frac{1}{u}$ qui donne $dz = -\frac{z\,du}{u}$, d'où l'on tire pour l'élement de l'aire $\frac{dz}{z}$, qui est aussi comme on sait la différence de $l.\,z$: qu'on suppose à présent avec Mr. Bernoulli, que l'abscisse z décroisse, jusqu'à être finalement nulle, il est hors de doute, que l'ordonnée u, après être dévenue infinie passera à être infinie négative, & appartiendra à l'autre branche de l'hyperbole puisqu'il y a un passage algébrique de l'infini positif à l'infini négatif, mais il n'en sera pas de même de l'aire, puisque lorsque l'abscisse z dévient infiniment petite, & l'ordonnée infiniment grande, l'élement de la Courbe se trouvant alors

$\frac{mdz}{dz}$, qui eſt une quantité finie, & cette aire lorſque z dévient infiniment petite négative ſe trouvant de même finie, mais négative, l' aire de l' hyperbole ne peut faire ce paſſage ſans reçevoir tout à coup un décroiſſement fini; or une quantité quelconque ne peut dévenir négative de poſitive qu'elle étoit, ſans paſſer par o ou par l'infini; il eſt donc évident qu' il n'y à pas un paſſage algébrique de la branche poſitive de la logaritmique à la branche négative, puiſque la continuité des aires hyperboliques eſt interrompuë par la quantité finie $\frac{mdz}{dz} = m$.

Les deux branches de la logaritmique trouvées par Mr. Bernoulli ſont donc iſolées, & indépendantes l' une de l' autre algébriquement, quoiqu' elles ſoient liées par leur expreſſion tranſcendante; mais elles ne ſont pas moins réelles l' une que l' autre, & elles auront leurs uſages particuliers dans pluſieurs cas.

Cette théorie pouvant peut être paroître une pure ſpéculation abſolument inutile dans la pratique; je crois qu'il ne ſera pas hors de propos d' en faire ici l' application pour ſervir de dénouëment à quelques paradoxes tirés de la Mécanique (*).

16. Soit par exemple (Fig. 8.) un centre d' attraction C dont la force ſoit proportionelle, à la n^{me} puiſſance des diſtances, on aura pour l' expreſſion de la viteſſe u d' un corps A lors qu' il aura parcouru l' eſpace $AB = x$; l' équation $\frac{dx}{[a-x]^n} = u\,du$, & en intégrant $\frac{u^2}{2} = \frac{a^{n+1} - (a-x)^{n+1}}{n+1}$ parceque $u = o$ quand $x = o$; l'on voit

(*) Pour connoître l' importance des remarques ſuivantes, je prie le Lecteur de relire la Propoſition 32. du premier Tôme de la Mécanique de Mr. Euler, & les autres Propoſitions de cet excellent Ouvrage qui peuvent y avoir rapport.

voit facilement, que quand le corps sera arrivé en C on aura $\frac{u^2}{2} = \frac{a^{n+1}}{n+1}$ si $n+1$ est positif, & $u^2 = \infty$ si $n+1$ est négatif, mais si $n+1=0$ on aura alors recours à la méthode, que nous avons enseigné (art. 14.) & on trouvera pour l'expression générale de la vitesse, $\frac{u^2}{2} = l.\frac{a}{a-x}$ sans retourner pour cela à l'équation différentielle, comme tous les Auteurs qui ont écrit de cette matiére ont été obligés de faire jusques à présent, & il en sera de même, pour le dire en passant, d'une infinité de cas semblables qui se rencontrent très fréquemment dans la mécanique, de façon qu'on étoit toujours contraint de recommencer un calcul souvent assés long: on aura dans ce cas pour la vitesse au point C, $u^2 = l.\infty$

(*) Il est de plus évident par la nature du problème, que le corps devra dans tous les cas passer au delà du point C de façon, que si $Ca = CA$, & $Cb = CB$ sa vitesse en b sera la même, qu'au point B., & sera finalement nulle au point a comme elle l'étoit en A: or on voit qu'afin que la même formule, qui nous donnoit la vitesse du corps A pour la partie AC puisse s'appliquer également à la partie aC il est nécessaire qu'en faisant $a-x$ négatif on trouve l'acroissement de la vitesse négatif, & cette même vitesse toujours positive, & il est facile de s'apercevoir, que cela doit toujours arriver quand n sera un nombre impair, & entier, positif ou négatif. Mais par quelle fatalité devroit-on en excepter le cas où $n = -1$ comme on l'à prétendu

(*) Mr. Euler a prétendu à la vérité démontrer l'impossibilité de ce passage par la considération d'une elipse (art. 665.) de sa mécanique, mais le P. Boscovik a résolu cette difficulté (*art.* 82. *Dissertationis de atractione corporum ad centrum immobile tom.* 2. *part.* 3. *Academiæ Bononiensis*.)

tendu jusques à présent, parcequ' on supposoit dans ce cas, que l' expression de la vitesse au delà du point C étoit imaginaire, étant exprimée par le logaritme d' une quantité négative.

Pour examiner ceci, qu' on se rappelle, ce que nous avons vu (art. 15.) que le passage des logaritmes des quantités positives à ceux des négatives n' étoit interrompu, que parceque l' aire qui leur donnoit naissance recevoit tout d' un coup un acroissement fini. Toutes les fois donc qu' on pourra faire cette supposition sans hurter la nature du problème, il est évident, que ce passage ne sera point interrompu, & que les logaritmes des quantités positives, & négatives quoique tirés de la même formule seront également réels. Or s' il existoit dans la nature une loi telle que nous venons de la supposer, je ne vois pas pourquoi on ne voudroit pas admetre cette espèce de saut dans l' acroissement de la vitesse du corps au point C puisqu' il est sur que la vitesse, qui un instant avant le passage étoit finie redévient finie un instant après. Le cas de $n = -1$ rentreroit alors dans la régle générale, & $l.\ (a-x)$ demeureroit réel quoique $x > a$ ce qui en effet est conforme aux loix de la nature quoiqu' il en soit on peut faire cette supposition sans crainte d' erreur.

Pour ce qui est des cas, ou n est un nombre pair, on a vu plus haut que quoique le Corps passe également le point C, de façon, que sa vitesse est de nouveau zero au point a, cependant en faisant $x > a$ la formule ne donne plus la vraye vitesse du corps A, & cela dépend uniquement du défaut de l' expression algébrique, qu' on ne peut alors assigner générale pour les deux cas.

Pour lui donner cependant la plus grande généralité, dont elle est susceptible qu' on pose $b\,(a-x)^n\ dx = u\,d\,u$ où la lettre b soit une indéterminée dont la valeur depende des applications particuliéres qu' on veut faire de cette formule

mule ; on a en intégrant $b\left(\frac{a^{n+1}-[a-x]^{n+1}}{n+1.}\right)=\frac{u^2}{2}$ l'on voit que l'indéterminée b doit être positive toutes les fois que m est un nombre impair, & quand m est un nombre pair on fera de même b positive de A jusqu'en C, & négative de C jusqu'en a; or puisque dans le point C considéré comme e dernier point de la ligne positive AC on a $\frac{u^2}{2}$ $=\frac{a^{n+1}}{n+1}$ en le considérant comme le premier point négatif, on doit trouver pareillement $\frac{a^{n+1}}{n+1}$ ce qui donne quand $x=2a$, $u^2=0$, comme il doit être en effet.

Mais lorsque n est un nombre rompu dont le dénominateur est pair, passé le point C, il faut faire $b=-m\sqrt{-1}$ & alors la même formule pourra servir pour tous les cas.

Voila quels changemens on est obligé de faire à la formule pour que dans certaines circonstances elle ne nous rende pas imaginaires des expressions qui doivent y être réelles.

17. Il se présente une autre difficulté dans les cas où m est impair, & négatif, il est évident que le tems doit toujours croitre à mésure que le corps s'éloigne du point A cependant supposons que $m=-3$ on aura $\frac{dx}{(a-x)^3}=udu$ & intégrant $u^2=\frac{1}{(a-x)^2}-\frac{1}{a^2}=\frac{2ax-x^2}{a^2(a-x)^2}$, & $u=\frac{\sqrt{(2ax-x^2)}}{a(a-x)}$, & par conséquent $dt=\frac{dx}{u}=\frac{a\,dx\,(a-x)}{\sqrt{(2ax-x^2)}}$, & $t=a\sqrt{(2ax-x^2)}$ on voit que cette expression du tems est dans ce cas exprimée par des lignes proportionelles aux ordonnées d'un cercle décrit, sur le diamêtre Aa (Fig. 9.), mais elle ne peut servir que jusques en C, puisque depuis ce point les ordonnées décroissent, ce qu'il

est

eſt abſurde d'attribuer au tems. Mais ſi l'on fait reflexion que le radical $a \sqrt{(2ax - x^2)}$ a deux valeurs, on verra bien tôt que le ſigne $+$ de ce radical doit ſervir de A en C. & le ſigne $-$ de C en a : on aura donc généralement dans ce dernier cas $t = - a \sqrt{(2ax - x^2} + A$; pour déterminer la conſtante A qu'on réflechiſse que dans le point C les deux valeurs de t doivent être les mêmes, d'où l'on tirera $a^2 = - a^2 + A$ & $A = 2a^2$, & le tems t ſera généralement exprimé par $2a^2 - a \sqrt{(ax - x^2)}$; ce n'eſt donc que le quart de çercle AB qui ſervira à la conſtruction du tems, juſqu'au point C, & au de là de C on devra conſtruire un cercle du diamètre $= a$ qui touche l'autre en B, & continuer à prendre les tems ſur ce nouveau quart de cercle. Quoique ces deux cercles ne puiſſent pas être contenus dans une même equation algébrique, il eſt eſt cependant viſible que le quart de cercle AB eſt également contigu avec BD qu'il le feroit avec le reſte du demi cercle.

Cette conſtruction eſt facile, & exacte, & elle me paroit lever les difficultés qui dans ce cas, & dans un grand nombre d'autres ſemblables ont arrèté les géométres.

Voila je crois aſſés d'exemples de formules algébriques, qui pour être appliquées à des cas qu'elles ne peuvent exprimer, rendent imaginaires & abſurdes des expreſſions, qui doivent être réelles par la nature du problême. (*)

C'eſt

(*) Dans l'article *Gravitation* de l'Enciclopedie, & dans le troiſiéme tôme des Recherches ſur le ſiſtême du Monde (pag. 198.): il eſt parlé d'un certain paradoxe qu'on rencontre dans les formules de l'attraction d'un point vers une ſurface ſphérique quelconque. Comme l'explication que j'en ait trouvé, & que j'ai même communiqué à l'Auteur dans une lettre particulière, me paroit fondée, & que d'ailleurs elle tient immédiatement aux principes établis ci-deſſus, je crois qu'on voudra me permettre d'ajouter ici deux mots ſur ce point. Voici en quoi conſiſte le paradoxe. Soit cherchée l'attraction d'une ſurface ſphérique ſur un point placé ſur la ſurface même dans le cas des forces en raiſon inverſe des quarrés des diſtances. Si l'on commence par conſidérer le point au delà de la ſurface, & qu'ayant trouvé l'expreſſion générale de ſon attraction, on

C'eſt ſans doute un inconvénient dans l'algébre qu'on ne puiſſent pas toujours trouver des formules générales, qui puiſſe s'appliquer à toutes les circonſtances de la queſtion, mais il ſera toujours aſsès facile de reconnoître les cas qui ne peuvent être exprimés par ces équations, & on pourra les corriger par un procédé ſemblable à celui, dont je me ſuis ſervi.

18. Ces cas ſont au reſte plus fréquents dans l'algébre qu'on ne ſe l'imagine communément, & quoique le cas irréductible du troiſiéme dégré ne rende pas l'inconnue abſolument imaginaire, la mauvaiſe méthode qui y conduit ne laiſſe pas de lui en donner la forme, comme tout le monde le ſait.

On

faſſe enſuite évanouir la diſtance de ce point a la ſurface on aura 4ϖ pour l'attraction. Au contraire ſi le point eſt d'abord ſuppoſé au dedans de la ſurface, ſon attraction ſe trouve toujours égale a zero, d'où elle reſte encore nulle quand le point vient toucher la ſurface même. Que ſi l'on veut d'abord regarder le point comme placé ſur la ſurface, on obtient pour lors la formule de ſon attraction $= 2\varpi$. On a donc trois valeurs différentes 4ϖ, 2ϖ, o, qui ſemblent appartenir au même cas; ce qui doit paroitre au prémier aſpect abſurde, & contradictoire. Pour trouver le dénouement de cette difficulté, il faut rechercher avec ſoin ce que ces trois manières de conſidérer le méme cas peuvent avoir de différent entr'elles. Or je dis que cette différence dépend du point de la ſurface A qui exerce une force finie, & $= 2\varpi$ le point B, lorſque on fait évanouir leur diſtance AB. Pour s'en convaincre on n'a qu'à réflechir qu'un point de ſurface eſt néceſſairement un infiniment petit des ſecond ordre; & que la fonction AB^2 de la diſtance évanouiſſante dévient auſſi infiniment petite du même ordre, d'où il s'enſuit que l'attraction du point A qui eſt proportionelle à ce point, diviſée par la fonction donnée deviendra finie; & on peut s'aſſûrer d'ailleurs que cette attraction ſera préciſement $= 2\varpi$. Ceci poſé quand on fait venir le point B à la ſurface de dehors, on a l'attraction $= 4\varpi$ qui eſt compoſée de l'attraction 2ϖ du point A, & de l'autre partie 2ϖ qui doit néceſſairement exprimer l'attraction du reſte de la ſurface. Mais ſi l'on fait que le point vienne toucher la ſurface au dedans alors l'attraction 2ϖ du point A devra agir en ſens contraire, & jointe avec l'autre partie 2ϖ qui agit dans le même ſens, qu'auparavant donnera $2\varpi - 2\varpi = o$ pour l'attraction dans ce cas; enfin, ſi le point eſt d'abord placé ſur la ſurface en A, on exclut dans ce cas l'attraction du point de ſurface A, & on a ſeulement 2ϖ pour l'attraction totale, tout de même comme nous le donne le calcul. Pour ſentir mieux la raiſon de ces différences, il faut faire le calcul en entier; on verra aiſément que la différentielle eſt compoſée de deux parties, dont l'une eſt toute multipliée par la diſtance du point à la ſurface, & devient par conſéquent égale

On rencontre un semblable inconvénient, lorsqu'on tente de construire une équation au moyen d'une courbe qui n'en est pas capable, car quoique ses racines soyent réelles, on trouve pour les déterminer des intersections imaginaires, cela arrive souvent quand on se sert de deux courbes qui peuvent avoir des abscisses auxquelles répondent des appliquées imaginaires, car il est évident que ces courbes peuvent avoir, à une abscisse commune, des ordonnées égales quoique imaginaires: ce qui ne peut pas servir à déterminer cette abscisse. Si cependant on substituoit à la place de ces courbes, des autres que j'appellerai *leurs contraires*, qui eussent les ordonnées réelles précisément où les premiéres les ont imaginaires, les intersections de ces deux courbes résoudroient sûrement le problême; mais cet ouvrage étant actuellement sous presse, je ne m'arrêterai pas à examiner cette matiére, qui me paroit cependant digne de quelque attention.

Avant

à zero, lorsque cette distance évanouit, l'autre partie donnant 2π pour intégrale; c'est le cas, où le point est d'abord placé sur la surface; mais si l'on achéve l'intégration avant que de faire évanouir cette distance on trouve l'intégrale de la prémiere partie une expression finie, qui se réduit au contact $= 2\pi$ si le corps a été supposé de dehors, & $a - 2\pi$. si on l'a supposé de dedans, d'où l'on tire pour le prémier cas $2\pi + 2\pi = 4\pi$, & $2\pi - 2\pi = 0$ pour l'autre. Voila donc pourquoi la même formule ne peut pas servir pour tous les cas possibles, car dans le passage du point de dehors en dedans, il faudroit que l'attraction 2π devint tout d'un coup $= 0$; & puis $= -2\pi$. ce qui choque directement la loi de continuité généralement admise dans les formules algébriques. M. Daniel Bernoulli avoit déja senti l'incompatibilité de ces cas dans une même formule, comme il paroit dans l'art. 4. du chap. 11. de la Pièce sur le flux, & réflux de la mer. Au reste il ne doit pas paroitre étonnant qu'un point qui par rapport à une surface doit être régardé comme zero puisse dans certains cas éxercer une force finie; car il est clair qu'il suffit pour cela que la fonction qui exprime la force dévienne infinie, & infinie du même ordre que le point est infiniment petit. Nous avons vu comment une formule qui est toujours égale a zero peut réçevoir une valeur finie dans certains cas particuliers (chap. VI de ma dissertation sur le son) c'est la même chose qui arrive ici. Au reste les Géomètres ne sont plus étrangers a ces sortes de paradoxes, si on les peut nommer ainsi, (Car je n'y vois que des conséquences toutes naturelles des suppositions qu'on a fait dans le calcul.) Mr. Clairaut à fait voir un semblable cas dans sa Théorie sur la figure de la Terre, art. 45. de la prémiere partie, & le

19 Avant cependant que de finir ces réflexions je crois qu'il ne sera pas hors de propos de donner au moyen de la formule de l'art. 10. une démonstration nouvelle & purement géométrique du fameux Théorème des imaginaires, publié premièrement par Mr. D'Alembert dans son Traité de la cause des vents, & puis manié de nouveau par Mr. Euler dans la Dissertation sur les imaginaires déja citée; d'autant plus que ces deux célèbres Géomètres ne l'ont démontré que par les Principes du calcul différentiel. Voici l'énoncé de cette proposition, dont véritablement l'usage me paroît fort rare dans l'Analyse. Une quantité imaginaire quelconque, de la forme $c + d\sqrt{-1}$ élevée à une puissance dont l'exposant soit aussi imaginaire de la même forme, peut toujours se réduire à une imaginaire simple $A + B\sqrt{-1}$, A & B étant des quantités réelles: qu'on pose donc $(a + b\sqrt{-1})^{m+n\sqrt{-1}} = A + B\sqrt{-1}$ il s'agit de trouver les valeurs de A & de B.

Soit pour cela $\sqrt{(a^2 + b^2)} = r$, & $\frac{a}{r} = cos.\ \varphi$, $\frac{b}{r} = sin.\ \varphi$, de plus $\sqrt{(A^2 + B^2)} = R$, & $\frac{A}{R} = cos.\ \theta$, $\frac{B}{R} = sin.$

Pere Boschovik dans un mémoire sur l'attraction des corps vers un centre fixe imprimé dans la troisiéme partie du second tôme des Commentaires de l'Académie de Bologne; & on voit dans la dissertation présente que le dénouement des difficultés sur le passage des logaritmes des nombres positifs à ceux des nombres negatifs dépend d'un pareil Principe.

Mr. D'Alembert apporte encore pour objection à la loi de continuité l'exemple de la courbe $y = \sqrt{ax} + \sqrt{a^2(x+b)}$, que Mr. Euler avoit déja proposé dans son Mémoire sur les logaritmes. Cette équation dégagée des radicaux monte au huitiéme dégré; & a généralement un diamètre, cependant dans le cas, où $b = 0$ elle ne monte plus qu'au quatriéme, & perd tout d'un coup son diamètre; mais il faut remarquer que cela n'arrive que parceque la courbe dans ce cas devient un sistême de deux, qui sont exprimées par

$y^4 - 2axy^2 + 4ax^2y + a^2x^2 - a^3x = 0$ &

$y^4 - 2axy^2 - 4ax^2y + a^2x^2 - a^3x = 0$

dont chacune en particulier est à la vérité destituée de diamètre; mais leur sistême le conserve toujours. Tous les ordres des courbes algebriques contiennent des exemples de cas semblables. Note de Mr. LOUIS DE LA GRANGE.

$\text{fin.}\,\theta$, on aura $[r(\text{cof.}\,\phi + \text{fin.}\,\phi\sqrt{-1})]^{m+n\sqrt{-1}} = R(\text{cof.}\,\theta + \text{fin.}\,\theta\sqrt{-1})$; & en prenant les logarithmes $(m + n\sqrt{-1})[l.\,r + l.(\text{cof.}\,\phi + \text{fin.}\,\phi\sqrt{-1})] = l.\,R + l.(\text{cof.}\,\theta + \text{fin.}\,\theta\sqrt{-1})$, & par la formule citée $(m + n\sqrt{-1})(l.\,r + \phi\sqrt{-1}) = l.\,R + \theta\sqrt{-1}$, & faisant la multiplication actuelle $m\,l.\,r - n\phi + (n\,l.\,r + m\phi)\sqrt{-1} = l.\,R + \theta\sqrt{-1}$, & comparant les imaginaires avec les imaginaires, & les réelles avec les réelles, on a $m\,l.\,r - n\phi = l.\,R$, $n\,l.\,r + m\phi = \theta$, équation d'où l'on tirera facilement des valeurs réelles pour R & θ, & par conséquent pour A & B qui en dépendent : car on a $R = e^{m\,l.\,r - n\phi}$, ou bien $R = e^{m\,l.\sqrt{(a^2+b^2)} - n\,\text{Arc. fin.}\frac{b}{\sqrt{(a^2+b^2)}}}$

$$\& \; \theta = n\,l.\sqrt{(a^2+b^2)} + m\,\text{Arc. fin.}\,\frac{b}{\sqrt{(a^2+b^2)}} \text{ de là}$$

$$A = R\,\text{cof.}\,\theta = e^{m\,l.\sqrt{(a^2+b^2)} - n\,\text{Arc. fin.}\frac{b}{\sqrt{(a^2+b^2)}}}$$

$$\text{cof.}\left[n\,l.\sqrt{(a^2+b^2)} + m\,\text{Arc. fin.}\,\frac{b}{\sqrt{(a^2+b^2)}}\right] \; \& \; B = R$$

$$\text{fin.}\,\theta = e^{m\,l.\sqrt{(a^2+b^2)} - n\,\text{Arc. fin.}\frac{b}{\sqrt{(a^2+b^2)}}}\;\text{fin.}\left[n\,l.\sqrt{}\right.$$

$$\left.(a^2+b^2) + m\,\text{Arc. fin.}\,\frac{b}{\sqrt{(a^2+b^2)}}\right].$$

CON-

CONSPECTUS TOTIUS OPERIS.

DE IIS, QUAE IN SOCIETATE ACTA SUNT COMMENTARII A JOHANNE FRANCISCO CIGNA CONSCRIPTI.

De belliniano Problemate, seu de Ovorum elixatorum cicatricula.

De varia barometrorum diversae diametri altitudine.

De corrigendis barometrorum erroribus ex calore, & frigore natis.

De fallacia methodi dimetiendi quantitatem attractionis.

De ascensu, & descensu thermometrorum variis liquoribus madentium ex inflato vento.

De caussa extinctionis flammae in clauso aere.

DISSERTATIONES, ET OPUSCULA VARIA.

Mémoire du Chevalier Saluce *sur la nature du fluide élastique qui se développe de la Poudre à Canon.*

Recherches sur la methode de maximis, & minimis *par* M. Louis de la Grange.

Sur l'intégration d'une équation différentielle à différences finies, qui contient la Théorie des suites récurrentes par M. Louis de la Grange.

Johannis Francisci Cigna, *De analogia* magnetismi, & electricitatis *Dissertatio.*

Ejusdem. De colore sanguinis experimenta nonnulla.

Johannis Baptistae Gaber *Specimen experimentorum circa putrefactionem humorum animalium.*

Fasciculus stirpium Sardiniæ in Diœcesi Calaris lectarum a Michaele Antonio Plazza *Chirurgo Taurinensi, quas in usum Botanicorum recenset* Carolus Allionius.

De

De glandulosis Ovarii corpore, de utero gravido, & placenta Observationes AMBROSII BERTRANDI.
Suite des recherches sur le fluide élastique de la poudre à Canon par le CHEVALIER SALUCE.
Recherches sur la nature, & la propagation du son par M. LOUIS DE LA GRANGE.
Introduction
Section. 1. *Recherches sur la nature du son.*
Cap. I. Des oscillations des parties intimes des fluides élastiques.
Cap. II. Des vibrations des cordes.
Cap. III. Solution du Problême général proposé dans les chapitres précédens.
Cap. IV. Analise du cas, où le nombre des corps mobiles est fini.
Cap. V. Analise du cas, où le nombre des corps mobiles est infini.
Cap. VI. Réflexions sur les calculs précédens.
Cap. VII. Théorie des cordes de musique, & des flutes.
Section. 2. *De la propagation du son.*
Cap. I. De la vitesse du son.
Cap. II. De la réflexion du son, ou des échos.
Cap. III. Du mélange, & du rapport des sons.
Réflexions sur les quantités imaginaires par M. le CHEVALIER DAVIET DE FONCENEX.

ERRATA

Pour le Mémoire sur le fluide élastique qui se développe de la Poudre à Canon.

Pag. 9	*lin.* 33	interdiraient	*lisés*	interdirait
14	4	(*r*) Com. pag.		(*r*) Com. pag. 12.
24	12	ne peut-il		ne puisse

In Dissertatione de analogia magnetismi, & electricitatis.

47	32	eo una vitri	ex una vitri
57	*not. b*	secondos	secandos

In Dissertatione circa putrefactionem.

75	1	quanti	quanti ad
86	5	morborum	morborum caussis

In fasciculo stirpium Sardiniae.

88	6	Allionus	Allionius
	16	integerrimus	integerrimis
89	7	Alchemilla	Alchimilla
	13	514.	524.
	16	avenis	aveniis
92	4	cordalis	cordatis
	29	nervosis	nervosis
96	20	refuscente	rufescente
	32	Vinea	Vicia
97	5	lapasanae	lampsanae
	29	Oenante	Oenanthe

In observationibus de glanduloso Ovarii corpore.

	20	fatis	satis
106	10	continuatas	continuatae
108	4	ut	ac

Pour la suite des recherches sur le fluide élastique de la Poudre.

116	20	plus bas	plus haut
129	30	dans l' eau	& de l' eau
135	27	(*a*)	(*i*)

Pour la Dissertation sur le son.

Page 11 *ligne* 1 Qui est la même expression &c. *lisez* qui se réduit à la même expression &c.

En effet ayant supposé dans l'art. 4. *que la force motrice dans l'echelle PHSkP fût simplement* $= \frac{QM - MR}{HK^2} \times M$, *l'on doit de même ici exprimer les forces motrices des particules par* $\frac{M\,d^2y}{dt^2}$, *ou bien supposer* $\frac{ah}{T^2} = 1$.

Page 13 *ligne* 16 on aura sin. $efg = \frac{y''' - 2y'' + y'}{r}$, *lisez* on aura sin. $efg = - \frac{y''' - 2y'' + y'}{r}$. *Mais cette erreur n'influe en rien dans le reste du calcul, parceque les differentielles* d^2y *doivent être aussi prises négativement.*

Page 14 *ligne* 10 *mettez l'art.* 10. *avant* Imaginons.

Page 15 *ligne* 3 *au lieu de l'art.* 10. *lisez* article 11.

Page 19 *ligne* 14 de la quantité $\frac{a}{\sqrt{c}}$ *lisez* de la quantité $\frac{2a}{\sqrt{c}}$; *dans la ligne suivante* au bout d'un tems $\frac{a}{\sqrt{c}} = T\sqrt{(\frac{Sa}{2Pb})}$ *lisez* au bout d'un tems $\frac{2a}{\sqrt{c}} = 2T\sqrt{(\frac{Sa}{2Pb})}$; *dans la ligne* 17 c'est pourquoi, *lisez* mais.

Page 33 *ligne* 4 *au lieu de* (art. 20.) *posez* (art. 21.)

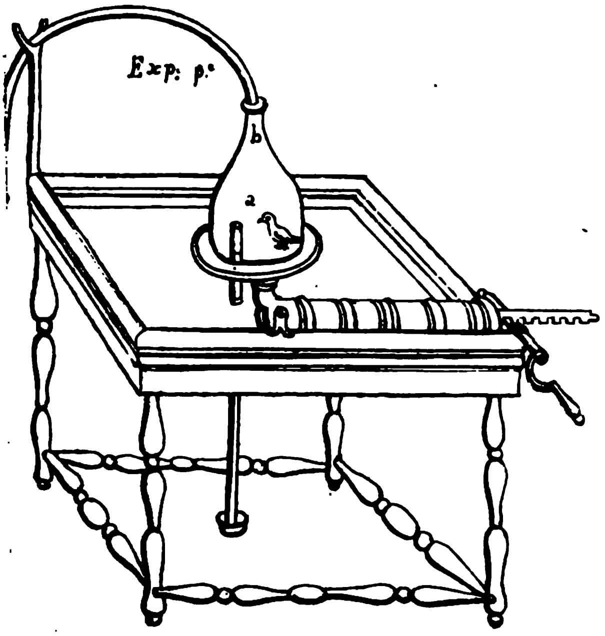
Page 50 *ligne* 8 *au lieu de* Chap. III. *lisez* Chap. II.

Page 57 *ligne* 10 *au lieu de* sin. $\frac{\pi Ht}{2T}$ *lisez* cos. $\frac{\pi Ht}{2T}$.

Page 71 *ligne* 16 à l'ordonnée MN, & à l'unité, *lisez* à l'ordonnée MN, & à la quantité constante $\frac{aH}{T}$; *dans la même page ligne* 18 aux abscisses $am = a'm'$, *ajoutez* ces aires étant divisées par $\frac{aH}{T}$.

Page 102 *ligne* 9, qu'on a enſeigné article cité, *liſez* qu'on a enſeigné article 38.

Page 112 *ligne dernière* conterons, *liſez* contenterons.


Exp: p.e
b
a

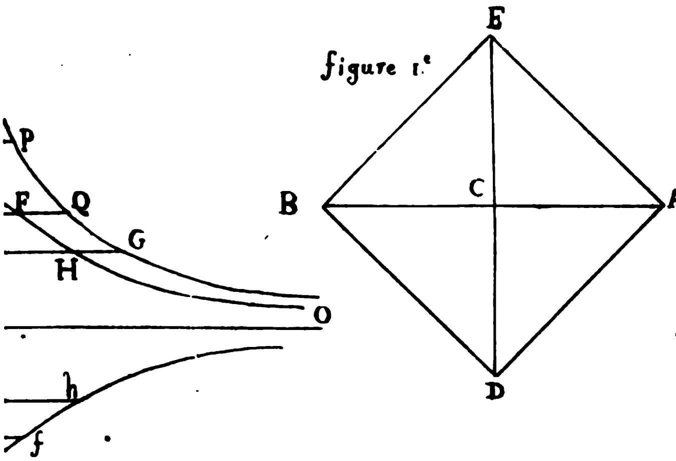


figure 1.e
E
B
C
A
D
P
F
Q
G
H
O
h
f

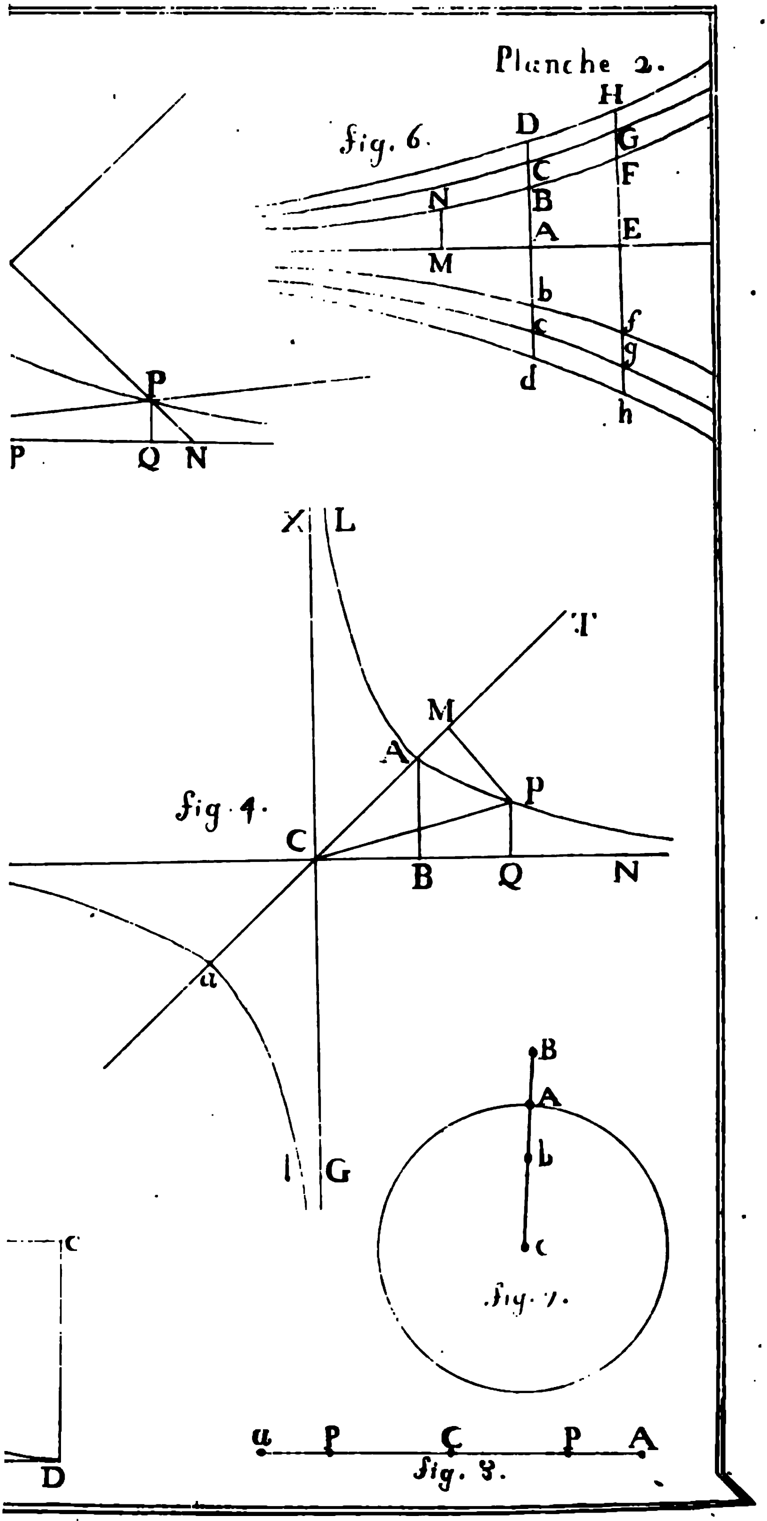
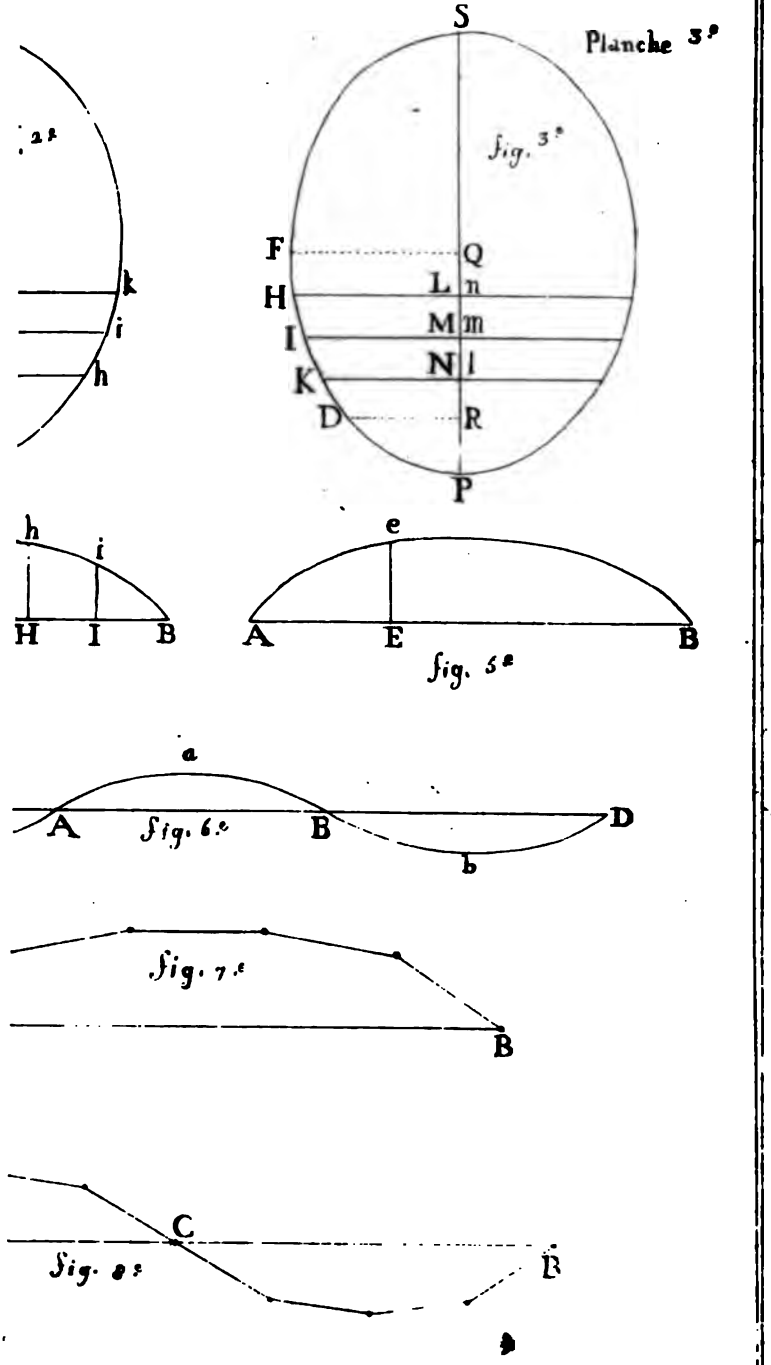


Planche 2.
fig. 6.
D C B A b c d
H G F E f g h
N M
P Q N
X L T M A P
fig. 4.
C B Q N
a
l G
B A b c
fig. 7.
c
D
a P C P A
fig. 8.

Planche 3e



son